

cus.
tuae

\$969. A.4.

HISTOIRE ET MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES DE TOULOUSE.

TOME QUATRIÈME.



A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de D. DESCLASSAN, Maître-ès-Arts, près la Place Royale.

Et se vend { A TOULOUSE, chez MANAVIT, Libraire de MONSIEUR,
frere du Roi, rue Saint-Rome.
A PARIS chez CRAPART, Libraire, place Saint-Michel.

M. DCC. XC.

CHAQUE Volume se vend séparément.

T A B L E

P O U R L' H I S T O I R E.

CHANGEMENS survenus dans la liste des Académiciens
depuis l'impression du troisieme volume , page 1^{ere}.

Nécrologie ou Eloges des Académiciens morts depuis 1788,
8.

*Eloge de M. de Marcorelle , par M. Castilhon , Secrétaire-
Perpétuel ,* ibid.

Eloge de M. Foulquier , par M. de Lapeyrouse , 10.

Eloge du Maréchal de Richelieu , par M. Castilhon , 18.

Eloge du Maréchal de Biron , par le même , 21.

T A B L E

P O U R L E S M É M O I R E S .

<i>EXPOSITION d'un nivellement fait dans les Pyrénées pendant les mois de Juillet & d'Août 1787 , par MM. VIDAL & REBOUL ,</i>	page 1.
<i>MÉMOIRE HISTORIQUE sur l'Inquisition de Toulouse , au sujet de quelques registres originaux de ce Tribunal du treizième siècle , au moyen desquels on établit des faits inconnus aux Historiens , par M. l'Abbé MAGI ,</i>	14.
<i>RECHERCHES HISTORIQUES sur l'Inquisition de Toulouse , par le P. SERMET ,</i>	44.
<i>DE LA CRISTALLISATION de l'acide muriatique oxigéné , par M. H. REBOUL ,</i>	57.
<i>OBSERVATIONS sur une médaille grecque de Caius Vibius Sabinianus Gallus , par M. DE MONTÉGUT ,</i>	61.
<i>DESCRIPTION d'un météore singulier , par M. D'ARBAS , Correspondant ,</i>	77.
<i>DISSERTATION sur cette question : Démosthène a-t-il reçu en présent d'Harpalus , vingt talens & une coupe d'or ? par M. GEZ ,</i>	80.
<i>LACTATION survenue à une femme âgée de 75 ans , par M. MASARS ,</i>	94.
<i>OBSERVATIONS sur différens objets , par M. RIGAL , Correspondant ,</i>	97.
<i>MÉMOIRE sur un coup de tonnerre qui a éclaté dans l'Eglise de Saint Nicolas de Toulouse , au Faubourg Saint-Cyprien , par M. l'Abbé MARTIN ,</i>	100.
<i>RECHERCHES sur les organes du chant dans les Cygnes , par M. de LAPEYROUSE ,</i>	109.

T A B L E

<i>RECHERCHES historiques sur cette question : la Noblesse chez les Grecs formoit-elle dans l'Etat un corps de citoyens, distinct & séparé ?</i> par M. FLORET ,	125.
<i>SUR les signes de la fracture du col du fémur, & sur l'action des muscles quadrifumeaux dans cette maladie, ainsi que dans la luxation de cet os en arriere & en haut ,</i> par M. MESPLET , Correspondant ,	146.
<i>DISSERTATION sur la Municipalité de Toulouse , & sur les effets qu'elle produisit jusqu'à la premiere race de nos Rois ,</i> par M. DE LABROQUERE ,	152.
<i>NOTICE sur quelques cristaux de pierre de corne & de pétrofilix ,</i> par M. PICOT-LAPEYROUSE ,	181.
<i>DESCRIPTION & histoire du Traquet montagnard ,</i> par M. PICOT-LAPEYROUSE ,	186.
<i>DESCRIPTION d'un météore singulier ,</i> par le même ,	189.
<i>OBSERVATION sur une Fille de six ans , pubere depuis l'âge de trois ,</i> par M. MASARS ,	191.
<i>MÉMOIRE sur cette question : est-il sage , est-il prudent d'inoculer la petite vérole dans l'objet de guerir d'autres maladies ?</i> par M. MASARS ,	193.
<i>SUR un enfant noyé & rappelé à la vie ,</i> par M. BACQUIÉ ,	210.
<i>MÉMOIRE contenant des recherches sur l'époque de l'établissement , les fondions & l'origine du Ministère Public en France ,</i> par M. GEZ ,	212.
<i>RECHERCHES historiques sur Goudouli , Pierre Hélié & Madame la Présidente de Mansencal , Poètes Toulousains</i> par le P. SERMET ,	225.
<i>SUR deux fontaines du Haut-Quercy ,</i> par M. BORDES DE BAILLOT , Adjoint.	243.
<i>RECHERCHES historiques & philosophiques sur les Libelles ,</i> par M. FLORET ,	251.

DES MÉMOIRES.

*DÉTERMINATION de la différence en longitude de Greenwich , Paris , Montpellier , Toulouse , au moyen d'une montre marine de M. John Arnold, Horloger Anglais ,
par M. DARQUIER ,* 278.

*OBSERVATIONS astronomiques pour 1787, 1788 , 1789 ,
1790 & partie de 1791 , par M. DARQUIER ,* 289.

*OBSERVATIONS météorologiques pour les années 1788 ,
1789 & 1790 , par M. GOUNON.*

Fin de la Table.

ERRATA

POUR LES MÉMOIRES.

- P**AGE 15, note (3), ligne 2, d'un écusson de fleur de lis, *lisez* d'un écusson semé de fleurs de lis.
- Page 22, ligne 13, accompagner, *lisez* accompagnés.
- Ibid. note (3), ligne 1, le procès verbal, *lisez* ce procès verbal.
- Ibid. note (4), ligne 4, volumas, *lisez* volumus.
- Page 24, de la dame de Villeneuve, pour avoir donné, *lisez* de la dame de Villeneuve : pour avoir donné.
- Ibid. note (2), ligne 2, redimito, *lisez* redemto.
- Page 25, note (1), ligne 2, de pain bénit, *lisez* de ce pain bénit.
- Page 27, note (2), ligne 4, Johannes, *lisez* Johannis.
- Page 28, à la première épitaphe, CANIC., *lisez* CANONIC.
- Page 29, note (4), ligne 3, part. 1, pag. 49, *lisez* sæculum 1, pag. 49, n^o. 17.
- Page 30, note (2) de la première colonne, fol. v^o., *lisez* fol. v^o. 152.
- Page 31, note (1), ligne 3, arieibi, *lisez* aribii.
- Ibid. suite de la note, ligne 3, Grefius, *lisez* Grifius.
- Page 39, ligne 6, que cet article fut supprimé de l'état, *lisez* que cet article fut supprimé.
- Ibid. à la marge * & son frere, *lisez* avec un Frere.
- Page 40, ligne 8, RVRA, *lisez* JVRA.
- Ibid. ligne 24, à l'entrados, *lisez* à l'intrados.
- Page 41, ligne 17, qu'on n'a pu tirer, *lisez* d'où l'on n'a pu les tirer.
- Page 43, ligne 6, pour les les choses, *lisez* pour ces choses.
- Page 69, aux notes, ligne dernière, internit, *lisez* interiit.
- Page 81, note (2), ligne 2, *lisez* l'Abbé le Cournaud, au lieu de l'Abbé le Cournaud.
- Page 83, ligne 26, *lisez* qui ait trait, au lieu qui aie ; & à la même page, ligne 27, *lisez* qu'il en ait provoqué, au lieu qu'il en aie.
- Page 86, ligne 28, *lisez* qu'il ait reçu, au lieu qu'il aie reçu.
- Page 88, ligne 17, *lisez* la somme que chacun d'eux avoit reçue, & non reçu.
- Page 92, note (2), *lisez* Lucianus, au lieu de Lucius.
- Page 99, ligne 22, d'un pli jusques, *lisez* d'un pli ; & ainsi jusques.
- Page 125, à la marge, après 1789, ajoutez : & lues à l'Assemblée publique du 23 Avril de la même année.
- Page 127, ligne 5, *εμπριδας*, *lisez* *εμπριδαί*.

Même page, dernière ligne, lisez χρημασι δυνάμεις.

Page 128, ligne 24, noble, lisez stable.

Page 129, ligne 14, pour, lisez tout.

Page 131, ligne 22, χρεώω, lisez χρεώοι.

Page 135, à la note, ligne 2, γιναι, lisez ειναι.

Même note, ligne 5, en les excluant, lisez & les excluant.

Page 146, ligne 9, lisez commandement.

Page 191, ligne pénultième, disposition, lisez disproportion.

Page 212, au titre du Mémoire contenant recherches, lisez contenant des recherches.

Page 214, ligne première, bien des armées, lisez bien des années.

Page 217, ligne 25, & non point tant, lisez & tant.

Page 220, note (1), passim, lisez passim.

Même page, note 3, de hist., lisez de his.



HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE.

*CHANGEMENS survenus à la Liste de MM. les
Académiciens, depuis l'impression du troisieme volume
des Mémoires de l'Académie.*

HONORAIRES.

M. DE CAMBON, Premier Président.
ASSOCIÉS ORDINAIRES.

M. DE PARAZA, Président à Mortier.

M. FLORET, Avocat.

Tome IV.

A

HISTOIRES CORRESPONDANS.

M. GAUSSEN Médecin , de la Société Royale des Sciences de Montpellier , & de l'Académie Royales des Sciences de Stockolm.

M. VIDALOT, du Comté de Foix.

M. CUSSON, de l'Académie de Montpellier.

M. BOUDON DE SAINT-AMANS , ancien Officier au Régiment de Vermandois, de l'Académie des Sciences de Bordeaux, des Sociétés Royales, Electorales & Patriotiques de Suede , de Manheim & de Hesse-Hombourg, &c.

M. CAUSSADE, Maître-ès-Arts & Chirurgien-Major du Régiment de Noailles, Dragons.

M. MESPLET, Chirurgien-Major des Vaisseaux du Roi , au Département de Brest.

M. LOMBARD , } ayant fait leur démission de leur
Le P. BONNEFOUX, } place d'Associé ordinaire.

M. AMOREUX, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.

M. DUFOURC, ayant fait sa démission de la place d'Adjoint.

M. l'Abbé BELOT, ayant fait sa démission de sa place d'Associé ordinaire.

M. l'Abbé DE LAMBRE, à Paris.

M. DORTHÈS , de la Société Royale des Sciences de Montpellier.

M. le Marquis de PUYLAROQUE, à la Bastide , près Montauban.

M. TOURNON, Docteur en Médecine , à Bordeaux.

M O R T S.

M. CAYROL.

M. DE SAGET.

*NÉCROLOGIE ou Eloges des Académiciens morts
depuis l'impression du troisieme volume des Mémoires
de l'Académie.*

DANS la Séance publique du 25 d'Août 1788, M. Castilhon, Secrétaire-Perpétuel, lut l'Eloge de M. de Marcorelle, que l'Académie avoit perdu l'année précédente : ce Savant infatigable, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres, &c. s'étoit retiré depuis plusieurs années dans sa terre de l'Escale, près de Narbonne, séjour très-agréable, dans lequel il s'étoit entouré de livres, de médailles, des productions les plus rares de la nature, d'instrumens astronomiques, & de tout ce qui peut servir à l'observation & à l'expérience.

Ses parens l'avoient destiné au Barreau : il y eut des succès ; le plus brillant fut la présentation au Parlement de Toulouse, des provisions de la place de Commandant en chef du Languedoc, que le Duc de Richelieu avoit obtenue. M. de Marcorelle, dans le discours qu'il prononça avoit si bien saisi le caractère de cet homme extraordinaire, l'idole de la Nation & le confident de son maître, guerrier, courtisan & politique, cueillant tour à tour, avec un bonheur égal, les palmes de Minerve, les lauriers de Mars & les myrthes de Cythere, qu'il obtint en même-temps l'estime de son client, l'approbation des plus sévères Magistrats, les applaudissemens du public, & que les Etats-Généraux de la Province nommerent l'Orateur, leur Avocat.

Cependant les succès du Barreau n'eurent pas assez d'attraits pour fixer M. de Marcorelle : celui qu'il avoit pour les Sciences l'emporta ; il les cultivoit contre le gré & à l'insu de ses parens. Sans secours & sans maître, dans les momens qu'il déroboit au sommeil, il parcourut les quinze premiers livres d'Euclide. Il ne vouloit pourtant apprendre les Mathématiques qu'autant qu'elles pourroient l'aider à pénétrer plus promptement dans les Sciences physiques. Dès qu'il lui fut permis de se livrer à sa passion dominante, il se présenta à la Société des Sciences, qui, dans ce moment, étoit d'autant plus difficile sur l'admission des sujets, que, sollicitant auprès du Roi son érection en Académie, elle avoit besoin d'une célébrité qu'il falloit acquérir par des travaux continuels & par des découvertes utiles. Il fut reçu en 1734 ; & comme il étoit initié dans toutes les sciences dont la Société s'occupoit, il en fut nommé Secrétaire, & chargé de rédiger les Mémoires des Associés qui étoient envoyés à l'Académie des Sciences de Paris pour en faire le rapport au Ministre. Cette Compagnie témoigna sa satisfaction à M. de Marcorelle, en le nommant son Correspondant.

Après l'érection de la Société, il contribua de ses fonds, avec plusieurs de ses Confreres, à l'acquisition de l'hôtel & des jardins de l'Académie, & de son travail, à rendre les premières Assemblées publiques dignes des bienfaits qu'elle venoit de recevoir du Roi & de la Ville. Son zèle pour le Corps s'étendit sur chacun de ses Membres. L'un d'eux, dit M. Castilhon, emporté par l'enthousiasme de la vertu, osa s'élever, dans une séance publique, contre un charlatanisme funeste à l'humanité, qui étoit autorisé par un homme puissant,

mais obligé par le devoir de sa place à le réprimer. L'homme puissant courut à la vengeance, obtint une lettre de cachet qui enleva l'Académicien à sa famille, à ses malades & à ses confreres. M. de Marcorelle, alors Directeur, au risque d'encourir la haine de l'oppressé & la disgrâce du Ministre, crie à l'injustice, écrit avec tant de chaleur, rend un si bon témoignage de la probité de son Confrere, & fait agir tant de ressorts, que la révocation de la lettre d'exil lui est accordée.

M. de Marcorelle avoit entrepris pour l'Académie un genre de travail plus fatigant qu'agréable, plus estimable qu'il n'est estimé ; depuis la renaissance des Lettres, parmi les avantages que les Sciences procurent à l'humanité, l'observation suivie des météores seroit un des plus considérables, si elle remontoit à des temps reculés, parce qu'il est à présumer que les révolutions de la nature, soumises à un ordre constant, ramènent, après un certain nombre de périodes & à des époques fixes, les mêmes phénomènes, comme nous voyons dans l'histoire les événemens se succéder & se reproduire. L'Académie doit à M. Gounon une suite journalière & non interrompue de ces observations depuis quelques années : il manquoit à ce travail d'être appliqué aux maladies. MM. Dubernard, Mafars & Viguerie viennent de se joindre à M. Gounon pour remplir cet objet. M. de Marcorelle avoit senti toute l'importance de cette application. Les Rédacteurs du Recueil des Mémoires des Savans étrangers, ont inséré dans les second & troisieme volumes, les Observations météorologiques de cet Académicien, depuis l'année 1750, appliquées à l'état de santé : il les avoit commencées en 1747, & les a suivies depuis cette époque jusqu'en

1771. S'il étoit possible de remplir la lacune qui se trouve entre la fin du travail de M. Marcorelle, & le commencement de celui de M. Gounon, l'Académie auroit une suite précieuse d'histoire météorologique, & pourroit déjà la mettre à portée de calculer l'influence des météores sur le corps humain ; & qui fait jusqu'où cette influence peut s'étendre ?

L'Eloge de M. Marcorelle est terminé par une indication des Ouvrages & Mémoires, ou qu'il a lus dans les Assemblées publiques & particulières, ou qui se trouvent imprimés dans le Recueil des Savans étrangers, dans les Transactions philosophiques & dans les Journaux.

L'ACADÉMIE venoit d'apprendre la mort de M. Foulquier. Eloge de M. Foulquier. Intendant de la Martinique, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, Associé honoraire du Cercle des Philadelphes du Cap Français. M. Castilhon, Secrétaire-Perpétuel, se dispoit à exprimer les regrets de la Compagnie, lorsque M. de Lapeyrouse, ami particulier de M. Foulquier, parut désirer de faire l'éloge de cet Académicien. Il s'acquitta de cette triste fonction dans l'Assemblée publique du 25 d'Août de la même année.

M. de Lapeyrouse, qui voudroit pouvoir ramener l'antique usage des éloges funebres, à la pureté de leur institution primitive, commence par avouer que son ami eut des foiblesses ; mais elles furent rachetées par tant de vertus & par de si belles qualités, que ses concitoyens ne se souviendront que des actions qui lui avoient mérité leur estime, seul objet dont il soit permis à l'amitié de tracer le tableau.

M. Foulquier naquit à Toulouse le 21 Février 1744, de Louis Foulquier, Négociant & Capitoul; l'extrême foiblesse de son enfance eût sans doute nui à sa première éducation, si elle n'eût été soutenue par une intelligence au-dessus de son âge, & par une mémoire rare.

Il fut envoyé de bonne heure au College de Soreze, où se trouvoient réunis des Maîtres pour les Langues & pour toute sorte d'Arts & des Sciences. Curieux par instinct, avide d'instruction, Grammaire, Histoire, Poésie, Langues anciennes & modernes, Mathématiques, Physique, Histoire naturelle, il voulut apprendre de tout. Peut-être, observe M. de Lapeyrouse, est-ce à l'organisation de ce College que M. Foulquier dut cette sorte d'inconstance qui l'empêcha toujours de se fixer à un seul genre de science : aucune ne lui fut étrangere ; mais initié dans toutes, il n'eut jamais la patience d'en approfondir aucune.

Il eut le même amour pour les Arts ; mais moins volage dans cette carrière, & né pour certains avec un goût décidé, il fit en peu de temps dans le Dessin, des progrès si rapides, qu'il surpassa ses Maîtres.

Libre de disposer d'une fortune considérable par la mort de son pere, arrivée vers la fin de son éducation, il se hâta de partir pour Paris. Il y rechercha la société des Artistes. Confondu avec eux, jouissant de cette liberté qui lui fut toujours chere, il s'enrichissoit de leur génie, s'exerçoit en secret ; & lorsqu'il osa se montrer dans la lice, il changea ce dédain humiliant qu'ils n'affectent que trop pour les Artistes de la Province, en une espece de respect.

Rappelé à Toulouse par les sollicitations de sa fa-

mille; il y suivit rapidement les études de Droit, & fut reçu Conseiller au Parlement, place peu compatible avec ses goûts : aussi le ramenerent-ils bientôt dans la Capitale. Il s'y livra tout entier. La Musique, le Dessin, la Gravure, la Peinture l'occupoient tour à tour. Il jouoit de plusieurs instrumens, mais parfaitement d'aucun. On trouve dans les pieces de Musique de sa composition, de l'esprit, quelques pensées heureuses; mais le connoisseur y cherche en vain le vrai génie.

Il eût pu se faire un grand nom parmi les Graveurs & les Peintres, s'il eût fait son unique occupation de ces deux Arts. On a de lui des estampes & des desseins qui attestent le plus grand talent. On y trouve cet esprit fin & piquant qui le caractérisoit, & qui, appliqué à la Peinture, lui fit donner la préférence à l'Ecole Flamande. Il eut pour maître le célèbre Louterbourg, dont il a gravé plusieurs tableaux.

Il devoit encore moins à ses talens qu'à ses études, à ses connoissances & à son goût, la réputation dont il jouissoit parmi les Amateurs. Personne n'eut, comme lui, ce tact infailible, cet heureux coup d'œil, cette expérience sûre qui lui manifestoient le faire des grands maîtres, & l'époque de leur vie à laquelle il falloit rapporter leurs diverses compositions. C'étoit presque toujours lui qu'on prenoit pour juge dans les ventes des cabinets les plus considérables, de la valeur & du mérite des tableaux rares & précieux.

Cet amour de la Peinture ne lui avoit pas permis de négliger aucune des connoissances relatives à cet Art. Il fit une étude sérieuse de l'Histoire & de la Mythologie; & comme chez lui le désir de savoir s'irritoit par la jouissance, il comptoit pour rien ce qu'il avoit appris,

appris, tant qu'il lui restoit quelque chose à apprendre. Il voulut s'assurer de la vérité de l'histoire par le témoignage des monumens antiques, & dessiner le costume des peuples d'après les originaux même : à cet effet, il se lia avec les Antiquaires les plus savans, & ce nouveau goût devint bientôt en lui une passion nouvelle ; il fit une collection de médailles, d'idoles & de Lares, comme il en avoit déjà fait une d'armes, d'habillemens de tous les peuples modernes, de tableaux, de desseins & d'estampes ; comme il en fit encore une dans ses dernières années, de camées, de pierres gravées & de pierres précieuses : ce n'étoit pas chez lui un luxe stérile. Le choix qu'il mettoit dans ses recueils, son discernement, son goût & son savoir l'élevoient trop au-dessus du simple Amateur. Il en avoit donné des preuves multipliées : celle qui lui ouvrit les portes de l'Académie n'est pas une des moins éclatantes. C'est un Mémoire rempli d'érudition sur les emblèmes, sous lesquels les différens peuples de l'antiquité ont représenté Vénus, cette mere féconde de la nature, sur les formes & les noms divers qu'ils lui ont donnés, sur les attributs qui l'ont désignée, & sur le culte qu'ils lui ont rendu.

Il avoit été reçu depuis peu dans l'Académie des Arts. Sa bienfaisance envers les Eleves, son zele à leur fournir tous les secours, à leur donner tous les conseils qu'ils s'empressoient de lui demander ; sa complaisance & son affection envers les Maîtres, ses soins pour le perfectionnement des études, hâterent les progrès de cette Académie naissante, lorsque des circonstances particulieres, dont M. Lapeyrouse éprouva lui-même l'empire, les forcerent de l'abandonner.

Il se consola dans l'étude de l'Histoire naturelle, dn

désagrément de n'avoir pas pu faire dans cette Société tout le bien qu'il se proposoit ; & si nos concitoyens doivent à l'Académie des Sciences l'établissement d'un jardin & d'un enseignement public de Botanique, l'Académie doit à M. Foulquier d'avoir enrichi l'un & d'avoir excité l'autre ; d'avoir été le premier de ses membres qui forma une collection de coquilles & de madrépores dans tous les genres. Pendant son séjour, soit à Paris, soit à Londres, il s'empressoit de procurer à ceux de ses confreres qui partageoient ses goûts, tout ce qui, dans ces deux Capitales, piquoit le plus leur curiosité.

Il étoit à Paris, lorsque les nuages qui menaçoient de loin la Magistrature, l'engagerent à venir remplir les devoirs de sa charge. Bientôt il eut à partager la gloire & les malheurs de sa Compagnie. Il préféra l'exil aux avantages qu'on lui offroit, s'il eût voulu s'en séparer, mais il n'est point d'exil pour le savant & l'homme de lettres ; Eschine fit de Rhodes une nouvelle Athènes ; & le tendre Ovide se plut quelquefois à Thomes. M. Foulquier fut rassembler autour de lui tous les plaisirs. Il composa, pour l'amusement de sa société, quelques pieces de théâtre, qui, peut-être applaudies avec trop de complaisance par des spectateurs amis, eurent des censeurs trop séveres lorsqu'elles furent jouées en public.

Rendu à sa liberté par le rappel du Parlement, il revint à Paris ; ses talens, ses connoissances & la résistance qu'il avoit opposée à la séduction, avoient attiré sur lui l'attention des Grands. Ils le rechercherent & parvinrent à lui donner de l'ambition ; présent funeste qui bouleversa son existence & répandit l'amertume sur des jours marqués jusqu'alors, par les jouissances les plus

douces. Ses vues se tournerent vers l'Amérique ; & si dumoins il eut l'ambition des grandes places, c'est parce qu'il les envisagea comme des moyens de faire d'utiles & grandes choses.

Affocié d'abord, par ordre du Roi, aux Administrateurs des Colonies, chargé de réformer & de perfectionner leur Législation, il fut bientôt après nommé à l'Intendance de la Guadeloupe.

Résolu, avant de quitter la France, de signaler son administration dans le nouveau Monde, par une politique éclairée, il voulut y porter les Arts & les Sciences. Dans ce dessein, il s'attacha un Astronome, un Physicien, un Médecin distingué, Correspondant de cette Académie, des Peintres, des Dessinateurs. Muni d'excellens instrumens de Physique, de Météorologie, d'Astronomie, il partit avec le projet d'étudier & de perfectionner les établissemens politiques des Isles du Vent, d'améliorer & d'augmenter leurs cultures, & de faire, de la maniere la plus complete, leur histoire civile, politique & naturelle.

Mais il fut mal secondé par les circonstances. La guerre qui embrasoit les quatre parties du monde, désoleoit les Isles du Vent. A peine eut-il pris les rênes de l'Administration, que la malheureuse journée qui termina les succès de la Marine Française, répandit la consternation dans nos Colonies.

La Guadeloupe se crut menacée d'un siege. Il fallut calculer les moyens de défense, en prévenir les suites, & transporter dans des lieux inaccessibles, des approvisionnemens immenses. Dépourvu d'argent, mais assuré de la confiance du Commerce, ardent, plein d'activité, décidé dans le choix des moyens, il les exé-

cute avec une rapidité qui ôte à l'ennemi l'espoir d'une surprise, & rassure les Colons sur les horreurs qui en auroient été la suite.

Au milieu de ces terreurs, on vit, pour la première fois, s'élever dans cette Ile, un Observatoire muni des meilleurs instrumens, un quart de cercle, une machine parallactique, une lunette méridienne, deux grandes lunettes de Dollon, un quart de cercle mural, deux pendules, un compteur, des bouffoles de variation, de déclinaison, d'inclinaison, des instrumens destinés à mesurer la force & la direction des vents, & tout l'appareil nécessaire pour les observations météorologiques les plus détaillées, un paratonnerre, une grande machine électrique, une bibliothèque bien choisie. M. Tondu, savant Astronome, fut chargé de cet établissement. Heureux, si un ciel nébuleux n'eût pas trompé son zèle, comme il arrive à la plupart des Européens sur le sol de ces climats, & s'il eût pu rendre ses observations aussi utiles qu'il le désiroit !

M. Vergnes de la Bouischere, chargé de la partie physique, éprouva moins d'obstacles : il observa régulièrement pendant trois mois, à chaque heure du jour & de la nuit, la marche de la marée, des barometres, thermometres, bouffoles, &c. Ce que les Mémoires qui renferment ces détails offrent de plus remarquable, est qu'aux Isles du Vent, la déclinaison de la bouffole est orientale ; que le barometre y éprouve une variation diurnetres constante, d'autant plus essentielle à observer, qu'elle a la plus grande influence dans les annonces des grands changemens de l'atmosphère ; que dans l'espace de huit ans, le mercure s'est élevé une seule fois jusqu'au trentième degré du thermometre de Réaumur ;

que son plus grand abaiffement a été de quatorze degrés & demi au-deffus de zéro, & que la hauteur moyenne de cet instrument est de vingt-deux degrés.

Tandis que ce travail se faisoit au-dedans, des Naturalistes infatigables, envoyés par le favant Administrateur, parcouroient la Colonie & toutes les Isles voisines, & ramaffoient des plantes, des minéraux, des coquilles, des insectes, des oifeaux, &c. M. Foulquier & M. Vergnes décrivoient toutes ces richesses naturelles; & les corps, dont les figures n'avoient pas été publiées, étoient peints auffi-tôt avec une fidélité digne des connoiffances de celui qui présidoit à ce travail. Son nom & ses opérations annoncées par la renommée & par le commerce, rendirent tributaires de ses goûts les Colonies & les Nations voisines, l'Amérique méridionale & l'Afrique même, qui vinrent déposer chez lui les productions les plus curieuses de leurs climats.

Il avoit conçu le projet de déterminer d'une maniere précise la différence d'élévation qu'il peut y avoir entre la mer du sud & la mer du nord; projet intéressant pour la Physique, & dont la politique des Nations eût pu retirer quelqu'avantage. Cette grande question devoit être décidée sur les hauteurs de l'isthme de Panama. Les embarras de la guerre, ceux de la paix qui, dans les commencemens, a auffi les fiens, & le départ de l'Astronome chargé des travaux qu'exigeoit ce projet, en empêcherent l'exécution, & rendirent infructueux les préparatifs déjà faits pour rendre cette opération utile à plus d'une Science. M. Foulquier, que rien ne rebutoit, l'avoit encore en vue, lorsqu'il passa à l'Intendance de la Martinique.

Cette Isle, devenue par sa position sa grande baie,

ses fortifications, & sur-tout par l'immensité de son commerce, la plus importante des Isles du Vent, quoi-qu'elle ne fût ni la plus étendue, ni la plus fertile, parut à M. Foulquier la plus convenable pour y établir un jardin de plantes, qui eût été un entrepôt pour toutes celles qui, transportées de l'ancien Continent, & qui offrant quelque objet d'utilité, auroient été acclimatées aux Antilles ou envoyées en Europe; établissement pour lequel il avoit demandé sa sanction au Ministre, & que les Hollandais & les Danois ont déjà perfectionné dans leurs Colonies. En attendant, il cultiva & fut conserver dans les nôtres le giroflier, le cannelier, la varangue, la canne de Batavia, le mangoustan, l'arbre-à-pain que le Ministre de la Marine y avoit fait transporter. Il avoit choisi & presque approprié l'emplacement qu'il destinoit à cet objet. MM. Richard, Botaniste du Roi à Cayenne, & Vergnes de la Bouichère, en avoient arrangé le plan, & le Ministre avoit donné son approbation & son consentement à l'exécution de cet utile projet. M. Foulquier jouissoit d'avance, lorsque la maladie qui le minoit lentement fit échouer cette entreprise.

M. de Lapeyrouse, interprete des sentimens de l'Académie, s'attache à publier les témoignages de reconnoissance de cette Compagnie envers un Confrere qui lui a donné tant de preuves de son zele pour les progrès des Sciences. En effet, chaque année M. Foulquier envoyoit à notre jardin de Botanique, une provision de semences d'Amérique : les plantes les plus précieuses arrivoient en nature dans des caisses remplies de terre, où elles avoient passé leurs premières années. Le jardin du Roi s'enrichissoit en même-temps par les envois mul-

tipliés que cet Administrateur faisoit à Paris. Le jardin de l'Académie de Toulouse lui doit les plantes les plus rares qu'il conserve encore. Le nombre en seroit plus considérable, si les ressources de l'Académie lui eussent permis de construire des serres nécessaires à leur conservation & à leur prospérité ; mais , faute de ce secours , le même jour a souvent vu naître & périr les végétaux les plus intéressans.

De quelque zèle que M. Foulquier fût animé pour les progrès des Sciences, il n'en remplissoit pas avec moins d'ardeur & d'exactitude les devoirs de son administration. Sensible , bon , généreux , secondé par une mémoire extraordinaire , par un coup d'œil sûr & pénétrant , il ne s'offroit point à lui une difficulté , qu'il ne vît en même-temps le moyen de l'applanir. Un travail aisé , une bienfaisance , non de système , mais de caractère , une extrême facilité de conception , le mettoient à couvert de l'erreur. Le plaisir d'obliger lui faisoit quelquefois oublier sa maxime favorite , qu'il faut attendre le plus qu'on peut à se décider ; mais si , entraîné par trop de facilité à accorder , il étoit obligé de revenir sur ses pas , on voyoit dans cette contrainte , que le sacrifice de son amour-propre coûtoit infiniment moins à son cœur , qu'un refus quelque juste qu'il fût. Prévenant & accessible à tout le monde , jamais il ne renvoya le pauvre mécontent. Sa maison étoit l'asile des Savans & des Artistes ; mais l'indigent eut toujours la préférence.

Sa bienfaisance se signala à l'époque mémorable de ce météore destructeur qui , en peu d'heures , arracha des moissons abondantes , renversa des forêts , abattit des maisons , & ensevelit sous leurs ruines les animaux ,

les esclaves & leurs maîtres. La terreur précéda ce fléau, la désolation le suivit ; accablé sous le poids de la maladie qui l'a conduit au tombeau, M. Foulquier semble oublier sa foiblesse ; il fait ouvrir le trésor public, répand ses propres fonds avec abondance ; & multipliant les ressources qui peuvent ranimer l'espoir des Colons, il appelle à leurs secours les richesses de l'étranger : tous les ports leur furent ouverts ; & par les précautions les plus sages, l'abondance, en adoucissant les malheurs passés, en prévient de plus grands.

Simple & froid en apparence, mais d'un esprit vif, rempli de cette gaieté douce qui faisoit le charme de ses sociétés, soutenue d'une facilité singulière à parler, d'une tournure d'expressions qui lui étoit particulière, & qu'on eût pris pour celle de Swift, son Auteur favori parmi les Anglais, ainsi que Cervantes & Calderon chez les Espagnols ; il regardoit ce dernier comme le magasin où s'approvisionnoient nos Comiques modernes. Le Tasse, l'Arioste & Métastase ont peu de beautés qui lui fussent inconnues ; mais parmi les Poètes Français, il donnoit la préférence à Molière & à La Fontaine, qu'il mettoit, dans leurs genres, au-dessus de tous les Poètes, sans en excepter les Grecs & les Romains.

Son style beau quand il le soignoit, étoit ordinairement négligé, peu correct : il sacrifioit tout à la pensée, & il préféroit une tournure énergique à une expression élégante. Il excelloit dans le genre épistolaire ; sa manière étoit toute à lui.

M. Foulquier mourut au fort Saint-Pierre de la Martinique, le 13 Février 1789 : avec lui périrent de vastes & utiles projets, des mémoires intéressans, des recherches avantageuses aux Sciences & aux Arts, & des liaisons

anecdotes curieuses sur les gens de Lettres, les Savans & les Artistes qu'il avoit fréquentés à Paris ; il eut des liaisons particulières avec les plus célèbres : il en eut sur-tout d'intimes avec J. J. Rousseau. M. de Lapeyrouse conserve des lettres de son ami, dans lesquelles il est souvent question de cet homme extraordinaire : ses fréquentes conversations avec M. Foulquier (1) avoient

(1) C'est Messieurs Foulquier & Benoit que J. J. désigne par les lettres initiales F*** & B***, dans les *Réveries du Promeneur*, à la suite de ses Confessions, édit. de Genève, 1782, in 8°, tom. II, pag. 115, à l'occasion d'un dîner qu'ils firent ensemble chez Madame de.... dont la fille, mariée depuis peu, & grosse, lui demanda brusquement s'il avoit eu des enfans, & à laquelle il avoue qu'il répondit, comme malgré lui, par un mensonge.

La traduction de la Jérusalem délivrée, par M. Lebrun (*), venoit de paraître : Rousseau conversant un jour avec M. Foulquier, lui témoigna combien il étoit fâché qu'on l'en crût l'Auteur. « Est-il possible, disoit-il, qu'on se soit ainsi mépris ? Personne, peut-être, n'a autant senti que moi les beautés du Tasse. J'ai essayé de le traduire : voilà mon travail, je vous le donne.... » Aussi-tôt il lui remit un grand cahier contenant plusieurs morceaux, & un livre entier de la Jérusalem, traduits. M. Foulquier lui ayant demandé quelle raison l'avoit détourné de cette entreprise, « c'est, lui répondit Rousseau, que je me suis convaincu qu'il n'y a qu'une seule manière de ne rien faire perdre au Tasse de ses beautés. » Et aussi-tôt il s'approche de son clavecin, & d'une voix rauque, mais passionnée, il chante différens morceaux de ce Poème, en s'accompagnant. M. Foulquier ajoutoit qu'il n'avoit jamais été aussi frappé des beautés du Tasse, que dans ce moment, dont le souvenir le plongeait encore dans l'enthousiasme.

M. Foulquier a raconté à M. de Lapeyrouse, que lorsque J. J. se fut retiré à Ermenonville, il déposa entre ses mains le manuscrit entier de ses Confessions. « Je connois, lui dit-il, les ruses & les moyens de mes ennemis : s'ilsavoient » jamais que ce manuscrit, dont ils connoissent l'existence, & dont ils redoutent » la publication, fût au pouvoir de ma femme, ils tâcheroient de la séduire, » ils la tromperoient ; & pour dérober au public la connoissance de toute leur » méchanceté, dont je veux qu'il soit instruit, ils parviendroient à lui arracher cet ouvrage ; ils le mutileroient sans pudeur & sans pitié. Gardez-le, » & je vous charge de le publier après ma mort au profit de ma femme. » Vous ne le lui remettrez jamais, à moins qu'elle ne se trouvât dans le plus pressant besoin. »

Quelque temps après J. J. écrivit à M. Foulquier de lui apporter ses Confessions, ayant promis à deux ou trois personnes de leur en faire la lecture, à laquelle M. Foulquier assista. Peu de temps avant la mort de Rousseau, M.

(*) Il faut bien que cette traduction ait du mérite, puisque le public l'attribua long-temps à Rousseau.

mis celui-ci à portée de savoir sur son compte & sur celui de ceux qu'il appeloit ses ennemis, bien des choses qui resteront dans un éternel oubli.

Eloge de M.
de Richelieu.

M. le Maréchal de Richelieu, Académicien honoraire, mourut le 8 Mars 1788; & dans l'Assemblée publique d'après Pâques, M. Castillon lut son éloge. Il observa que parmi les grands hommes dont l'histoire a consacré les actions, quelques-uns réunissant dans toute son énergie ce que le caractère de leur Nation avoit de plus élevé, ont su tirer de ses défauts même, je ne fais quel charme qui, séduisant les cœurs, les rendoit capables des plus grandes choses : tels furent Alcibiade, Lucullus & Richelieu.

Sous l'apparence de cette légèreté que nos voisins nous imputent, cet homme singulier fut toujours se rendre maître de la fortune : à la tête des armées, il réussit dans les entreprises les plus hardies. Dans les cours les plus flegmatiques, il termina les négociations les plus difficiles à l'avantage de celle de Versailles ; dans le Conseil, c'étoit lui qui appuyoit ou qui proposoit les avis les plus sages, qui dévoiloit & qui décon-

Foulquier, en écrivant de Paris à M. de Lapeyrouse, lui envoya le début de cet ouvrage qu'il avoit retenu, & une analyse de la totalité.

Après la mort de l'Auteur, continue M. Lapeyrouse, sa veuve demanda le miss à M. Foulquier, qui lui fit part des ordres précis que son mari lui avoit donnés. Elle revint à la charge, il refusa encore ; elle insista : M. Foulquier, touché de sa détresse, lui remit enfin le miss, non sans la prévenir des pièges que lui tendroient les deux personnes les plus intéressées à le supprimer ou à le dénaturer ; il eut la probité, peut-être coupable, de le rendre, & de n'en pas en retenir une copie.

Ce qui a paru de cet ouvrage, immédiatement après la mort de J. J., est véritablement de lui ; mais tout ce qu'on a publié depuis, est supposé M. Foulquier avoit assuré M. de Lapeyrouse que les premiers volumes avoient été publiés, pour s'indemniser de ce qu'avoit coûté le miss entier. Il est vrai que les derniers volumes qui ont paru depuis quelque temps, sont si inférieurs aux autres, qu'ils ne paroissent pas être du même Auteur.

certoit les intrigues les mieux ourdies ; il excitoit tout-à-tour, dans la Société, le respect & l'envie, l'admiration d'un sexe & les desirs de l'autre.

Il ne dut presque rien à l'éducation, & il eut la passion de toute espèce de gloire ; il naquit avec le germe de tous les talens. Il porta dans les Camps cette fermeté qui, tranquille au milieu du tumulte, laisse au génie toute la liberté de déployer ses ressources ; cet esprit d'ordre qui voit tout en grand, & qui ne néglige aucun détail ; ce coup-d'œil (la première qualité d'un Général) qui, suppléant à la lenteur des combinaisons, semble en avoir saisi les résultats avant de les avoir calculées ; qui, voyant avant le combat la victoire ou la défaite, fait en rendre les suites plus favorables ou moins désastreuses, & qui, par des ordres donnés à propos, répare ou prévient les fautes de l'imprudence ou les erreurs du hasard.

L'histoire des événemens auxquels eut part le Duc de Richelieu, est trop connue pour les rappeler ici. Dénain, Landau, Fribourg, Dettingen, Fontenoy, Mahon, les bords qu'arrose le Weser, attestent sa valeur, sa prudence & sa gloire : il la dut à la connoissance qu'il avoit du caractère français, à la confiance qu'il inspiroit au Soldat, à l'enthousiasme de l'honneur dont il savoit s'enflammer, à l'art de tempérer par son enjoûment & par son affabilité, les Lois sévères de la discipline.

Le même bonheur le suivit dans ses Ambassades. Celle de Vienne lui offrit de grands intérêts à concilier, les ruses de la Cour de Rome à éluder, la fierté de la Maison d'Autriche à subjuguier, les menaces de ses alliés à braver, les intrigues des plus habiles négocia-

teurs à déconcerter : il n'opposa à tous ces obstacles que sa franchise , sa fermeté , son éloquence naturelle , & il obtint tout ce qu'il demandoit ; il falloit en imposer à la hauteur des Puissances rivales , il étala une pompe & une magnificence qui font époque dans les Fastes Germaniques.

Envoyé en Saxe pour le mariage de la fille de l'Electeur avec le Dauphin , il n'eut besoin que d'être aimable & de plaire , & la Cour de Dresde témoigna qu'aucun Français n'eût jamais pu mieux réussir.

A Gênes , il eut à soutenir la réputation du Maréchal de Boufflers , à ranimer l'espérance abattue de la République menacée par la flotte Anglaise , par les Piémontais & par les Autrichiens ; Richelieu eut à déployer en même-temps ses talens militaires & toutes les ressources de son génie pour les affaires. La liberté mal affermie repose sur des fondemens inébranlables , & le Sénat de Gênes est le Temple où la République élève la statue de son Libérateur.

C'est ainsi qu'il plioit à tout ses facultés intellectuelles & physiques. Oubliant dans les travaux pénibles des Camps les délices de Sybaris , il revenoit à Sybaris , couvert de la poussière des Héros , solliciter aux genoux de la beauté le prix de ses complaisances , se dérobant ensuite aux plaisirs pour aller au Conseil proposer le plan d'une négociation , ou applanir les difficultés des affaires les plus sérieuses , & dans le même jour , comme Genilhomme de la Chambre , préparer des Fêtes , exciter les talens à seconder ses vues , allier & le goût & la magnificence , la galanterie & la dignité , le plaisir & la décence. Il recherchoit le commerce des gens de Lettres & des Artistes , & se glori-

soit d'être l'ami de Voltaire, comme Alcibiade d'être le disciple de Socrate.

M. Castilhon suit encore le Maréchal de Richelieu dans le commandement des Provinces qui lui furent confiées, s'accommodant aux mœurs de tous les pays & aux circonstances de tous les temps : à la tête du Tribunal des Maréchaux de France, il conserva précieusement le dépôt sacré des Lois de l'honneur, punissant avec sévérité les infractions les plus légères, parce qu'il le regardoit comme ce feu sacré de Vesta dont l'extinction eût entraîné la perte de la République.

Le Secrétaire de l'Académie passe légèrement sur la vie privée du Maréchal. On voit bien qu'il voudroit parler de son influence sur les mœurs publiques ; mais il finit brusquement, en observant que Richelieu fut l'objet des éloges du vertueux d'Harcourt, son successeur à l'Académie Française.

DANS cette même classe des Honoraires, l'Académie perdit Louis-Antoine Gontaut, Duc de Biron, Pair & Maréchal de France ; M. Castilhon prononça son Eloge dans la Séance publique de Saint Louis 1790 ; quoiqu'il se soit toujours imposé la Loi de ne pas mêler aux Eloges des Académiciens celui de leurs familles, il remarqua que si la noblesse héréditaire ne consistoit que dans son ancienneté, la maison de Gontaut seroit une des plus nobles du Royaume, puisqu'elle remonte au-delà du onzième siècle ; que si au contraire on ne doit admettre, comme vrais titres de noblesse, que les vertus & les actions héroïques, cette maison, aux yeux même de la philosophie, sera encore une des plus illustres. Telles étoient, ajoute-t-il, chez les peuples libres de

Eloge de M.
de Biron.

l'antiquité, qui calculant leur estime & leur mépris sur les vertus & les vices personnels, ne connurent jamais l'absurde préjugé d'une noblesse héréditaire ; telles étoient, dis-je, ces familles des Héros dont les noms avoient été consacrés par des vertus heureusement transmises d'une génération à l'autre : distinction qui, loin de donner aucun prérogative à leurs descendans dégénérés, les forçoit d'aller cacher dans la foule des citoyens obscurs, leur flétrissante célébrité.

Louis-Antoine Gontaut n'eut pas à redouter un nom trop célèbre. M. Castilhon le suit dans sa carrière militaire ; il s'arrête au fameux siège de Prague, où Biron, après avoir plusieurs fois contribué à repousser les assauts de l'ennemi, marche à la tête d'une sortie générale ; les Autrichiens repoussés, se rallient, fondent sur le vainqueur qui les repousse encore : Biron, enporté par sa valeur, se précipite au milieu des rangs, & les force à la retraite ; ses lauriers sont arrosés de son sang, & deux blessures dangereuses l'obligent à peine à cesser de les poursuivre. A Dettingen, il donne, avec Richelieu, l'exemple inutile de la plus intrépide valeur : à Fontenoy, il dirige le Régiment du Roi, dont il est Colonel, sur l'un des flancs de la colonne Anglaise, en ralentit la marche, oblige le Régiment de Piémont de se refaire d'Antouin abandonné, & contribue à fixer la victoire incertaine.

M. Castilhon s'attache principalement à la régénération du Régiment des Gardes-Françaises, qui, selon lui, place Biron au niveau des hommes les plus illustres de sa race. En effet, dit-il, qu'étoit ce Régiment, ou plutôt cette horde, lorsque Biron eut le courage de s'en charger ? Un assemblage d'hommes livrés à tous les gen-

res de corruption, levés au hasard dans toutes les rues de Paris, logés indistinctement dans des maisons d'honnêtes Bourgeois qu'ils infestoient, & dans les lieux les plus suspects; recrutés la plupart forcés, dans lesquelles on ne cherchoit d'autres qualités que celles qu'un Peintre exige de ses modèles; une taille élevée & de belles proportions, & qui souvent devenoient un objet de commerce pour les Bas-Officiers. Tout se bornoit au physique, & le moral étoit absolument négligé. L'indiscipline & le désordre régnoient dans ce corps; la débauche y commandoit le vol & le brigandage. Le titre de soldat aux Gardes étoit un droit à l'impunité; de malfaiteurs s'y enrôloient secrètement, & lorsqu'un artisan, un ouvrier étoit soupçonné d'être inscrit dans cette troupe, il étoit pros crit de toute maison honnête. C'étoit là que la vengeance, l'avarice & l'ambition alloient mettre à prix la vie, la fortune & l'honneur des citoyens; & ce Régiment, établi pour la défense du Monarque & pour la sûreté de la Capitale, étoit nuisible dans les armées par son exemple, & redoutable aux Parisiens par sa licence effrénée.

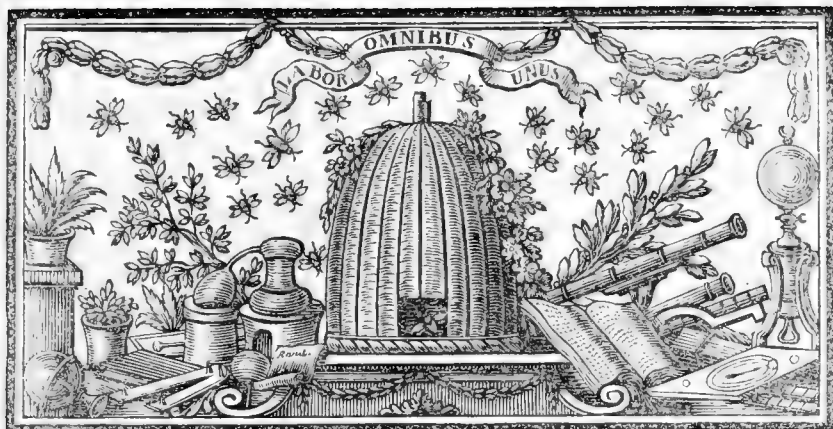
M. Castillon entre dans le détail des moyens que prit le Maréchal de Biron pour opérer la réforme de ce Régiment. Il falloit commencer par celle des mœurs, sans lesquelles les institutions les plus sages ne sont que de belles chimères. Sa fermeté, son courage, une réputation justement méritée firent sur les Soldats & sur les Officiers la plus vive impression; il reçut leurs sermens, fit construire des casernes dans divers quartiers de Paris, & les y réunit: chaque exercice eut son heure fixe; les punitions furent proportionnées à la gravité des fautes; les ménagemens furent prodigués, & le Soldat incorrigible fut rejeté avec ignominie.

Mais il s'attacha principalement à préparer les mœurs des générations à venir. Il institua dans le Régiment même, des écoles pour l'éducation des enfans du Corps, relative à leur destination. La Religion & l'honneur furent les bases de la partie morale de cette éducation ; rien ne fut négligé pour la partie physique : le Colonel présidoit souvent à leurs exercices, & sa présence excitait l'émulation des jeunes élèves. La gaieté, qu'il vouloit qu'on eût soin d'entretenir dans ces écoles, en bannissoit le pédantisme & l'ennui, fléaux de la plupart de nos institutions.

Les événemens, ajoute M. Castilhon, qui se sont passés depuis la mort de M. le Maréchal de Biron, ont mis entre lui & nous un intervalle de plusieurs siècles ; & tout ce que je pourrois dire de sa vie privée, de son assiduité à la Cour, de son obéissance aveugle pour tout ce qui en émanoit, des sacrifices que lui coûtoit la crainte de déplaire, des fonctions relatives à son Gouvernement du Languedoc, des ordres que l'adulation arrachoit quelquefois à sa facilité trompée, tout paroîtroit étranger à nos mœurs nouvelles. Une partie des éloges que nous aurions pu lui donner au commencement de l'année dernière, peu de temps après sa mort, seroit peut-être, dans ce moment, un reproche à sa mémoire.

Mais il eut des vertus indépendantes des circonstances, l'amour de ses devoirs, celui de la justice & le désir du bien. M. Castilhon termina cet Eloge par une anecdote qui se trouve justifiée par Catel, Histoire du Languedoc, liv. 3 : M. de Biron s'honoroit de pouvoir compter parmi ses aïeux un Guillaume de Gontaut, l'un des sept Troubadours qui, en 1323, fondèrent l'Académie des Jeux Floraux.

MÉMOIRES



M É M O I R E S
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES,
INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DE TOULOUSE.

E X P O S I T I O N
D'UN NIVELLEMENT
*FAIT dans les Pyrénées pendant les mois de Juillet &
d'Août 1787.*

PAR MM. VIDAL & REBOUL.

LES opérations que je vais mettre sous les yeux de
l'Académie, ne font que partie d'un travail considéra-
ble que M. Vidal & moi avons commencé l'été dernier,
Tome IV. A

dans les Pyrénées. Elles consistent en un nivellement comparé de l'une des plus hautes montagnes de cette chaîne , & de celle qui , à hauteurs égales , est la plus accessible & la plus fréquentée. Je ne m'étendrai point sur les avantages qui peuvent résulter de notre mesure ; ils sont tels que nos travaux ne sauroient être perdus , fallût-il en réduire le terme à n'avoir fait que préparer aux Observateurs une montagne toute graduée , & l'Observatoire le mieux disposé , pour tenter des recherches exactes sur les modifications de l'atmosphère. Nous avons néanmoins entrepris cette mesure dans le dessein d'en profiter nous-mêmes , & nous nous sommes proposés sur-tout de l'appliquer à l'étude des lois que suit l'atmosphère dans ses dilatations , & d'après lesquelles on a tenté de déterminer la hauteur des lieux par de simples observations barométriques.

Rien n'est plus propre sans doute à nous instruire du degré de bonté d'une méthode nouvelle & peu connue , que d'en comparer les résultats avec ceux d'une méthode relative au même objet , éprouvée déjà comme sûre & infaillible. Ainsi , toutes recherches sur la mesure des hauteurs par le baromètre , ont dû avoir pour fondement la connoissance précise de la hauteur respective des lieux où on a fait les observations. La Géométrie offre deux moyens de parvenir à ce but. L'un est la mesure trigonométrique , qui n'exige qu'un petit nombre d'opérations , & devrait par cela même être préféré , si l'effet incertain & variable des réfractions n'altéroit la justesse de ses résultats. L'autre , est la mesure par le nivellement , qu'on a bien moins employée , parce qu'elle est lente dans sa marche & pénible dans la pratique , quoiqu'elle n'offre d'ailleurs aucune difficulté qui ne puisse être levée

par les soins & la prévoyance des Observateurs ; elle n'a guere été portée jusqu'à nos jours qu'à des hauteurs médiocres ; & sous ce rapport , l'opération dont je vais rendre compte , est sans doute la plus considérable qui ait été faite , puisqu'elle embrasse un espace vertical de plus de 1370 toises en se développant sur une ligne horizontale de plus de 40,000.

Des observations géodésiques faites à Bonrepaux , auprès de Toulouse , nous avoient fait connoître que la montagne de Canigou en Roussillon , étoit moins élevée d'environ 60 toises que le Pic de Midi de Bigorre , ce qui déterminoit à environ 1500 toises la hauteur de ce Pic au-dessus de la mer : les notions que nous avions acquises par nous-mêmes de sa position , de son climat & de ses autres rapports physiques , nous décidèrent à y fixer le nivellement que nous avions projeté de faire dans les Pyrénées. Ce lieu nous sembloit désigné par l'exemple de plusieurs Savans qui y avoient déjà établi le siege de leurs observations , & parmi lesquels l'un des premiers Astronomes du Languedoc y étoit venu chercher son tombeau (1). L'amour des montagnes nous fit envisager sans crainte les fatigues & les dégoûts inséparables d'un travail aussi long que pénible , & nous crûmes que le voisinage de Baresges & l'hospitalité des Bergers aplaniroient toutes les difficultés. L'atmosphère sembloit seule nous opposer un obstacle insurmontable. Jusqu'au moment de notre départ , les orages s'étoient succédés

(1) Ce fut M. de Plantade qui , âgé de soixante-dix ans , y mourut subitement & sans douleur , dans les bras de ses guides , & à côté de son quart de cercle. La mémoire de cet événement s'est conservée dans le pays : un Chasseur d'hizars m'a montré l'endroit où il s'étoit passé. C'est au petit plateau de la Hourque de cinq Ours. Ce Chasseur étoit fils du Maître d'Ecole de Beaudéan qui avoit lui-même servi de guide à M. de Plantade.

fans interruption dans les Pyrénées, & la fonte des neiges y étoit infiniment retardée, soit par l'action du vent du nord, soit par la présence continuelle des nuages. Avant de présenter les résultats de ce travail que nous avons eu le bonheur d'achever, il importe sur-tout de lui concilier toute la confiance qu'il peut mériter en donnant une idée exacte de la manière dont nous avons opéré.

Nos instrumens étoient très-portatifs. La nature des lieux & nos besoins l'exigeoient. M. Vidal, qui joint à la précision de l'Observateur toute l'habileté de l'Artiste, avoit pris soin de fabriquer lui-même deux niveaux à lunette achromatique, dont l'objectif, qui est triple, a 8 pouces de foyer, & près d'un pouce d'ouverture. Les oculaires qui l'accompagnent portent le grossissement des objets à vingt fois. Un tube de verre rempli, à une bulle près, d'esprit de vin coloré, est fixé invariablement au tuyau de la lunette, dans son intérieur, & deux petites ouvertures longitudinales sont ménagées pour laisser voir la bulle d'air. Afin de pouvoir rectifier ce niveau, l'objectif de la lunette est assujetti un peu excentriquement au bout d'un tuyau d'un pouce & demi de longueur, qui recouvre, à frottement bien juste, l'extrémité du tuyau principal de la lunette ; d'où il suit, qu'en faisant tourner l'un de ces tuyaux sur l'autre, on fait varier l'axe de la lunette relativement au tube à bulle d'air. Il résulte aussi de cette construction qu'on peut éloigner ou rapprocher l'objectif, des fils en croix qui sont à son foyer, ce qui est indispensable pour voir avec netteté les objets qui sont proche, & ceux qui sont éloignés. On peut, à l'aide du genou par lequel l'instrument est porté, le placer très-promptement à peu-

près comme il doit être ; mais pour l'emmener juste à la situation horizontale , il y a entre le genou & lui une lame affujettie par une extrémité , & faisant ressort par l'autre ; une longue vis , accompagnée d'une large tête , produit l'effet désiré en poussant ou ramenant graduellement l'un des bouts du niveau. Cette vis , dont les pas sont très-réguliers , & dont la tête est munie d'une division , rend l'instrument propre à la mesure des angles d'élévation & d'abaissement au-dessus & au-dessous de l'horizon à moins d'un quart de minute d'incertitude ; le second niveau , quoiqu'un peu différent , est construit sur les mêmes principes ; la lunette est simple , & n'amplifie le diamètre apparent des objets que sept fois.

Dans un travail où il devoit être fait plus de mille opérations toutes dépendantes les unes des autres , & où une seule erreur auroit fait manquer le but , il étoit essentiel de prendre toutes les précautions pour n'en pas commettre. Celle qui nous a paru la plus importante a été de faire deux nivellemens , de les mener de front pour ne pas perdre de temps , de nous communiquer ces résultats à chaque opération , & de ne pas faire un pas de plus sans nous être conciliés : une autre précaution , non moins essentielle , a été de rendre l'exactitude du travail indépendante de l'intelligence des manœuvres que nous devons employer. Pour cet effet , nous préparâmes nous-mêmes deux voyans , chacun de douze pieds de longueur. C'étoient deux perches de bois blanc. Sur l'un des bords étoit une division de ligne en ligne ; à côté étoit une seconde division de trois en trois lignes ; enfin une troisième de pouce en pouce. Toutes ces divisions étoient formées par des parallélogrames alternativement blancs & noirs. Les intervalles de trois , six &

neuf pouces étoient marqués par de gros points diversement figurés, & de gros chiffres distinguoient les pieds les uns des autres; par ce moyen, chacun de nous pouvoit d'un coup d'œil reconnoître l'inclinaison du terrain à moins d'une ligne d'incertitude sur une distance de 50 toises avec l'un des niveaux. Tous ces instrumens ont été mis à l'essai avant notre départ; & en partant d'un certain point, & y revenant par un circuit de 4 ou 500 toises, il ne s'est commis qu'une erreur de deux lignes par le premier des niveaux, & de 3 ou 4 par l'autre en sens contraires.

Nous partîmes de Toulouse le 20 Juillet, & nous nous rendîmes dans la plaine de Tarbes au château de Sarniguet, dont le Seigneur, qui honore les Sciences & cultive les Lettres avec succès, étoit lié d'amitié avec l'un de nous. Il nous avoit offert chez lui l'asile, indispensable pour faire nos derniers préparatifs & disposer notre marche. Après avoir pris au château plusieurs reperes bien déterminés, nous commençâmes notre nivellement le 23 Juillet, en le dirigeant vers Tarbes par Aurenzan & Bazet.

A Tarbes, un accident assez bizarre en suspendit les opérations, & faillit arrêter tout d'un coup nos travaux commencés. Il avoit éveillé la sollicitude d'un Avocat de cette Ville, & alarmé la vigilance du Maire (1). Il fallut rendre compte de nos projets à ce dernier; nous eûmes bien de la peine à lui faire entendre qu'on pouvoit traverser Tarbes avec des niveaux sans en lever le plan. Il nous opposa son devoir, ses scrupules, & les Lois d'Etat. Nous n'avons pas eu depuis de plus

(1) Le Lecteur voudra bien se rappeler que ceci s'est passé en 1787.

grand obstacle à combattre que la conscience de ce Maire. Enfin, vaincu par notre obstination, ou peut-être séduit par les propos flatteurs que l'un de nous prit le parti de lui adresser, il nous permit d'achever, sous prétexte qu'en temps de paix, les gens de notre espèce n'étoient pas fort à craindre.

Depuis Tarbes nous parcourûmes exactement le grand chemin qui conduit à Bareges, sans nous en écarter qu'autant qu'il le falloit pour déterminer de temps en temps des repères stables & apparens. Le temps humide & couvert nous seconda à souhait pendant les premiers jours; mais à la suite d'un orage qui eut lieu le soir du 29, la sérénité se rétablit dans l'atmosphère, & le soleil qui en peu de jours pénétra les vallées d'une chaleur excessive, nous livra aux piqures mordantes d'une espèce de mouches que les gens du pays appellent moustiques, & par qui nos jambes furent toutes ensanglantées, malgré le soin que nous prenions de les envelopper de papier.

Les difficultés croissoient à mesure que nous nous approchions du terme; & pour prévenir les dégoûts qui pouvoient naître de l'effet des fatigues passées, & de l'idée des travaux à venir, nous résolûmes de passer tout d'un coup à l'exécution de ce que notre entreprise avoit de plus scabreux & de plus incertain.

Le nivellement fut suspendu au hameau de Transarriou, à quatre-vingts toises au-dessus de Bareges. Ce fut là que nous prîmes nos mesures pour transporter nos opérations sur le sommet du Pic. L'un des Bergers dont les troupeaux broutent les pâturages qui en sont les plus voisins, m'avoit autrefois servi de guide; il étoit prévenu de notre arrivée, & nous reçut avec tous

les signes de joie & de cordialité que la politesse des Villes exagere, mais n'imité point. La cabane qu'il nous offrit nous parut trop éloignée du Pic, & il prit soin de nous en approprier une autre plus voisine, qui étant à près de 1200 toises au-dessus de la mer, est communément inhabitée. Nous prîmes possession de ce gîte le 4 Août à neuf heures du soir. Après avoir cherché en vain le sommeil pendant quelques heures, nous nous mîmes en marche pour tâcher d'atteindre le sommet avant le lever du soleil. Un ami qui étoit venu jouir avec nous du vaste spectacle qu'offre cette montagne, nous quitta à huit heures du matin, & nous demeurâmes seuls dans ce désert élevé. Une partie du jour fut employée à faire diverses observations. Outre les instrumens relatifs à la météorologie, nous observâmes l'aiguille aimantée (1), le degré de pureté de l'air (2), & les angles de hauteur & de dépression apparentes des montagnes les plus remarquables (3).

(1) La déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de dix-neuf degrés & quelques minutes, l'inclinaison de soixante-six degrés trente minutes, & la variation diurne a eu lieu comme à la plaine, son maximum fut entre deux & trois heures, & l'axe de variation de douze à quinze minutes. Cette dernière observation a été faite avec un barreau aimanté de dix pouces de longueur, chargé d'une lunette très-légère, & suspendu par un cheveu, le tout enfermé dans une boîte à panneau de glace.

(2) J'y observai pour la seconde fois, que l'atmosphère des sommets contenoit moins d'air vital que celle des vallées; j'avois éprouvé la même chose en Béarn l'année précédente. Le Pere Pini & M. de Saussure, ont eu le même résultat dans leurs expériences. Pour cette fois, l'eudiomètre à phosphore décrit dans les Mémoires de l'Académie de Toulouse, qui avoit indiqué dans l'air de la vallée du Gave de 98 à 101 quatre centièmes d'air vital, n'en indiqua sur le Pic que 75.

(3) Les angles de hauteur apparente ont été observés avec le niveau dont on a entendu la description. Les positions des montagnes qui nous étoient inconnues, ont été déterminées par des observations graphométriques faites aussi sur ce sommet, & sur ceux de Bergons, & de la montagne appelée Neouvielle. Il résulte en général de toutes ces mesures, que le Pic de Midi est surpassé en hauteur par d'autres montagnes, contre l'opinion des gens du pays; que ce n'est point à la vallée d' Aran qu'appartiennent les sommets les plus élevés, comme l'avoient présumé quelques Voyageurs; enfin, que celui qui domine toute cette partie de la chaîne, le Mont-perdu, ne surpassé le Pic de Midi que de 253 toises.

Cependant,

Cependant la fatigue dont nous étions excédés, & les douleurs d'estomac dont l'un de nous se sentoît affecté, ne nous permettoient plus aucun travail. Couchés auprès d'un banc de neige, & la tête posée à l'ombre d'un rocher, nous profitâmes de quelques momens d'un sommeil souvent interrompu. Vers le coucher du soleil nous reprîmes lentement le chemin de notre cabane, mesurant d'un œil inquiet les grands plateaux de neige, les rochers escarpés, les penchans rapides & couverts d'une herbe glissante. Chacun de nous non moins découragé par ses propres terreurs que par l'incertitude de son Colleague, renonça dès-lors à tenter des difficultés qui lui sembloient insurmontables. Le repos de la nuit suivante, qui rétablit nos organes, ne put dissiper nos craintes. Nous reprîmes du courage plutôt que de l'espérance, & ce fut presque à regret que nous commençâmes à niveller au-dessus du lac d'Oncet.

De nouveaux obstacles vinrent encore nous effrayer. Les troupeaux qui passoient au-dessus de nous, mettoient en mouvement les pierres dont la montagne est parsemée; & ces pierres roulant avec vitesse, passoient auprès de nous, & bondissoient quelquefois au-dessus de nos têtes. Cependant nous ne tardâmes pas à sentir qu'avec du temps & de la constance nos mesures pouvoient s'achever. Notre guide offrit de nous faire construire auprès du sommet, une cabane, qui en rapprochant notre habitation du lieu de nos travaux, en facilitoit l'exécution, & en abrégéoit la durée. Cette proposition nous combla de joie. La cabane fut bâtie, meublée & habitée le même jour. Trois hommes acheverent cet ouvrage. Ils l'assurent sur le penchant méridien.

dional du Pic , à cinquante pas du sommet , auprès d'un tas de débris de schiste micacé. Trois petites murailles formées de ces pierres superposées , & qui à la hauteur de trois à quatre pieds se rapprochoient en forme de ceintre , composoient tout l'édifice ; le gazon entassé sur le toit , & contre l'un des côtés , la préfervoient de l'inondation des pluies. Tout le côté de l'est , qui étoit demeuré ouvert , lui servoit de porte , & une grande dalle de pierre le fermoit pendant la nuit. Le plaisir d'habiter ces hautes régions nous fit endurer sans regret , le travail assidu de trois jours , & le froid de deux nuits. Nous jouîmes pendant ce temps des plus beaux spectacles que l'homme puisse rencontrer , & vîmes à deux reprises de grands orages se former & éclater devant nous.

Après le nivellement du sommet , ce qui nous restoit à faire n'offroit plus les mêmes dédommagemens , & nous n'étions plus animés que par le désir & l'espérance d'achever ce que nous avions commencé. Notre empressement nous causa même une légère disgrâce. Etant partis un jour de Bareges pour aller chercher à travers le brouillard qui couvroit la vallée , le repere marqué la veille , une méprise nous jeta dans la vallée d'Escoubous , où nous errâmes en désordre pendant huit ou neuf heures , jusqu'à ce que , prenant pour guide le courant des eaux , nous fûmes ramenés à notre gîte. Enfin , toutes nos opérations furent terminées le 14 Août au hameau du Transariou , où elles avoient été interrompues pendant toute la suite de ce nivellement. Nos niveaux s'accordoient toujours jusqu'à la ligne , quand nous opérions à de petites distances , comme cela avoit lieu sur le penchant de la montagne ; & dans

la plaine , quand nos résultats différoient de plus de trois lignes , l'opération étoit répétée , & les instrumens vérifiés , si cela étoit nécessaire pour leur entière conciliation.

Le tableau que je mets sous les yeux de l'Académie peut faire juger jusqu'à quel point les principaux résultats de nos opérations ont été conformes : la plus grande différence qu'on y remarque , est d'un pied 5 pouces 4 lignes trois quarts , sur 1371 toises 0 pouces 11 lignes.

Les travaux du nivellement ne nous permirent pas de donner aux observations barométriques tout le soin qu'elles exigeoient ; nous avions préparé sept barometres de structure à peu-près semblable , la plupart furent placés à diverses stations , & confiés à des personnes dont le soin & la complaisance n'ont pu nous être d'un grand secours. Nous en avons conservé deux que nous observions fréquemment ; mais ce ne fut qu'au moment de quitter le Pic de Midi , qu'il nous fut permis d'en faire l'usage convenable. L'un de nous attendit sur le sommet , que l'autre fût descendu jusqu'au lac d'Oncet ; & pendant ce temps furent faites des observations parfaitement correspondantes à tous les reperes marqués sur le penchant de la montagne. Celui qui étoit descendu le premier , devint à son tour Observateur stable pendant que l'autre parcouroit en descendant les mêmes reperes. Le résultat général de ces observations , est que la simple différence des logarithmes des hauteurs des barometres , fournit une mesure plus approchante de la vraie , que lorsqu'on y applique les corrections de M. de Luc ; mais que la mesure est encore moins inexacte , lorsque l'on prend le douzieme degré du thermometre , pour celui auquel il ne faut point corriger la longueur

de la colonne d'air, & pour chaque degré de plus ou de moins on ajoute, ou on retranche $\frac{1}{1000}$ de la hauteur indiquée par les logarithmes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette partie de notre travail, que nous avons projeté de reprendre quelque jour avec plus de soin & de loisir. Nos barometres ne s'accordoient pas autant que nous l'aurions désiré, & les différences, quoique resserrées dans les limites d'une ligne, étoient sujettes à des variations que nous n'avons pu soumettre encore à aucune regle constante (1); leur construction ne différoit de celle des divers barometres à siphon, que par le moyen employé à y contenir le mercure, & à les rendre portatifs. Les nôtres étoient composés de deux tubes de même calibre, longs, l'un de 30 pouces, & l'autre de 7 ou 8; ils étoient réunis par un tube, dont le diametre étoit moindre d'environ une ligne; celui-ci formoit la courbure & s'élevoit d'un bon pouce au-dessus d'elle, dans la branche courte. Une tige d'acier armée de deux pistons de peau, fermoit à la fois l'orifice du tube de 7 pouces & du petit tube qui lui étoit soudé. L'instrument ainsi fermé & maintenu dans une situation renversée, pouvoit être porté même sans ménagement en bandouliere, & nous avons éprouvé qu'il n'étoit pas moins commode dans la pratique que simple dans l'exécution.

(1) La constance dans le rapport des hauteurs entre les colonnes de deux ou de plusieurs barometres, a été peut-être plutôt présumée que conclue d'après l'expérience. Schakbury, qui vante l'excellence des instrumens qu'il tenoit de la main de Ramsdem, y a pourtant observé cette singuliere variation. On trouve dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, qu'elle résulte aussi de la comparaison qui a été faite des instrumens de cette Académie & de ceux de la Société Electorale de Manheim. Il seroit aisé d'ajouter de nouveaux témoignages à ceux-ci.

*Résumé des deux Nivellemens de MM. VIDAL &
REBOUL.*

	Suiv. M. Reboul.			Suiv. M. Vidal.		
	pieds pou. l.			pieds pou. l.		
Hauteur du Pic de Midi sur la cabane du Pic. . . .	47	5	9	47	5	3
De la cabane du Pic au grand Ravin.	253	0	10	252	11	10 $\frac{1}{2}$.
Du grand Ravin au repere du dessus du petit Lac. .	363	10	6	363	10	5 $\frac{1}{2}$.
Dudit repere au niveau du petit Lac.	103	5	1	103	5	2 $\frac{1}{2}$.
Du niveau du Lac au repere P, sur un rocher. . .	266	6	10	266	7	1 $\frac{1}{2}$.
Dudit repaire à la Hourque de cinq Ours. . . .	540	5	8	540	3	10 $\frac{1}{2}$.
De la Hourque au Lac d'Oncet.	344	2	6	344	2	8 $\frac{1}{2}$.
Du Lac à la cabane d'Oncet.	120	0	9	120	0	9 $\frac{1}{2}$.
De la cabane d'Oncet au Turon de Couret. . . .	480	7	5	480	7	8
Du Turon de Couret à la cabane de Thou. . . .	464	2	5	464	1	7
De la cabane de Thou au repere M.	488	5	7	488	4	9 $\frac{1}{2}$.
Dudit repere au pont de Montaiguou.	424	1	3	424	0	9 $\frac{1}{2}$.
Dudit pont à Transariou.	694	6	0	694	5	4 $\frac{1}{2}$.
De Transariou à Bareges.	438	0	9	438	1	7 $\frac{1}{2}$.
Hauteur du Pic de Midi sur Bareges.	5029	1	4	5028	9	1 $\frac{1}{2}$.
De Bareges au pont Saint-Augustin.	827	7	5	827	8	11
Dudit pont à l'Auberge de Lus.	817	11	7	818	1	3 $\frac{1}{2}$.
De l'Auberge de Lus à la mine de Plomb. . . .	390	7	0	390	8	3
De la mine de Plomb à Nestalas.	525	4	9	525	0	3
De Nestalas à Argelès.	4	8	5	4	10	9
D'Argelès au pont sur le Gave.	225	7	9	225	6	9 $\frac{1}{2}$.
Dudit pont à Lourde.	39	1	5	39	3	10
De Lourde à Notre-Dame d'Adé.	12	2	2	12	4	1
De Notre-Dame au pont près de Juillan.	241	8	0	241	7	8
Dudit pont à Tarbes.	51	9	9	52	7	7
De Tarbes à l'entrée du chemin d'Aurenfan. . .	127	4	6	171	10	5
De ladite entrée au parc de Sarniguet.	44	8	11			
Hauteur du Pic, sur le parc de Sarniguet. . . .	8226	11	0	8225	5	7 $\frac{1}{2}$.



MÉMOIRE HISTORIQUE SUR L'INQUISITION DE TOULOUSE,

Au sujet de quelques registres originaux de ce Tribunal du treizieme siecle, au moyen desquels on établit des faits inconnus aux Historiens.

PAR M. l'Abbé MAGI.

Lu le 24
Avril 1788.

POUR mieux juger des faits contenus dans les registres de l'Inquisition, que le hasard a fait tomber entre mes mains, & que je vais rapporter, il est essentiel de remonter aux événemens qui donnerent lieu à l'établissement de ce redoutable Tribunal à Toulouse (1).

(1) Toulouse a porté deux titres qui semblent n'avoir pu se réunir que dans cette Ville, celui de *Savante* ou *Palladienne* (1), & celui de *Sainte*. Serait-ce aux Poètes du temps des Empereurs qu'elle dut le premier ? est-ce à l'Inquisition qui y fut établie dans le treizieme siecle, qu'elle a dû le second ? Alors il ne seroit pas difficile de concilier ces deux noms.

Du temps de ces Poètes, Toulouse cultivoit par goût les Arts & les Sciences : elle devint dans leurs écrits la Ville Savante ; les Inquisiteurs l'ayant purgée, pour se servir de leurs expressions, de toute sorte d'hérésies, elle fut appelée la Ville Sainte. Les derniers lui procurerent sans doute cette quantité de reliques qui a fait dire à l'Auteur de la Chronologie des Evêques & Archevêques de

* CHENU. France *, qu'on chercheroit en vain un lieu plus saint dans l'Univers.

Non est in toto sandior orbe locus.

On lisoit autrefois ce Vers ou Epigraphe à Saint Sernin, dans la Sacristie qui est du côté du chevet de l'Eglise. Il y a plus de trente ans qu'il n'y est plus ; mais on le voit encore en caractères gothiques sur un pilier du dôme vis-à-vis de la porte.

(1) Martial & Ausonne sont les premiers où l'on trouve l'épithete de *Palladienne*, appliquée à Toulouse. Martial étoit Espagnol, & Ausonne étoit de Bordeaux.

Vers le douzième siècle, il s'étoit renouvelé & répandu dans les Provinces méridionales de la France, d'anciennes erreurs qui alarmoient la Cour de Rome. Les nouveaux Sectateurs qui les avoient adoptées, furent désignés par les noms d'Albigéois ou de Vaudois. Les premiers ne tiroient pas leur nom d'Albia, ou Albi, comme on le croit vulgairement, mais d'*Alba Augusta*, Métropole du Vivarais où habiterent les Hérétiques *: leurs erreurs étoient si variées & en si grand nombre, qu'il feroit trop long de les rappor-

* THUAN.
lib. 6.

C'est sans doute encore à ce grand nombre de Reliques qu'il faut attribuer le titre d'*Urbis & Orbis honos* qu'on donnoit il n'y a pas long-temps à cette Eglise.

Voilà l'origine du nom de Sainte, donné à Toulouse. Les Espagnols l'appellent toujours *Tolosa la Santa*. Les principales portes de la Ville sont surmontées d'emblèmes sacrés. On vient de descendre de celle de Saint-Michel, qu'on a démolie, une pierre, où l'on voit sculptés en arabe une sur de petits pilastres, les Mystères de la Passion, & dans le milieu les monogrames les plus saints (1), le tout timbré d'une couronne d'épines. Un pareil monument subsiste sur la porte de Matabiau, & sur la première porte de Saint-Etienne, du côté du Faubourg. Tel étoit le génie du seizième siècle. Auparavant les portes des Villes étoient surmontées de fleurs-de-lis (2). On y met aujourd'hui des figures allégoriques imitées de la Fable. Comme on se propose de démolir tous les bâtimens qui tiennent à la porte Saint-Michel (3), je donnerai dans un autre Mémoire la description topographique du Palais, construit par nos Rois vers la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième, afin de conserver le plan de cet ancien monument élevé sur les ruines du Château Narbonnois.

(1) JESUS, MARIA, JOSEPH. Les Moines abusant de tout, ont fait une seconde Trinité de ces trois personnes. On voit dans une des Chapelles de l'Eglise des Cordeliers de Toulouse, en belle sculpture dorée, le Pere Eternel, au dessus duquel est le Saint-Esprit, & puis les statues de la Sainte Vierge & de Saint Joseph, tenant par la main le petit *Jesus*, le tout de grandeur naturelle; on lit au-dessus de ce double groupe, ce Vers singulier:

Hic geminæ triadi sacri redduntur honores;

Ce vers ne feroit-il pas de l'Auteur de la célèbre inscription, *Unique Crucifixo*?

C'est ainsi que l'ignorance confondant tout, a tout bouleversé dans la Religion.

(2) Avant l'Inquisition des dernières hérésies de Luther & de Calvin.

(3) La clef de la porte qui est sous les prisons du côté de la petite place qu'on trouve entre les deux portes, chargée d'un écusson de fleurs-de-lis dorées, semble prouver que cette porte & le bâtiment qui est au-dessus, faisant partie du Château, ont été construits avant que l'écu de France eût été réduit à trois fleurs-de-lis. Cette porte doit aussi être détruite pour construire sur le même terrain des prisons & une nouvelle porte de Ville.

ter (1). On peut dire en général, que c'étoit un mélange de Manichéisme & d'Arianisme.

Les Vaudois, ou Pauvres de Lyon, furent ainfi appelés du nom de leur premier Prédicant, *Pierre Valdo*, natif de Lyon: c'étoit un homme riche, qui vendit tous ses biens pour mendier; il forma une Secte de Mendians. C'étoient des ignorans opiniâtres, ennemis jurés du Pape. Ils furent les premiers qui mirent en avant cette maxime devenue si dangereuse dans la bouche du fanatisme, *oportet obedire Deo magis quam hominibus*.^{*} Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Vérité incontestable, quand on est assuré que c'est Dieu qui parle sans interprete (2).

Les premiers Inquisiteurs qu'on leur opposa furent Saint Dominique & Simon de Montfort. Mais le Pape Innocent III voyant que les prédications de ce Saint, & de quelques Abbés de Cîteaux qu'il avoit mis à sa suite, ne réussissoient pas à son gré, il quitta, dit un Historien, le glaive de Dominique, pour tirer celui de

(1) On trouve les principales erreurs des Albigeois dans l'Histoire de Béarn, de Pierre de Marca, liv. 8, chap. 4.

(2) Leur genre de folie étoit, 1^o. de porter des sandales comme les Apôtres. 2^o. Ils disoient qu'il ne falloit jamais jurer pour quelle raison que ce fût. 3^o. Ne jamais tuer dans aucun cas. 4^o. Ils soutenoient que chacun d'eux pouvoit, sans avoir été ordonné par l'Evêque, mais pourvu qu'il portât des sandales, faire le corps de Jesus-Christ.

Parmi les autres blasphêmes, comme dit le Pere Percin, on trouve ceux-ci : Le Pape est le chef de toutes les erreurs. Les Prélats sont les Scribes, & les Religieux sont les Pharisiens. Nul n'est plus grand qu'un autre dans l'Eglise. On ne doit donner ni décimes ni prémices. Les Clercs ne doivent pas avoir des possessions, ni les Evêques & Abbés jouir des droits régaliens; c'est un mal de doter les Eglises & les Couvens. L'Eglise ne doit pas disposer des testamens, & aucun homme ne doit devenir son vassal. On ne doit forcer personne à croire.

Ils s'élevoient contre les privileges des Eglises & contre les immunités des Ecclésiastiques. Ils condamnoient le Clergé à cause de son oisiveté, & anathématisoient la rétribution des Messes; ils méprisoient l'excommunication & les indulgences, nioient le Purgatoire, &c. Voyez Percin, partie premiere, de Her. c. 8.

fer, dont il arma Montfort (1). Ainsi, lorsqu'on vit que le premier moyen de convertir les Hérétiques ne suffisoit pas, on imagina de les exterminer : exemple qu'imiterent depuis les Espagnols dans l'Amérique; ils ne trouverent rien de mieux pour y établir la foi, que de détruire les naturels du Pays. Les Inquisiteurs appeloient cela *expurgationem terræ ab hæretica pravitæ* (2); & les Bulles les confirmoient dans ce pouvoir.

Quoique d'autres aient voulu disputer à Saint Dominique la gloire d'avoir été le premier à faire l'*Inquisition* contre les Hérétiques, on ne peut refuser à celui-ci d'avoir été établi le premier, en titre d'office, Inquisiteur Général du monde entier. C'est ainsi que le rapportent les Historiens de son Ordre. Mais quoiqu'il ait exercé ses premières fonctions contre les Albigeois, dans ce Pays-ci, & fixé sa demeure à Toulouse, le premier Tribunal n'y fut établi qu'en 1233 (3), par le Cardinal Saint-Ange. Ce Légat, après avoir abattu les murs de la Ville, acheva de dépouiller Raymond de ses Etats, parce que ce Comte n'avoit pas fait l'impossible, qui étoit de chasser les Hérétiques; mais tout le Pays étant presque infecté de quelques-unes des erreurs qu'on poursuivoit, il se seroit trouvé sans sujets : ce Légat, dis-je, érigea alors, avec tous ses pouvoirs, ce Tribunal de sang à Toulouse : il devoit servir pour toute la France, & la délivrer de tous ses Hérétiques.

On voit, en effet, par mes registres, que la marche de l'*Inquisition* étoit de faire le procès à tous en gé-

(1) *Sed cum parum ea ratione proficere sibi videretur Dominico gladio posito, ferrum strinxit & Simonem Montfortium bello præfuit.* Percin, de Her. Pars. 1. c. 9.

(2) Purger la terre d'hérésie. Percin. Inquis. Pars 3; p. 101, & Pars 2, c. 4.

(3) Mezerai semble mettre cette époque en 1228.

néral & en particulier (1) ; nous verrons qu'il ne lui en échappoit gueres. Les Inquisiteurs parvinrent à détruire les Albigeois, ou par le feu, au rapport du Pere Percin qui cite les registres antérieurs aux miens, ou par la prison perpétuelle, à laquelle nous allons voir condamner tous ceux qu'ils arrêtoient : les autres dépouillés de leurs biens étoient obligés de s'expatrier. Tout cela se faisoit, dit le même Historien, en l'honneur de Jesus-Christ & de Saint Dominique : *hoc ad laudem Domini nostri Jesu Christi & Sancti Dominici* (2). Afin de mieux réussir dans cette entreprise, on avoit fait nommer Evêque de Toulouse, un Dominicain. Les autres Evêques ne s'étoient pas encore avisés de se faire décorer du titre d'Inquisiteurs nés.

C'est mal - à - propos que Lafaille a dit : « *Raymond* » *étant mort, & Alfonse lui ayant succédé, alors les In-* » *quisiteurs exercerent leur justice en toute liberté :* » puisque par les registres que j'ai sauvés du feu, il conste qu'ils jouissoient sous ce Raymond du plein droit d'exercer leur Juridiction. Nous verrons plus bas, que le Comte lui-même (Raymond VII,) soit qu'il y fût forcé ou autrement, joua avec eux ce rôle odieux. Un Capitoul condamna lui-même sa femme.

D'après les procès verbaux on voit que les Inquisiteurs tenoient leurs Séances régulièrement & à jours fixes dans l'Eglise & dans le Cloître de Saint Sernin, ou dans la maison de l'Abbé. Saint Etienne fournissoit les prisons, celle de la Maison de l'Inquisition ne suffi-

(1) On comparoit l'Hérésie à l'Hydre à laquelle il ne faut pas laisser une seule tête : & *admotis ignibus multiplicem portentuosæ corporis prolem ferventi gladio defecaret; ac si ambustis intrinsecus medullis, cum rebelles venas improbæ fecunditatis exureret tandem parturitio monstrosa cessaret. Hæc elegantissimè Cassianus*, dit Percin, de Heresi. pars. 1, c. 2.

(2) Percin, *ad Martyr. Avenion.*, p. 199.

fant pas, de même que celle des Haut-Murats, ou *Emmurats*, comme le dit Percin du mot *Immurati*, qui leur fut accordée par St. Louis, en 1233. Le Sénéchal dans la fuite eut ordre de leur en fournir d'autres. Ils faisoient des courtes par temps, comme je le ferai voir dans ce Mémoire. On voit encore que, dans les Séances qu'ils tenoient à Toulouse, ils condamnoient un grand nombre d'Hérétiques à la fois, & que dans le même jour, il est fait mention de plusieurs Séances, dans lesquelles ils rendoient plusieurs Sentences.

Dans les cahiers que j'ai en velin, du format *in-folio*, depuis le 151^e. feuillet, jusqu'au 163^e. (1), on lit que Pierre de Roaix & Pons de Gameville, furent condamnés le 15 Avril 1245, pour fait d'Hérésie, avec confiscation de leurs biens (2), & *bona eorum decernimus occupanda*. La dame Astorge, veuve (*uxor quondam*) de Pierre de Razengues, Raimonde Gausban, Arnaud Gruter ou Guettré, de Toulouse, Auger de Verfeuil, Ecuyer, Bernard Donat, * Arnaud de Saint-Jean, Raymond Calvet, * Fol. r^o. 152. de Verfeuil, Jacques d'Odars, Bernard Daidé, de Saint-

(1) Chaque feuillet a été cousu soigneusement avec un autre, à mesure qu'on le tournoit; c'étoit sans doute afin de tenir secrets les Procès verbaux.

(2) Pierre de Roaix & Pons de Gameville, parce qu'ils n'avoient pas voulu faire la pénitence qui leur avoit été ci-devant enjointe, qui étoit sans doute la prison perpétuelle, sont ici condamnés comme Hérétiques, & leurs biens confisqués. * *Legitimè citatos & per contumaciam absentes per definitivam sententiam tanquam Hereticos condemnamus & bona ipsorum decernimus occupanda..... In præsentia venerabilium Ar. Darago Prioris Stæ. Mariæ Depuratæ, Helix Prioris Sti. Petri de Coquinis, Magistri Ar. de Gozeny Officialis Thol. ac Prioris Sti. Saturnini. Athonis Durban & Petri de Drudas Canonicorum Sti. Saturnini. Bertrandi Rainaldi & Villemi de Sto. Paulo, Monachorum Stæ. Mariæ Deauratæ. Bertrandi de Saveriis Capellani Ecclesiæ Deauratæ. Fortis Capellani Sti. Saturnini. Geraldii Ar. Bernardi de Quimbals. * Raimundi Berengarii & Raimundi de Sto. Seferto Capitulariorum Tholosæ & Guillelmi Adam Bajuli pro Dono. Comite Tholosano.* D'après l'appareil de cette Assemblée, par le nombre & les personnages qui la composent, & suivant le style de ce Tribunal, dont j'aurai occasion de parler encore, ceci pourroit bien être une Sentence de mort contre deux relaps condamnés une autre fois.

* Capitoul
inconnu avant
1273.

Anian , Arnaud Dorbert de Lanta , Astorge , veuve du Seigneur Varcia , Raymonde de Barravi & sa sœur Asceline , Guillaume Mercadier de Toulouse , Hugon ou Hugues de Canela , Raymond de Canela de Lanta , B. Fabri , Specier ou Epicier , Piétavin ou Poitevin le vieux , Raymond de Suelh de Toulouse , Bernard de Lanta , Pétronne Escudeira , Raymond de Villeneuve de Toulouse , Raymond Sauri , Pons de Fa , Pons Pastre , Pierre de Cabanils , Guillaume de Cabanils , Bernard-Johan de Saint-Aulaire , Guillaume-Etienne de Gaure , la femme de Pons de Gameville de Toulouse , Vital de Salas , Fabrice épouse de Pierre Marques , (Marchesius) de Toulouse , Bernard Dupuy (de Podio) Bernard Durand , Bernard de Ecça , de Hodars ; en un mot , trente-cinq personnes , dont plusieurs étoient des plus grandes maisons du Pays , furent jugées le même jour 8 du même mois de Mai (1) 1245 , cinq ou six furent condamnées à une longue prison , & vingt-neuf à être enfermées dans un cachot pour le reste de leur vie : *in muro perpetuo : & ubi perpetuo commorari*. Il est vrai que , pour qu'ils ne mourussent pas excommuniés , & d'après l'aveu qu'ils avoient fait du crime d'Hérésie , on avoit soin de les relever de l'excommunication , *quo (vinculo) ratione prædicti criminis tenebantur adstricti*. O mânes de nos anciens concitoyens ! si vos noms reparoissent ici , ne croyez pas que ce soit pour insulter à votre mémoire ! C'est pour instruire notre siècle , en déplorant l'aveuglement du vôtre !

(1) Il y a dans ce registre plusieurs renversemens pour les dates & pour les mois , quoique la pagination en soit bien suivie. On a mis le Procès verbal du 15 Avril 1245 , avant celui du 8 du même mois. On trouve dans l'année 1247 , le mois de Février , de Mars & d'Avril après celui de Novembre , &c. Sans m'arrêter aux raisons de cette marche , je l'ai suivie afin de montrer mon exactitude à rendre fidèlement le registre.

On trouve ensuite que dans les séances de trente-six jours, 196 personnes furent condamnées à Toulouse. Si ce n'est pas là exercer bien librement l'Inquisition, je ne vois rien qui aille plus vite que la St. Barthelemi.

Le trait suivant prouve combien ce Tribunal étoit implacable, & que l'impossibilité de ne pouvoir plus récidiver ne lui suffisoit pas. Jeanne, veuve de Bernard de Latour de Toulouse, alors Religieuse de Lespinaffe, *nunc Monialis de Lespinaffa* (1), fut condamnée le 18 Juillet 1246, à être enfermée dans le même Couvent entre quatre murailles (2), où elle ne recevoit que du dehors, sa subsistance. La Prieure est chargée de l'exécution. Elle est condamnée à cette cruelle peine, pour avoir adoré (terme de leurs cérémonies) plusieurs fois les Hérétiques, & en plusieurs endroits; pour avoir entendu leurs Prédications, les avoir reçus chez elle, &c. Il est difficile de comprendre comment cette femme avoit pu faire tout cela depuis qu'elle étoit cloîtrée, & il n'y avoit aucun aveu de sa part pour le temps passé, puisqu'on lui reproche d'avoir nié les faits. On l'accuse encore d'avoir donné l'aumône à des Vaudois.

La foudre n'est pas plus prompte que l'étoit l'activité des Inquisiteurs. Ils se transportoient par-tout. Peu effrayés

(1) Robert d'Arbrisselles avoit travaillé, au commencement, pour l'Inquisition, mais ce n'étoit que pour prêcher; car on sait que ce Fondateur de l'Ordre de Fontevrault n'étoit pas inhumain; il fonda en 1114 le Couvent de Lespinaffe, à la prière d'Amélius, Evêque de Toulouse..... Percin de Herf. par. 1, p. 3.

(2) *Item anno & die prædictis, quia Joanna uxor quondam B. de Turre de Tholosa, Monialis nunc de Lespinaffa vidit & adoravit pluries Hereticos & in pluribus locis: predicationes eorum audivit. Pluries recepit eos, dedit eis de suo & credidit eos esse bonos homines. Dedit elemosinas valdensibus & negavit veritatem contra proprium juramentum. Includatur infra Scepta Monasterii de Lespinaffa in aliqua camerula separata ne alii ad ipsam nec ipsa ad alios accedat. Sed ibidem exterius sibi necessaria ministrent & mandamus Priorissæ de Lespinaffa quod sibi juxta prædictum modum faciat puniendi. Testes prædicti.* Ces témoins susdits sont les Inquisiteurs eux-mêmes.

En 1241. du massacre d'Avignonet, où leurs Confreres avoient trouvé la mort qu'ils alloient peut-être donner (1), les nouveaux Officiers qu'on venoit de nommer, Frere Bernard de Cancio, & Frere Jean de Saint - Pierre, Dominicains, prirent la place de ceux qu'ils appeloient Martyrs (2). Ce de Cancio, au dire des Historiens, étoit un terrible homme. Frere Guidonis & Léander Albert, ne trouvent rien de comparable à lui en fait d'Inquisition. Le premier l'appelle le *marteau* des Hérétiques. *Persecutor & malleus Hereticorum*. Ces deux grands Hommes donc sont les Auteurs de tout ce que je rapporte ici. Ils allerent en 1244 (3), dans les Dioceses d'Agen & de Cahors, accompagner des Archidiacres de Villemur & de Ville-Longue, du Diocese de Toulouse, où, après avoir absous, le 7 Septembre, Aimeric de Bressols, de Castelfarrazin, Diocese de Toulouse, ils le condamnerent en même-temps à la prison perpétuelle : il est dit que ce de Bressols avoua son prétendu crime, *metu probationis* (4). Si ces mots, *metu probationis*, ne vouloient pas dire la question, ce devoit être quelque chose d'approchant, puisque cette crainte arrachoit un aveu qui devoit coûter à celui qui le faisoit, la vie ou la liberté. Dans une séance qu'ils allerent

(1) Ils en vouloient sur-tout au Comte, qui avoit un Château au lieu d'Avignonet.

(2) Percin n'a pas hésité d'en faire de grands Saints, auxquels il donne le titre de Martyrs, avec tous les droits de Reliques, d'Office, de Miracles, &c.

(3) Il est à remarquer qu'on ne trouve ici que le Procès verbal de 1244, entre ceux du 6 Août 1246, & ceux du 3 des Ides du mois d'Août 1247, sans lacune.

(4) ... *Quæ omnia juratus & requisitus sæpius negaverat coràm nobis, & post modum metu probationis prædictâ omnia recognovit esse vera, coràm nobis in judicio constitutus... Ipsum, ad peragendam condignam pænitentiam, in perpetuum carcerem retrudi volumus & precipimus eundem perpetuò commorari, & quia juravit stare mandatis nostris suprà præmissis, quòd istam pænitentiam compleat injungimus ei in virtute ipsius juramenti.* fol. v°. 156.

tenir à Escalquens , à deux lieues environ de Toulouse , pour confisquer les biens de Bertrand de Alamans de St.-Germier , j'ai trouvé que de deux Capitouls assistans , Oldric Carabordes , & Pierre-Guillaume de Saint-Roman , ce dernier n'est pas sur les listes qu'on a données jusqu'ici au public , pour l'année 1247. J'en reparlerai plus bas.

L'Inquisition imitoit cette Loi des Romains qui , après avoir interdit l'eau & le feu à des criminels , punissoit ceux qui les accordoient aux condamnés. Notre Tribunal alloit plus loin (1); il sévissait même contre les sentimens intérieurs d'humanité. On étoit puni pour avoir cru que les Hérétiques pouvoient être d'honnêtes gens: *quia credidit esse bonos viros*. Ce prétendu crime revient ici à tout moment. Saluer ses connoissances , ses voisins ; manger avec ses plus proches parens ; ne pas dire de mal de ceux qui étoient dans l'erreur ; donner l'hospitalité , accorder simplement l'entrée dans sa maison (2) ; ne pas dénoncer ceux qu'on croyoit Hérétiques , les aimer , les croire bons , étoient d'autres crimes irrémissibles. Le 4 du mois d'Avril 1247 , Escarmonde de Sauzel , de la Paroisse de Ste. Malonie , est condamnée à finir ses jours dans une prison , pour avoir fait cuire du pain pour des gens qu'elle croyoit honnêtes : *quia coxit eis panem & credidit eos esse bonos homines*.

Pons Garrigue , Izarn Bonhomme , Hugues de Montanhol , de Saint-Anian , Armand Ermengaud , de Lanta , Juliane , veuve de Jean Testoris , lequel avoit été brûlé , la Dame de Villeneuve & tant d'autres , sont aussi condamnés à la prison perpétuelle , pour avoir salué des

(1) *Excommunicantes ipsos omnes qui deinceps eis scienter dederint consilium, auxilium vel favorem....* C'est la formule contre tous ceux dont on a confisqué les biens.

(2) *Recepit eos in domum suam, & negavit veritatem coram nobis.*

Hérétiques, ou pour en avoir été salués ou embrassés : *pacem recepit ab eis* : pour avoir reçu ou donné un baiser, *quia recepit osculum* (1), est-il dit, fol. v°. 158, de la dame de Villeneuve, pour avoir donné à manger à gens qui avoient faim, & qui le leur demandoient : pour avoir reçu des présens qui étoient peut-être des récompenses ou des paiemens : pour avoir mangé à la même table, fût-ce dans une auberge : pour avoir prêté le territoire à ceux qui fuyoient ; pour en avoir tiré de prison. La nommée Willemme Dumas, de Toulouse, parce qu'elle avoit absous son mari, *quia absolvit maritum* ; peut-être étoit-ce pour ne l'avoir pas voulu quitter. Etienne Garic de Lavour, pour avoir cousu des peaux qui leur appartenoient, *quia suebat pelles eorum* (2), (on voit que c'étoit son métier,) & pour avoir voulu donner l'aumône à celui qui quëtoit pour le rachat de l'un de ces malheureux : on trouve encore ici très-souvent, pour avoir aimé de ces gens-là : *quia dilexit eos* : pour ne les avoir pas dénoncés, *quia celavit eos* : pour n'être pas venu soi-même, au temps préfix, s'accuser devant les Inquisiteurs ; en un mot, pour avoir suivi les Lois de la nature & de l'humanité, qui veulent que nous fassions à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît : pour avoir fait des actes de charité & de miséricorde, recommandés par l'Evangile dans le Sermon de la Montagne.

(1) Voudroit-on dire par tout cela, que c'étoient des formules Hérétiques ? Alors, pourquoi tons ces détails, qui insultent la nature ? N'étoit-il pas plus court de les condamner comme Hérétiques ? Autrement c'est dire que l'on punit de bonnes œuvres, ou qui sont au moins indifférentes en soi.

(2) *Mansit cum hereticis & suebat pelles eorum & voluit dare denarios quæstorii hereticorum pro heretico capto redimere*. Fol. v°. 152. S'avise-t-on aujourd'hui d'un homme qui demeure chez des Protestans, ou qui travaille pour eux ?

Par le même Procès verbal, Aldrige, sœur de Pierre Laurens, Bernard Deprat, Jeanne, épouse de Guillaume ou Guillaume Solar, Esclarmonde, veuve de Pons Bret de Gauderville, Arnaud Naborgefa ou Naborgefe, de Roqueseriere, Etienne Fabri, Pierre Fabri, Arnaud Fabri, Pierre Fols, Jordain Hugole, Pons Jordain, Arnaud Andréas, Willemme de Gozeny, de Saint-Martin de la Lande, Guillaume* de Sermenha, Pons de Piquel, Guillaume de Serignan, de Fanjaux, & tant d'autres dans différentes séances de ce même mois, sont aussi condamnées à une prison perpétuelle pour y finir leurs jours : *in perpetuum carcerem retrudi volumus, & precipimus ibidem perpetuò commorari.*

* On lit partout Willaume pour Guillaume, & Poncius pour Pons.

Il est parlé, dans plusieurs endroits, du pain béni des Hérétiques (1). Parmi ce qu'on impute à Pierre Passamar, de Bescete, & Arnaud Boaiß de Monjoyre (2), on reproche au premier, le 3^e. des nones de Juin 1246, d'avoir mangé à leur table, & du pain qu'ils avoient béni ; & au second, non-seulement d'avoir mangé de leur pain béni, mais de leur avoir donné du sien : *quia comedit cum Hæreticis & de pane benedicto ab eis, dedit eis de suo.*

Et parce que Antoine Horre de Hautpoul, & Pierre Barot de Saint-Anatholi, refusent de s'aller mettre entre quatre murailles : *ad murum perpetuum* (3), ils sont dé-

(1) Le dernier Annaliste de Toulouse ni l'Auteur qu'il cite, n'ont pas parlé de pain béni ; ils ignoroient, sans doute, cette cérémonie.

(2) De *Monte Jovis*. Il y avoit aussi aux Alpes un *Monsjovis*, appelé aujourd'hui *Mont-Joux*, sur lequel les Romains avoient fait bâtir un Temple à Jupiter à la place de celui du Dieu Pennin, qui avoit donné à ces Montagnes le nom des Alpes-Pennines. V. M. Bourit, tom. 3, pag. 271.

(3) *Ad murum perpetuum condemnati pro hæresi & diutius expectati, non velint facere pœnitentiam sibi datam.... Absentes tanquàm hæreticos condemnamus & bona ipsorum decernimus occupanda.*

pouillés de leurs biens, eux & leur famille, par Sentence du 13 Novembre 1247. La plupart des Procès verbaux que j'ai en mon pouvoir, contiennent à peu près, les mêmes choses. Je me contenterai d'en rapporter ci-après un seul en entier, pour en faire connoître la forme.

Toutes les choses que je viens de rapporter, & ce qu'on a fait depuis à l'égard des Protestans, ne laissent plus de doute que les Tribunaux de l'Inquisition comptoient plus sur la destruction totale, des Hérétiques que sur l'espoir de les convertir. En dernier lieu on disoit y avoir réussi en France, & l'on débitoit qu'il n'y avoit plus de Protestans. Nos papiers publics de cette année ont même rapporté ce propos si peu croyable, dans des temps où des Auteurs venoient de démontrer qu'il en restoit encore trois millions (1), ce qui prouve la nécessité & la sagesse de l'Edit que vient de donner Louis XVI (2), qui, en rendant tous ses sujets citoyens, les ramenera plus aisément au giron de l'Eglise. On disoit du temps de l'Inquisition du treizieme siecle, que le conseil du Prince étoit corrompu, parce qu'il souffroit qu'on ne dénonçât pas ses propres sujets : *quia concilium Principis erat corruptum in fide notabiliter* : aujourd'hui on a dit qu'on alloit perdre la Religion, parce qu'on travaille efficacement à la conserver. O hommes ! que de temps il vous faut pour sortir de l'enfance ! Vou-

(1) L'Observateur Anglais, & autres Auteurs, qui sous le voile de l'anonyme osent dire la vérité, font monter à trois millions le nombre des Protestans qui sont encore en France. Ils font, dit le premier, la 6e. partie des habitans du Royaume. Il rapporte à cette occasion que « quelques Auteurs, comme l'Abbé Expilly, le sieur Martin, &c. ont fait monter de 22 à 23 millions le nombre des habitans de la France ; mais on le regarde comme de beaucoup exagéré. » Observ. Angl. de l'Edit. que j'ai, tom. 2, pag. 361.

(2) Je resterai toujours étonné que la Ville Savante (Toulouse) ait fait des difficultés pour enregistrer cet Edit.

driez-vous toujours ne croire & ne faire croire que par force ?

Si Raymond VI, Comte de Toulouse, fut puni pour le soupçon d'avoir eu part au massacre des Inquisiteurs fait à Avignonet en 1242, son fils Raymond VII dut être bien plus humilié lorsqu'il se vit obligé de s'asseoir à côté des successeurs de ces mêmes Inquisiteurs, & de condamner avec eux ses propres sujets, dont les erreurs, n'étant que dans l'esprit, faisoient des malheureux & non pas des coupables, qu'il falloit persuader & non égorger.

Le 19 Février (1) de l'année 1247, le Comte condamne conjointement (2) avec l'Evêque de Toulouse (3) & le Prévôt de Saint-Etienne, un Alaman de Roaix, de cette illustre famille, par laquelle Raymond VI son pere, avoit été reçu, lorsque le fanatisme chassa ce Comte infortuné de son château Narbonnais. Le principal crime de ce de Roaix, étoit d'avoir donné dans l'erreur aussi ancienne que les hommes, des deux principes, l'un qu'on fait l'auteur du bien, & l'autre du mal. (4) Opinion dont il reste toujours de traces sous le nom de bon & de mauvais génie.

Outre les erreurs de son temps, on reprochoit à de Roaix d'avoir donné asile chez lui à ses freres, de les avoir admis à sa table, de les avoir assistés dans leurs

(1) Il se trouve encore ici un renversement de date.

(2).... *Actum Tolosæ in Domo Comuni, in presentia Domini Episcopi Tholosani, Domini Comitis Tolosæ, Prepositi Sancti Stephani, Willemi Iarni, Bernardi Prioris Fratrum Prædicatorum, Fratris Raymundi* (ou Bernardi) *de Paonac, Johannes de Sancto-Gaudencio, & Petri Aribeti.* Fol. v°. 160.

(3) Cet Evêque étoit d'une noble famille de Toulouse. Il devoit être bien dur pour lui de condamner un homme de qualité de la même Ville ; mais il avoit été le compagnon de St. Dominique ; il étoit le Provincial actuel des Dominicains, il avoit entrepris de leur bâtir une belle Eglise & un grand Couvent ! Ajoutez à tout cela que de Roaix étoit fort riche.

(4) *Credidit quod sunt duo Dii, unus benignus, & alius malignus.*

besoins ; d'avoir donné des présens à d'autres, & d'en avoir reçu : *dedit eis & recepit ab eis munera* ; & il est condamné à finir ses jours dans une prison à St. Etienne, à nourrir & habiller le nommé Ponce ou Pons, qui avoit resté, dit le registre, chez Raymond *Ecrivain*, autant que ce Pons vivroit (1), en des dommages &

Fol. r.^o. 160. (1) *Injungimus ei quòd hodiè intret domum carceris apud Sanctum Stephanum ibidem perpetuò moraturum.... Injungimus etiam eidem quòd provideat Poncio qui stetit quondam cum Raymundo scriptore, pro victu & vestitu, quandiu ipse Poncius vixerit in quinquaginta solidos Thol. annuatim....* Ce Ponce ou Pons pourroit bien être un ancien serviteur, ou un autre Clerc du Chanoine de Saint Etienne appelé Raymond Ecrivain, qui avoit été tué, cinq ans auparavant, avec son Clerc & les autres Inquisiteurs à Avignonet, & qui étoient enterrés au Cloître Saint Etienne. Nos Auteurs ne sont pas d'accord sur la translation de leurs Reliques du Cloître dans l'Eglise. Lafaille dit : « que M. de Monchal, Archevêque de Toulouse, qui avoit voulu en faire l'élévation, en fut détourné, parce qu'on ne sut démêler leurs ossemens d'avec d'autres qui se trouverent tout joignant : d'ailleurs, ajoute-t-il, c'étoit la raison que j'en entendois donner en ce temps-là ». Cependant Lafaille auroit pu éclaircir ce fait, puisqu'il étoit de son temps. Le Pere Percin, qui écrivit six ans après l'Annaliste, nous assure que cela fut fait ; & nous voyons encore aujourd'hui, dans la Chapelle de St. Alexis, aux bas-côtés du Chœur du côté du Cloître, une inscription sur un marbre noir qui sembleroit le confirmer. Mais ce n'est pas la même rapportée par Percin & Catel. Celle-ci porte :

<p>RAYMYNDVS SCRIPTOR ECCL. THOL. CANIC. ET ARCHIDIACONVS ET BERNARDVS ILLIVS CLERIC. PRO FIDE CHRISTI OCCISI VNA CVM INQVISITORIB. FIDEI</p>

Celle de Catel,

III. KAL. IVNII OBIIT. R. SCRIPTOR
SACERDOS ET CANICVS ISTIVS LOCI. ET
ARCHIDIACONVS VILLÆ-LONGÆ QUI FUIT
INTERFECTVS CVM INQVISITORIBVS
HÆRETICORVM APVD AVIGNONET. ANNO
DOMINI M. CC. XLII. ET CVM BERNARDO
EIVS CLERICO QVI SEPELITVR CVM IPSO

Il y a ici une différence trop sensible pour croire que la pierre d'aujourd'hui

en une restitution envers les Hospitaliers de Saint Jean.

Qu'on ne dise pas ici que les Inquisiteurs n'appeloient le Comte que comme bras séculier, puisqu'ils prononçoient eux-mêmes les Sentences (1). Ce furent le Prieur & ses assistans Religieux qui condamnerent au feu, à Cahors & à Moissac, des morts & des vivans; & à Toulouse, Arnaud Sancerii qui fut brûlé, malgré sa profession de foi qu'il fit devant le Tribunal, & quoiqu'il criât dans les rues, lorsqu'on le menoit au supplice, qu'il étoit Catholique Romain (2); ce qui prouve encore qu'on ne se contentoit pas de l'extérieur (3), mais que l'on vouloit juger de l'intérieur & détruire. Car que pouvoit-on craindre d'un pauvre Artisan, tel qu'étoit Sancerii? Je vois en outre dans ces registres la plupart des condamnations faites sans l'assistance d'aucun Juge séculier. Il ne s'en trouve que quelques-unes faites en présence du Bailli ou Baile (*Bajuli Comitis*) de quelques Capitouls, ou du Viguiier, qui ne fut que leur exécuteur le jour de la Canonisation de St. Dominique, où ils quitterent le dîner de la Fête, pour aller condamner & brûler une femme détenue au lit malade; après quoi ils revinrent à table (4).

soit celle du Cloître ou sa copie : ne pourroit-on pas dire, pour concilier ces trois Historiens, que les ossemens n'ayant pas été transportés, on mit, à leur mémoire, l'inscription que nous voyons aujourd'hui, comme cela se pratique pour un cénotaphe?

(1) *Pronunciabant enim soli Inquistores*. Percin, Inquis. part. 3, ch. 5. Lorsqu'il survenoit quelque opposition, le Parlement confirmoit la Sentence des Inquisiteurs, dit le même Auteur.

(2) *Condemnavit eum tanquam hæreticum . . . licet ipse Arnaldus Clamaret per plateas cum ducebatur. Videte omnes quam injuriam faciunt mihi, quia ego bonus Christianus sum, & credo fidem Romanam*. Percin, *Martyres Avenio*.

(3) *Ut coram me de fide sua responderent*, dit un Inquisiteur dans sa lettre citée par Percin, *ibid*.

(4) Ce trait de fanatisme paroîtroit incroyable, s'il n'étoit rapporté par ses propres Historiens. Voyez Percin, *monumenta convenius Tolosani Ord. FF. Præd.* part. 1, pag. 49.

Par un autre Jugement du 16 Juin 1246, Etienne de Roaix (1), Pierre Esquat, la dame Affaus, épouse de Raymond de Castelnau, de Montastruc, avoient été aussi condamnés à la prison perpétuelle, dans une Assemblée générale où étoient l'Abbé de Montauban, le Prieur & des Chanoines de Saint Sernin, avec d'autres Ecclésiastiques, & six Capitouls appelés *Capitulaires* (2).

(1) *Quia constat per confessiones in judiciis factas Stephani de Roaxio, Petri Esquat, Dominæ Affaus, uxoris Raymundi de Castronovo, & Raymundæ, uxoris Arnaldi Unda, de Tholosa, & Petri de Creissac de Monteastrugo; & quia prædictus de Creissac de Monteastrugo vidit pluries hæreticos & in pluribus locis, adoravit eos pluries, celavit veritatem contra proprium juramentum fecit sacramentum de non revelanda hæresi: ipsos . . . ad peragendam condignam penitentiam in perpetuum carcerem retrudi volumus, &c. Adm Tholosæ in Claustro Sancti Saturnini, in præsentia Aldosoffi, Abbatis Montis-Albani. Ar. Prioris Sancti Saturnini, Willemi-Raymundi P. de Drudas. Ar. Begonis, Prioris de Gliffot. Simonis, Prioris de Blanhicaco, Canonicorum Sancti Saturnini. R. Caplii. Sancti Saturnini, amlii Ca. Sancti Stephani; R. Ca. Beatæ Mariæ Deauratæ . . . Hugonis de Roaxio, Griffi de Roaxio, Willemi-Hugonis Pellicieri, Raymundi Berengarii, Raymundi Rainerii & R. de Sancto Sazerto, Capitulariorum Tholosæ & multorum aliorum de Clero & populo Tholosano in generali Synodo.*

(2) Comme la liste des Capitouls de cette année (1246) n'a jamais paru, j'ai cru devoir rapporter ceux que j'ai trouvés dans le registre, ainsi que deux autres qui manquent dans celle de l'année suivante 1247, & trois pour 1245, dont j'ai parlé plus haut.

Capitouls qui se trouvent dans le registre de l'Inquisition, & qui manquent dans les listes publiées.

Pour l'année 1245, dont la liste n'a jamais été publiée.

Fol. r^o. 151. { Geraud Ar. Bernard Guinbals.
Raymond Berenger ou Berenguier.
Raymond ou Bertrand de Saint-Cesfert.

Pour 1246, dont la liste n'a jamais aussi été publiée.

Fol. v^o. Pons Afré.
ibid. Raymond de Saint-Cesfert.
ibid. Raymond ou Bertrand Rainerii.
ibid. Guillaume Hugon ou Hugues Pellicier.
ibid. Bon, Mancip, Maurand.
ibid. Jordan ou Jourdain de Villeneuve.
ibid. Raymond Berenger.

Fol. r^o. 153. Hugon ou Hugues de Roaix (1).
ibid. Griffus de Roaix.
Fol. r^o. 154. Bertrand de Villeneuve.
ibid. Guillaume Hugon.
Fol. r^o. 155. Etienne le Maître ou Mestré.
ibid. Fol. v^o. Pons le Maître.
ibid. Bertrand Descalquens.

(1) Quoique la plupart de ces noms se trouvent souvent dans les listes publiées,

C'étoit un nouveau crime contre ceux qui s'évadoient, ou qui étant sortis de prison avec permission, n'y revenoient pas pour achever leur pénitence (1) : peut-être fermoit-on les yeux sur la sortie des riches, comme cela arriva à Arnaud Boterii de Exilio (Dremil), du Diocèse de Toulouse, à Raymond de Syolls, Arnaud Guerrerii, &c., dont on confisqua les biens le 15 de Mars & le 4 Avril de la même année (1247). Dans des séances antérieure-

A celle de 1247, qui a été publiée, il manque,

Benedecti ou Benedicti (Benoît), P. Guillaume de Saint-Romain (1).

Ces deux Capitouls de 1246, Hugues & Grefius de Roaix, étoient-ils parens d'Étienne Roaix, condamné cette même année ? Cela pouvoit être : l'Inquisition exigeoit le sacrifice de tous les sentimens. Un fils devenoit le délateur de sa famille. La plupart des Jugemens qu'on voit ici, sont pour n'avoir pas dénoncé, pour avoir tenu cachés les Hérétiques, pour les avoir consolés, ou pour ne les avoir pas fait arrêter. On avoit obligé le Comte de vendre le sang de ses propres sujets, en donnant deux marcs d'argent à chacun de ceux qui prendroient un Hérétique, homme ou femme (2) ; & il paroît que le jour des Ides de Juillet, le Capitoul Bon-Mancip-Maurand se vit obligé de condamner sa propre femme à une prison perpétuelle (3).

(1) Il existe encore des Loix qui prononcent des peines contre un homme qui, d'après la Loi la plus naturelle, s'échappe des prisons. Cette dureté seroit-elle prise de l'Inquisition ? ou l'Inquisition l'auroit-elle prise de nos Loix ? On dit bien que notre procédure criminelle est copiée de l'Inquisition, & que nous tenons celle-ci des Druides. Mais nos Tribunaux ont mitigé cette rigueur, & ne punissent que les attentats que peut commettre un criminel en forçant les prisons

les Capitouls n'en font pas les mêmes, puisque les prénoms de ceux que je rapporte ici sont différens. On trouve bien ailleurs Jourdain Villeneuve & Pons Astre, &c., mais c'est dans des années trop éloignées pour pouvoir croire que ce soient les mêmes personnes.

(1) . . . *Actum apud Escalquenz in presentia R. prepositi Tholose. W. de Panata Ca. d'Escalquenz, Magistri Benedicti, Aldrici Carabordas, P. Willemmi de Sancto-Romano, Capitulariorum Tholose & P. Aribii ou Aribeti, fol. r^o. 160.*

(2) *Quod factum fuit multoties. Perc. Mart. Avig.*

(3) *Et quia pronunciata Bernarda, uxor Boni Mancipii-Maurandi, vidit & adoravit multoties hæreticos . . . credidit esse bonos homines, &c. in perpetuum carcerem retrudi volumus, & precipimus ibidem perpetuo commorari in presentia Boni-Mancipii-Maurandi; Poncii Magistri & Bertrandi d'Escalquens, Capitulariorum . . .* Si ce n'est pas sa femme, c'est quelqu'un de la famille ; mais dans la longue liste des Capitouls de ce nom, on ne trouve d'autre Bon-Mancip de Maurand qu'en 1306 & 1307.

res & postérieures à celles-ci, on en fit autant à d'autres pour n'être pas venus prendre leur poste, *in muro perpetuò*, ou pour être sortis de prison sur leur parole, & n'y être pas revenus finir leurs jours. On déclare ici que les prisons perpétuelles étoient imaginées, afin de ne pas mettre les ames en danger de récidiver : *quia carcerem exierunt in periculum animæ*.

Tous les Jugemens par contumace furent de tout temps cruels : ici, outre la prison perpétuelle, ils portoient la confiscation des biens. J'ai remarqué qu'elle avoit toujours lieu sur les gens riches, & que dans les années que je cite, ils préféroient de s'emparer des biens des coupables, persuadés sans doute qu'ils leur échapperoient moins quand ils seroient dépouillés de tout ; ou peut-être à la fin préféroient-ils leurs biens à leurs personnes ?

Je vais rapporter en son entier un de ces procès verbaux qui donnera une idée exacte de la formule des Jugemens, & fera connoître une partie des usages & des cérémonies des Albigeois.

« In nomine Domini Jesu Christi crucifixi, Amen.
Anno Domini M. CC. XLVIII. 5 mensis Junii, nos Fratres Ordinis Prædicatorum, Bernardus de Cancio & Johannes de Sancto-Petro, Inquisitores hæreticæ pravitatis in Civitate & Diocesi Tholosæ, Auctoritate Apostolicâ deputati. Quia Villemus de Valettas de Sancto-Felice, Tolosæ Diocesis, de hæresi condemnatus, vidit multociens & in multis locis hæreticos, visitavit eos, receptavit eos multociens in domum suam, dedit eis ad comedendum & comedit cum eis in eadem mensa, associavit eos multociens, duxit eis ad hæreticandum

candum (1) quasdam personas, & hæreticationibus illarum personarum interfuit, solvit legata hæreticis, appareillementis hæreticorum interfuit, accepit pacem ab eis, prædicationes eorum audivit, adoravit eos tocien flexis genibus, prostratis in terra manibus qui de numero non potest recordari. Credidit hæreticis & eorum erroribus, & credit salvari si moreretur in secta eorum, & postquàm abjuravit hæresim coràm aliis Inquisitoribus apud Sanctum-Felicem, & etiam apud Tholosam, in judicio constitutus vidit & adoravit hæreticos in domum suam apud Valettas, & dedit ad comedendum & prædicta negavit sapius interrogatus & in judicio constitutus, contra conscientiam & proprium juramentum; sicut per confessionem ejus factam in jure, nobis constat ipsum nunc usum saniore concilio ad unitatem Ecclesiæ, prout asserit, redire volentem in primis, omni hæreticâ pravitare abjuratâ, absolvimus secundum formam Ecclesiæ à vinculo excommunicationis, quo, ratione prædicti criminis, tenebatur adstrictus; si tamen ad Ecclesiasticam unitatem de corde bono redierit ac mandata sibi injuncta compleverit, & quia in Deum & sanctam Ecclesiam prædictis modis temerè deliquerit, ipsum coràm nobis comparentem ad recipiendam pœnitentiam super crimen hæresis, convocato multorum Prælatorum & aliorum bonorum virorum concilio, ad peragendam condignam pœnitentiam, in perpetuum carcerem retrudi volumus & precipimus ibidem perpetuò commorari, & quòd istam pœnitentiam expleat injungimus ei in virtute præstiti juramenti: si non prædictam facere noluerit, ipsum excommunicationis vinculo innodamus. Ac-

(1) Cela veut dire être initié à leurs cérémonies.

tum Tholosæ in Claustro Sancti Stephani, in præsentia Arnaldi, Prioris Sancti Saturnini, Raymundi Capellani, Deauratæ, Magri (ou Magistri), Petri, Archipresbiteris de Caramano; Johannis de Sancto-Gaudencio, Petri Aribeti & multorum aliorum (1). »

J'ai remarqué que dans tous ces procès verbaux il est dit qu'on faisoit faire le serment à tous. Cependant c'étoit un point inviolable chez ces Hérétiques de ne jamais jurer, pour quelque chose que ce fût, jusques là qu'ils préféreroient mourir à faire un serment.

Le 9 Juin de la même année 1248, Villaume de Valeriis de Saint-Felix, quoiqu'il eût nié qu'il fût Hérétique, après son serment, dit-on, est déclaré, sur la déposition des témoins (2), Hérétique, & condamné comme tel, par Sentence définitive en présence de l'Evêque d'Agén : *ipsum presentem per definitivam Sententiam hæreticum condemnamus*. N'étant parlé ici d'aucune peine, doit-on penser que c'étoit celle de mort ? Je vois dans Percin que cela étoit arrivé à des Hérétiques convaincus par témoins, & qui ne vouloient pas avouer. Dans la Sentence contre Arnaud Sancerii, il n'y a que ces mots : *condemnavit* (Prior) *eum tanquàm hæreticum*, & il fut brûlé. Je crois qu'on pourroit soupçonner ici la

(1) Voici la livrée des condamnés..... *Damus tamen licentiam Raymundo Sabbaterii quòd maneat cum patre suo qui valetudinarius est & Catholicus & pauper ut dicitur, quandiu vixerit pater suus, & interim portet mantam nigram & Crucem in omni veste cum duobus branchiis transversalibus, & provideat sicut poterit patri suo. Fol. r^o. 152.*

(2) Ils condamnoient souvent, d'après la seule déposition d'un délateur : Percin rapporte qu'on en fit brûler plusieurs sur le simple témoignage d'un nommé Grossi, qui ayant quitté la suite des Albigeois, où il avoit resté 22 ans, devint le délateur de ses premiers freres, & servit seul de témoin dans les procès, sans qu'aucun des accusés osât, dit-il, le contredire. Il appelle cela une marque de la protection de Dieu dans leur ministère. *V. siècle. 1.*

même chose de ceux qui, ayant évadé les prisons & étant repris, sont simplement condamnés comme Hérétiques.

Le moindre soupçon d'hérésie rendoit coupable. Pierre Garfia de *Bourgeto-Novo*, Citoyen de Toulouse, pour n'avoir pas voulu, dit notre registre, se mettre à la merci du Tribunal, & se défendre contre ce qu'on avoit trouvé d'écrit dans les notes de l'Inquisition (1), est déclaré excommunié. Un Médecin de Saintes-Puelles, (Pierre-G. Garnier) dont la profession est de voir tout le monde, parce qu'il a vu & salué des Hérétiques, & parce qu'il n'a pas voulu aussi se défendre & se mettre à discrétion, est déclaré *diffamatum de hæresi*, suspect, contumax & excommunié, ce qui veut dire, suivant leur expression, être déjà dans les filets de l'Inquisition : *excommunicationis nodo innodamus*.

Or, les excommunications, pour suspicion d'hérésie, menotent bientôt, d'après le Code prétendu Catholique, à toutes les autres peines. Dans tous les procès verbaux que j'ai, l'on voit que pour se faire absoudre ou lever cet anathème qui suivoit par-tout le coupable, il falloit aller faire la confession & l'aveu des cas dont on étoit accusé. Toutes les formules sont conçues en ces termes : *quia constat nobis per confessiones in judicio factas* (2). Alors celui qui confessoit d'avoir vu, salué, secouru ceux qui étoient entachés d'hérésie, d'avoir mangé avec eux, d'avoir eu pitié de ceux qui étoient emprisonnés,

(1) *Licet dederimus ei in scriptis ea quæ in Inquisitione inventa sunt contra eum. Oblata sibi copia defendendi non vult se defendere. Fol. vº. 160.*

(2) Cependant Percin a dit lui-même que ces gens-là aimoient mieux tout souffrir, que de rien avouer.

& autres cas de bienfaisance dont nous avons parlé, étoit délivré de l'excommunication : *nunc verò*, dit le registre, *ufos faniori concilio, ad unitatem Ecclesiæ redire volentes* (car ils étoient ordinairement plusieurs) *absolvimus secundum formam Ecclesiæ à vinculo excommunicationis quò, ratione prædicti criminis, tenebantur adstricti*. Mais comme on ne vouloit plus que ces malheureux, ainsi que je l'ai observé, retombassent dans l'erreur, & pour expier le tort qu'ils avoient fait à Dieu & à l'Eglise, & *quia in Deum prædictis modis temere deliquerunt*, on les condamnoit à une prison perpétuelle, où l'on ordonnoit qu'ils fussent enfermés le reste de leurs jours (1).

Quoiqu'il soit dit ici le plus souvent, qu'on les jugeoit d'après leur aveu, aveu qui n'étoit pas libre, puisqu'ils préféreroient de tout dire au serment qu'on exigeoit d'eux, je trouve cependant qu'on en condamnoit sans cet aveu. Le 11 Avril 1247, Guillaume de Latour, Pétronne la mere, la femme de Raymond Barot, de la Pomarede, Raymond Othon, l'épouse de Druille, Bernard Casto & sa femme, Pons & Pierre Vinada freres, Pierre de Solar & Raymonde son épouse, absens & défailans, ont leurs biens confisqués sur des simples témoignages rendus d'après la diffamation & le soupçon d'hérésie (2).

Si, d'après ce que j'ai remarqué, les Sentences où il

(1) Voilà sans doute ce qui a fait dire à Percin que la maniere de procéder de l'Inquisition n'étoit point atroce, mais douce : *ut adverterem modum Inquisitionis non atrocem, sed mitem : absolvabantur si quidam qui ad Ecclesiam redire volebant*.

(2) *Diffamati de heresi & suspecti.... sicut per testes sufficientes nobis constat & citati non apparuerint ut defenderent se coram nobis. Fol. rº. 161.*

y avoit simplement *hæreticum condemnamus*, n'étoient pas des Jugemens de mort, je ne trouve pas dans le peu de temps que je parcours, qu'on ait allumé des bûchers pour brûler les vivans & les morts, comme il conſte qu'on l'avoit fait par les regiftres des douze ou quinze précédentes années, rapportées par Percin, & comme on le fit dans la fuite. Mais cette façon d'enfermer dans des cachots pour les y faire mourir, tendoit plus efficacement à la destruction des Hérétiques : j'ai obſervé que dans moins de cinq mois, on en condamna près de deux cents à la Priſon perpétuelle, parmi leſquels il y en avoit dont les peres, les maris ou les parens avoient été brûlés les années précédentes. Les bûchers, depuis qu'on avoit imaginé les conſcations, n'étoient dreſſés que pour jeter par temps l'épouvante dans le public. Alors, quand on avoit exhumé les morts pour les faire brûler avec les vivans, le cri de joie ordinaire étoit *factus eſt timor magnum in terra* (1) : il faut avouer qu'on pouvoit être effrayé à moins. Mais dans le ſyſtème de destruction, les priſons perpétuelles, ſans faire tant d'éclat, étoient le meilleur moyen d'enterrer l'héréſie, & les conſcations enrichiſſoient ſans paroître ſi cruelles : je crois qu'on pourroit dire, ſans témérité, qu'il n'y a pas de brique dans cette belle Eglise & dans ce ſuperbe Couvent des Dominicains, bâtis en ce temps déſaſtreux, qui n'ait été la dépouille de quelque Albigeois (2). Les regiftres où l'on écrivoit ces horribles Sentences, étoient appelés *le livre de vie : ſcripta ſunt in libro vitæ* (*id eſt, in registro Inquiſitionis*) (3). Les cahiers

(1) Percin, pag. 200, *ad Martyres*.

(2) Les Religieux actuels n'en ſont pas reſponſables, auſſi ont-ils le plaisir de jouir ſans remords.

(3) Ce ſont les propres paroles du Pere Percin, *ad Martyres*, pag. 201, col. 1, art. 24.

dont j'ai parlé, ont donc fait partie du *livre de vie*.

* Lafaille. L'Annaliste * de Toulouse n'est pas mieux fondé à dire « que l'hérésie des Albigeois s'étant dissipée, ce Tribunal eut à peu-près la même décadence que cette Secte, * puisque après que l'hérésie eut disparu, ils se retournerent vers les Magiciens & les Sorciers. Encore en 1510, les Inquisiteurs disputèrent avec le Juge-Mage, pour savoir lequel d'eux feroit brûler le corps d'un Hérétique mort avant ou après la Sentence. Le Parlement décida en faveur des Inquisiteurs (1). On croit bien qu'ils n'épargnerent pas davantage les Hérétiques des siècles suivans, puisqu'au dire de cet Auteur, l'Inquisition avoit été déclarée *Cour Royale* par Arrêt du Parlement de Paris, du 7 Mai 1331. L'Inquisiteur devint par là un Conseiller du Roi (2).

J'ai la Bulle du mois de Février 1645, par laquelle le Pape nomme Inquisiteur de Toulouse, Frere Joseph Dominique Rey, Dominicain, & lui donne plein pouvoir contre toute sorte d'Hérétiques, de Sorciers, Magiciens, Devins, Enchanteurs; contre tous ceux qui lisent ou gardent leurs livres : *Sortilegia, Maleficia, Divinationes & Incantationes ac Magicas, seu Necromanticas artes exercentes* (3) *reprimendum & radicitus extirpandum*. L'Auteur de l'histoire de l'Inquisition de Toulouse nous a dit, qu'en 1693, on nomma encore un de leurs Peres pour grand Inquisiteur. *

* Antonius
Maffoulié
Tolosas.

Il n'y a pas long-temps que cette charge étoit encore

(1) Lafaille, Ann. t. 1, p. 313.

(2) Percin, part. 3, ch. 7.

(3) Ajoutez : *eos libros vel scripta legentes aut retinentes Cujuscumque status dignitatis & præminentiae fuerint.*

sur l'état du Roi, & qu'il étoit payé des gages au grand Inquisiteur à Toulouse ; en sorte que nous doubterions si nous n'avons pas toujours l'Inquisition ; mais j'ai appris que M. le Marquis d'Orbessan, de cette Académie, Philosophe éclairé, avoit obtenu que cet article fût supprimé de l'Etat.

C'est apparemment à cette époque que les deux Religieux qui y venoient coucher tous les soirs, * quittèrent tout-à-fait cet hospice, & le vendirent, il y a 14 ans environ, au sieur Combes, Marchand Epicier.

* Le P. Daldé
& son frere.

Cette maison, adossée à la partie intérieure du mur antique de la Ville près du Château Narbonnais, se trouve aujourd'hui faire face dans la rue dite de l'Inquisition, qui va de la porte Saint-Michel à celle de Sainte-Claire & au Salin, elle est du côté gauche en entrant dans la Ville. Elle appartenoit, avant St. Dominique, à Pierre Cellani ou Sellari, qui la donna au St. Inquisiteur, & entra en même-temps dans son Ordre, qui ne venoit que de naître. Il devint lui-même un Inquisiteur des plus déterminés.

Les nouveaux Freres habiterent ensemble cette maison jusqu'en 1216, qu'ils allerent habiter celle de St. Rome qui leur fut donnée par l'Evêque Foulques & le Chapitre St. Etienne ; mais ils laisserent dans la premiere, ou y érigerent dans la suite, le siege de l'Inquisition. Ils ne firent bâtir l'Eglise que nous y avons vue que vers le seizieme siecle, ou dumoins ne fut-elle décorée qu'alors, à en juger par les tableaux du plafond. Ils sont bien faits, & paroissent d'un temps où les Arts avoient fait de grands progrès. La porte qui donne sur la rue est d'une architecture qui, quoique peu réguliere, annonce qu'on avoit déjà une connoissance de cet Art ;

nous y avons tous vu cette inscription : *Domus Inquisitionis*.

Voici l'état actuel de cette porte (1). Au-dessus de l'archivolte, il y a un écusson en relief qui prend un peu sur les moulures, dans lequel est une colombe volante, portant dans son bec une branche d'olivier. Aux côtés de cet écusson, j'ai cru lire ces deux mots écrits en lettres gothiques TUA RURA.

Vers le milieu de la frise sont deux autres écussons rapprochés, ayant ces mots du côté droit : SIMVL IN VNVM, & ceux-ci : DIVES ET PAVPER, du côté gauche. Le premier écusson, c'est le chapé de l'Ordre, blanc & noir, chargé d'un lis & d'une palme adossés & d'une étoile en chef. Au second, sont les Armes de France timbrées de la couronne fermée. Dans le tympan du fronton est gravée cette légende en deux lignes : VNVS, DEVS, VNA FIDES.

Du derrière du fronton s'élève un enfoncement pratiqué dans le mur, & terminé par un arceau au point rond. Le crépi de cet enfoncement est peint à fresque; le fond en est bleu. Dans le milieu il y a une Croix blanche, qui, n'ayant que fort peu de croisillon en haut, ressemble de loin à un T. A côté sont peints aussi deux grands vases d'où sortent des fleurs; à l'entrados de l'arceau, il y a des étoiles. Vis-à-vis de cette Croix peinte, & derrière le fronton, étoit posé un Crucifix en pierre blanche, à peu-près de la même forme & grandeur, ayant à sa droite la statue en pied de St. Do-

(1) Comme elle doit être emportée dans l'exécution du nouveau plan de ce quartier, l'Académie a désiré que je misse ici une description topographique & de cette porte & de la maison.

minique, tenant de la main droite un lis, & de la gauche un livre ouvert, où je n'ai pu lire que ces lettres S.... S.... M.... DIAM.... T.... O.... ; elles ne sont pas gravées, mais peintes. De l'autre côté étoit celle de St. Pierre Martyr, de leur Ordre ; celle-ci est tout-à-fait mutilée, il n'en reste que le tronc (1).... Ces deux statues avoient deux pieds trois pouces de proportion. Depuis qu'on a vendu la maison, on a ôté le Crucifix, les statues & l'inscription *Domus Inquisitionis*, qui étoit au-dessus du fronton.

Après une petite cour, on trouve une Eglise dont les côtés étoient décorés par de grands tableaux qui représentoient, ainsi que ceux du plafond, la vie & les miracles de leur Patriarche, entr'autres, celui où le livre de ce Saint est chassé du feu par explosion, & celui de ses adversaires brûlé ; la bataille de Muret, &c. Il ne reste que ceux du plafond qu'on n'a pu tirer à cause qu'ils sont peints sur les panneaux des compartimens. Ils paroissent, comme je l'ai observé, d'une bonne main. On voit encore la chambre de St. Dominique qui donne sur le corridor de l'entrée de la maison (2). À côté de l'Eglise, vers le nord, étoient les chambres des autres Religieux & les prisons. Il y avoit aussi la chambre du Trône.

J'ai vu pendant plusieurs années le public du voisinage parler, avec respect, de cette maison & du figuier de St. Dominique (parce qu'il l'avoit planté) qu'on dit

(1) J'ai retrouvé ces deux statues au Cloître du grand Couvent ; celles de St. Dominique avec le Crucifix à la Chapelle du Chapitre ; & l'autre, tronquée, à la Chapelle qui mène au caveau. Celle de St. Dominique a un air cruel, quoique assez bien faite.

(2) En entrant dans cette chambre par une porte pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, il y a un bénitier de pierre engagé dans le mur ; ce bénitier est revêtu de fer en-dedans.

miraculeux en ce qu'il renaît de ses racines quand le tronc est mort. Percin parle gravement d'un autre arbre que le même Saint avoit aussi planté de sa main à Saint-Rome, qui fleurit tout le temps qu'il habita cette maison, mais qui sécha dès qu'il se retira avec ses Religieux. Il n'a pas voulu nommer cet arbre ; mais j'ai appris que c'étoit un *Agnus Castus*. (le *Vitex*.)

La Croix de l'Ordre, & que les Inquisiteurs portoient, étoit mi-partie de blanc & de noir & fleurdelisée, c'est-à-dire, avec une fleur de lis à chaque bout, & une petite chaîne pour l'attacher à l'habit.

Lorsque les Nations se sont éclairées, elles ne peuvent croire qu'il y ait eu de pareils excès parmi les hommes ; & nos cœurs plus humains se soulevent à la vue de ces horribles tableaux, où l'on voit ouvrir chaque jour les tombeaux, en arracher les cadavres ou leurs ossemens, les traîner dans les rues, les entasser ensuite sur les corps vivans d'un fils, d'un frere, d'une épouse, d'un ami ; faire dévorer le tout par les flammes, & le public forcé d'applaudir à ces horreurs, ou de craindre quelqu'un de ces traitemens (1) ; mais Toulouse doit être bien plus étonnée de voir tant d'horreurs rapportées avec pompe & avec éloge par un Toulousain, qui paroît s'être délecté en faisant cette cruelle histoire. Lorsqu'il parle de ses Confreres, le plus grand homme, à ses yeux, est celui qui a le plus emprisonné, le plus brûlé d'Hérétiques. Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas comment des Religieux qui ont profité avec tout le monde

(1) Lorsqu'on menoit au bûcher les vivans, & qu'on traînoit par la Ville les corps infects des morts exhumés, pour les faire brûler ensemble, le crieur public précédoit l'horrible convoi, en criant, à son de trompe, *qui ayal fayra, ayal perira* : *id est*, dit Percin, *qui sic faciet, sic peribit*. Sæcul. 1, pag. 151.

des lumieres de la raison , & qui jouissent aujourd'hui , à juste titre , de l'estime publique , n'ont pas ramassé tous les exemplaires du Pere Percin , afin d'en dérober la connoissance , ainsi que celle des registres que je viens de rapporter. Il faut sans doute attribuer le peu d'attention qu'ils ont pour les choses , au mépris qu'ils en font , ou à une improbation de leur part.



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR L'INQUISITION DE TOULOUSE.

PAR le P. SERMET.

IL n'est pas étonnant que l'Inquisition ait eu des panégyristes & des détracteurs. Ce fut un Thaumaturge, brûlant de zèle pour la gloire de son Dieu, qui en jeta les fondemens. Il y avoit été autorisé & encouragé par le Souverain Pontife, & après sa mort il fut placé sur nos Autels & au rang des Saints. Quel est le Catholique aux yeux duquel un tel établissement ne dût paroître divin (1)? Mais n'étoient-ils pas en droit de le décrier, de le maudire & de le dénoncer à la postérité sous les plus noires couleurs, ceux qui, victimes d'une erreur qu'ils avoient sucée avec le lait, étoient sans cesse exposés à la rage de espions, des délateurs, des geoliers & des bourreaux entretenus par une légion de Prêtres qui sembloient avoir abjuré le Christianisme (2), pour con-

(1) En 1676, le Pere Macedo, Religieux de l'Ordre de St. François, fit imprimer à Padoue un panégyrique singulier de l'Inquisition. Selon lui, ce fut dans le ciel qu'elle fut fondée. Dieu lui-même y remplit le premier les fonctions d'*Inquisiteur*, lorsqu'il foudroya les Anges rebelles. Il continua de les exercer ici-bas à l'égard de notre premier pere, de Caïn & des insensés qui avoient élevé la tour de Babel. Il les transmit à St. Pierre, son Vicaire en terre, qui en fit usage pour frapper de mort Ananie & Saphira. Et les Papes, successeurs de ce Prince des Apôtres, les transporterent dans la suite à St. Dominique & à son Ordre.

(2) Il est bien difficile de concilier les procédés & les maximes de l'Inquisition avec les leçons & les exemples que J. C. nous donne dans l'Evangile.

Heureux, nous dit-il, ceux qui sont doux! *beati mites*. *Matth.* 5, 4.

server intacte la Religion Catholique ? Il est certain que si l'enthousiasme des uns étoit excusable, le ressentiment des autres l'étoit encore davantage. Mais plus ils furent fondés de part & d'autre à tenir sur le même sujet un langage diamétralement opposé, plus un Historien, ami de la vérité, doit être en garde contre eux, s'il ne veut s'exposer à devenir l'écho d'une imagination exaltée ou d'un cœur ulcéré.

Le Pere Percin (1) est suspect, lorsqu'il célèbre les talens & les vertus de nos Inquisiteurs, quoiqu'ils aient mérité la plupart les éloges qu'il leur donne ; mais il cesse de l'être lorsque, pour leur en faire honneur, il raconte ingénûment les cruautés inouïes qu'ils ont exercées. Par raison contraire, on devroit se méfier de l'hif-

Vous ne savez quel est l'esprit qui vous anime, disoit-il à deux de ses Disciples qui vouloient faire tomber le feu du ciel sur un bourg de Samaritains, où l'on avoit refusé de le recevoir. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. *Nescitis cujus spiritus estis : Filius Hominis non venit animas perdere, sed salvare.* Luc 59, 5 & 56.

De peur qu'en arrachant l'ivraie que l'homme ennemi avoit semé dans le champ, des serviteurs trop ardens ne déracinassent aussi le bon grain, le Pere de Famille s'oppose à leur empressément. Laissez-les croître l'un & l'autre, leur dit-il, jusqu'au jour de la moisson : *ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis & triticum, finite utraque crescere usque ad messim.* Matth. 13, 29 & 30.

Simon-Pierre, emporté par son zèle, frappe le serviteur du Pontife, & lui coupe l'oreille. Jésus-Christ ne se contente pas d'ordonner à son Apôtre de remettre son épée dans le fourreau, il se hâte encore de guérir une blessure qu'il désavoue. Tous ceux, lui dit-il, qui se serviront de l'épée, périront par l'épée : *converte gladium tuum in locum suum, omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt.* Matth. 26, 52. *Et cum retigisset auriculam ejus, sanavit eum.* Luc 22, 51.

Enfin cet Homme-Dieu ne prend le ton de Docteur, & ne se propose pour modèle, que pour nous apprendre à être doux comme lui : *discite à me qui mitis sum.* Matth. 11, 29 : donc, pouvons-nous conclure hardiment, & sans crainte de nous méprendre, donc point de douceur, point de christianisme.

(1) Le Pere Percin, Religieux de l'Ordre de St. Dominique, naquit à Toulouse, d'une famille distinguée qui a donné plusieurs Membres au Parlement & un Evêque de Saint-Papoul. Il fit imprimer en 1693 un ouvrage intitulé : *Monumenta Conventus Tolosani Fratrum Prædicatorum.* Cet ouvrage peut être utile à un Historien, pourvu qu'il soit guidé par une critique exacte & sévère.

toire que Philippe de Limborch (1) nous a donnée de l'Inquisition, s'il n'eût fait imprimer à la suite les actes les plus propres à nous en faire connoître l'esprit & les maximes, c'est-à-dire, les Sentences rendues par ce Tribunal depuis 1307 jusqu'en 1323. Il lui en avoit échappé plusieurs dont quelques-unes sont tombées entre les mains de M. l'Abbé Magi, toujours heureux en découvertes intéressantes.

Je viens à mon tour vous communiquer le fruit de mes recherches sur le même sujet. Je n'ai qu'un fait à rapporter, mais plus caractéristique peut-être que l'histoire la plus complete & la plus détaillée.

Catel, dans son Histoire des Comtes de Tolose, page 358, rapporte, d'après une ancienne chronique qu'il avoit vue dans la Bibliothèque des Dominicains de cette Ville

« qu'après que le Comte de Toulouse eut souvent menacé les Inquisiteurs, & fait menacer par les siens, il fit publier une Ordonnance, que personne de la Ville n'eût aucun commerce avec les Freres Prêcheurs, & qu'on ne leur donnât ni vendît rien, ayant fait mettre des gardes aux portes de leur maison, afin d'empêcher que personne ne leur apportât des vivres, non pas même de l'eau de la riviere de Garonne. Que depuis il fit chasser de la Ville Frere Guillaume Arnaud, Inquisiteur, & après lui, tous les Freres Prêcheurs, lesquels, ne craignant pas le martyre, sortirent en procession deux à deux, chantant le *Credo* & le *Salve Regina*. »

(1) Philippe de Limborch, Théologien remontrant, naquit à Amsterdam en 1633, & y mourut en 1712, après y avoir rempli les fonctions de Ministre & de Professeur de Théologie. Il y fit imprimer en 1692, son Histoire de l'Inquisition.

Lafaille , tom. 1 , pag. 136 , & Dom Vaissète , tom. 3 , pag. 405 , ont rapporté ce trait. Mais aucun n'a fait mention de l'événement détestable qui décida Raymond VII à cet excès de sévérité. N'est-il pas étonnant qu'il aie été réservé au Pere Percin de nous le rapporter dans le plus grand détail , & de justifier par là , sans le vouloir , la conduite de ce Comte en cette circonstance.

C'est dans la premiere partie de son ouvrage , page 49 , n°. 17 , qu'il faut chercher cette horrible anecdote , & non dans celle qu'il a intitulé : *Historia Inquisitionis* , qui n'est qu'un assemblage de dissertations prolixes sur le nom , l'essence , l'ancienneté , la Juridiction , les fonctions , le crédit & les privileges de ce Tribunal.

Chose étrange que la prévention & le préjugé ! ce bon Pere paroît avoir eu une ame honnête , un cœur sensible , & cependant il raconte quelquefois avec une espece de complaisance , des atrocités qui auroient fait tomber la plume des mains d'un cannibale. Il s'efforce de faire l'apologie de l'Inquisition , & il l'a plus dénigrée que n'auroient pu faire ses plus cruels ennemis.

L'an 1234 , nous dit-il , fut célébrée dans l'Eglise des Dominicains de cette Ville la Fête de la Canonisation de leur Pere St. Dominique ; & c'est dans ce jour mémorable , ajoute-t-il , que furent exposés au grand jour les mysteres infames que l'hérésie , cette détestable courtisane , enveloppoit si bien des plumes & des écailles de Léviathan , qu'on ne pouvoit d'aucune part percer le mur qui receloit ses monstrueuses abominations. Raymond de Falgar ou de Miremont , ancien Profès de cet Ordre & Evêque de Toulouse , y célébra la Messe pontificalement ; après quoi il passa au réfectoire avec sa suite pour y dîner avec la Communauté. Au moment

où ils alloient se mettre à table , le Pere Pons de Saint-Gilles , homme très-religieux , très-zélé , & Prieur de la maison , fut averti par un *quidam* que certains Hérétiques avoient entrée dans la maison d'un nommé Poitevin , faiseur de bourses , rue Lameth , au voisinage du Couvent , & qu'ils y catéchisoient sa belle-mere , qui étoit très-dangereusement malade. L'Evêque & le Prieur , entraînés par leur zele , ne songent plus à prendre leur réfection. Ils s'acheminent vers la femme hérétique , entrent furtivement chez elle , montent à petit bruit dans sa chambre , s'approchent de son lit en tapinois , sans se faire annoncer ni se faire connoître , *nec potuit admoneri infirma* , & lui parlant de la fragilité de cette vie , & de tout ce qui peut intéresser le plus un moribond , emploient toute leur adresse à lui dérober son secret (1).

La pauvre malade , accablée par la violence du mal , *oppressa morbo* , & croyant parler à un Hérétique , lui répondit avec simplicité , conformément aux erreurs qu'elle avoit sucé , & finit en lui disant tout bonnement , je vous parle comme je pense. Vous êtes donc une Hérétique , lui dit alors l'Evêque , en élevant la voix ; car vous venez d'en professer tous les dogmes. Renoncez-y promptement , soumettez-vous à l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine. Je suis chargé de défendre sa foi , puisque je suis votre Evêque , l'Evêque de Toulouse. *Ego enim sum Episcopus vester, Episcopus Tolosanus*. Et c'est en cette qualité que je vous exhorte & vous

(1) C'étoit dans des vues bien différentes , que J. C. auprès du puits de Jacob se déguisoit aux yeux de la Samaritaine. Mais c'étoit un Dieu ; & n'eût-il été qu'un pur homme , il est certain qu'en voyant sa douceur , sa charité , sa bienfaisance , on eût été tenté de l'adorer. On éprouve un sentiment bien différent , en voyant cet Evêque employer la ruse la plus détestable pour immoler une victime de plus à son barbare fanatisme.

ordonne de croire tout ce que croit cette Eglise. *Moneo & volo ut credatis* (1). C'est le langage, continue le Pere Percin, que l'Evêque lui répéta plusieurs fois ; mais loin de l'ébranler, il ne réussit qu'à l'affermir dans ses erreurs. Alors, ayant fait appeler le Vicaire de la Ville, *urbis Vicarium* (2), & plusieurs autres personnes, il la

(1) Belle maniere d'inspirer la Foi, & de ramener à la verité une infortunée livrée à l'esprit d'erreur ! *moneo & volo ut credatis* ! Comme s'il suffisoit de l'ordre d'un Supérieur, pour changer dans un instant, & à son gré, d'idées & de sentimens ! La persuasion n'est-elle pas l'effet de la confiance, & un ton dur & impérieux fut-il jamais propre à l'inspirer ! *Moneo & volo ut credatis* ! quel langage dans la bouche d'un Evêque ! Ignoroit-il donc que la Foi est un don de Dieu, que lui seul, par l'efficacité de sa grâce, peut y ramener ceux qui l'ont abandonnée ; qu'un vrai Pasteur est obligé de solliciter sans cesse auprès de lui le retour de ses brebis égarées ; que le bon exemple, le désintéressement, la modestie, la douceur & la charité sont les moyens les plus propres à la leur faciliter, & qu'il devient complice & coupable de leur obstination, lorsque plein de ménagement pour ces abus monstrueux, qui défigurent la Religion, & deviennent pour les mécréans un prétexte plausible, il ne déploie que contre ceux-ci un zele amer & tyrannique, plus propre à éteindre le lumignon fumant qu'à le ranimer, & à casser entièrement le foible roseau, qu'à le redresser ?

(2) Ce Vicaire ou Viguiier de la Ville, *urbis Vicarius*, devoit être nécessairement un personnage distinct du Vicaire ou Viguiier du Comte, *comitis Vicarius*, puisque celui-ci, de concert avec les Consuls, fit publier, comme nous l'allons voir, l'Ordonnance sévère rapportée ci-dessus, pour punir les Inquisiteurs de la Sentence odieuse que le Vicaire de la Ville avoit fait exécuter. En lisant avec attention ce que Catel nous dit des Viguiers, pag. 33, 34, 35 & 36 de son Histoire des Comtes de Tolose, on reconnoît aisément la vérité de cette distinction, que lui-même n'avoit point apperçue. Il semble, dit-il vers la fin de la page 33, que « la Cour du Comte n'étoit autre chose que les Capitouls de Toulouse. Il » semble, ajoute-t-il encore au commencement de la page 34, que le Viguiier » ou *Vicarius*, étoit comme chef de cette Cour ; car nous trouvons souvent ces » mots dans les anciens reglemens, *Vicarius & Capitulum judicaverunt*, & » j'ai noté dans les anciens titres, que quelquefois le *Vicarius* étoit Capitoul, » comme dans un acte de l'an 1164, où il est fait mention d'un *Pontius de Vil-* » *lanova, qui tunc erat Capitularius & Vicarius.* » Voilà le Viguiier ou Vicaire du Comte. Catel ajoute vers la fin de la même pag. 34 : » Outre lesdits Capitouls » & Juges ordonnés, il y avoit le Conseil de la Ville pour délibérer des affaires » publiques. Car ces établissemens ou reglemens étoient délibérés & arrêtés, » *cum Consilio Capituli, & communis Consilii*, & j'ai remarqué dans plusieurs » subscriptions des actes que quelques-uns sont dits être *de Capitulo*, les autres » *de Consilio*, & crois-je que le Conseil de la Ville étoit un certain nombre d'habitans, lesquels prêtoient tous le serment de bien conseiller. » N'est-il pas vraisemblable que comme la Cour du Comte composée de Capitouls, avoit à sa tête un Viguiier, ou Vicaire, qu'on appeloit *Vicarium comitis*, le Conseil de

déclara Hérétique, & la condamna comme telle, au nom de J. C. : l'exécution de la Sentence ne fut pas différée d'un instant. Le Vicaire, sans autre formalité, la fit porter avec son lit au pré du Comte, (le même que nous appelons aujourd'hui le Pré de sept Deniers,) & l'y fit brûler tout de suite. *Vicarius autem cum lecto in quo erat sic ad ignem ad pratum Comitum Tolosani portari, & statim comburi fecit.*

L'Evêque, qui prévint sans doute les effets que devoit nécessairement produire cette scène abominable, fut dîner chez lui, quoiqu'il eût promis de prêcher l'après-midi. « Pour nos Peres, ajoute le bon Pere Percin, ils » revinrent au réfectoire manger ce qu'on leur avoit » préparé, rendant grâces à Dieu & au Bienheureux » Saint Dominique, de ce qui venoit de se passer pour » l'exaltation de la Foi. » *Fratres verò venerunt ad refectorium & quæ erant parata comederunt, gratias agentes Deo & Beato Dominico, de his quæ ad exaltationem Fidei facta fuerant.*

Le Peuple s'étant rendu en foule à l'Eglise après None, dans l'espérance d'y entendre l'Evêque, le Pere Pons de Saint-Gilles, Prieur du Couvent, monta en chaire à sa place; & ayant pris pour son texte ces paroles du Chapitre 48^e. de l'Ecclésiastique, *surrexit Elias quasi ignis, & verbum ipsius quasi facula ardebat.* Le Prophete Elie s'éleva comme un feu, & ses paroles brûloient comme un flambeau ardent, il en fit l'application à Saint Dominique, à la fête qu'on célébroit en son honneur, & à l'affaire lamentable du jour, & se tour-

Ville en avoit un aussi qu'on appeloit *Vicarium urbis* ? Voilà mes conjectures ; elles semblent justifiées par le trait d'Histoire qui est le sujet de cette dissertation. Si je me trompe, peut-être mon erreur ouvrira-t-elle à quelqu'autre le chemin de la vérité.

nant successivement à la fin de son discours , vers l'orient , le midi , le couchant & le septentrion , il donna un nouvel effor à sa voix , & criant de toutes ses forces & à perte d'haleine , il répéta plusieurs fois , pirouetant toujours & tournant dans la chaire : « de la » part de Dieu & de St. Dominique , je donne en ce » jour le défi à tous les Hérétiques & à leurs fauteurs.... » & après une pause , j'ordonne de la part de Dieu à » tous les Catholiques , de déposer toute crainte pour » rendre témoignage à la vérité. » Nouvelle pause encore , après laquelle il dit : « j'atteste l'Etre Suprême , » que dans sept jours il viendra vers nous une infinité » de dénonciateurs , qui nous découvriront un chemin » assuré pour parvenir à la connoissance de tout ce » qu'on s'efforce d'enfvelir dans les ténèbres. Ce chemin restera ouvert jusqu'à la fin du monde , & ne se » fermera plus. » Le Pere Salama , du manuscrit duquel le Pere Percin dit avoir extrait cette anecdote singulière , la conclut en ces termes. « Celui qui a écrit » ceci l'a entendu de ses propres oreilles. » Et le Pere Percin , attendri par le discours de cet énergumène , à la bonhomie d'ajouter par réflexion , « c'est bien dans » cette circonstance que St. Jean Chrysostome se feroit » écrié : voyez quelle douceur porte avec elle la liberté » de la Prédication ! » *Exclamasset Chrysostomus , videte quantam habet mansuetudinem sermonis libertas* (1) !

Cet événement ayant répandu l'alarme dans toute la Ville , le Viguiier , & les Consuls (de concert sans doute avec le Comte) firent publier à son de trompe la

(1) Il faut être rudement aveuglé par le préjugé , pour trouver de la douceur dans un langage aussi révoltant. Je ne crois pas qu'il y ait un Peuple sur la terre qui soit tenté de soupirer après des Prédicateurs doucereux de cette espece.

défense dont parle Catel, d'entretenir, sous peine d'amende & de punition corporelle, aucune espece de commerce avec ces Religieux, & de leur rien vendre, de leur rien donner, pas même de l'eau de Garonne; & pour en assurer l'exécution, ils posterent à toutes les portes du Couvent des Sentinelles, qui pendant trois semaines entieres se relevoient la nuit comme le jour. Cela n'empêcha pas les vrais fidelles, dit le Pere Percin, de venir au secours de nos Peres, & de leur jeter en cachette, par-dessus les murs du jardin, des pains, des fromages & des œufs durs. Que pouvoient faire les Consuls pour rétablir la paix dans une circonstance aussi critique?

Déjà ils s'étoient débarrassés de Guillaume d'Arnaud, Inquisiteur, fatigués qu'ils étoient de la guerre ouverte qu'il faisoit à tous les Citoyens, & des violences qu'il exerçoit même sur les morts, en faisant exhumer les cadavres pour les livrer aux flammes. Celui-ci s'étant rendu à Carcassonne, écrivit au Prieur de St. Etienne & à tous les Curés de Toulouse, pour qu'ils eussent à citer en son nom, tous les Hérétiques qui avoient refusé de comparoître devant lui. Les Consuls de leur côté manderent venir à l'Hôtel de Ville, lesdits Prieur & Curés, les menacerent de mort, s'ils obéissoient à Frere Arnaud, étendirent à l'Evêque & à ses Chanoines la défense qu'ils avoient faite pour les Dominicains, & par ce moyen les forcerent tous de quitter la Ville. Frere Arnaud ne se rebuta pas. Il écrivit à Pons de Saint-Gilles, Prieur du Couvent de Toulouse, son Confrere, qu'il eût à désigner deux de ses Religieux pour citer les Consuls eux-mêmes, & deux autres pour leur servir de témoins & assistans. Docile à ses ordres, le

Prieur fit sonner le Chapitre, & ayant assemblé sa Communauté, voici l'instant, mes Freres, leur dit-il, de voler au martyre; quatre d'entre vous doivent remplir les ordres du Pere Inquisiteur. Mais il est certain que vous ne pourrez le faire sans être mis à mort. Les Consuls sont trop intéressés à vous perdre pour vous ménager. Que ceux qui sont prêts à donner leur vie, *fassent leur coulpe*. Aussi-tôt les voilà tous prosternés. Il semble que leur manie étoit de massacrer ou d'être massacrés. Dieu soit loué, s'écrie le Prieur! levez-vous, c'est à moi de réfléchir sur le choix que je dois faire. Mais ceux qui resteront dans le quartier de réserve, ne seront pas moins récompensés dans le Ciel, que ceux qui voleront au combat. Frere Raymond de Foix, Frere Jean de Saint-Michel Limoufin, Frere Gui Navarre de la même Province, & Frere Guillaume Pelisse, furent choisis pour cette commission. Après s'y être préparés par la réception des Sacremens, ils se hâterent de la remplir, ne se contentant pas, dit le Pere Percin, de chercher les Hérétiques dans les rues & sur les places, mais pénétrant encore jusques dans l'intérieur des maisons. *Sed usque ad interiora cubicula quærebant illos.*

Une persécution aussi violente ne pouvoit durer plus long-temps. Lassés de tous ces désordres, les Consuls se déterminent à les chasser, plutôt qu'à les faire mourir. Ce parti révoltoit moins leur cœur; ils se rendent sous bonne escorte au Couvent, & s'en font ouvrir les portes. Le Prieur, averti de leur dessein, avoit défendu à tous ses Religieux de ne sortir qu'après trois sommations. On leur signifie l'ordre de s'éloigner de la Ville sans aucun délai, & malgré les vains efforts de deux Religieux décidés à périr plutôt que de quitter leur

Couvent , ils sont forcés de suivre leurs Contreres , qui se rendirent en chantant le *Credo* , le *Salve Regina* & le *Te Deum* , jusqu'à Braqueville , sans qu'aucun Fidelle , dit le Pere Percin , osât les accompagner , de peur d'en-courir la disgrâce des Consuls. L'Inquisiteur ne tarda pas à faire retentir ses plaintes jusqu'à Rome. Amelius , Archevêque de Narbonne , & Vice-Légat du St. Siège , se hâta de tenir un Concile dans sa Métropole , où il excommunia Raymond , & bientôt le Pape obligea ce malheureux Comte de rappeler Frere Guillaume d'Arnaud & ses Confreres. Il fallut obéir & continuer d'être le témoin des horreurs que son cœur eût dû toujours détester. Triste position que celle d'un Souverain qui se trouve dans la cruelle alternative , ou de voir tourmenter & immoler ses Sujets , ou de perdre lui-même sa Couronne & ses Etats ! Celle de Raymond VII étoit doublement cruelle , puisqu'il avoit à se reprocher d'avoir servi de suppôt & d'exécuteur à l'Inquisition , & d'avoir autorisé ses noires maximes & ses barbares *auto-da-fé* , par celui qu'il avoit fait deux ans auparavant de plusieurs Ministres Albigeois , qu'il avoit pour-suivis lui-même dans les montagnes , & livré publiquement aux flammes (1).

Je fais que ce Tribunal affectoit quelquefois d'user d'indulgence. Mais autant ses Ministres déployoient-ils leur caractère dur & féroce , lorsqu'ils lançoient des anathêmes contre les Hérétiques & leurs auteurs , autant ils s'écartoient de la douceur de Jesus-Christ , lors même qu'ils paroissoient vouloir l'imiter. C'est là ce qui résulte d'un passe-port que Frere Guillaume d'Arnaud

(1) Voyez Lafaille , tome premier , pag. 136.

Dominicain, & un autre Inquisiteur de l'Ordre des Freres Mineurs, dont le nom n'est désigné que par la lettre P, donnerent le 11 des kalendes de Juin 1241, à Raymond Arnaud de Villeneuve, Chevalier, habitant de Toulouse, l'un des auteurs de M. le Baron de Beauville, qui me l'a communiqué.

Voici la pénitence salutaire, *pœnitentiam salutarem*, qu'ils disent lui avoir imposée, après l'aveu volontaire & spontanée de ses erreurs, & la dénonciation de ses complices. Il prendra, disent-ils, le bourdon pour aller à Notre-Dame de Solac, & de là à Saint-Jacques, fera ces pèlerinages dans l'intervalle de la Fête de Pâques, à la fin de l'année, & en outre donnera trois mille tuiles, dix muids de chaux, & cent saumées de sable, pour construire les Prisons des Hérétiques; & *dabit tria milia lateres planos, & decem modios calcis, & centum saumatas arenæ ad Hæreticorum carceres construendos*. En sorte qu'ils n'usent d'indulgence envers celui-ci, qu'autant qu'il devoit leur fournir les moyens de sévir à l'égard d'une foule d'autres. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils exhortent les fidèles à respecter ses biens & sa personne pendant l'aller & le retour. *Quo circa charitatem vestram in Domino duximus deprecandam, quatenus dictum R. Ar. & ejus bona stando & redeundo fideliter custodiatis, & ab aliis custodiri similiter faciatis*.

C'est un très-grand malheur, sans doute, pour un Royaume éclairé des lumieres de l'Evangile, que de perdre la foi. Mais quel affreux moyen pour la conserver, qu'un Tribunal dont les Ministres sont intéressés par gloire ou par cupidité, à trouver des coupables ! Hélas ! nous gémissons sur nos prédécesseurs, & peut-

être nos successeurs gémiront-ils sur nous à leur tour. Notre façon de voir & de penser est sans doute diamétralement opposée à celle du treizieme siecle. Mais prenons garde , toutes les extrémités se rapprochent : tel , dit Jean-Jacques Rousseau , fait aujourd'hui l'esprit fort & le Philosophe , qui , par la même raison , n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue.



DE LA CRISTALLISATION

DE L'ACIDE MURIATIQUE OXYGÉNÉ.

PAR M. H. REBOUL.

AUCUN acide ne présente dans son union à l'eau, des phénomènes analogues à ceux de l'acide muriatique oxygéné. Lu le 10
Juin 1789.

Il se combine avec elle foiblement, & en petite quantité. Une légère chaleur suffit pour l'en dégager sous forme gazeuse ; un léger refroidissement le précipite sous forme concrète, & comme à l'état de glace.

Il suffit, pour l'obtenir dans cet état, d'envelopper de glace pilée, suivant le procédé de M. Berthollet, le flacon où l'on impregne l'eau de cet acide, ou même de faire l'opération à une température de + 3 ou 4 degrés du thermomètre Français, ainsi que je l'ai moi-même observé.

Le raisonnement pouvoit naturellement conduire à trouver dans ce procédé, le moyen de connoître la forme cristalline de l'acide muriatique oxygéné. Il devoit suffire pour cet effet d'opérer la congélation de cet acide avec assez de lenteur & de repos, pour que ses parties intégrantes eussent la faculté de s'unir régulièrement en se joignant par celles de leurs faces qui s'attirent le plus entre elles.

Tome IV.

H

Ce qu'il eût été si facile d'obtenir par des recherches, le hasard me l'a offert l'hiver dernier.

A la suite d'une nuit très-froide, j'observai dans un flacon qui renfermoit un peu d'acide muriatique oxigéné en liqueur, des glaçons fort légers, & plus transparens que ne l'est ordinairement l'acide concret. Les uns adhéroient au flacon, d'autres furnageoient la liqueur. J'en distinguai plusieurs de qui la forme étoit une pyramide hexaèdre creuse, dont la hauteur égaloit à peu-près la base. La chaleur du jour fondit ces cristaux; ils reparurent le lendemain, & je n'y pus jamais reconnoître d'autre forme que celle que je viens de décrire.

Je saturai alors un flacon rempli d'eau, d'acide muriatique oxigéné, en le tenant plongé dans la glace, & y laissai s'accumuler une grande quantité d'acide concret; j'exposai ensuite ce flacon pendant tout un jour à une température de huit à dix degrés; une partie de l'acide concret se fondit dans la liqueur. Ce flacon ayant été ensuite exposé toute la nuit sur le dehors d'une fenêtre, je trouvai le lendemain l'acide concret qui en occupoit le fonds, recouvert de houppes de petits cristaux dont les plus longs avoient environ deux lignes. Quelques-uns de ces cristaux ressembloient à des pyramides très-allongées, mais les mieux prononcées étoient de vrais prismes quadrangulaires tronqués très-obliquement & terminés par un losange.

Je me proposai d'essayer si l'eau du vase ne contribuoit point à cette cristallisation. Je remplis à cet effet plusieurs petits flacons de gaz muriatique oxigéné, & après y avoir enfermé quelques fragmens de tubes de verre, je les exposai, bien bouchés, à la gelée de la nuit; un peu d'acide concret se montra le lendemain

dans l'intérieur des tubes, & les parois furent tapissées de quelques cristaux semblables à des roses formées par des lames trapezoïdes se joignant obliquement par leurs grands côtés, à peu-près comme les plis d'un éventail à demi entr'ouvert. De semblables cristaux se formerent dans un flacon, au fond duquel un peu d'acide concret étoit resté. Il s'en produisit aussi dans un troisième où il y avoit quelques lignes d'eau, & j'observai sur la surface de cette eau des pyramides creuses semblables à celles que j'ai décrites. Il me sembla alors que ces cristaux, appliqués aux parois des flacons, avoient pu être formés par le développement de pareilles pyramides creuses dont le sommet auroit été tronqué.

Telles sont les formes que m'a offert l'acide muriatique oxigéné en se cristallisant, soit dans l'air, soit dans l'eau.

Cette observation nous présente un exemple de cristallisation dans une classe d'êtres qui avoient paru jusqu'à ce jour se refuser à cette loi de la nature, dont l'universalité est d'ailleurs si bien démontrée à l'esprit.

On peut dire en général que la cristallisation est le résultat du rapprochement lent & gradué des parties d'un corps qui passe de l'état fluide à l'état solide; elle n'est qu'une vraie solidification opérée régulièrement.

Ainsi les corps les plus propres à cristalliser sont sans doute ceux qui ont la propriété de se maintenir à l'état solide au degré de pression & de température que nous avons coutume d'éprouver.

Ceux au contraire qui tendent le plus fortement à conserver une forme fluide par l'effet de leur affinité avec le principe de la chaleur, doivent cristalliser plus difficilement.

Suivant ce principe, les substances auxquelles on a donné le nom de gaz, & que le calorique en les pénétrant intimement tient habituellement dans l'état élastique, sont les plus éloignées de cristalliser.

Voilà pourtant un acide qu'on peut obtenir aisément sous forme gazeuse & sous forme cristalline. Si l'on parvient à priver quelqu'autre gaz de son élasticité par le seul refroidissement, il fera sans doute facile de le faire aussi cristalliser.

M. Monge a réduit le gaz acide sulfureux en liqueur. On ne sauroit révoquer en doute un fait attesté par cet excellent Physicien. Mais y auroit-il de l'injustice à soupçonner qu'un peu d'humidité étoit mêlée au gaz qu'il a employé, & que ce gaz l'a déposée en se resserrant par le froid ? Cette fluidité peut-elle autrement se concevoir que comme une fluidité aqueuse ? J'ai exposé, l'hiver dernier, plusieurs bocaux pleins de gaz acide sulfureux très-sec, à un froid artificiel de 25 à 26 degrés. Le volume du gaz s'est réduit à presque un dixième, mais je n'ai pu distinguer aucun atôme de substance liquide.



OBSERVATIONS

SUR une Médaille Greque de Caius Vibius Sabinianus Gallus.

PAR M. DE MONTÉGUT.

EN 1773, je fis part à l'Académie d'une médaille de Sabinien, qu'un heureux hasard m'a procurée. Elle n'existe dans aucun cabinet connu; elle est unique, & de cela seul on peut la regarder comme précieuse & intéressante. Elle le paroîtra bien davantage d'après les observations que je vais mettre sous les yeux de mes Lecteurs.

Lues le 27
Décembre
1787.

Cette médaille est de moyen bronze, & a été frappée à Séleucie-Trachée, Ville de Cilicie, située près du fleuve *Calycadnus* au pied du promontoire de Sarpedon (1).

On y voit d'un côté le buste d'un Empereur, orné d'une couronne radiée, les épaules couvertes d'une cote d'armes à la Romaine; on lit autour de la tête les lettres suivantes : AVT. ΓΑ. ΟΥΒΙΒ. ΚΑΒΙΝ. ΓΑΛΛΑΟΓ (*Imperator Caius Vibius Sabinianus Gallus*). On voit au revers la figure d'une femme vêtue d'une longue robe, & casquée, portant au bras gauche un petit bouclier ovale, & de la main droite lançant un javelot contre une figure nue,

(1) Elle est presque ruinée, & dans la Caramanie; on la nomme *Selefschic*.

qui est à genoux à ses pieds ; la légende porte les lettres suivantes formant un double cercle : *CEAEVKEQN. TO. ΠPOC. KAAV* (*Seleucensium ad Calycadnum*). Vaillant rapporte une médaille de Gordien III frappée dans la même Ville, dont le module & le revers sont parfaitement semblables, ce qui peut faire présumer que la mienne a été fabriquée sous le regne de cet Empereur, ou dans un temps peu éloigné de cette époque.

On lit dans Jule Capitolin, que sous le Consulat de Sabin & de Venuſte (l'an 240 de J. C.), il s'éleva en Afrique une révolte contre Gordien : Sabinien en fut le chef. L'Empereur fit marcher contre les rebelles le Gouverneur de la Mauritanie : il les pressa si vivement qu'ils furent contraints de livrer cet Officier qu'ils avoient élevé à l'Empire : ils le conduisirent eux-mêmes à Carthage, & à ce prix ils obtinrent le pardon de leur crime (1).

Zozime rapporte le même fait avec les mêmes circonstances (2).

D'après le témoignage de ces Historiens, on ne peut douter qu'un Sabinien n'ait porté le titre d'Empereur ; par une conséquence naturelle, on a dû frapper des médailles avec son nom & son effigie ; l'histoire & les monumens font foi de la passion que les Romains avoient pour la gloire, & pour transmettre leurs noms à la pos-

(1) *Venuſto & Sabino Conſulibus, inſta eſt ſactio in Aſtica contrâ Gordianum III, duce Sabiniano, quem Gordianus per Præſidem Mauritanix obſeſſum à conjuratis, itâ oppreſſit, ut ad eum tradendum Carthaginem omnes venirent, & crimen conſistentes, & veniam ſcleribus poſtulant. Jul. Capit. in Gordiano. 3°.*

(2) *Non multo poſt & Carthaginenſes à benevolentia Principis alienati, Sabinianum ad Imperium efferunt, ſed cum Gordianus copias Africæ exiſſet, animis cum eo reconciliatis, ad ſectatorem tyrannidis dedunt ; & impetratâ delictorum veniâ ; periculis imminentibus erepti ſunt. Zozimus in Gordiano 3°.*

térité. A l'instant même où les Légions donnoient à leur Général le titre d'Empereur , on gravoit des coins , & l'on frappoit des monnoies avec son image dans les trois métaux. Nous avons des médailles de Marius , qui ne régna qu'un jour entier , de Diaduménien , qui ne fut Auguste qu'une semaine , de Celsus , qui périt le septieme jour depuis son élévation.

Quelquefois , pour donner plus promptement cours à la nouvelle monnoie , on se conténoit de graver la tête de l'Empereur , & l'on faisoit servir des revers appartenans à son prédécesseur : on donnoit à une Impératrice des revers propres à son mari , comme dans deux médailles de Salonine , rapportées par M. Pélérin , sur l'une desquelles on voit ces mots : *vicloria Augusti* ; sur l'autre , la date de l'Empire & des Consuls de Gallien. D'autres fois on associoit à la tête d'un Prince un revers dédié aux femmes , comme dans deux médailles de Trajan Dece & de Trébonien Galle , où l'on voit une femme assise , se couvrant le visage de son voile avec la légende *pudicitia*.

On regarde , d'ordinaire , ces médailles comme uniques , parce qu'il est rare que la même faute ait été commise deux fois par les Monétaires : les Savans en font peu de cas , à cause de l'incertitude qu'elles répandroient dans l'histoire si l'on vouloit bâtir des systêmes sur un fondement aussi peu solide.

Il n'en est pas de même de ces médailles qui paroissent pour la premiere fois , & qui nous apprennent le nom de quelque Ville Greque , ou de quelque Colonie Romaine que l'on ignoroit , les années du Consulat ou de la puissance Tribunitienne de quelque Empereur , postérieures à celles que l'on connoissoit déjà , ses expédi-

tions dans quelque Province ; telle est une médaille d'Hadrien, nouvellement découverte & rapportée par M. Pélérin, au revers de laquelle on lit : *restitutori Lybiæ* ; enfin celles qui constatent l'existence d'une famille illustre de Rome, d'un Roi barbare, d'un Prince ou d'un Tyran dont on n'avoit jamais connu des médailles ; elles servent de preuve à ce qu'en ont écrit les anciens Auteurs, dont la fidélité peut toujours paroître suspecte, si elle n'est étayée par des monumens incontestables : on sent de quelle importance de pareilles médailles peuvent être pour l'histoire. Il est aisé de s'en convaincre en lisant les savantes dissertations de M. l'Abbé Barthélemy & de plusieurs autres Ecrivains célèbres, répandues dans les différens volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.

Telle est la médaille de Sabinien qui fait l'objet de ce Mémoire. Elle a été scrupuleusement examinée par les plus habiles Antiquaires du Royaume ; ils en ont reconnu la sincérité ; mais ils n'ont point été d'accord sur l'explication qu'on doit lui donner.

Les uns, sur le fondement du surnom *Gallus*, l'ont attribuée à *Sabinus Gallus*, qui se révolta dans le pays de Langres, & qui prit la pourpre sous le regne de Vespasien. Ayant été vaincu par les Généraux de ce Prince, il se cacha dans un tombeau, où il vécut plusieurs années avec sa femme Epponine & deux enfans qu'elle eut de lui dans cette triste demeure.

Il fut enfin découvert & mené à l'Empereur, qui malgré les larmes, les touchantes sollicitations de cette vertueuse épouse & les regrets de toute sa Cour, refusa de lui faire grace, au rapport de Dion dans son abrégé de Xiphilin.

Cette

Cette première opinion ne peut être soutenue. Le surnom de *Gallus* ne prouve rien. Trébonien n'étoit point Gaulois ; tous les Historiens s'accordent à dire qu'il étoit né dans l'Isle de Méninge, sur les côtes d'Afrique ; on lui donna cependant le surnom de *Gallus*. *Sabinus* portoit le prénom *Julius*, & non ceux de *Caïus* *Vibius*, qui se trouvent sur ma médaille. Le regne de ce Tyran ne fut que de quelques mois, & son pouvoir ne s'étendit pas au-delà de la Province qui fut le théâtre de sa rébellion : peut-on supposer avec quelque vraisemblance qu'il a été frappé des monnoies à son coin dans la Cilicie, à l'extrémité opposée de l'Empire & dans un pays où ce Tyran n'eut jamais aucune autorité ?

M. d'Ennery, séduit par la ressemblance des noms, *Caïus*, *Vibius*, *Gallus*, avoit cru que cette médaille appartenoit à Trébonien Galle, & qu'elle avoit été mal lue ou retouchée dans la légende : mais, quand il fut à portée de l'examiner par lui-même, il en porta un jugement bien différent. Il convint qu'elle est d'une vérité incontestable, que les caractères sont francs & bien formés, & qu'il eût été impossible de substituer les lettres CABIN aux lettres TPEBON, qui n'auroient pu contenir dans le même espace. Les deux têtes n'ont aucun rapport entr'elles ; Trébonien Galle a la barbe épaisse, le nez long, l'air âgé de quarante-cinq à cinquante ans ; la figure de Sabinien est celle d'un jeune homme sans barbe, & dont les traits diffèrent entièrement de celle de Trébonien. Ce dernier porte sur toutes ses médailles le titre d'Auguste ; on n'a donné à Sabinien que celui de César ; enfin, on ne trouve dans les Recueils que nous connoissons, aucune médaille de Trébonien frappée à Seleucie, près du fleuve *Calycadnus*.

M. d'Ennery ayant abandonné sa première opinion, crut ensuite reconnoître dans ma médaille une ressemblance avec la tête de Volusien ; & d'après cette idée, il prétendit que le mot *Sabinianus*, étoit un nom de plus à ajouter à tous ceux que portoit cet Empereur (1). Cette opinion ne peut être adoptée. *Volusianus* est un nom propre, ainsi que *Sabinianus*, les autres sont, ou des prénoms de famille, ou des surnoms relatifs aux peuples dont le Prince a triomphé. Il n'y a point d'exemple que l'on ait donné alternativement différens noms propres à la même personne sur ses médailles.

Celle qui nous occupe a-t-elle été frappée pour Sabinien, qui se révolta contre Gordien III ? Je l'avois d'abord pensé de même, & j'ai rapporté les raisons sur lesquelles je fondeis mon opinion. Mais nous ne connoissons cet usurpateur que sous le seul nom de *Sabinianus* ; les Historiens ne lui donnent point ceux de *Caius*, *Vibius*, *Gallus*, ce qui suffiroit pour affoiblir infiniment cette conjecture : avec d'autant plus de raison, qu'on ne sauroit se persuader que dans une Ville située à l'extrémité de l'Asie mineure, on ait frappé des monnoies pour Sabinien, dont la révolte éclata à Carthage en Afrique, & fut étouffée dans sa naissance.

Ne pourroit-on point penser avec plus de fondement, que Sabinien, dont nous avons la médaille, étoit un second fils de Trébonien Galle ? Tandis que le premier se distinguoit du père par le nom de Volusien, le second ne s'en distinguoit-il point par celui de Sabinien ? Les noms du père étoient communs aux enfans. Trébonien s'appeloit *Caius Vibius Trebonianus Gallus* ;

(1) *Vandalicus*, *Finnicus*, *Caius*, *Vibius*, *Gallus*, *Afinius*, *Veldumnianus*, &c.

nous trouvons dans le Recueil des médailles de Volusien, par Banduri, que ce Prince portoit les noms de *Caius*, *Vibius*, *Trebonianus*, *Volusianus*, *Gallus* (1). Ce seroient donc les mêmes noms pour les trois Princes, à la réserve de celui de *Sabinianus*, substitué à *Volusianus*, pour distinguer les deux freres. Ainsi des deux fils de Trajan Dece, l'aîné se surnommoit Herennien, & le cadet Hostilien.

Cette explication se trouve appuyée par une médaille rapportée par Banduri (2), qui est dans le cabinet du Roi, & qui a été jusqu'à présent attribuée à Trébonien Galle; elle porte pour légende AVT. KAI. T. OT. C. TPE. TAAAOC. (*Imperator Caius, Vibius, S... Trebonianus Gallus.*) La lettre C, (*sigma*) placée après le mot OTIBIOC, a fort embarrassé les Savans. Banduri l'explique par le mot CEBACTOC (*Augustus*;) le Pere Hardouin combat cette explication (3). Il trouve ridicule de placer le titre d'Auguste entre deux noms propres d'une part, & deux noms propres d'une autre, & que c'est comme si l'on disoit, *Léopold*, *Empereur*, *Ignace*: mais il n'est pas plus heureux dans son interprétation du C, que Banduri: *Gallus*, dit-il, étant un surnom de la famille *Sulpicia*, ne seroit-ce pas plutôt, CVAPIKIOC. (*Sulpicius.*) Cette introduction de Trébonien Galle, dans la famille *Sulpicia*, dénuée d'ailleurs de tout fondement, paroît des plus hasardées; & il faut bien que cela soit, puisque Hardouin lui-même, tout hardi qu'il est, n'ose la proposer que comme une conjecture.

(1) C. VIB. GALLVS VOLVSIANVS — IMP. GALLO, VOLOSSIANO — T. OVIB. TPEB. OVOAOVC

Banduri, Tom. 1, p. 82, 88, 89, 90.

(2) Banduri, tom. 1, p. 80.

(3) Mém. de Trévoux, Avril 1720, p. 689.

On peut facilement expliquer la médaille du cabinet du Roi, par la mienne. Γ. OVIB C. ΓΑΛΛΟC, n'est-il point *Caius Vibius Sabinianus Gallus*? Le nom *Trebonianus* qu'on trouve de plus dans la première, ne fait aucune difficulté; j'ai cité les médailles de Volusien, qui portent aussi le nom de Trébonien. Sabinien, ainsi que son frère, avoit à ce nom le même droit qu'à ceux de *Caius*, *Vibius*, *Gallus*, que portoit leur père, & qu'il transmet à l'un & à l'autre. La médaille du Roi seroit donc, ainsi que la mienne, un Sabinien, & on ne l'auroit jamais bien connue sans le secours de celle que je produis.

Volusien étoit un fils naturel de Trébonien; mais fut-il le seul? A la vérité, l'Histoire ne lui en donne point d'autre; mais ne pourroit-on point regarder Sabinien comme son fils adoptif? Il en avoit un, selon Zozime, second fils de Trajan Dece. Cette opinion a-t-elle la moindre vraisemblance? Les deux Victor s'accordent à dire qu'Hosfilien fut déclaré Auguste par le Sénat en même-temps que Trébonien Galle: auroit-il accepté de devenir le fils adoptif d'un sujet rebelle qui ne s'élevoit au même rang que lui que par le meurtre de son père & de ses frères? Nous avons des médailles d'Hosfilien avec le titre d'Auguste; y en a-t-il une seule où on lui donne quelqu'un des noms que portoit Trébonien? S'il avoit eu la lâcheté de recevoir l'adoption, auroit-il pu se dispenser d'en suivre les Lois, dont la première étoit de prendre le nom du père adoptif?

Vaillant nous apprend (1), qu'Hosfilien étoit fils

(1) *Hosfilianus*, *Hosfiliani Imperatoris contra Philippum à Senatu appellati filius*, à Decio adoptatus, Cesar factus est. Cum autem Decius ad bellum scythicum cum Heremno properaret, Hosfiliano Romæ relicto, morte eorum compta, à Senatu Imperator renunciatus est, sed paulò post, peste atrocius se-viante in teriit. — Vaillant, tom. 1, p. 172.

d'Hostilien, qui fut nommé Empereur par le Sénat, pour combattre Philippe, après le meurtre de Gordien III. *Severus Hostilianus* fut en effet nommé Empereur à cette époque, & mourut peu de jours après d'une saignée faite mal-à-propos, au rapport de *Pomponius Lætus* & d'*Egnatius* (1) ? Ce fut sans doute en mémoire de son père, & pour se concilier la bienveillance du Sénat, que Dece adopta le jeune Hostilien, & lui conféra le titre de César. Ce fait, attesté par les Auteurs anciens & modernes, se trouve confirmé par une médaille frappée à Jérusalem, pendant la vie de Dece, & rapportée par Patin (2); on y voit les têtes accouplées d'Hérénnius & d'Hostilien, avec le titre de César.

Le fils adopté par Trébonien Galle, mourut de mort violente, & ce fut son père adoptif qui le fit périr; nous en avons le témoignage formel dans Zozime (3). Victor nous assure qu'Hostilien mourut de la peste (4). Ce Prince étoit donc autre que le fils adopté par Trébonien.

(1) *Senatus de morte Gordiani factus certior, Marcum quemdam virum gravem & sapientem Imperatorem elegit, qui subitâ morte in palatio ubi habitabat decessit. Statimque lectus à patribus, Severus Hostilianus, qui repente cum incidisset in morbum, Medicis male venam solventibus occubuit... Pomp. Lætus.*

Duobus Principibus, auditâ Gordiani morte à Senatu creatis, Mavio primum, mox eo brevi absumpto, severo hostiliano, qui & ipse non supervixit, Philippus, Imperium occupat. Egnatius.

(2) *Patin. numif. Imp. p. 316.*

(3) *Ac initio quidem (Gallus) Imperii Deciani memoriâ cum honore & benevolentia usurpabat, & alterum ex filiis ejus superstitem adoptabat. Sed progressu temporis, veritus ne qui rerum novarum studiis ad sueti, regiarum in Decio virtutum memoriâ aliquando, suis animis repetentes, ejus filio summam rerum traderent, mortem homini per insidias parat, nec adoptionis ullâ, nec honesti ratione habitâ. — Zozim. L. 1, p. 644.*

(4) *Hæc ubi patres compèrere, Gallo Hostilianoque Augusta Imperia, Volusianum Gallo edium Casarem decernunt; dein pestilentia oritur, quâ atrocius sæviente Hostilianus interit. — Aur. Victor.*

Si Hostilien, qui avoit déjà été revêtu par Dece du titre de César, fut déclaré Auguste le même jour que Trébonien Galle, ce ne fut point, comme le prétend M. de Beauvais, en vertu de l'adoption que fit de lui l'usurpateur, mais parce que ce César étant le fils adoptif & le seul reste de la famille de Trajan Dece, le Sénat voulut qu'il fût associé à l'Empire. Galle y consentit pour se concilier la faveur des Romains, & faire oublier les crimes par lesquels il s'étoit élevé au pouvoir suprême en faisant périr Dece & ses deux fils Hérennius & Trajan.

Mon opinion se trouve conforme à celle de l'Auteur de l'Histoire des Empereurs, (Crevier) qui présume que « Trébonien commença par faire déclarer Hostilien » Auguste, comme fils du dernier Empereur, & que » ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur, à cause » de son bas âge, qu'il se fit revêtir lui-même des titres de la Puissance Souveraine. Philippe lui avoit » donné l'exemple de cette ruse (1). »

Hostilien étant mort de la peste en 252, Galle adopta Sabinien, & le fit déclarer César. Ce Prince n'est connu que par les deux médailles que j'ai citées; & celle du cabinet du Roi ne portant que la première lettre de son nom, sa mémoire, comme je l'ai déjà dit, eût resté dans l'oubli, si la médaille que je rapporte n'en eût donné l'explication.

Mais quel étoit ce Sabinien? Seroit-il, comme l'avoit pensé un Savant que j'ai consulté(2), un troisième fils de Trajan Dece, qui après la ruine de sa maison & dans un âge encore tendre, n'avoit pu refuser cette adop-

(1) Hist. des Empereurs, tom. 10, p. 298.

(2) M. L'Abbé du Ternay, Confesseur de Madame Louise, tante du Roi.

tion ? Rien n'autorise une pareille conjecture. Le nom du Prince adopté étoit *Sabinien* : il dut le conserver, en y joignant, suivant l'usage, tous les noms de son pere adoptif. Zozime dit, il est vrai, que Trébonien adopta un des enfans de Dece; & d'après cette énonciative, M. L. du Ternay, a cru que ce fut notre Sabinien, « d'autant que l'Histoire ne dit point que ce » Prince ait été déclaré Auguste, & que les deux mé- » dailles ne lui donnent que le titre de César. Dece se » prétendoit issu de l'Empereur Trajan; il en avoit pris » le nom, il l'avoit donné à un de ses enfans. Sabine, » petite-niece de Trajan, & femme d'Hadrien, devoit » être fille d'un *Sabinus*, allié à Matidie, fille de Mar- » ciane, sœur de Trajan, ce qui auroit engagé Trajan » Dece à donner à son dernier fils le surnom de *Sa- binien* ». Voilà des conjectures bien peu solides. J'en proposerai une qui paroît plus vraisemblable.

Zozime écrivant ce qui s'étoit passé cent cinquante ans avant lui, a pu être dans l'erreur sur le Prince adopté par Trébonien. Il regne une si grande obscurité dans l'Histoire de ces temps malheureux ! Ne seroit-ce point un fils de Gordien III, au lieu d'un fils de Dece ? La mémoire des Gordiens étoit toujours chère aux Romains. Trébonien ne pouvoit mieux leur faire sa cour qu'en adoptant le fils d'un Prince infortuné, dont ils avoient conçu les plus grandes espérances, & dont ils pleuroient encore la perte. L'Histoire ne nous apprend point qu'il eût laissé des enfans, mais elle ne dit point le contraire. Nous trouvons dans Jule Capitolin, qu'après la fin tragique de Gordien III, le Sénat rendit un décret pour exempter sa famille & toute sa postérité, des tutelles, légations & autres charges publiques, qui

ne pourroient leur être déferées fans leur consentement. Ce Décret put-il être rendu en faveur de tout autre que des enfans de Gordien (1) ?

Vaillant rapporte une médaille grecque de ce Prince qui est dans le cabinet du Grand Duc de Toscane, & qui a été frappée dans la ville d'Aphrodise sur les confins de la Lydie. On voit au revers une Vénus, autour de laquelle voltigent deux Amours; à ses pieds sont deux enfans assis, qui ne peuvent désigner que deux enfans de l'Empereur.

On trouve dans le Recueil de Fatin (2) une médaille de Tranquilline, frappée à Nicomédie, où l'on voit une tête d'enfant posée sur un groupe de serpens entrelasés. Cet emblème paroît désigner un vœu fait à Esculape pour la santé d'un fils de l'Impératrice. Le Dieu de la Médecine; *Higia*, Déesse de la Santé, sont toujours représentés sur les médailles avec des serpens.

Nous connoissons une médaille Egyptienne de Tranquilline, du cabinet de Theupoli, avec la date L. I. A. (année 14). Cette Princesse vivoit donc à cette époque, qui se réfère à l'année 251 de l'ère chrétienne. En effet, à partir, comme dans toutes les autres médailles de l'an 237, première année du regne de Gordien son mari, la quatorzième année de Tranquilline tombe en 251, première année de Trébonien Galle, époque de l'adoption. A quel propos six années après la mort de Gordien, & sous le sixième de ses successeurs, qui ne prenoient aucun intérêt à sa mémoire, auroit-on frappé des médailles à

(1) *Familix Gordiani hoc Senatus decrevit, ut à tutelis atque legationibus & à publicis necessitatibus, nisi si vellent, posteri ejus semper vacarent. Jul. Capit. pag. 240.*

(1) Page 302.

sa veuve, qui vivoit depuis sa mort dans l'obscurité, si ce n'eût été à l'occasion de l'adoption & de l'élévation de son fils ?

Tranquilline portoit le nom de *Sabinia*. Elle l'avoit transmis à son fils, suivant la coutume des Romains. *Herennius Etruscus* tenoit son nom de sa mere *Herennia Etruscilla* ; Gordien premier, d'*Ulpia Gordiana* ; *Salonin de Salonine*, &c... Les Séleuciens avoient frappé en l'honneur de Gordien III, une médaille parfaitement semblable, pour le revers, à ma médaille de Sabinien ; ils voulurent rendre le même honneur à son fils, lorsqu'il fut associé à l'Empire, & donner ce témoignage public de leur vénération pour la mémoire de leur ancien maître.

Si l'on ne connoît point d'autres médailles de Sabinien que les deux que j'ai rapportées, si les Historiens sont muets sur son compte, c'est, sans doute, parce que leur attention ne s'est point fixée sur une adoption qui se termina cinq à six mois après par une mort obscure, & dans un âge où il est rare qu'on puisse se distinguer.

Il parut en 1695 une Dissertation imprimée, qui a pour titre : *Histoire des quatre Gordiens, prouvée & illustrée par les médailles*. L'Auteur, qui n'est point nommé (1), mais qui paroît être un Savant du premier ordre, combat l'autorité des anciens Historiens & des Antiquaires, qui n'admettent que trois Gordiens ; savoir, les deux Gordiens d'Afrique, pere & fils, & Gordien Pie, fils d'une sœur de Gordien II. Il trouve dans les médailles & dans les passages des Auteurs qu'il rapporte, des preu-

(1) Banduri, *Bibliotheca Numaria*, tom. 1, pag. 69, nous apprend que l'Auteur s'appeloit Jean Dubor ; que son opinion fut combattue par Galland & par Cuper, & qu'il l'a défendit avec force dans un ouvrage imprimé en 1760.

ves qu'il a existé un quatrieme Gordien, fils du second Africain, auquel doivent être attribuées les médailles qui portent le nom de *Gordien César*. Il se fonde principalement sur un Décret du Sénat rapporté par Jules Capitolin (1), qui déclare les Maximins ennemis de la Patrie, & met leurs têtes à prix, qui contient des vœux pour la prospérité des deux Gordiens pere & fils, qui accorde le titre de César & la Prêture au petit-fils du vieux Gordien, en lui promettant le Consulat; il cite encore la harangue que Maximin fit à ses troupes, en apprenant cette nouvelle, & qui se trouve dans le même Historien. Cet Empereur reproche au Sénat d'avoir déclaré les Gordiens Augustes, & d'avoir donné au petit-fils le titre de César (2).

Cette élection fut faite au mois de Mai de l'an 990 de Rome (237 de l'ère chrétienne); il est constant que Gordien Pie ne fut nommé César qu'au mois de Juillet 991 (238) à la demande du peuple (3), lorsque Balbin & Pupien eurent été élevés à l'Empire; il y a donc eu deux Gordiens créés César en différens temps; le premier, lors de l'élévation des Gordiens d'Afrique; le second, après la mort de ce Prince, & sous le regne de leurs successeurs. A ces preuves se joint celle qui résulte de la différence essentielle qui se trouve entre les mé-

(1) *Item Cos. retulit P. C. de Maximinis quid placet? Responsum est, hostes, hostes; qui eos occiderit, premium merebitur.... Gordiani Augusti, Divos servant, ambo feliciter imperetis. Nepoti Gordiani Præturam decernimus, Nepoti Gordiani Consulatum spondemus; Nepos Gordiani Cæsar appelletur; tertius Gordianus Præturam accipiat. Jul. Capit.*

(2) *Nec prius permitti sunt Patres Conscripti ad Palatium stipati armatis ire, quam Nepotem Gordiani Cæsaris nomine nuncuparent, & Gordianos patrem & filium Augustos vocarent. Id.*

(3) *Gordianum Cæsarem omnes rogamus, hic Nepos erat Gordiani ex filiâ.... Inductus in Curiam, Cæsar est appellatus. Jul. Capit.*

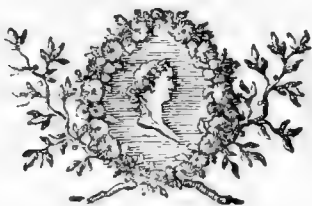
dailles de Gordien Empereur & Gordien César. Celui-ci a le visage d'un enfant de cinq à six ans. Gordien Auguste, sur ses premières médailles, paroît en avoir quatorze ; il n'avoit vécu qu'un an avec Balbin & Pupien ; on ne peut présumer qu'unpareil changement ait pu s'opérer dans la figure du même Empereur dans l'espace de treize mois, & l'on connoît l'exaëtitude des Romains pour donner la parfaite ressemblance des Princes représentés sur leurs monnoies.

S'il paroît certain, d'après le témoignage de Jules Capitolin, qu'il a existé un Gordien César, cousin de Gordien III, dont aucun autre Historien n'a fait mention, pourquoi ne pourroit-on pas croire qu'il a existé un fils de ce même Empereur qui lui survécut, & qui fut adopté par Galle sous le nom de Sabinien ?

On me demandera pourquoi le fils de Tranquilline ne porta point le nom de son pere ? Je répondrai à cette question, quand on m'aura dit pourquoi Gordien premier, fils de *Mettius Marcellus*, n'en prit pas le nom, & préféra celui de sa mere *Ulpia Gordiana* ; pourquoi Gordien III ne s'appela pas *Mettius Balbus*, comme son pere, & prit le nom de son aïeul maternel, &c. Le nom de Gordien sembloit avoir été fatal à tous ceux qui l'avoient porté. Les deux Africains avoient péri d'une mort funeste à Carthage ; deux Gordiens s'étoient noyés dans le trajet d'Afrique en Italie, ainsi que nous l'apprend Zozime ; Gordien César étoit mort en bas âge ; Gordien Pie avoit été massacré par les ordres de Philippe : doit-on être surpris que son fils eût renoncé à ce nom désastreux, qui lui rappeloit tous les malheurs de sa famille, & qu'usant du privilege que la coutume lui donnoit, il préférât celui de sa mere, objet de l'amour & de la vénération des Romains ?

L'histoire ne nous dit point ce que Tranquilline, cette Princesse si intéressante, devint après la mort de son mari. Les Inscriptions lui donnent les titres *Sanctissima*, *Illustrissima*. Les Dames Romaines, pénétrées d'admiration pour ses vertus, lui éleverent une statue. Elle vivoit & reçut de nouveau les honneurs d'Impératrice en 251 sous la première année de Trébonien Galle, à l'époque où il adopta un jeune Prince qu'il associa à l'Empire; ne peut-on point présumer, avec quelque vraisemblance, que ce Prince étoit Sabinien, fils de Gordien & de Tranquilline, qui portoit le même nom que sa mere, & pour lequel fut frappée la médaille dont j'ai essayé de donner l'explication ?

Du reste, je ne fais que la proposer, & je désire que quelque Savant puisse en donner une plus satisfaisante. L'obscurité qui regne dans l'histoire de ces regnes orageux sur lesquels il ne nous reste que des abrégés & des fragmens, ne permet d'offrir le plus souvent que des probabilités & des conjectures.



DESCRIPTION
D'UN MÉTÉORE SINGULIER.

PAR M. l'Abbé D'ARBAS, *Correspondant.*

LE météore dont je vais parler , parut aux lieux de Marliac & de Justiniac , le 13 Juin 1787 , entre deux & trois heures de l'après-midi.

Lue le 10
Juillet 1788.

Ces deux Paroisses sont situées dans un Pays montagneux , coupé de vallons & de collines , à environ 4 lieues E. S. E. de la Ville de Rieux , & dans son Diocèse. Le petit ruisseau de la Jade coule dans le vallon qui est au-dessous de Marliac vers le NNE , & c'est à sa source & presque à l'endroit où commence ce vallon que se forma le météore.

Vers les deux heures de l'après-midi , une partie de la Paroisse de Marliac & de celle de Justiniac fut couverte d'une nuée basse , qui tomba en une grande quantité d'eau , dans l'espace de 7 à 8 minutes.

L'atmosphère ayant ensuite reparu dans un état calme , on aperçut dans un bas fond (1) une fumée épaisse qui sortoit de la terre , & qui s'éleva insensiblement & perpendiculairement en forme de colonne , à la hauteur d'environ 20 toises. Bientôt après un coup de vent d'O. enleva cette vapeur fumeuse , & la dirigea vers l'E.

(1) A 700 toises à l'O. de Justiniac , & à 900 tois. au S. de Marliac.

Elle parcourut dans cet état une centaine de toises assez lentement & sans aucun signe sensible de feu. Son élévation au-dessus de la surface du terrain, fut estimée à 10 toises; & l'on remarqua que l'inégalité du sol (1) lui donnoit un mouvement d'ascension.

Parvenue à une petite hauteur (2), cette vapeur fuméeuse s'abaissa, & rapprochant ses extrémités du centre, elle prit une forme ronde, & continua de planer lentement, mais à la distance de deux toises seulement de la surface de la terre.

Là, ce météore parut stationnaire, & changea de couleur. Le centre devint d'un bleu mêlé de pourpre, d'où l'on voyoit très-distinctement partir des étincelles: ses extrémités étoient d'un gris pommelé tirant sur le noir. On évalua sa surface apparente à 10 toises, tant en hauteur qu'en largeur.

Environ deux minutes après, cette couleur bleue & pourprée du centre, se métamorphosa, tout-à-coup, en un disque enflammé de cinq pieds de diamètre (3). Alors il rétrograda en bondissant; & tournoyant sur lui-même, il lançoit des feux en forme de serpenteaux, dont les uns étoient dirigés dans les airs, & les autres vers la terre. On entendoit en même-temps un bruit sourd, semblable à celui du tonnerre peu éloigné.

Ce météore, ou espèce de trombe de terre, s'arrêta encore un moment sur le bord du ruisseau de la Jade (4), avec une diminution très-sensible dans son foyer: puis retournant de nouveau sur ses pas, l'espace de 30 toi-

(1) Coupé de vallons & de côteaux.

(2) A. 600 toises E. N. E. du lieu de son départ, & 400 toises S. $\frac{1}{2}$ S. E. de Marliac.

(3) On le comparoit à une roue de charrette.

(4) A. 500 toises NNE. du lieu de son départ.

ses , il se dissipa par un éclat de tonnerre & un coup de vent qui cassa les branches de quelques pruniers , & enleva un tas considérable de fagots qu'il dispersa fort au loin.

Ainsi se termina ce phénomène , sans occasionner des dommages considérables. Un espace de terrain de 8 à 10 toises fut plus ou moins desséché , en raison de l'inégalité de ses mouvemens & de sa proximité de la terre , lors de son passage. Mais il brûla quelques pâturages , & particulièrement un champ de fèves. On y appercevoit , quinze jours après encore , des traces sensibles d'incendie.

La frayeur & l'épouvante des Paysans furent générales : quelques-uns croyoient voir des animaux menaçans dans ce corps enflammé.

Au reste , cette espece de trombe fut locale : l'espace qu'elle parcourut , & celui où tomba la pluie qui le précéda , n'excéderent pas une demi - lieue de circonférence.



D I S S E R T A T I O N

S U R C E T T E Q U E S T I O N :

*Démofthene a-t-il reçu en présent d'Harpalus vingt talents
& une coupe d'or?*

P A R M. G E Z.

Lue le 2^e
Août 1786.

JE ne viens pas, en aveugle & superstitieux adorateur du Dieu de l'Eloquence, baïser en tremblant les pieds de sa statue. Un autre dessein m'amene; c'est celui d'éclaircir un fait important, qui intéresse, & qui a compromis aux yeux des peuples éclairés, la réputation d'un grand Orateur, & tout à la fois d'un grand Homme d'Etat, de Démofthene.

Plutarque est, je pense, le premier Historien qui a écrit, du style le plus affirmatif, que Démofthene s'étoit laissé corrompre par Harpalus, en recevant de lui une coupe d'or avec vingt talents, & qui a le plus accrédité cette accusation, non-seulement par le ton de confiance & de naïveté dont il la raconte, mais encore par les particularités piquantes dont il l'accompagne. Après lui la foule des Historiens, des Littérateurs & des Savans (1) l'a cru sur sa parole, & les Traducteurs de Démofthene,

(1) Rollin entr'autres, dans son Histoire ancienne, & les Encyclopédistes d'Yverdon, sous le mot *Démofthene*.

ses Panégyristes même (1) n'ont pas osé le contredire ouvertement, tant l'autorité du sage Philosophe de Chéronée a eu d'empire sur leur esprit & sur leur jugement !

Je conviendrais sans doute que Plutarque avoit de grands droits à leur croyance ; mais la vérité en avoit de plus grands encore : & quelque recommandable que soit ce Philosophe par les portraits qu'il nous a laissés des Personnages illustres de la Grece & de Rome ; quelque imposante que soit sa maniere simple de les peindre par les faits, & la grâce enchanteresse avec laquelle il descend dans les plus petits détails, sa crédulité a trouvé quelquefois des censeurs (2), & quelquefois la critique inexorable s'est exercée à relever ses erreurs & ses bévues :

Au surplus, en voyageant dans la Grece, quelques siècles après la mort des Personnages dont il nous retraçoit la vie, il a été réduit à recueillir les bruits populaires qui s'étoient altérés en passant de bouche en bouche ; & il ne s'est pas assez attaché à démêler le vrai du faux, & à ne nous transmettre enfin que ce qui portoit l'empreinte & le caractère ineffaçables de la vérité.

On en jugera par le trait suivant qui m'occupe aujourd'hui. Je vais me servir, pour le soumettre à un examen réfléchi & le combattre, de la traduction du bon Amyot, qui, dans son style vieilli, mais naïf, a bien des grâces, & a toujours des charmes pour les vrais Littérateurs.

(1) Tourreil, dans une de ses belles Préfaces, & l'Abbé Auger, dans son Sommaire de la Harangue de Dinarque.

(2) Tableau des Révolutions de la Littérature ancienne & moderne, par M. l'Abbé le Cournaud, ch. 1, de la Grece. « Il n'a manqué, dit-il à cet Auteur, que de mieux écrire & d'être un peu moins crédule. »

« Harpalus s'en étant fui du service d'Alexandre ,
» s'étant donc venu jeter entre les bras du peuple Athé-
» nien avec son or , son argent & ses galeres , les autres
» Orateurs haletans après l'or & l'argent qu'il avoit
» apporté , commencerent incontinent à parler pour
» lui , & à conseiller au peuple de le recevoir , & de
» donner sûreté à un pauvre suppliant qui étoit recouru
» à eux avec franchise. Mais Démosthene conseilla pre-
» mierement de le chasser hors la Ville....

» Mais quelques jours après , comme on faisoit in-
» ventaire de ses biens , Harpalus voyant qu'il prenoit
» plaisir à regarder une coupe du Roi , & alloit consi-
» dérant fort curieusement le tout , la façon & l'ouvrage
» qu'il y avoit dessus , il lui fit sous-peser à lui-même ,
» pour lui faire estimer à combien elle pesoit. Démos-
» thene l'ayant sous-pesée , s'émerveilla du poids qui
» étoit grand , & demanda combien de poids elle em-
» portoit ; & Harpalus , en se riant , lui répondit , elle
» t'emportera vingt talents ; & fitôt que la nuit fut ve-
» nue , lui envoya la coupe avec les vingt talents ; car
» cet Harpalus étoit homme avisé , qui connut bien in-
» continent au visage de Démosthene qu'il aimoit l'ar-
» gent.... , aussi ne résista-t-il point ; ainsi , étant abattu
» par ce présent , ni plus ni moins que s'il avoit reçu
» garnison en son logis , se rangea tout aussi-tôt du côté
» d'Harpalus.... »

Amyot , d'après Plutarque , raconte ensuite que le len-
demain matin Démosthene parut , la tête enveloppée de
linge , devant le peuple assemblé pour délibérer sur l'af-
faire d'Harpalus ; qu'il fut requis de parler , & qu'il re-
fusa , en prétextant une incommodité ; refus qui lui va-
lut bien des brocards de l'Assemblée ; que le peuple

instruit des présens que plusieurs de ses Orateurs avoient reçus d'Harpalus, chassa ce transfuge, dans la crainte qu'Alexandre ne demandât compte à la République de l'or & de l'argent que des Orateurs s'étoient partagé.

Après quoi il continue ainsi : « on alla chercher & » fouiller par toutes leurs maisons, excepté celle de » Calicès, en la maison duquel ils ne voulurent pas » qu'on allât rien remuer, parce qu'il étoit nouvelle- » ment marié.... ; & Démosthène voulant montrer » qu'il ne s'en sentoît pas coupable, mit en avant un » Décret que la Cour d'Aréopage prît la connoissance » de ce fait, & qu'elle punit ceux qui s'étoient mépris » en cet endroit ; & de fait, se présenta en jugement, » mais il fut l'un des premiers que la Cour condamna » en l'amende de 50 talents ; & à faute de paiement fut » pris au corps & mis en prison, d'où il s'évada (1).

Voilà ce que dit Plutarque de ce trait d'histoire, qu'il circonstancie avec tant de soin dans ce passage. Si je l'ai rapporté au long, j'ai cru qu'il le falloit pour ne pas l'affoiblir, & d'une autre part pour convaincre tout homme impartial de toute la fausseté des faits qui ont servi de fondement à l'accusation dirigée contre Démosthène, & au récit de l'Historien Philosophe.

Premièrement, quant à la *coupe d'or*, nous ne trouvons rien dans la harangue de Dinarque contre Démosthène qui aie trait à ce meuble précieux, ni qui prouve qu'il en aie provoqué l'envoi. M. l'Abbé Auger nous a enrichis de la traduction de son discours, & dans aucun endroit Dinarque ne relève ce fait, ne le reproche à Démosthène ; il n'en parle même pas. Lorsqu'il prit

(1) Vie des Hommes Illustres, &c. de Plutarque, traduction d'Amyot, édition de Paris, in-folio, 1579, page 500.

la tribune aux harangues , Démosthene avoit déjà lui-même sollicité un Décret de l'Aréopage , pour qu'il informât contre les Orateurs qui s'étoient laissé corrompre par Harpalus ; & déjà l'Aréopage avoit restreint tous les chefs d'accusation contre Démosthene , à celui-ci , qu'il avoit reçu *vingt talents de la main d'Harpalus*.

Aussi Dinarque , en lui rétorquant ce Décret , en reproduisant dans cette cause particulière toutes les calomnies qu'Echines avoit entassées , mais en vain , pour lui arracher la fameuse couronne que lui avoit décerné le peuple sur le Décret de Ctésiphon , en se rejetant sans cesse sur sa conduite passée , en scrutant enfin de nouveau toutes les parties de ses divers ministères , ne lui objecte , touchant sa conduite avec Harpalus , sinon qu'il en a reçu vingt talents ; & par plusieurs fois il revient à ce fait unique , il l'article formellement , & se tait toujours sur la *coupe d'or* reçue en présent de ce transfuge. Or , un tel adversaire , qui sembloit transporté de l'esprit d'Echines & de toute sa rage , auroit-il passé sous silence ce trait aggravant de corruption ? N'auroit-il pas été au moins le sujet de ses plus amères railleries ?

Dans quelle source Plutarque avoit-il donc puisé ce qu'il nous raconte à cet égard de la vie de Démosthene ? Je l'ai déjà dit ; il avoit recueilli sur ce point comme sur tant d'autres , les bruits populaires répandus dans un coin de la Grece ; & ce qui le prouve sans réplique , c'est que non-seulement il ne fait pas mention de la harangue de Dinarque , qui nous est toutefois parvenue , mais même il ne le nomme pas , quoiqu'il soit certain que ce fût lui qui par son discours véhément souleva , irrita le peuple contre Démosthene , & l'enflamma au point qu'il

le fit punir d'une amende, sans que Démosthène eût pu se faire entendre.

On me dira peut-être, qu'importe que Démosthène n'ait point été accusé ni convaincu d'avoir reçu *la coupe d'or* ! n'a-t-il pas accepté les vingt talents ? L'Aréopage ne l'a-t-il pas déferé au peuple pour ce fait particulier ? n'a-t-il pas enfin été condamné en une amende comme convaincu de corruption ?

Il est vrai que sous ce rapport l'accusation est certaine, & qu'elle a été intentée ; mais c'est d'abord avoir fait un premier pas vers la vérité, compromise trop légèrement par Plutarque, que d'avoir prouvé qu'elle ne frappoit, cette accusation, que sur l'envoi *de vingt talents* ; c'est en faire un second que de parvenir à savoir que si Démosthène fut puni par un Jugement, il n'avoit point été entendu. Or, indépendamment que Rollin, dans son Histoire Ancienne, est forcé de convenir d'ailleurs *que le peuple irrité voulut à peine entendre sa justification*, tout d'ailleurs concourt à nous convaincre qu'il ne fut nullement entendu. Plutarque, en effet, n'eût pas manqué de nous parler de la défense de ce grand Homme : & sans doute que nous posséderions ce chef-d'œuvre avec tous ceux qui sont sortis de sa plume ; car le temps les a tous respectés, comme pour nous consoler, par ce vrai modèle du beau dans le genre oratoire, de la perte de tant d'autres productions du génie.

Nous avons d'ailleurs plusieurs Lettres que ce grand Homme écrivit du lieu de son exil au Sénat & au peuple d'Athènes, où, en leur demandant son rappel, il ne craignoit pas de taxer de *précipitation* & d'*injustice* le jugement rendu contre lui ; ce qui sans doute n'étoit pas bien propre à lui gagner les esprits, & ce qui prouve

néanmoins que l'ascendant de son innocence l'emportoit sur le danger d'irriter les Athéniens, & sur le désir de revoir sa Patrie.

Dans la seconde de ces Lettres, j'emprunte ici le secours de la traduction Latine de Wolfius, comme écrite dans une langue qui est devenue plus familière que la langue grecque, & qui est la plus fidelle interprete; il dit : *neque enim ego vel Harpali amicus fui, vel propter priora mea acta in Republicâ poenas dare debeo, cum & ea quorum accusabar, probata non sint, & ex omnibus de Harpali factis, Decretis, sola ea quæ ego egi, civitatem omni crimine liberarint.*

Dans la quatrième, il revient à la même idée & au même déni, *neque enim ab Harpalo aliquid accepisse ostenditis; nam neque convictus sum, nec accepi;* & quoique, ni le témoignage que rend dans sa propre cause le trop malheureux Démosthène, ni le reproche qu'il fait de la sorte aux Athéniens, ne soient pas décisifs & convaincans, ils ne laissent pas d'être du plus grand poids dans une circonstance où il avoit tant d'intérêt à obtenir son rappel.

Mais on n'est pas réduit ici à de simples argumens. Pausanias nous fournit une preuve écrite qui les rend décisifs. Il nous apprend dans ses voyages de la Grece, dont l'Abbé Gedoyne nous a donné une excellente traduction, que Démosthène avoit été reconnu innocent du crime de corruption. De sorte qu'il n'est pas plus vrai qu'il ait reçu les vingt talents, que la coupe d'or, & qu'il ait ainsi vendu son silence à Harpalus.

Écoutons-le, ou son Traducteur, qu'on ne soupçonnera pas de l'avoir mal rendu. Il est aussi essentiel de rapporter ici ses propres expressions, qu'il l'étoit plus

haut de transcrire Plutarque. Je les emprunte du livre second qui comprend son voyage de Corinthe (1).

« Quoi qu'il en soit , dit-il , vous pourrez voir à
 » Calaurée un temple de Neptune , qui est très-célebre ,
 » & dont la Prêtresse est une vierge qui ne quitte son
 » ministère que quand elle veut se marier. Dans le Par-
 » vis de ce temple on vous montrera le tombeau de
 » Démosthène. Le sort a fait voir en la personne de
 » ce grand Homme , & long-temps auparavant en celle
 » d'Homère , combien il est injuste envers le mérite &
 » la vertu. Quant à Démosthène , le sort le persécuta
 » sur le penchant de son âge à un tel point , qu'après
 » lui avoir fait endurer la peine de l'exil , il le mit en-
 » core dans la nécessité d'abrégier ses jours. Son inno-
 » cence a été suffisamment *prouvée par lui-même & par*
 » *le témoignage des autres. On fait qu'il ne se laissa point*
 » corrompre par l'or & l'argent *qu'Harpalus* avoit ap-
 » porté d'Asie ; mais il ne sera pourtant pas hors de pro-
 » pos de dire ici quelle suite eût cette affaire. Harpalus
 » s'étant sauvé d'Athènes , passa en Crète , où , peu de
 » temps après son arrivée , il fut tué par ses propres
 » Domestiques : d'autres disent que Pausanias , Macé-
 » donien de nation , lui dressa des embûches où il périt.
 » Ce qui *est certain* , c'est que Philoxène , autre Macé-
 » donien , qui vouloit obliger les Athéniens à lui li-
 » vrer Harpalus , prit d'ailleurs son Intendant comme
 » il s'enfuyoit à Rhodes. Quand il l'eut en sa puis-
 » sance , il le fit appliquer à la question , pour savoir
 » de lui tous ceux qui avoient pris *de l'argent d'Harpa-*
 » *lus*. Après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre

(1) Pag. 231 & 232 de l'édition de Paris,

» qui contenoit le nom de tous ces traîtres , & la somme
 » que chacun avoit touchée ; Dans cette lettre il n'étoit
 » fait aucune mention de *Démofthene* , quoiqu'*Alexan-*
 » dre le haït mortellement , & que *Philoxene* fût son
 » ennemi particulier. C'est donc avec justice que dans
 » plusieurs autres endroits de la Grece , & sur-tout à
 » Calaurée , on a depuis rendu de grands honneurs à
 » cet illustre malheureux. »

Cette assertion , comme on le voit , tranche avec celle de *Plutarque* ; & elle a pour garant une lettre dont l'existence pouvoit être aussi facilement rappelée des Grecs , qu'être contestée , si elle n'eût pas été certaine , lorsque *Pausanias* voyageoit dans les environs de *Corinthe* ; lettre d'un grand poids , puisque *Philoxene* y nommoit tous les traîtres que *l'or d'Harpalus* avoit servi à corrompre , & qu'il y spécifioit la somme que chacun d'eux avoit reçu , sans faire mention ni de *Démofthene* , ni des vingt talents qu'on lui attribuoit d'avoir acceptés ; lettre d'autant plus décisive , que ce *Philoxene* étoit animé contre lui d'une inimitié particuliere , & que d'ailleurs , comme *Macédonien* & sujet d'*Alexandre* , il devoit , à l'exemple de son Maître , haïr ce fier *Républicain* , qui en tant d'occasions l'avoit traversé lui & *Philippe* son pere , dans leurs projets d'abaissement & de conquête de la Grece.

J'avouerai ici , si l'on veut , que *Pausanias* ne rapporte pas la lettre de *Philoxene* , mais il la certifie en ces mots : *ce qu'il y a de certain* , dit-il , c'est que *Philoxene* prit dumoins l'Intendant d'*Harpalus* , & le fit appliquer à la question ; après quoi il écrivit , &c. Un témoignage ainsi conçu l'emporte sur l'imputation faite à *Démofthene* par *Plutarque* , qui n'a d'autre garant
 que

que sa propre autorité. Et quelle autorité d'ailleurs !
 Difons-le sans hésiter ; dans la circonstance présente ,
 elle ne peut pas même être balancée avec celle de Pau-
 sanias. Comme Voyageurs, ils peuvent sans doute tous
 les deux être comparés. L'un & l'autre ont vu ou en-
 tendu ce qu'ils nous racontent, ou ce qu'ils décrivent ;
 l'un & l'autre ont parcouru la Grece dans le même
 siècle , & à peu-près dans le même temps ; car celui-ci
 n'avoit devancé celui-là dans ses voyages, que de quel-
 ques années , & Démosthene étoit mort quatre siècles
 & demi auparavant.

Comme Historiens & Ecrivains, ils étoient tous les
 deux plus judicieux que crédules ; mais ici Pausanias a
 tout l'avantage sur Plutarque, parce qu'il ne raconte
 rien qui soit contredit par l'Histoire, & qui soit in-
 compatible avec une accusation & une condamnation
 hasardées. Son récit n'est entremêlé d'aucun fait qui
 ait été reconnu faux ; au lieu que Plutarque, sur plu-
 sieurs faits importans, en avance un, *celui de la coupe*
d'or, qui a été rejeté par l'universalité des Auteurs, &
 qui est contraire aux termes de l'accusation de l'Aréo-
 page & à la harangue de Dinarque. A l'égard d'un se-
 cond, il se contrarie lui-même ; il dit dans la vie de
 Démosthene, qu'il fut accusé d'avoir reçu *vingt talents* ;
 & dans celle *des dix Orateurs illustres*, il parle de *trente*.
 Sur un troisième, relatif au jugement, il varie tout de
 même & se contredit ; car dans la vie particulière de
 cet Orateur, il affirme qu'il fut condamné en une amen-
 de, pour laquelle il fut pris au corps & conduit en pri-
 son, d'où il s'évada ; dans l'autre, il est incertain s'il ne
 s'exila pas lui-même, avant d'être condamné, ou
 après.

Que reste-t-il donc de vrai dans ce que nous raconte Plutarque du crime de corruption dont il charge Démosthène ? Qu'il en fut accusé , & qu'il fut condamné en une amende. Mais une accusation ne constitue pas le crime , & le jugement n'en est pas toujours la preuve. Combien d'innocens accusés & condamnés à tort ! Sans sortir d'Athènes , le Divin Socrate , & le vertueux Aristides ne subirent-ils pas des condamnations horriblement injustes ? Cependant qui est-ce qui doute aujourd'hui de la vertu & de l'innocence de ces deux personnages les plus respectables peut-être de l'Antiquité ? La Philosophie , d'accord avec les Grecs qui leur survécurent , ne les a-t-elle pas complètement vengés de l'injustice de leurs Juges ? N'a-t-elle pas couvert d'infamie les Melitus , les Anitus ?

Si Plutarque , d'ailleurs , eût rapproché du jugement rendu contre Démosthène , les incidens qui le précéderent , les actions de ce grand Homme , & les traits distinctifs de son caractère , ce rapprochement & ses procédés l'eussent conduit à d'autres résultats & à une autre conclusion. Il eût dit : Démosthène avoit requis lui-même qu'il fût informé contre les Orateurs qui s'étoient vendus à Harpalus ; cette conduite n'annonçoit pas un homme coupable , & qui craignît les éclaircissemens. On avoit déterminé qu'il seroit fait des recherches dans les maisons des Orateurs soupçonnés du crime de corruption , & ces recherches furent faites dans la vue d'y découvrir l'argent & les effets d'Harpalus ; mais on ignore quelle en fut la suite : la Tradition est muette sur ce point. Ainsi le corps du délit n'est pas suffisamment constaté , sur-tout par rapport à Démosthène , chez qui l'on auroit dû trouver *la coupe*

d'or, s'il eût été vrai qu'il l'eût reçu. Enfin ce grand Homme n'a pas été même entendu ; comment donc pourroit-on dire qu'il ait été justement condamné ?

A quel âge au surplus a-t-il été accusé ? Il étoit parvenu à sa cinquantième année. Jusqu'alors il avoit été incorruptible, au jugement de presque tous les Historiens & les Savans. Change-t-on de mœurs & d'habitudes dans un âge si près de la vieillesse ? Qu'Echine & Dinarque l'inculpent dans leurs harangues d'être *avare*, & d'avoir puisé cent cinquante talents d'or dans les trésors du Roi de Perse, ou d'Alexandre ; une telle inculpation étoit digne de ses deux ennemis. Mais Plutarque qui affirme que Démosthène aimoit l'argent, & qu'il avoit montré une ame vénale à l'arrivée d'Harpalus, ne devoit pas être leur écho. Le temps étoit venu de remarquer, ce que Dinarque n'avoit pas prévu, que Démosthène riche, selon lui, de cent cinquante talents des seuls bienfaits de Darius ou d'Alexandre, feroit hors d'état sous peu de jours, d'en payer cinquante pour l'amende à laquelle il venoit d'être condamné.

Il pouvoit savoir à l'égard d'Echine, que lorsqu'il fut puni envers Démosthène de toutes ses calomnies atroces, par la peine de l'exil, & qu'il sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène le suivit, la bourse à la main, & l'obligea d'accepter une offre & une consolation inattendues. Sur quoi Echine s'écria : *comment ne regretterois-je pas une Patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de trouver ailleurs des amis qui lui ressemblent !*

Athènes avoit éprouvé la générosité de Démosthène : ses murs avoient été réparés à ses dépens, & la

couronne que lui fit décerner Ctesiphon, en fut (1) le prix. D'une autre, part Philippe, arrêté dans ses conquêtes par l'éloquence vigoureuse de ce Républicain indomptable, avoit reconnu lui-même son incorruptible probité. Laissons, disoit-il à Parménion, qui lui paroïssoit indigné d'une des harangues de cet Orateur, « *laissons-le parler librement contre nous, puisqu'il est le seul des Gouverneurs de la Grece, qui ne soit pas à nos gages.* J'aimerois pourtant mieux qu'il y fût qu'aucun autre, car il arme, lui, sur terre & sur mer contre moi, déconcerte mes projets; & détruit mes entreprises, tandis que les autres épuisent mes trésors & mes richesses (2). »

Durant son exil, il n'a pas perdu de vue sa Patrie, quoique sa Patrie l'ait payé d'ingratitude. Il exerce son éloquence contre le Vainqueur de l'Asie; il lui suscite Léosthene son Disciple. Alexandre meurt; & aussitôt ce généreux Républicain se joint aux Ambassadeurs d'Athenes, pour soulever contre Antipater les Etoiliens, les Illiriens, les Thraces & les autres Peuples réduits sous le joug du Vainqueur. Effrayé d'apprendre qu'Athenes enfin, reconnaissante & désaveuglée, l'a rappelé de son exil, qu'elle l'a reçu dans son sein comme son libérateur, il demande qu'il lui soit *livré avec dix autres Orateurs*; & c'est alors que pour se dérober à ses poursuites, Démosthene se retire à Calaurée dans le Temple de Neptune; c'est là qu'investi par les Gardes qui le pressent de se fier à la clémence de leur Maître, il répond fierement: *non, il ne sera pas dit que*

(1) *Cicero de op. genere Orator*; Turreil, dans son Sommaire des Harangues d'Echine & de Démosthene sur la Couronne.

(2) *Lucius de vita Demosthenis.*

Démofthene doit rien au Tyran de sa Patrie. Laisse-moi un instant , ajoute-t-il , me retirer dans le fond du Temple. Les Gardes le laissent ; il avale du poison , & quand il est assuré de l'effet ; il avance mourant vers Archias , & lui dit : *amene ce corps à ton Maître , car pour Démofthene tu ne l'ameneras point* (1).

Tant de traits de générosité & d'actions d'un véritable héroïsme , que Plutarque auroit pu recueillir & balancer avec les motifs qui l'ont déterminé dans son sentiment , ne sont pas , tant s'en faut , d'une ame vénale & corrompue. J'ose dire au contraire , que réunis avec les autres faits que j'ai ramenés plus haut , ils forment un corps de preuves si fort liées ensemble , si victorieuses , qu'il est impossible de ne pas en conclure que *Démofthene* , irréprochable au milieu de la dépravation générale des mœurs d'Athènes , est mort innocent du crime de corruption dans lequel on veut qu'Harpalus l'ait engagé. Voilà ce que je pense de bonne foi ; qu'on daigne me redresser si je me trompe. Mais qu'on se souvienne auparavant qu'il en est des hommes de génie , qu'on accuse légèrement d'improbité , tout comme de ceux qu'on accuse légèrement d'irréligion. La religion & la vertu y perdent de leur crédit & de leur ascendant ; elles y perdent des soutiens , & elles ne passent plus que pour être l'apanage des esprits foibles & des ames sans énergie.

(1) Préface Historique de second volume des Œuvres de M. de Tournell , Page 122 & 123.

L A C T A T I O N

SURVENUE A UNE FEMME AGÉE DE 75 ANS.

PAR M. MASARS.

ON trouve dans plusieurs Auteurs, des exemples de lactations surannées, ou qui semblent sortir de l'ordre de la nature. Héers parle de la lactation d'une veuve âgée de 50 ans; Hofstman, d'une nourrice de 60; les Transactions Philosophiques, d'une femme qui, à l'âge de 68 ans, nourrit deux jumeaux; Diemenbroëck, d'une veuve de 80 années, qui donnoit à téter à son petit-fils. Il n'est pas rare de voir filtrer le lait d'un sein virginal, de celui de femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, de mâles même parvenus à l'âge adulte. Les papiers publics du commencement de 1785 ont raconté comme un phénomène extraordinaire, qu'un chat nouvellement sévré, avoit, par sa sucion, provoqué une lactation si abondante dans les mamelles d'une chienne de 14 mois, qu'elle en laissoit des traces dans les appartemens.

Le fait que décrit M. Masars, n'est pas moins surprenant. La femme Cabanes, veuve d'un Laboureur du petit hameau du Mas-d'Azaïs, Paroisse de Briols, près du pont de Camarés (1), petite Ville du Rouergue, âgée

(1) Cette petite Ville est connue par ses eaux minérales acidules, & par la supériorité de ses grives, dont César parle dans ses Commentaires, sous le nom d'*aves Camarenses*. Camarés est dans le District de Saint-Affrique, Département de l'Aveyron.

de 75 ans, venoit de perdre sa belle-fille, dans une attaque d'épilepsie. A la douleur de cette perte se joignoit celle de ne pouvoir pas substantier un enfant de six mois, son petit-fils. Elle avoit fait avertir une nourrice, qui ne pouvoit se rendre auprès d'elle que dans quelques jours. Dans cet intervalle, l'enfant souffroit ; sa grand-mere ne suspendoit ses cris pour quelques instans, qu'en lui faisant avaler quelques cuillerées de lait de vache. Les pleurs, les agitations de l'enfant, la lassitude, l'embarras de la grand-mere lui suggérèrent un moyen singulier de tromper sa faim. Après avoir bien fermé les fenêtres de sa chambre, elle se couche, met l'enfant dans son lit, & lui donne son sein flétri & desséché : l'obscurité favorise sa ruse, toute grossiere qu'elle lui paroît. Le besoin s'attache à tout ; l'enfant saisit le mamelon, presse ce sein ridé, le tiraille, le suce, le tourmente, & à force de tentatives, souvent interrompues par le dépit d'une sucion inutile & pénible, parvient enfin à extraire quelques gouttes de lait.

Satisfait du peu qu'il a obtenu, l'enfant s'endort. A son réveil l'impulsion de la faim renaissante lui fait tenter de nouveaux essais ; le lait devient plus abondant ; l'avidité de l'enfant s'accroît par le succès, & la persévérance de la sucion finit par établir une telle sécrétion de lait, qu'au bout de quelques jours la vieille grand-mere fut en état d'allaiter son nourrisson sans le secours d'aucun lait étranger.

Tous ces faits ont été attestés avec des détails encore plus circonstanciés, à M. Mafars, par les parens, par les voisins de la veuve Cabanes, & par la nourrice même qui avoit été mandée, & qui arriva lorsque la lactation eut été établie. La veuve d'Antoine-Jean du Maz-Deja, son

amie, attesta à M. Mafars qu'elle avoit vu le sein de la vieille grand-mere très-arrondi, & n'ayant d'autres flétriffures que les lignes blanches imprimées par le temps, qui avoient pris la place des rides. Cette femme ajoutoit que le lait jaillissoit par intervalles, à fil non interrompu, de la mamelle opposée à celle que l'enfant suçoit, & qu'elle éprouvoit lors de la fucion, dans tout le corps du mamelon, cette sensation douce & ce chatouillement agréable que la nature attache au bienfait de l'allaitement.

- Le lait de la veuve Cabanes fut presque le seul aliment que reçut son petit-fils, jusques à l'âge de 28 mois, se portant beaucoup mieux que lorsqu'il suçoit le lait épileptique de sa mere. Sa nourrice, qui touchoit à la décrépitude, avoit acquis de nouvelles forces ; à mesure que son nourrisson grandit, elle le forma aux travaux de la Campagne ; il devint robuste, & au bout de quelques années, il le disputoit en force & en légèreté aux Laboureurs les plus vigoureux : il étoit bien fait & bien constitué. A l'âge de 18 ans, il quitta la charrue & s'enrôla. On n'en a plus eu aucune nouvelle depuis cette époque. Quant à la veuve Cabanes, elle étoit morte plus qu'octogénaire.



O B S E R V A T I O N S

SUR DIFFÉRENS OBJETS.

 PAR M. RIGAL, *Correspondant.*

DANS le grand nombre d'observations également intéressantes envoyées par M. Rigal, deux ont principalement fixé l'attention de l'Académie. L'une concernant une fille de onze ans : son estomac se gonflait par intervalles ; elle se trouvoit mal tous les jours , tomboit sans connoissance , sans mouvement , dans un assoupissement semblable à la mort , qui duroit une heure & demie ou deux heures. Dans l'intervalle de ces attaques , elle éprouvoit une faim canine , mangeoit beaucoup , & rien ne lui profitoit.

Lorsque M. Rigal fut appelé , il l'a trouva dans son état de léthargie. Il ouvrit les paupières de la malade , & elles restèrent ouvertes ; il ouvrit sa bouche , & après avoir resté béante environ dix minutes , elle se referma insensiblement d'elle-même. Ses bras , sa tête & généralement tous ses membres prenoient toutes les positions qu'il leur donnoit , & retomboient par leur propre poids , lorsqu'ils n'étoient pas soutenus , comme ceux d'un cadavre peu de temps après la mort. Le pouls étoit petit , dur & très-lent , & la respiration laborieuse. Il employa vainement les odeurs les plus fortes , l'alkali volatil , les substances les plus spiritueuses & les piquées

même d'une épingle en différentes parties de son corps. M. Rigal voyant qu'elle étoit insensible à tout , l'abandonna ; & après le terme ordinaire à son sommeil , elle revint d'elle-même très-fatiguée , & ne se souvenant de rien. M. Rigal jugeant que cet assoupissement étoit l'effet de l'affection des nerfs & du cerveau , & que le moyen d'obtenir une heureuse révolution , étoit d'ébranler la machine au moment où elle étoit prête à s'affaïsser , il épia & connut ce moment à un mal-aise qu'elle éprouva & à un nuage qui lui couvrit les yeux : il ordonna l'émétique à la dose de six grains sur une livre d'eau , dont il lui fit prendre moitié , & le reste quelques momens après. Ce remede produisit dans la malade des efforts violens , dont la commotion se fit sentir dans toutes les parties de son corps. L'attaque manqua & n'a pas eu lieu depuis. Cette jeune fille acquit de l'embonpoint & jouit encore d'une santé parfaite.

La seconde observation a pour objet un phénomène d'une autre espece : un Huissier de Gaillac en Albigeois , appelé Pelfort , âgé de 55 ans , étoit privé de la vue pendant le jour ; seulement , quand le temps étoit bien sombre , il jouissoit d'un peu de clarté ; mais pendant la nuit il avoit la faculté de voir si parfaitement , qu'à dix ou douze pas il distinguoit de très-petits objets. M. Rigal , à qui cet homme fut amené , lui trouva les yeux rouges & larmoyans , les trous des pupilles si rétrécis , qu'ils n'auroient pu donner passage au stylet le plus fin ; la suite de cet examen fut remise après la chute du jour. A cette époque , le malade vint seul & sans guide. M. Rigal trouva le trou des pupilles fort dilaté. Quoique l'appartement ne fût point éclairé , Pelfort reconnut dans cette obscurité tous les meubles & tou_t

ce qu'il renfermoit. On alluma une bougie , les pupilles se resserrèrent , & le malade ne vit que très-confusément. On en alluma une seconde qu'on plaça vis-à-vis de Pelfort , le trou des pupilles se referma , & il ne vit plus rien.

M. Rigal crut qu'il suffiroit pour rétablir l'ordre naturel , d'adoucir la masse générale des humeurs , d'extraire au-dehors celles qu'il supposoit être la cause du mal. Les bouillons rafraichissans , le petit lait , les fumigations adoucissantes & résolutives , & un seton à la nuque , furent employés , mais sans aucun succès. Il couvrit d'un bandeau les yeux du malade , afin que la lumière ne portant pas sur ces organes , & que les pupilles n'étant point agacées par son éclat , reprissent , sans être dérangées , leurs fonctions ordinaires. Après un mois entier , le bandeau ayant été ôté , le malade voyoit assez bien pendant le jour & presque point pendant la nuit ; mais lorsqu'il avoit resté quelque temps au grand jour , sa vue s'obscurcissoit. Alors M. Rigal , à ce premier bandeau en substitua un autre d'une gaze en douze doubles , & tous les quatre ou cinq jours il dédoubloit le bandeau d'un pli jusques au dernier , accoutumant insensiblement les yeux du malade à la lumière. Ce moyen ingénieux lui réussit si parfaitement , que le sieur Pelfort lit , écrit & exerce les fonctions de son état avec la même facilité qu'avant sa maladie.



M É M O I R E

*Sur un coup de Tonnerre qui a éclaté dans l'Eglise de
St. Nicolas de Toulouse, au Faubourg St.-Cyprien.*

PAR M. l'Abbé MARTIN.

Lu le 29
Mai 1788.

ON ne peut plus s'attendre avec quelque fondement que les phénomènes de la Foudre si souvent renouvelés & toujours observés avec l'intérêt qu'inspirent aux hommes les mouvemens violents de la nature, présentent encore quelque grand effet qui ait échappé jusqu'à nos jours à l'œil attentif de l'Observateur. D'ailleurs, depuis qu'avec un simple appareil électrique on est parvenu à reproduire à volonté ce redoutable météore, non-seulement la cause en a été connue, mais même ses effets les plus bizarres, dépouillés de la terreur qu'ils inspirent, ont été observés à loisir, murement approfondis & développés avec succès.

Cependant, parmi les singuliers effets de ce phénomène, il en est quelques-uns que les Physiciens désirent encore de voir constater par de nouvelles observations : il en est d'autres qu'ils cherchent à ramener à la cause générale par des explications plus naturelles & fondées sur des faits authentiques. C'est sous ces deux rapports que l'histoire du phénomène dont je vais parler, m'a paru mériter d'être conservée, & pouvoir ajouter quelque lumière à celles qu'on a déjà sur une des plus étonnantes opérations de la nature.

Ce fut le 17 Mars de l'année dernière, vers les cinq

heures du soir, qu'arriva le fait dont il est question ici. L'orage se forma du côté de l'ouest, & s'annonça d'abord par de foibles éclats de tonnerre ; mais bientôt après, & avant que la pluie commençât à tomber, une vive explosion se fit entendre, & les dégâts de la foudre se manifestèrent sur le clocher & dans l'intérieur de l'Eglise de Saint-Nicolas de cette Ville. J'en fus averti le soir même un peu tard, & le lendemain bon matin, je me transportai sur les lieux pour observer & constater les faits.

J'appris d'abord que le nommé Bierre, Plâtrier, qui travailloit sur la voûte de la Chapelle du Purgatoire, voisine de la porte de l'Eglise, avoit été maltraité par la foudre. J'allai chez lui, & le trouvai dans son lit se ressentant encore des suites de son accident. Il me raconta, que, forcé de quitter son travail par l'obscurité qu'amenoit l'orage, il alloit descendre de dessus la voûte de la Chapelle, lorsque se présentant à l'ouverture, il fut repoussé au loin & étendu sans connoissance ; que bientôt des gens du dehors étant accourus, il reprit ses sens, & ne sentit d'autre mal qu'un engourdissement à la main & au bras gauche, sur lequel il lui restoit encore une tache livide, qui s'étendoit depuis le coude jusqu'au haut de l'épaule : il ajouta qu'en recouvrant ses sens, il ne pouvoit imaginer quelle avoit été la cause de son accident, parce qu'il n'avoit ni vu l'éclair ni entendu le coup de tonnerre qui l'avoit frappé. Un homme & une femme à qui je parlai, m'assurèrent s'être trouvés dans le vestibule de l'Eglise au moment de l'explosion, & avoir vu l'éclair passer à deux pas devant eux sans en être atteints. Du reste, ces deux personnes crurent l'avoir vu entrer par la porte de l'Eglise.

L'intérieur du bâtiment ne me présenta d'abord aucun dégât notable. Ni le Sacristain, ni les Prêtres qui desservent cette Eglise, ne s'étoient aperçus qu'aucune dorure eût été enlevée, ni qu'aucun dommage eût été causé, ou dans le Chœur, ou dans les Chapelles : tout l'effort de la foudre se dirigea vers le mur de face qui termine le fond de l'Eglise. Une tringle en fer, placée à la hauteur de deux toises, la conduisit sur ce mur : elle en enleva le mortier dans une assez large traînée, qui du bout de la tringle s'élevoit jusqu'à un trou de boulin placé dans le voisinage, & qu'elle mit à découvert.

De là on ne voyoit plus de trace de la foudre jusqu'à la console sur laquelle repose l'orgue adossée à ce mur. Cette console présentait dans sa partie inférieure une fente de quatre ou cinq pouces de long & d'une médiocre largeur, de laquelle le plâtre avoit été enlevé. Dans l'intérieur de l'orgue, un grand nombre de fils de cuivre étoient hors de place, de petites planches mobiles rejetées en dehors, quelques tuyaux bouchés, d'autres déplacés & des jeux entiers totalement dérangés.

A dix pieds au-dessus du plancher de l'orgue, s'avance une grosse barre de fer par laquelle toute cette machine est assujettie au mur ; & c'est sur cette barre que se porta sur-tout la matière de la foudre. Du point de son insertion jusqu'à la hauteur de trois pieds, le mortier étoit enlevé sur le mur, dans une traînée profonde d'environ trois pouces de large ; une des premières briques, voisines de la barre, étoit écornée ; le fragment de près d'un pouce cube se voyoit encore en place ; & j'observai, comme une circonstance essentielle, qu'il étoit adhérent au mur par sa partie supérieure, quoique entr'ouvert & séparé de deux lignes du reste de la brique

dans sa partie inférieure. De là on ne voyoit d'autres traces de la foudre que celle qu'offroit du mortier enlevé sur la voûte dans une bande d'environ deux pieds & demi auprès d'un de ses soupiraux. J'allai visiter le dessus de la voûte à cet endroit , & n'y apperçus aucun effet de la matiere fulminante. Le Carrillonneur qui m'accompagnoit , me dit seulement qu'une brique mouvante qu'il me montra étoit auparavant placée sur le bord de ce soupirail , & qu'elle en avoit été chassée par l'explosion à la distance d'environ d'eux toises.

De l'orgue , la foudre passa à une petite cloche placée au-dessus , sur le mur latéral de l'Eglise , & saillante d'environ un pied ; elle suivit un fil de cuivre qui , partant de ladite cloche , entroit dans le clocher adossé à cette partie de l'Eglise. Ce fil de cuivre étoit soutenu par une grosse cheville de fer fichée dans une piece de bois qui traversoit le clocher. La foudre abattit le fil en le fondant dans deux endroits , elle détacha la cheville en enlevant un gros éclat de la piece de bois qui la soutenait , & lui communiqua une vertu magnétique assez forte & qui se conserve encore.

Au-dessus de cet endroit , il ne paroissoit dans le clocher aucune trace de la foudre jusqu'à l'étage où sont placées les cloches , & auquel elle parvint sans doute le long d'une corde qui descend jusqu'au rez de chaussée ; même à cet étage il ne me parut ni aucun dégât , ni la plus légère marque de fusion sur les cloches ; seulement une marche mobile d'un escalier en bois qui s'y trouve , fut rejetée hors de sa place & un gros éclat en fut enlevé. Il faut observer que cette marche n'étant appuyée que par ses extrémités & posée à plat sur deux liteaux cloués aux deux montans de l'escalier , ne put être déplacée que par une force dirigée de bas en haut.

C'est sur-tout contre la fleche du clocher que s'exerça le plus grand effort de la foudre : cette fleche est une pyramide assez basse, construite en bois & recouverte en-dehors de briques plates, sur lesquelles on a étendu une couche de ciment. La foudre, après avoir emporté ou fait éclater quelques-unes de ces briques, & les avoir rejetées au loin, avoit fait à la fleche une ouverture de trois pieds de long sur dix pouces dans sa plus grande largeur. Elle avoit ébranlé plusieurs autres faces de la pyramide, le ciment en avoit été enlevé & de longues lézardes paroissoient sur ses arêtes depuis le sommet jusqu'à la base. Une calotte en plomb qui termine la fleche, & sur laquelle s'élève une tringle de fer en forme d'équerre, avoit été seulement ébranlée, sans qu'il y parût aucune marque de fusion ; & même la longue ouverture dont nous venons de parler ne commençoit qu'à deux pieds en-dessous de cette calotte.

Tels sont en abrégé les faits dont j'avois à rendre compte. Il ne me reste, pour remplir mon but, que d'en rapprocher quelques circonstances, & de présenter les réflexions qu'elles doivent faire naître dans l'esprit de ceux qui se sont occupés de l'étude des phénomens électriques.

On a observé depuis long-temps qu'au moment de la décharge d'une batterie électrique, tous les corps légers placés dans son voisinage, quoique hors du cercle de communication entre la surface positive & la surface négative, étoient instantanément agités : que quand plusieurs personnes formant une chaîne recevoient la commotion, d'autres personnes placées hors de la même chaîne, la recevoient aussi ; & ce phénomène, auquel on n'a donné une attention particulière que dans les derniers temps, est

est connu aujourd'hui des Physiciens sous le nom d'*explosion latérale*. Il paroît que dans l'électricité naturelle, outre le courant principal, il se forme plusieurs courans secondaires qui produisent ou peuvent produire chacun, des explosions latérales ; & l'accident arrivé au Plâtrier, causé vraisemblablement par une explosion de cette espece, confirme assez cette conjecture, & s'explique naturellement de cette maniere.

Le D. Franklin imagina de faire passer la décharge d'une forte batterie électrique de la tête aux pieds de deux hommes qui se tenoient debout auprès de son appareil, & dans l'instant les deux hommes furent renversés, sans avoir ni entendu le bruit de l'explosion, ni vu l'éclat de lumière qui l'accompagne. La déposition du Plâtrier, dont nous avons parlé, qui fut renversé & perdit connoissance, sans savoir d'où venoit son accident, prouve que les mêmes effets se reproduisent dans l'explosion de l'électricité naturelle ; & en général les personnes vivement atteintes de la foudre, & qui ont eu le bonheur d'échapper au danger, attestent qu'elles n'ont ni vu l'éclair ni entendu le coup de tonnerre qui les a frappées.

Lorsqu'on charge une bouteille de leyde, on peut condenser le fluide ou sur l'une ou sur l'autre de ses deux surfaces à volonté ; de maniere que dans l'explosion, le courant est tantôt dirigé de la surface intérieure à l'extérieure, tantôt de celle-ci à la premiere. Aucune raison plausible ne permet de douter qu'il n'en soit de même entre la terre & les nuages, & que la foudre ne parte quelquefois de la terre pour arriver au nuage, d'autres fois du nuage pour se rendre en terre, & qu'ainsi on ne soit fondé à distinguer des foudres en ascendantes & descendantes ; quoiqu'il soit difficile de décider laquelle

de ces deux especes de foudre a éclaté dans un cas particulier , il paroît que plusieurs circonstances concourent à établir qu'ici elle a été ascendante, qu'elle est partie de l'Eglise ou de son voisinage, & a suivi le clocher comme étant le seul conducteur qui s'offroit à sa marche pour se rendre dans le nuage négatif auquel elle devoit nécessairement arriver. Ces circonstances sont la déposition des deux personnes placées dans le vestibule , qui ont vu passer l'éclair par la porte de l'Eglise & qui ont cru le voir entrer. Le Plâtrier , frappé dans la Chapelle la plus voisine de la porte , & repoussé loin de l'ouverture de la voûte par une force nécessairement dirigée de bas en haut ; ce fragment de brique trouvé à l'orgue encore adhérent au mur par sa partie supérieure & détaché dudit mur par sa partie inférieure , cette marche enlevée de l'escalier du clocher , qui n'avoit pu se déplacer qu'en la poussant de bas en haut ; le plâtre emporté sur la voûte de l'Eglise sans que la foudre eût pénétré en-dessus ; cette brique mouvante rejetée loin du soupirail de la voûte ; le ciment & les briques recouvrant la fleche repoussés au loin par une force expansive dirigée du dedans au-dehors de la pyramide ; en un mot , toutes les circonstances qui ont accompagné cette explosion , concourent à prouver qu'elle a été l'effet d'une foudre ascendante.

On fait que pour communiquer la vertu magnétique à une mince aiguille d'acier , il suffit de lui faire recevoir plusieurs fortes décharges d'une batterie électrique , & l'on ne doutoit pas que le tonnerre ne produisit souvent le même effet. S'il restoit quelque doute à cet égard , le magnétisme communiqué à la cheville en fer dont j'ai déjà parlé , le dissiperoit infailliblement , & prouveroit encore que la vertu magnétique ainsi communiquée peut se conserver long-temps.

M. de Saussure conseille, quand on veut construire un paratonnerre, d'assujettir la pointe métallique ou le *verticille* sur une longue perche, non avec des clous que la foudre pourroit détacher en faisant éclater le bois, mais avec des anneaux qui embrassent ladite perche. La même cheville en fer qui a été détachée de la solive où elle étoit implantée en enlevant un éclat de bois assez considérable, prouve combien ce conseil est sage & cette précaution nécessaire pour conserver le paratonnerre.

On conseille encore de tenir le fil, conducteur de ces sortes de machines, aussi isolé & aussi distant qu'il est possible, du bâtiment qu'on veut garantir de la foudre, parce que sans cette précaution les objets placés dans le voisinage pourroient en être atteints. L'exemple du Plâtrier, dont j'ai parlé, & qui a été renversé par l'explosion latérale, quoiqu'il fût éloigné de plus de trois toises du courant principal de la matière fulminante, fait voir qu'on ne sauroit trop prendre de précautions à ce sujet, & que c'en est une des plus essentielles à observer dans la construction des paratonnerres.

Tous ces faits me mènent à une réflexion qui peut trouver ici sa place, sur les services qu'on doit attendre de ces sortes d'instrumens destinés à garantir nos édifices des ravages de la foudre. Quand même le clocher de l'Eglise de Saint-Nicolas eût été armé d'un paratonnerre, il paroît vraisemblable que la foudre y eût fait le même dégât, & que cet exemple eût pu grossir la liste déjà bien nombreuse des bâtimens frappés, quoique munis de bons paratonnerres. En effet, le fil conducteur de cette machine auroit été nécessairement placé en-dehors du bâtiment, & se trouvant dans cette situation séparé

de la route qu'a suivi la foudre , par de gros murs de brique qu'elle n'a pu franchir , rien n'eût pu déterminer la matiere fulminante à s'écouler le long du conducteur métallique , & se rendre sans éclat dans le nuage orageux & négatif qui dominoit dans le moment sur le clocher. De pareilles circonstances peuvent sans doute se rencontrer dans plusieurs cas , & nous devons en conclure que toutes les fois que la foudre sera ascendante , & que par défaut de matieres conductrices , sa sphere d'activité ne pourra s'étendre jusqu'au fil conducteur de l'instrument , le paratonnerre ne sera d'aucun secours contre les effets désastreux de ce météore. Mais si la foudre est descendante , ou même si étant ascendante , le fil conducteur est profondément enfoncé en terre , & que rien n'intercepte le libre cours de la matiere fulminante , dans ces cas le paratonnerre présentera un secours assuré contre les effets de la foudre , en offrant au fluide électrique une voie facile , & qu'il prendra de préférence , pour se rendre au lieu de sa destination ; car il y arrivera toujours , ou par une vive explosion , ou par un courant paisible & continu. Ainsi ces sortes de machines , comme la plupart de nos inventions ingénieuses , sont utiles dans plusieurs cas , inutiles dans quelques autres , mais jamais dangereuses ; & sous ce rapport il seroit aussi imprudent de les rejeter absolument , ou de les condamner sans restriction aucune , que de les adopter avec une confiance & une sécurité parfaites.



R E C H E R C H E S

SUR les organes du chant dans les Cygnes.

PAR M. DE LA PEIROUSE.

LES Poètes & les Historiens de l'Antiquité ont rendu célèbre le chant mélodieux du cygne ; leur témoignage a long-temps passé pour une de ces fictions ingénieuses qu'ils emploient assez ordinairement pour présenter aux hommes quelque leçon utile, ou quelque grande vérité. Les recherches des Savans plus modernes , nous ont fait connoître l'appareil merveilleux , dont la nature a doué le cygne dans les organes de la voix ; mais elles nous ont laissé dans l'incertitude sur l'agrément de son chant.

Lu le 26
Février 1784.

Aldrovande est le premier Naturaliste qui ait fait des recherches anatomiques sur le cygne sauvage ; il fut frappé de la singulière conformation de sa trachée artère , & d'après l'amplitude extraordinaire de cet organe , il ne manqua pas d'affirmer que cet oiseau devoit avoir une voix forte & étendue. Mais il est tombé dans une grande erreur, en attribuant à tous les cygnes la même conformation qu'il avoit vue dans l'espèce qu'il avoit disséquée.

On devoit s'attendre à trouver des notions plus précises & des faits plus certains dans l'ouvrage de Thomas Bartholin , puisqu'il traite uniquement de l'ana-

tomie & du chant du cygne (1); c'est une compilation fastidieuse de passages de Poètes & de Philosophes; il affirme avoir entendu chanter les cygnes; mais il n'ajoute rien aux détails que nous a donné Aldrovande; il confond, comme lui, le cygne sauvage avec le domestique, & il attribue à un défaut de nature, ou à l'effet de l'âge, la différence de conformation qui existe constamment entre l'un & l'autre.

Rai, ce célèbre Botaniste Anglais, qui a revu & augmenté l'Ornithologie de Willughbei son ami, avoit disséqué des cygnes domestiques & des cygnes sauvages; il a reconnu & décrit la différente structure de la trachée artère, & du sternum, dans les deux especes.

L'hiver de 1776 me mit à portée de répéter les observations de ces deux grands Naturalistes; il passa dans diverses parties des Pyrénées, & aux environs de Toulouse, une grande quantité de cygnes. J'en eus neuf pour ma part. J'observai dès - lors la merveilleuse conformation des organes de la voix du cygne sauvage, & je n'hésitai pas de croire que l'opinion antique de la mélodie de son chant, étoit fondée en vérité; mais je reconnus en même-temps, que le cygne domestique avoit été privé de cet avantage; je vis aussi qu'Aldrovande s'étoit trompé à cet égard, & que Rai avoit bien vu. J'eus occasion d'écrire à M. d'Aubenton en 1777, & je lui communiquai mes observations à ce sujet.

Je ne dois pas omettre un fait singulier dans l'Histoire des cygnes; c'est que celui que nous nommons domestique, se mêle dans les troupes du sauvage, qu'il s'élève

(1) *Thomæ Bartholini dissertatio de cygni anatome, ejusque cantu* 1668: Avec une mauvaise figure.

avec lui, & entreprend de grands voyages. En 1776, une troupe de sept cygnes s'étoit abattue sur une de mes prairies; un Chasseur leur tira deux coups de fusil successifs, & tua deux mâles; l'un étoit sauvage, & l'autre domestique : peu de temps après je reçus aussi des cygnes des Pyrénées; ils avoient été tués sur les bords de la Garonne dans le haut Cominges; il y en avoit un domestique parmi plusieurs sauvages.

Le chant agréable & étendu du cygne sauvage n'est plus aujourd'hui un problème. Un heureux hasard a procuré aux Savans la facilité de s'en convaincre; M. l'Abbé A. Mongés, Garde du Cabinet d'Histoire Naturelle de Sainte-Genievieve, a lu à l'Académie des Sciences, un Mémoire qui contient le détail des observations qu'il a le premier recueillies à ce sujet. Il a été inséré dans le Journal de Physique pour le mois d'Octobre 1783 (1). Voilà donc le cygne rétabli dans ses droits, & son chant sonore & mélodieux, mis hors de doute. Mais le cygne sauvage est le seul qui ait reçu cette

(1) M. Mongés a fait ses observations à Chantilly. Il est ordinaire que des cygnes sauvages s'abattent dans le fort de l'hiver, sur une des grandes pieces d'eau du parc. On en prend quelquefois au piège; deux de ces cygnes qu'on a démontés, c'est-à-dire, privés de la faculté de voler, vivent depuis quelque temps sur cette même piece d'eau, & ce sont ces cygnes qui ont fait connoître la faculté dont jouissent les oiseaux de cette espece. Non-seulement ceux-ci chantent en certains temps & de leur propre mouvement, comme les autres oiseaux, mais on peut les déterminer à volonté à faire entendre leur voix mélodieuse. Il suffit de présenter sur cette piece d'eau quelqu'autre oiseau aquatique; aussitôt les cygnes s'avancent pour le mettre en pieces, ou le combattre, suivant sa force; & après leur victoire, qui est toujours assurée, car ce sont les plus forts comme les plus grands des oiseaux d'eau, le mâle & la femelle se pavant vis-à-vis l'un de l'autre, ne manquent pas de se mettre à chanter, & de célébrer, si l'on veut, la victoire qu'ils viennent de remporter.

Depuis peu, M. Mauduyt, Docteur en Médecine, & l'un de nos plus habiles Ornithologistes, a confirmé la réalité du chant mélodieux & sonore du cygne sauvage; son neveu les a observés à loisir sur la rivière de Seine, à seize lieues de Paris.

agréable faculté ; pourquoi le domestique en est-il privé ? C'est ce qu'on n'a point encore recherché , & c'est ce que je crois pouvoir déduire des observations que je vais rapporter. J'ai disséqué tout récemment des cygnes sauvages , & j'ai ajouté des détails curieux aux notes que j'avois recueillies en 1776.

Je commencerai par faire connoître ce qu'Aldrovande a dit de la trachée artère du cygne sauvage & de ses usages (1). « La trachée artère (du cygne sauvage , dit-il ,) est d'une structure admirable ; elle descend jusque'au bas du col , ayant l'œsophage au-dessous d'elle ; mais elle ne va pas droit aux poumons , comme dans les autres animaux ; car , passant au-dessus des clavicles , elle s'insere dans l'apophyse de l'os de la poitrine ou du sternum. Or , cette apophyse (ou le brechet ,) n'est pas formée d'un seul os , mais de trois , dont un de chaque côté , & d'un troisieme par-dessus , qui sert de couvercle aux deux autres , elle a la figure & sert au même usage d'un fourreau ou d'une boîte. »

(1) *Arteria aspera admirandæ sanè structuræ ; nam œsophagum subiectum comitata , ad jugulum descendens cum pervenit ; non rectâ ut in cæteris animalibus ad pulmones tendit , sed suprâ claviculas elevata , in costam ossis , pectoris , seu sterni , inseritur. Est autem hæc costa minimè simplici osse composita ; sed ex duobus lateralibus , & tertio superno his pro operculo incumbente fabricata ; vaginæque sive thecæ , figuram , & usum præbet. Ad hujus sinem postea quàm pervenit arteria , infernè in se instar serpentis instectur & S , litteram exprimit. Mox que sub priore jam dicta portione ipsi sum per posita hanc capsulam denuð egreditur , & claviculis mediis conscensis harum jugo tanquàm fulcro innitiitur , atque ita sustentata , denuð in morem tubæ revolvitur thoracisq; cavum subiens antequàm ad pulmones fertur prius quasi laryngem alteram efformat , transversim secta ossiculoque quantum ipsa lata est longo. Et quod tenui membrana obtenditur , hiulcam fissulam , seu syringam organorum muscorum quorum modulatio divino cultui in templis adhibetur (vulgus trombonem vocant) quæ inferiore sui parte , simili fissurâ parulæ sunt figurâ ac compositione repræsentans. Sub hac larynge , arteria in duos canales divaricatur , &c.... Aldrovande , Ornith. 3e. part. pag. 12.*

» Lorfque

» Lorsque la trachée-artère est parvenue au fond
 » de cette gaine , elle se réplie sur elle-même à l'instar
 » d'un serpent , & représente une S ; elle remonte le
 » long d'elle-même , sous la partie qui lui est superpo-
 » sée , & quitte cette gaine ; elle passe au milieu des
 » clavicules , elle s'appuie sur leur sommet , & se ré-
 » plie de nouveau en forme de trompe. Elle pénètre
 » ensuite dans la cavité du thorax ; mais avant que de
 » se porter vers les poumons , elle forme comme un
 » second larynx , fendu en travers , formé d'un osselet ,
 » qui a en longueur toute la largeur du larynx. Il est
 » recouvert d'une membrane délicate , & il ressemble à
 » une flûte ouverte , ou à un tuyau d'orgues , dont on
 » se sert dans nos Temples pour le service Divin , &
 » qu'on nomme vulgairement *Cromorne*. La trachée ar-
 » tère se divise sous le larynx en deux canaux , »

Rai n'entre pas dans un aussi grand détail ; mais ses observations confirment celles d'Aldrovande (1).

Il seroit superflu de rapporter tout ce que dit Aldro-
 vande sur les usages de cette singulière trachée-artère. Il
 suffit de savoir qu'il lui en attribue deux principaux. L'un
 de fournir au cygne le moyen de chercher les alimens
 dans la vase des marais , dans laquelle il tient sa tête en-
 foncée quelquefois pendant plus de demi-heure , ce qu'il
 ne sauroit faire , sans une ample provision d'air qu'il
 conserve aisément dans la grande étendue de sa trachée-
 artère : l'autre usage , selon cet Auteur , est de donner

(1) *Aspera arteria mirabili prorsus modo sternum ingreditur inibique reflecti-
 tur ; & post digressum ac divaricationem , in angustum spatium coarctatur ; non
 annulis , sed latâ & ossâ cartilagine ; dein in duos ramos divisa , ad pul-
 mones tendit. Rami hi , antequàm pulmones ingrediuntur , in ventres quosdam
 intumescunt.* Willugh. Ornith. lib. 3 , pag. 272.

une grande force & une grande étendue à la voix de cet oiseau.

Rai rapporte ces deux opinions d'Aldrovande ; mais il hésite sur l'usage de cette longueur extraordinaire de la trachée-artère & de ses circonvolutions ; il avoue ingénûment qu'il seroit embarrassé pour le déterminer (1). Rapportons maintenant ce que j'ai reconnu sur des cadavres récents du cygne sauvage.

J'ai d'abord vérifié tout ce que dit Aldrovande des circonvolutions & de l'insertion de la trachée-artère, de la structure singulière de la lunette & du brechet, à quoi je pourrois ajouter tout ce que les omoplates & leurs deux longues apophyses ont de remarquable dans leur figure ; mais je passe rapidement à des détails que les Auteurs ont omis, & qui me paroissent très-essentiels pour fixer l'opinion sur l'objet qui nous occupe.

La glotte est formée de trois cartilages ; un inférieur très-grand, qui ressemble à la tête d'un serpent, & qui a une convexité en bas & en-dehors, & une concavité en haut & en-dedans ; Haller lui donne le nom de *Vomer* (2).

Ce grand cartilage est attaché postérieurement au premier cerceau de la trachée-artère, au moyen de la membrane ligamenteuse, qui unit entr'eux tous les autres cerceaux. Son bord antérieur est taillé en bec de flûte : le postérieur a tout le diamètre du cylindre ; mais il n'est pas d'une seule pièce. Il est uni, dans la partie supérieure, par deux membranes, à un autre très-petit cartilage

(1) *Sin verò à me quaeratur quem in usum sternum sub intrat, & reflectitur hunc in modum aspera arteria ?* Me quidem penitus assequi ingenuè fateor. Willugh. loco cit.

(2) Haller, Elem. Physiol. tom. 3, pag. 450, à la note.

intermédiaire , à l'aide duquel il peut exécuter dans cette partie divers mouvemens de charniere.

Le bord supérieur de ce cartilage est taillé en bec de flûte ; il n'est pas égal dans toute son étendue. On y observe qu'à la partie antérieure avant sa fin , il est échancré , & forme deux petites concavités latérales. Dans la partie postérieure la plus relevée , on apperçoit deux apophyses , qui par leur mouvement de charniere se rapprochent & peuvent se toucher , ou qui s'écartent l'une de l'autre d'environ deux lignes.

La partie supérieure de la glotte est composée de deux cartilages allongés. Leur partie antérieure est aigue , la postérieure est arrondie : leur bord supérieur forme l'ouverture de la glotte.

Les extrémités antérieures de ces deux cartilages sont unies par une membrane assez lâche pour leur permettre de s'écarter l'une de l'autre d'environ deux lignes. Les extrémités postérieures sont unies ensemble par un très-petit cartilage intermédiaire , qui leur donne la faculté d'exécuter divers mouvemens , dont le plus essentiel est celui de charniere.

Le bord inférieur de ces deux cartilages est attaché au grand cartilage inférieur , par une membrane ligamenteuse qui les laisse s'écarter du grand cartilage d'environ deux lignes ; & les deux cartilages allongés sont taillés de telle maniere , qu'ils glissent & se remboitent en partie sous l'inférieur qui les reçoit & les recouvre.

Le lieu de ces diverses attaches est recouvert par une sorte d'oreillette aplatie , cordiforme ou appendice barbu , portant dans sa longueur une entaille profonde. Elle est parsemée d'aspérités en forme de dent de scie , qui se continuent le long des bords de l'ouverture de la

glotte & sur la racine de la langue. Cette substance paroît être de la même nature que la membrane du palais de l'homme.

Les deux cartilages supérieurs sont recouverts d'un muscle plus allongé qu'eux, dont les extrémités postérieures vont se réunir & s'attacher au petit cartilage intermédiaire.

Ces deux petits cartilages & les deux extrémités du grand forment dans l'intérieur du cylindre une éminence arrondie supérieure, d'environ trois lignes de faillie.

Du reste, il en est du cygne comme des autres oiseaux, il n'a point d'épiglotte.

La trachée-artère est à peu-près d'un diamètre uniforme jusques à son insertion dans la cavité du brechet. A ce point, elle se renfle d'abord, puis elle se rétrécit; elle se renfle encore davantage, & toujours en croissant, jusques à un grand cartilage d'une seule pièce qui la termine.

Ce cartilage est aplati par les côtés. Les bords supérieurs & inférieurs sont arrondis, & ont chacun une petite échancrure à leur terminaison. L'extrémité postérieure porte aussi une grande échancrure demi-circulaire. Son bord paroît osseux; Aldrovande l'a appelé osselet; & Bartholin n'hésite pas de le nommer l'os hyoïde. J'avoue que par ses apparences, & sur-tout par son peu de dureté, je n'ai pu reconnoître aucune différence dans sa nature, d'avec les cerceaux cartilagineux de la trachée-artère.

Cette espèce de second larynx, car c'est ainsi que le nomme Aldrovande, & ce n'est pas sans raison, ne touche pas immédiatement aux bronches: il en est séparé par une membrane d'environ quatre lignes de

largeur ; il est fort ressemblant au larynx de l'homme ; mais il n'a point de cordes vocales.

On voit deux muscles, un de chaque côté, qui s'attachent aux parties latérales antérieures supérieures du sternum, au-devant de la première côte. Ces muscles vont gagner les parties latérales & inférieures de la trachée-artère ; & étant arrivés au pli de l'insertion de la trachée dans le brechet, ils abandonnent la trachée ; ils percent la membrane qui tapisse les deux branches de la lunette ; ils se joignent par une sorte d'aponevrose, vont se coucher sur la face supérieure & latérale de la trachée, & l'accompagnent très-loin. Ce sont ces muscles auxquels M. Vic-d'Azir a donné le nom de sterno-thyroïdiens (1).

Au-dessous de ce larynx sont attachées les deux bronches fortement renflées dans leur milieu, comme l'a très-bien remarqué Rai, & très-resserrées dans l'extrémité qui se joint aux poumons.

La voix est plus forte & plus haute dans les oiseaux, proportions gardées, que dans les autres animaux. Ils doivent cet avantage à la plus grande longueur de la trachée-artère, à sa texture toute cartilagineuse, à sa mobilité & à sa grande élasticité.

On doit distinguer dans les oiseaux le cri propre à chaque espèce, d'avec le chant qui n'est pas indistinctement accordé à toutes. On prouve par des expériences que les cris sont indépendans de la glotte ; mais il est reconnu qu'elle est chez eux le principal organe du chant (2). « Modifié suivant qu'elle est dilatée ou resserrée, que » ses parois sont tendues ou relâchées par l'action des

(1) Mémoire pour servir à l'anatomie des oiseaux. Académie, 1773.

(2) Encyclop. méthodique. Ornith. pag. 333.

» muscles qui les font mouvoir ». Le célèbre Haller pense cependant, d'après Ferrein, que la contraction ou la dilatation de la glotte, ne sert en aucune manière à la modulation des sons, qu'il attribue, avec ce célèbre Anatomiste Français, aux vibrations des cordes vocales, ou sonores, ou des ligamens de la glotte, plus ou moins tendus. Il croit aussi que ce second larynx qu'il a trouvé même dans de très-petits oiseaux, aide beaucoup chez eux à la vibration de ces cordes, parce qu'il n'est nullement composé de trous comme les flûtes, mais bien de lames membranacées, très-propres par leur nature au trémoussement & à la vibration. (1).

La nature n'a donc pas doué le cygne par préférence, de ce second larynx, puisque nous le voyons également dans plusieurs oiseaux qui, bien loin d'avoir un chant mélodieux, n'ont au contraire qu'un cri rauque & désagréable ; tels sont l'oie, le corbeau, le coq, &c.

La longueur extraordinaire & les circonvolutions de la trachée-artère du cygne sauvage, peuvent bien avoir quelque influence sur son chant, mais n'en peuvent pas être regardées comme une des causes principales. Plusieurs espèces d'oiseaux, dans lesquels l'observation n'a pu reconnoître aucun chant, ont la trachée-artère encore plus longue & plus repliée ; telle est la Grue.

En quoi donc la nature a-t-elle privilégié le cygne sauvage, & quels sont les moyens qu'elle lui a donnés pour moduler des sons si doux, & si étendus ? Je pense que trois choses y concourent puissamment ; 1°. la saillie supérieure interne de la glotte & son organisation ; 2°. l'amplitude & la variation du diamètre de la trachée-

(1) Haller, *loc. cit.*, pag 439.

artere vers son extrémité inférieure ; 3°. la grandeur de la membrane qui unit le larynx aux bronches.

1°. Le diametre intérieur de la trachée-artere à son insertion avec la glotte, est de huit lignes dans son état ordinaire ; l'éminence supérieure, non-seulement le diminue de trois lignes par sa saillie, mais elle le divise encore comme en deux canaux.

Lorsque les muscles qui recouvrent les cartilages allongés de la glotte se contractent, alors ces deux cartilages sortent de dessous le *vomer* dans lequel ils étoient emboîtés ; la saillie se relève & s'oblitére en entier ; plus de division dans ce canal, qui, par cette contraction, acquiert un diametre plus que double de celui qu'il a ordinairement ; & comme l'animal peut à volonté contracter ou relâcher ce muscle, il peut par conséquent relever ou abaisser la saillie de la glotte, en augmenter ou diminuer le diametre : on sent combien doit être modifié par ce mécanisme le son qui va frapper les parois de la glotte.

2°. L'amplitude, mais sur-tout les variations du diametre de la trachée du cygne sauvage, ainsi que ses circonvolutions, ne contribuent pas peu à l'agrément de son chant. En effet, puisqu'il est prouvé (1) que les cris & les accens, dans un grand nombre d'espèces d'oiseaux, dépendent du passage de l'air dans le renflement de la trachée-artere, le cygne, qui d'ailleurs est pourvu de moyens si puissans pour modifier le son, doit faire un grand usage des provisions & du grand volume d'air qu'il peut retenir dans sa trachée-artere ; & comme elle varie infiniment plus dans son diametre que dans les au-

(1) Encyclop. par ordre de matieres, *loc. cit.*, discours prélim.

tres oiseaux en général, le son doit nécessairement à son passage dans ce renflement, éprouver un plus grand nombre de modifications.

3°. Mais la principale cause du chant dans le cygne, & qui doit être regardée comme le véritable siege de sa voix, c'est la membrane qui unit le larynx aux bronches. Ce larynx est dépourvu, à la vérité, de cordes vocales; mais cette membrane peut faire l'office & suppléer parfaitement ces ligamens de la glotte. En effet, lorsque les muscles sterno-thyroïdiens se contractent, ce larynx se rapproche des bronches, la membrane se plisse; & dans cet état, elle forme deux cavités intérieures, semblables à celles du larynx humain nommées les *sinus* de Morgagni.

Dans les oiseaux qui n'ont point la faculté de chanter, mais qui cependant sont pourvus de ce second larynx, les bronches sont attachées immédiatement à ce larynx, ou bien la coupe des cartilages est telle, que lors de la contraction des muscles, la membrane intermédiaire étant par elle-même fort étroite, est bornée à faire l'office de ligament, & n'a pas assez d'étendue pour se plisser & former les sinus dont j'ai parlé; & comme ces oiseaux n'ont aucune partie dans ce larynx qui puisse remplacer les cordes vocales, ils sont privés de la faculté de chanter; & ce larynx, par sa très-grande élasticité, ne sert qu'à rendre leur respiration moins fréquente & plus facile, & leurs cris plus perçans & plus étendus.

Ainsi le cygne produit son chant par la vibration de l'air poussé contre les plis de la membrane qui unit le larynx aux bronches; il l'accentue & le développe lors de son passage dans les divers renflemens de son ample trachée artère, & il le modifie & le prononce par
le

le jeu singulier de sa glotte. Il peut se faire, & il est probable que d'autres parties y ont aussi quelque part ; mais comme elles n'en font que des instrumens très-éloignés , il seroit inutile de nous en occuper.

Je ne dois pas omettre que le mâle & la femelle ont à peu-près cette faculté dans un même degré ; la raison en est bien sensible , c'est qu'ils sont pourvus du même appareil dans ces organes.

Le cygne domestique si connu aux environs de Paris, & même dans nos Provinces méridionales, ne chante pas. Curieux de reconnoître quelle pouvoit en être la cause, attribuée mal-à-propos à l'effet de la domesticité, je disséquai en 1776 deux de ces cygnes. Il est aisé de les reconnoître à leur taille moins svelte que celle du cygne sauvage, à leur cou plus court & plus gros, à la peau noire dont la base de leur bec est recouverte, & plus encore au tubercule charnu qu'ils portent sur le front (1). Je trouvai d'abord le brechet simple ; c'est-à-dire, formé d'une seule lame osseuse, en forme d'apophyse ; la lunette, comme dans les autres oiseaux, & n'ayant ni l'étendue, ni la structure singulière de celle du cygne sauvage. La trachée-artère étoit d'un diamètre à peu-près égal dans toute son étendue, & sans renflement sensible ; elle s'enfonçoit directement, dans le sternum, sans aucune plicature, ni aucune circonvolution. Elle étoit terminée, à la vérité, par un second larynx, mais il étoit attaché presque immédiatement aux bronches ; il étoit dépourvu de cette grande membrane, qui dans le cygne sauvage se plisse à son gré, & remplace chez lui les cordes vocales. La mal-adresse

(1) Voyez Frisch. Tab. 152.

d'un Aide m'ayant privé de la glotte des cygnes domestiques, je n'ai pu pousser plus loin la comparaison de tous les organes de la voix, dans les deux espèces. On m'avoit promis des cygnes domestiques, j'en attendois aussi du hasard, qui nous en amene quelquefois; mes espérances ont été trompées jusques ici; & comme je n'ai plus aucun motif qui m'autorise à croire que j'en verrai encore, je me suis décidé à publier ce Mémoire malgré cette imperfection. Mais la glotte fût-elle la même dans le cygne domestique, ce que je suis très-éloigné de croire, la diversité de conformation de leur trachée artère & du brechet; la structure différente du second larynx, fussent bien, ce me semble, pour expliquer pourquoi le cygne sauvage chante, tandis que le domestique ne chante pas.

On doit conclure encore de tous ces faits, que la nature ne paroît pas avoir doué le cygne sauvage d'une aussi grande amplitude dans la trachée-artère, dans la seule vue de lui faciliter, comme le dit Aldrovande (1), la recherche de ses alimens, dans la vase des marais. Le cygne domestique auroit eu certainement une égale part aux faveurs de la nature, puisqu'elle lui a donné les mêmes besoins, les mêmes appetits, les mêmes habitudes qu'au cygne sauvage; & que ce seroit une très-grande erreur de croire qu'il a été condamné dès sa naissance à vivre en servitude; il exerce, comme le cygne sauvage, la faculté de tenir long-temps sa tête sous l'eau; & elle lui est commune avec plusieurs oiseaux aquatiques, comme les canards, l'oie, les plongeurs,

(1) *Loc. cit.*

&c. qui ont la trachée artère droite comme la majeure partie des oiseaux.

Je n'ai parlé dans ce Mémoire que du cygne sauvage & du cygne domestique; c'est que je n'en connois point d'autres; M. l'Abbé Mongés inclineroit à regarder le cygne chantant comme une troisième espèce; mais les circonstances de la prise de ces cygnes, & une connoissance détaillée de l'organisation du cygne sauvage, fussent pour démontrer que c'est cette espèce que la nature a doué du don précieux de la voix. La plupart des Naturalistes ont même regardé le cygne domestique (*cygnus mansuetus* Lin.,) comme une simple variété du cygne sauvage (*cygnus ferus ejusd.*,) qu'ils ont cru être le type de l'espèce. J'avoue que je ne saurois adopter ce sentiment. L'abondance de la nourriture, & une vie sédentaire, auroient bien pu développer le tubercule charnu que le cygne domestique porte sur le front, & changer la couleur du bec; mais auroit-elle, contre son effet ordinaire, renforcé sa taille? Auroit-elle surtout pu effacer cette structure admirable & compliquée des organes de la voix & de la respiration, qui distingue si éminemment une espèce de l'autre? C'est ce que je ne saurois ni penser ni admettre, &c. Je suis persuadé, que si ces deux espèces se mêlent, elles produisent tout au plus des métis inféconds, qui ne peuvent servir à propager ni l'une ni l'autre.

Quoique je croie que le cygne sauvage & le domestique soient d'espèce différente, je suis très-éloigné de le penser, sur le même motif qui a déterminé quelques Naturalistes à le penser ainsi. La différence dans le plumage qu'on a observé sur plusieurs individus, leur a servi de prétexte; mais cela n'est pas fondé en vérité; car,

« tous les jeunes cygnes, soit domestiques, soit sauvages, portent d'abord un plumage gris (1), & ce n'est qu'à la seconde mue qu'ils en prennent un tellement blanc ». Ainsi, le gris, plus ou moins répandu sur le plumage des cygnes de toute espèce, est un indice assuré de leur jeunesse, mais non pas de la diversité d'espèce.

En combinant ces différentes observations, je crois qu'on peut en déduire,

1°. Que le cygne sauvage a reçu de la nature divers organes pour modifier le son de plusieurs manières, & que c'est au concours de leur jeu qu'on doit attribuer la force, la mélodie & l'étendue de son chant.

2°. Que le cygne domestique ne chante point, parce qu'il est privé de cet appareil dans les organes de la voix dont la nature a favorisé le cygne sauvage.

3°. Que le cygne sauvage & le cygne chantant, sont absolument le même oiseau.

4°. Que le cygne sauvage & le cygne domestique doivent être regardés comme d'espèce différente.

(1) Encyclopédie, par ordre de Mat. Ornith. au mot *Cygne*.



RECHERCHES HISTORIQUES , SUR CETTE QUESTION :

*La Noblesse chez les Grecs formoit-elle dans l'Etat un
Corps de Citoyens distinct & séparé ?*

PAR M. FLORET.

IL est rare que chez les anciens peuples , les Ministres
de la Religion aient formé dans l'Etat, un Corps parti-
culier comme ils le forment dans la plupart des Gou-
vernemens modernes ; personne ne l'ignore : mais bien
des gens croient qu'il en étoit autrement de la Noblesse.
On se persuade volontiers qu'à cet égard la constitution
des anciens Empires ressemble à celle des nôtres ; un
corps de Nobles paroît presque une des bases essenti-
elles & nécessaires de tout Etat. Égarés par leurs préjugés,
entraînés par la force de l'habitude , nos Ecrivains Fran-
çais lui font jouer dans l'Histoire de la Grece, un rôle
pareil à celui qu'il joueroit dans l'Histoire de nos Mo-
narchies. Par une inattention peu excusable, Dacier,
dans sa traduction des Hommes Illustres de Plutarque (1),
& Rollin , dans son Histoire Ancienne (2), rendent par
Nobles le mot grec qui répond à ce que nous appelons
Notables , & prennent trop souvent des factions d'ambi-
tieux pour des factions de corps. Erreur qu'a accréditée
& propagée la juste célébrité que se sont acquises ces

Lues le 5
Mars 1789.

(1) Vie de Théée.

(2) Hist. anc. liv. 4, pag. 497.

deux Ecrivains par leur connoissance de la langue & de l'antiquité greque.

Mon but est de dissiper le nuage que ce défaut d'exactitude a pu répandre sur l'histoire de la Grece, & de démontrer que si dans quelques Cités on connoissoit l'espece de lustre que jette sur une famille une suite de personnages remarquables par leurs exploits, leurs talents & leurs places, dans aucune, ces familles distinguées ne formerent une association particuliere, & n'éleverent une barriere entre elles & le reste de la Nation.

Pour mettre plus d'ordre dans mes recherches, j'en ai fait deux dissertations. Je vai présenter la premiere ; elle est uniquement consacrée au Gouvernement d'Athenes.



Plutarque, dans la vie de Thésée, semble, au premier aspect, contredire mon opinion. Dacier & Rollin disent, d'après lui, que ce Prince ayant attiré à Athenes une foule d'étrangers, & craignant que des gens ramassés de toutes parts, & sans choix, ne missent de la confusion dans l'Etat, en fit trois corps différens ; savoir, *Nobles*, *Laboureurs*, *Artisans*.

Si Plutarque s'exprimoit d'une maniere aussi précise, je le combattrois par les raisons tirées du fond des choses mêmes, & que j'exposerai tout-à-l'heure ; cependant l'objection seroit, j'en conviens, très-spécieuse. Mais elle s'évanouit en entier, dès que l'on reconnoît la méprise de ses Traducteurs. Ils ont employé une expression qui n'est nullement correspondante à l'idée de l'Ecrivain Grec. Cet Historien appelle la premiere classe *υπηρητας* ; il entend par là tout Citoyen au-dessus du

commun, au-dessus du peuple : Dacier & Rollin y ont substitué un mot qui désigne des gens considérables par la naissance.

Ne dissimulons rien : ils avoient eux-mêmes été trompés par les Lexicographes. Selon Budé , *ευπατριδας sic dicti sunt à Theſeo, Nobiles Athenienſium.*

Henri Etienne, dans son Trésor de la Langue Greque, copie son prédécesseur. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il traduit *ευπατρις* qui en est, en quelque sorte, la racine, par *qui bono patre est natus ; qui bonæ famæ est.*

Il étoit, comme l'on voit, dans la bonne route ; cependant il s'en écarte lorsqu'il s'agit d'expliquer *ευπατριδας* ; & il devient inconséquent pour être copiste.

Budé étoit tombé dans la même inconséquence ; il rend d'abord *ευπατριδας* par *generosus, ingenuus*, en ajoutant *cui opponitur δυσγενής ignobilis degener.* Il étoit donc persuadé que l'acception véritable de *οι ευπατριδαι* n'étoit point *les Nobles*, mais ce que nous appelons *les gens bien nés* : par quelle bisarrerie substitue-t-il ensuite, sans raison, un mot à un autre ? Un mot qui caractérise la distinction très-circonscrite de la naissance, au mot qui peint une distinction plus étendue, celle qui se trouve fondée tant sur la naissance que sur les facultés, les sentimens & l'éducation ?

Au lieu de feuilleter les Dictionnaires, si nous consultons Denis d'Halicarnasse, un des Ecrivains anciens les plus versés dans l'antiquité greque, nous connoissons quelle espece de Citoyens formoit la classe des *ευπατριδαι*. On appelloit, dit-il, de ce nom ceux dont les maisons avoient de la célébrité ou de l'éclat, & ceux qui étoient puissans par leurs richesses. *ευπατριδας εκαλεον τος εκ των σπιρριτων οικων, και χρημασι δυνατες eupatridas vocavere eos quorum*

domus aut familia suprà alios conspicua erat , & divitiis potentes.

Plutarque lui-même , sans recourir à d'autre autorité , nous fixera sur le vrai sens de ce mot , il n'y a qu'à peser avec attention le fait qu'il rapporte.

On fait par Thucydide , que depuis Cécrops jusqu'à Thésée , l'Attique fut partagée en douze Cantons ou Bourgs (1). Chacun d'eux avoit son Conseil & sa Justice particuliere *π.λανεια καὶ ἀρχοντίας*. Quoique l'appel au Prince entrât dans sa forme de Gouvernement , on ne s'adresoit presque pas à lui , attendu qu'il n'avoit pas en main une force qui le rendit redoutable. Chaque Canton se régloit à sa fantaisie , & ses Magistrats jugeoient souverainement. De là des partialités , des vexations , souvent même des insurrections & des émeutes ; car un peuple vigoureux , quand il ne peut obtenir justice des Lois , il l'obtient de son épée. De plus , ces différentes masses de Citoyens se touchant réciproquement en tous sens , & , pour ainsi dire , toujours en présence les unes des autres , & excitées par toutes les espèces de rivalités , se trouvoient par leur constitution même dans un état de guerre , & très-souvent en venoient aux mains. Thésée voulut remédier à tant d'abus , & donner à l'Attique un Gouvernement noble & heureux. Le moyen qui lui parut le plus propre pour y parvenir , & qui lui réussit en effet , fut de former un grand tout de ces mor-

(1) J'observe que l'enfance de tous les Empires a présenté presque toujours ce morcellement d'un Pays en beaucoup de portions. Telle fut l'Italie avant d'être engloutie dans le sein de Rome ; telle étoit la Gaule ; telles sont les Penplades du Canada. J'observe encore que cette position a toujours été la plus fâcheuse pour les Peuples. Jamais guerres n'ont été plus fréquentes ni plus atroces que les leurs. Dirigées par la haine & la rivalité , elles ont eu toute la férocité des guerres civiles.

cellemens divers, de supprimer une grande partie des Tribunaux de Justice, trop rapprochés des Justiciables; & au lieu de ces morcellemens de Cantons & de Bourgs, de former un ensemble rigoureusement uni, & un seul Corps divisé en trois classes.

Tel est le fait que Plutarque présente. Mais quels Citoyens entrèrent dans chacune d'elles; car c'est là ce que nous cherchons? Il va nous l'indiquer.

Thésée, dit-il, classa séparément les Eupatrides, les Artisans & les Laboureurs *πρωτος αποκρινας χαρις ευπατριδας και γεωμετρικας και δημιουργικας*. Les deux dernieres classes ne sont pas ambiguës; l'une renferme les Laboureurs, l'autre les Artisans. N'est-il pas évident que la premiere renfermoit tout ce qui n'étoit ni Artisan ni Laboureur, pour ce qui se trouvoit au-dessus d'eux? Il a plu aux Lexicographes, aux Traducteurs de les appeler *Nobles*, c'est-à-dire, gens distingués par la naissance. Mais Plutarque ne dit rien de pareil. Et d'après lui, cette premiere classe, loin de n'être composée que de ce que nous appelons Nobles, l'étoit au contraire de cette foule de Citoyens, que l'éducation, la fortune, les talens & plusieurs autres causes élevent au-dessus de ceux dont la destinée est de demander à leurs bras, leur subsistance.

II. Cette division de Thésée avoit si peu la naissance pour base, ou sous cet aspect, elle fut si peu durable, que l'Histoire n'en présente aucune trace. Nous ne voyons point dans l'Attique des corps de Citoyens distingués par leur profession ou leur état, mais des confédérations de Citoyens de tout ordre, confédérations déterminées par leur domicile; & dans tous les temps, jusqu'à celui où Solon, à des Lois atroces substitua des

Lois précieuses par leur sagesse & leur humanité, les Historiens ne présentent d'autre division des Athéniens, que celle d'habitans des montagnes, d'habitans de la plaine, d'habitans des côtes maritimes (1) : division dont l'influence se fit sentir encore après Solon, & ne cessa même pas tout-à-fait par l'expulsion totale des enfans de Pisistrate, qui avoit profité de la rivalité de ces diverses associations pour asservir sa Patrie : division qui répugne à toute distinction fondée sur la naissance, à moins que dans chaque Canton l'on ne trouvât d'autres sous-divisions de Citoyens, & que l'une d'elles n'eût la naissance pour base. Mais dès que l'Histoire n'en présente aucune, & dès que dans les Assemblées générales, où l'on retrouveroit des traces de ces sous-divisions, si elles avoient subsisté, l'on voit les habitans de la plaine, des montagnes & des côtes maritimes se réunir sans distinction quelconque, on en peut conclure avec confiance, qu'il n'y a point eu de pareilles sous-divisions, & que chaque Citoyen se rangeoit dans la classe que lui fixoit son domicile, sans former, ni dans cette classe, ni dans l'association générale, un corps particulier, à raison de l'illustration, du crédit ou de l'autorité de ses aïeux.

III. Nous voici parvenus à l'époque où les Lois de Dracon étant tombées en désuétude, précisément à

(1) Ce qui est très-remarquable, c'est la propension constante de chacune de ces associations pour une forme différente de Gouvernement : les Montagnards étoient épris de l'état démocratique ; ceux de la plaine, de l'aristocratie ; ceux des bords de la mer d'une Administration mixte & mêlée des deux autres. Ce penchant respectif, prononcé fortement, & long-temps invariable, devient lumineux pour l'esprit observateur, piquant aux yeux du Philosophe ; il se concilie singulièrement avec l'Histoire de plusieurs Peuples : peut-être a-t-il été le germe du système de l'influence des climats sur les Gouvernemens ; système qui a fait tant d'honneur à Montesquieu, & lui a attiré tant de reproches.

cause de leur trop grande sévérité, ou les dissensions étant extrêmes, & les maux domestiques faisant soupirer après une régénération universelle, les Athéniens eurent recours à Solon.

Arrêtons-nous à cette époque. Les associations qu'il trouva dans l'Etat dont il entreprenoit la réforme, étoient-elles fondées sur la naissance? Non: il n'y avoit donc pas un corps de Nobles avant lui. Sous quel rapport lui-même considéra-t-il ses Concitoyens, pour en former diverses classes? S'occupait-il de leur naissance? Non; il ne fit donc pas un corps de Nobles.

Développons ces deux propositions. Et d'abord, qui est-ce qui engagea les Athéniens à s'en remettre en entier à la sagesse de Solon? Ce ne furent pas des démêlés entre les non Nobles & la Noblesse; ce fut l'injustice des riches & la réclamation des pauvres: & quoique Solon fût d'une maison illustre & ancienne, (il descendoit des derniers Rois d'Athènes;) l'Histoire, en cette occasion, n'insiste point sur sa naissance: on le nomme Archonte, & souverain arbitre de la République, d'un concert unanime *δείκνυμεν*, dit Plutarque, *πρῶτος αὐτὸν, ὡς μὲν εὐπορὸν, τὰν πλουσίαν ὡς δὲ χρηστὸν τὰν πενήταν.* C'est-à-dire, accepté volontiers par les riches, comme riche; par les pauvres, comme homme de bien.

Si les Nobles, à cette époque, eussent, comme chez quelques Nations modernes, fait un corps distinct & séparé, ce corps n'eût-il pas opposé de la résistance à la révolution qui se préparoit? Si, maîtrisé par les circonstances, il s'y fût prêté de bonne grâce, cette condescendance, comme dans le cas contraire, son opposition, n'eussent-elles pas été remarquées par les Historiens? Leur silence à cet égard, leur attention à ne parler que

des obstacles opposés par les riches, du consentement des riches, & de leur confiance en Solon, appuyée, non sur sa naissance, mais sur sa fortune; tout ne prouve-t-il pas que c'étoit la richesse seule qui distinguoit & nuançoit entr'eux les citoyens?

Cette proposition, très-vraisemblable relativement au temps qui précéda celui où Solon prit les rênes du Gouvernement, devient incontestable, lorsque ce Sage a promulgué ses nouvelles Lois. En classant les Athéniens, il n'a nul égard à la naissance; il ne considère que leurs facultés: il laissa, dit Plutarque, les Charges, les Dignités & les Magistratures entre les mains des riches.

Suivons ce Législateur dans sa marche; de tout le peuple d'Athenes il forme quatre classes. Il range dans la première ceux qui jouissoient d'un revenu annuel de cinq cents mesures, tant en grains qu'en choses liquides; dans la seconde, ceux qui en avoient trois cents, & pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appeloit chevaliers: les citoyens, dont le revenu alloit à deux cents mesures forment la troisième classe. Quiconque n'est compris dans aucune de ces trois, compose la quatrième; elle présente les mercénaires, les Artisans, tout homme qui travaille de ses mains pour subsister.

D'après ce tableau, il est clair que ce que nous entendons par la Noblesse, étoit inconnu à Athenes, & n'entroit absolument pas dans la constitution que Solon établit. Non-seulement elle n'y formoit point un corps, mais encore elle ne jouissoit d'aucune prérogative particulière: en disant d'un citoyen qu'il étoit Noble, on n'attachoit pas à ce mot la même idée que nous; on ne désignoit aucune classe distinctive à laquelle il appar-

tint : pour désigner son rang dans l'ordre civil, il falloit s'occuper de son revenu ; la naissance ne le classoit donc pas, mais la fortune (1).

IV. Ce n'est point cependant qu'il n'y eût à Athenes, outre la division civile établie par Solon, une autre division plus générale, indépendante des facultés, & relative à la naissance. Je dois m'y arrêter ; elle entre dans mon sujet comme objection à laquelle il faut répondre. Je dois m'y arrêter ; car nos Historiens modernes de la Grece ne la développent pas, & dans l'Esprit de Lois, Montesquieu a pris le change à cet égard.

Les vestiges de cette division se trouvent dans la vie de Thémistocle.

Ce personnage, si fameux dans les Annales des Grecs, vainqueur à Salamine, avec un petit nombre de troupes, de toutes les forces du grand Roi, sauveur de sa Patrie & de la Grece entiere, Thémistocle n'avoit pas une naissance illustre ; il n'étoit même qu'à moitié citoyen d'Athenes. A cette occasion, Plutarque nous instruit de la division générale dont je parle. Ceux, dit-il, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, avoient

(1) Comment donc pourroit-on me dire, lisons-nous dans l'Histoire Ancienne de Rollin, que *la Noblesse* opposa Theucidide à Periclès ; & dans Dacier qu'Alcibiade, pour se faire rappeler, cherchoit à se concilier *les Nobles* ?

Je répondrai que c'est par inadvertance que ces deux Ecrivains se sont exprimés ainsi. Pour m'en assurer, j'aurai recours à Plutarque leur garant.

Il n'appelle pas Nobles ceux qui opposerent Theucidide à Periclès ; il les appelle *les partisans de l'aristocratie*, *les aristocrates* οἱ ἀριστοκρατικοί ; & Theucidide, il ne le qualifie pas de Noble mais d'Homme Sage, ἀνδραγαθόν.

Lorsque ce même Ecrivain parle des démarches d'Alcibiade, pour se faire rappeler à Athenes, il ne dit point qu'il envoya un émissaire aux Nobles, mais à ceux qui commandoient *προς τας δυνάμεις* ; ce qu'il fit, non pour plaire à la multitude, à laquelle il se fioit peu, mais par la grande confiance qu'il avoit aux Citoyens puissans *οἱ τας πολλὰς χάριζομενος, καὶ πιστεύων ἐκείνοις, ἀλλὰ τοῖς ἀριστοῖς*. Plutarque ne parle point de Nobles dans ces deux passages ; & toutes les fois qu'il désigne les divers partis qui divisoient les Villes de la Grece, il oppose les partisans de l'oligarchie, aux courtisans du peuple.

pour leurs fêtes & leurs exercices un lieu particulier hors la porte de la Ville ; on le nommoit Cynosarges ; on l'avoit consacré à Hercule , parce que ce Héros n'étoit pas de race divine des deux côtés , ayant pour mere une mortelle.

L'avantage d'être né d'un pere & d'une mere Athéniens , procuroit donc une espece de distinction sur les autres citoyens ; mais cette distinction n'alloit pas jusqu'à en faire une classe séparée ; nous en jugerons par la suite du récit de Plutarque.

Thémistocle , continue-t-il , dont la mere étoit de Thrace , selon les uns , & de Carie , selon les autres , n'avoit pas le droit de se mêler aux exercices des citoyens dans la Ville. Humilié de cette exclusion , & jaloux de la faire évanouir , il eut l'adresse d'engager les jeunes gens des maisons les plus considérables , à venir s'exercer hors des murs à Cynosarges ; il rétablit ainsi l'égalité entr'eux & lui.

Ce passage indique clairement que la division générale des habitans d'Athenes , indépendamment des classes , n'étoit pas , comme dans les Empires fondés par les Barbares du Nord , en nobles & en roturiers , mais en Athéniens de pere & de mere , & en Athéniens de pere seulement. Si l'obscurité de la naissance eût exclu Thémistocle des lieux d'exercice ouverts dans la Ville aux autres citoyens , son Historien se seroit exprimé comme s'exprimeroit de nos jours l'Historien d'un Chevert , qui rendroit compte du motif qui auroit exclu ce brave Officier , dans sa jeunesse , de l'Ecole Royale : Thémistocle , auroit-il dit , ne put entrer dans ces lieux d'exercice , parce qu'il n'étoit pas noble. Mais en motivant son exclusion sur sa qualité d'étranger du côté de

fa mere, & en ajoutant qu'il engagea les jeunes gens des premieres maisons à venir s'exercer, hors des murs, avec lui, Plutarque nous instruit de deux faits ; l'un, que les Lois ou l'usage mettoient quelque différence entre ceux qui n'étoient Athéniens que du côté de leur pere, & ceux qui l'étoient des deux côtés ; l'autre, que cette différence n'alloit pas au point de former entr'eux des classes séparées.

Il me paroît important d'insister sur la division plutôt sociale que civile dont il s'agit ici : je l'ai déjà dit ; c'est répondre d'avance à la seule objection spécieuse que l'on pourroit me faire : d'ailleurs cette division fut un instant civile ; elle devint presque constitutive sous Périclès ; mais elle reprit bientôt son état primitif : c'est ce qu'il faut développer avec précision pour éviter toute équivoque, & dissiper l'erreur où, faute d'assez d'attention, sont tombés des Savans & de grands Ecrivains. Plutarque, dans la vie de ce fameux Homme d'Etat, me servira de guide.

Périclès, enflé de sa gloire, de ses succès, de la faveur du peuple, & environné d'une nombreuse & brillante famille, fit porter un Décret par lequel on ne reconnoîtroit désormais pour citoyens d'Athenes que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens (1). Il s'occupoit peu de la Patrie en proposant cette Loi ; il

(1) Voici ce Décret tel que Plutarque le rapporte dans la vie de Périclès : *μὲντοι Ἀθηναῖοι τιναὶ, τὰς ἐκ δύο Ἀθηναίων γονοίας ut soli Athenienses essent cives ex duobus Atheniensibus nati*. Il est assez étrange que Dacier, Rollin, & sur-tout Montesquieu dans le chap. 6^e. du 13^e. livre de l'Esprit des Lois, aient regardé ce Décret comme relatif aux bâtards, en les excluant du droit de Cité. Car ce Décret n'oppose pas les enfans légitimes, provenus d'une union approuvée par les Lois, aux enfans, fruit du concubinage ; mais uniquement les enfans qui recevoient la naissance d'un pere & d'une mere Athéniens, à ceux dont le pere seul étoit d'Athenes, & dont la mere étoit étrangere.

servoit son ressentiment contre Cimon , son rival de gloire , de crédit , d'autorité , homme de bien & grand personnage , qui n'avoit des enfans que d'une femme étrangere : Périclès se croyoit lui-même à l'abri des rigueurs de cette Loi. Son attente fut trompée ; la peste qui , quelques années après , fit tant de ravages dans l'Attique , lui enleva successivement tous ses enfans ; & l'on vit ce Général-Philosophe , familiarisé avec l'idée de la mort par habitude & par principes , soutenir ses premières pertes avec fermeté , mais succomber de douleur à la dernière : il s'approche , suivant l'usage , pour couronner de fleurs le cadavre de son dernier fils ; à ce spectacle son ame se trouble ; il détourne ses regards ; la couronne tombe de ses mains , un torrent de larmes inonde son visage.

La perte des enfans qu'il avoit eu d'une femme Athénienne , le rappelle avec attendrissement vers celui qui lui restoit d'une femme étrangere ; le Décret , dont il étoit l'auteur , lui devient odieux ; il se hâte de proposer au peuple de le révoquer.

Ce peuple , dit Plutarque , touché de compassion des malheurs domestiques de Périclès , les regardant comme l'effet d'une fortune maligne & jalouse dont il ne méritoit pas un si cruel traitement , & , pénétré de la justice & de l'humanité de sa demande , révoqua la Loi.

Nul doute que si le Décret de Périclès eût été longtemps en vigueur , il ne se fût formé dans l'Etat deux classes séparées , & même ennemies , semblables à celles que présenta Rome du temps de ses Rois , & dans les commencemens de la République , sous le nom de Patriciens & de Plébéiens. Mais comme ce Décret fut promptement

promptement abrogé , qu'il ne paroît avoir eu d'effet que dans une seule occasion, lorsqu'il fut question du partage des blés reçus d'Egypte (1); que sa promulgation prouve qu'antérieurement on ne connoissoit rien de pareil ; comme enfin nous voyons les enfans d'une étrangere, tels que Thémistocle, dont j'ai déjà parlé , & Cimon, dont la mere étoit de Thrace , & les fils de ce même Cimon, dont la mere étoit Arcadienne , & le fameux Démofthene, dont la mere étoit Scythe, jouir à peu-près, dans tous les temps, des privileges de Citoyen, sans autre différence que la simple interdiction de se mêler avec eux dans les lieux d'exercice établis dans la Ville ; défense mitigée par la permission de s'exercer ensemble hors des murs ; défense même dont nous ne trouvons plus, depuis Thémistocle, des traces dans l'Histoire ; nous devons conclure que jamais la naissance n'éleva une ligne de démarcation entre les habitans de l'Attique ; que jamais la Noblesse n'y forma une association particuliere, ni un corps distinct & séparé.

(1) Un Roi d'Egypte, que Plutarque ne nomme point, & que Rollin croit être Inarus, Roi de Lybie, en reconnaissance des secours qu'il avoit reçus des Athéniens, leur envoya quarante mille mesures de blé en présent. La distribution de ce blé réveilla l'attention de tous les Citoyens, & leur fit porter un oeil curieux sur la naissance les uns des autres. D'après le Décret, ceux-là seuls qui étoient Athéniens de pere & de mere, devant être réputés Citoyens, & par conséquent avoir part au bienfait, cette recherche jeta le trouble dans la Ville. Plusieurs, qui jusqu'alors avoient joui de leur état sans inquiétude, furent traduits en Justice, se virent rayés du nombre des Citoyens, & privés de leur portion au partage du blé ; près de cinq mille furent vendus pour esclaves.

Montesquieu, Esprit des Loix, liv. 23, chap. 6, faisant mention de cet événement, a pris l'effet pour la cause. Il dit que le désir d'avoir une plus grande portion de blé, fit retrancher nombre d'Athéniens du rang de Citoyens ; & c'est au contraire, parce qu'ils en étoient retranchés par un précédent Décret, qu'on leur refusa du blé. Ce partage du blé fit veiller à l'exécution du Décret de Périclès, mais ne le fit pas rendre. J'ai, dans la note précédente, fait voir que c'est mal-à-propos que Montesquieu qualifie de bâtards ceux qui furent exclus du partage du blé.

V. Julius Pollux, Grammairien célèbre, me fournit une autre preuve de cette vérité. Dans le liv. 8, chap. 10 de son Dictionnaire (Onomasticon), il nous rappelle que la division du peuple Athénien, depuis Solon, fut constamment fondée, non sur la naissance, mais sur les facultés ; que les principes de ce Législateur se soutinrent en vigueur sans interruption ; qu'ils servirent même de base aux impositions, chacun, selon sa classe, devant verser telle ou telle somme dans le trésor public ; ce qui, joint aux autres moyens usités dans cette République pour faire contribuer les riches, tels que l'équipement des galères, les taxes extraordinaires, établit dans la répartition de l'impôt, cette égalité proportionnelle qui en adoucit le fardeau & en diminue l'amertume.

Les recherches de Pollux indiquent aussi que les Athéniens changeoient de classe à mesure que leurs revenus éprouvoient une révolution avantageuse ou défavorable. Il rapporte l'inscription d'un tableau placé dans un lieu apparent d'Athènes par un certain Déiphile. On l'avoit représenté tenant un cheval par la bride ; l'inscription portoit : *Déiphile, fils d'Anthémion, consacre ce cheval aux Dieux, en mémoire de ce qu'étant autrefois dans la classe des mercénaires, il vient de passer au rang des Chevaliers.*

Veut-on des faits qui prouvent que l'on descendoit de la classe de ses peres, de la classe dans laquelle on étoit né (1) ? Ouvrons la vie d'Aristide ; une conspiration est prête à se former dans le camp Athénien ; plusieurs Citoyens, issus de maisons puissantes, y entrent

(1) Dacier, Trad. de Plut. tom. 3, pag. 369.

avec joie : quel est leur motif ? Écoutons-les : la guerre nous a ruinés , se disent-ils ; avec nos biens nous avons perdu notre crédit ; de plus riches ont pris notre place ; ils jouissent de la considération & de l'autorité qui nous appartoient autrefois.

Ouvrons la vie de Solon ; il descendoit de Codrus , dernier Roi d'Athènes ; & cependant un des désavantages que Plutarque lui donne sur Licurgue , c'est d'être d'une famille moyenne , d'être du peuple , & de manquer du relief nécessaire pour exécuter un aussi grand dessein que celui d'une réforme générale. Cet Historien semble se contredire ; il se contrediroit en effet , si nous ne remarquons avec Dacier (2) que l'extraction de Solon étoit illustre , mais que sa famille ayant perdu ses richesses , avoit cessé d'occuper son ancienne place , étoit tombée dans un rang inférieur. Solon , en effet , commença par se livrer au commerce , pour se tirer de la classe du peuple ; & s'il ne parvint pas à la même splendeur que ses peres , il acquit une partie de leur aisance , puisqu'il fut Archonte.

Nous devons donc tenir pour certain que l'augmentation des facultés faisoit , de droit , passer à une classe plus haute , & que la diminution de revenus en faisoit descendre. Or , cette fluctuation perpétuelle d'une classe à l'autre , répugne à toute idée d'association constante & constitutionnelle. Jamais dans nos Gouvernemens modernes la Noblesse n'eût fait un corps séparé , si ce caractère de distinction une fois obtenu , n'eût été transmis à la famille sans retour , & s'il eût été aussi mobile & alternatif que le flux & le reflux de la fortune.

(2) Dacier , Trad. de Plut. tom. I , pag. 444 , aux notes.

Seroit-il hors de propos de remarquer combien Rome auroit été heureuse d'avoir admis, comme Athenes, cette fluctuation entre les diverses classes de la Cité ? Son sein n'auroit pas été déchiré de tant de dissensions intestines, & les peuples soumis à son empire n'auroient pas été défolés. Mais une politique mal-adroite ayant irrévocablement séparé les ordres de citoyens ; & le temps, ainsi que la vicissitude des choses humaines, ayant altéré les rapports primitifs de leur richesse respective, la nécessité, pour les uns, de rester Patriciens ; dans les autres, le désespoir de le devenir, troublerent l'Etat : on montroit ici des aïeux, mais point de fortune ; là, une fortune, & point d'aïeux : il en résulta, chez les premiers, le goût de la rapine & ce penchant aux vexations en tout genre qu'ils développèrent dans le gouvernement des Provinces ; & chez les seconds, une jalousie, tantôt intrigante, tantôt audacieuse, qui semoit la division, ou qui, par le bouleversement de l'Etat, frayoit aux honneurs un chemin que les Lois leur avoient imprudemment fermé.

Revenons aux Athéniens.

VI. Il se présente ici à mon esprit un raisonnement, qui joint aux preuves déjà données, me paroît victorieux. Personne ne doute que l'essence d'un corps de Nobles ne soit l'amour & l'ambition des préférences. Etre distingué du commun, est sa prétention favorite ; avoir seul le droit de parvenir à telle place, est, à ses yeux, son apanage naturel : obtenir n'est rien pour lui, il veut obtenir exclusivement. Cela posé, ne prouverai-je pas que la Noblesse ne faisoit point corps à Athenes, si je démontre que dans cette Ville il n'y avoit ni Corps ni Ordre de citoyens, auxquels les

honneurs & les dignités fussent exclusivement destinés ?

Considérons cette République après & avant la bataille de Platée , époque où son Gouvernement intérieur éprouva des changemens.

Aristide , ramenant dans sa patrie ses Troupes victorieuses , & empressé de récompenser la valeur de ses Soldats , ou peut-être de prévenir le mécontentement du peuple , & d'appaîser ses murmures , porte un Décret par lequel tout Athénien pourra désormais être élu Archonte , & par là , pourra participer à l'Administration publique. Ce Décret ouvrit l'entrée aux honneurs à la quatrième classe de Citoyens , qui jusques alors en avoit été exclue. Ne dissimulons pas que malgré ce Décret elle n'y parvint point davantage , du moins quant aux places importantes. Xenophon (1) observe que si le peuple profita de cette prérogative pour obtenir quelques emplois lucratifs , & que s'il donna à ceux de sa classe des Magistratures inférieures , il ne leur confia jamais de ces postes majeurs qui intéressoient son salut & sa gloire.

Peu importe à la question dont je m'occupe , que la quatrième classe des Athéniens ait rempli ou non , les grandes places de l'Etat : peu importe qu'elle n'y ait point été promue , soit parce qu'elle n'a pas osé remettre ses intérêts les plus chers à quelqu'un des siens , soit par respect pour les classes supérieures ; soit plutôt , comme je le crois , parce que ceux dont la fortune augmentoit , sortant de son sein , & passant à une autre

(1) De Repub. Athen. Observons que cet Ecrivain oppose ici au Peuple , non pas les personnes recommandables par leur naissance ; *δυνατοὶ καὶ πότερες*.

classe, elle eut rarement chez elle des Citoyens d'une certaine prépondérance : il me suffit que l'ordre le plus inférieur de la République ait été apte à être élevé à toutes les dignités. Or le Décret d'Aristide annonce qu'il l'étoit. Ainsi point de doute que dès cette époque tout Athénien ne pût prétendre à tout.

Mais avant ce Décret, temps où le peuple étoit exclu des charges, la préférence dont jouissoient certaines classes étoit-elle de nature à présenter un corps de Nobles ? Non, sans doute. Les diverses classes, hors la dernière, étoient appelées aux dignités ; tous les Citoyens, hors le peuple. Cette universalité de prétendans ne contrarie-t-elle pas l'existence d'une corporation particulière ? Aussi, nulle part ne lisons-nous que l'on ait jamais vu de mauvais œil tel & tel Athénien à la tête du Gouvernement, pour être récemment anobli ; pour être homme nouveau, comme disoient les Romains, *novus homo*, c'est-à-dire, agrégé depuis peu à la classe privilégiée (1).

Une observation essentielle ne doit pas nous échapper. Avant le Décret d'Aristide, lors même que les

(1) On m'a opposé le mot d'Iphicrate, auquel un des descendans d'Harmodius, son accusateur, reprochoit la bassesse de sa naissance : *la noblesse de ma famille commence à moi, & celle de la votre finit à vous* ; c'est ainsi que Rollin rapporte ce trait, tom. V, pag. 575 de son Hist. anc. Mais ce mot, *la noblesse*, est de l'imagination de Rollin. Plutarque, dont il a tiré ce fait, se contente de faire répondre à Iphicrate *το μὲν ἐμὸν ἀπ' οὗ γένος ἀρχεται, το δὲ σὸν ἐν σοὶ παύεται*. Ma famille commence à moi, mais en toi finit la tienne. C'est-à-dire, je suis le premier de ma race qui se soit fait connoître ; & tu ne réponds pas à la célébrité des tiens. On sent que l'illustration n'est pas la noblesse : elle ne donne que de l'éclat ; celle-ci donne un rang. Or les Athéniens connurent la première, non la seconde.

Au reste, la mémoire d'Harmodius, d'un descendant duquel nous venons de parler, ainsi que celle d'Aristogiton, fut en grande vénération à Athenes ; on leur éleva des statues : ils avoient voulu soustraire leur Patrie à la tyrannie des enfans de Pisistrate, & avoient été victimes de leur zèle.

trois premières classes étoient seules élevées aux honneurs, on ne pouvoit pas dire proprement, que les membres de la quatrième en fussent exclus. D'un côté, leur misère & le besoin d'un travail journalier les en éloignoit quand on eût pu les y admettre; & de l'autre, ils y parvenoient en effet, dès que leurs facultés le leur permettoient, l'augmentation de leur fortune les faisant passer dans une des classes qui avoient droit d'y prétendre. Leur exclusion étoit, pour ainsi dire, idéale & métaphysique; elle portoit sur la classe & non sur les individus; de manière qu'à proprement parler, nul citoyen n'étoit personnellement exclu, puisque d'un moment à l'autre, il pouvoit, par une augmentation de fortune, sortir de la classe à laquelle étoit attachée son exclusion.

Si le système d'une prédilection particulière pour un ordre de Citoyens, eût eu la moindre influence sur cette Nation & ses Législateurs, il se fût manifesté dans le choix des Membres de l'Aréopage, de ce Tribunal suprême, le soutien des Lois, & le patron des mœurs: car chez tous les Peuples éclairés de l'Antiquité, de pareils Tribunaux furent toujours remplis par les premiers personnages de l'Etat, choisis avec le plus grand soin, & respectés à l'égal des Dieux. Or, ce Sénat d'Athènes étoit-il exclusivement ouvert aux Nobles? Non. L'étoit-il exclusivement aux riches? Non. Mais aux citoyens qui avoient exercé certaines Magistratures. Solon, l'Instituteur ou le Restaurateur de l'Aréopage, donne l'exemple, & n'y prend place que comme ancien Archonte; Périclès, d'une illustre maison, à la tête de la République, presque le maître du Gouvernement, veut en vain y être admis; il parvient, en quel-

que forte , à anéantir ce Tribunal , mais il ne parvient pas à franchir la barrière qui lui étoit opposée.

Ainsi Athenes , qui remettoit indistinctement le maniment des affaires publiques , & le destin de l'Etat à tout citoyen , connoissoit néanmoins une fonction à laquelle il n'étoit pas permis à tous d'aspirer , celle de rendre la justice (1). N'en concluez pas qu'elle connut des classes privilégiées. Vous venez de le voir ; son choix n'étoit pas circonscrit dans un ordre d'hommes , mais dans des hommes doués de certaines qualités : il ne tenoit pas à leur état , mais à leurs vertus : il venoit , non de prédilection ; mais de prudence : il portoit , non sur leur rang dans la Cité , mais sur l'expérience par eux acquise dans l'exercice de charges importantes , & sur les talens qu'ils y avoient développés : le Gouvernement sembloit oublier ses principes quand il s'agissoit de nommer à l'Aréopage ; la jalousie républicaine se taisoit devant le mérite ; & il en sortit un Tribunal célèbre dans toute l'Antiquité , par la modestie de ses Magistrats & la sagesse de ses Oracles.

Ce choix des plus gens de bien pour en former le Sénat national , loin d'indiquer une classe privilégiée , en éloigne au contraire même l'apparence. Car les charges , pour ainsi dire , qui , en formoient le noviciat , étoient ouvertes à tous ; ainsi tous y étoient appelés , quoique l'on n'admit que ceux qui s'en trouvoient dignes.

Quant au commandement des armées , qui ne fait que chaque Athénien pouvoit y prétendre ? Qui ne connoît Thémistocle , fauteur de la Grece à Salamine ? Phocion ,

(1) Quoique dans plusieurs cas les Juges fussent pris indistinctement parmi tous les Citoyens , & tirés au sort , l'Aréopage , fut néanmoins le vrai , le suprême Tribunal.

élu 45 fois Général, quoiqu'absent ; Aristide , à la tête de leurs troupes à Platée ? Cependant le premier de ces Généraux étoit fils d'un des moindres Citoyens ; le second fut , sinon de basse extraction , comme plusieurs l'ont prétendu , au moins d'une maison obscure ; & le dernier naquit & vécut si pauvre , qu'après sa mort l'Etat fut obligé , & eut la générosité de payer ses obseques & de doter ses filles.

VII. Il me reste à esquisser un dernier tableau , pour faire mieux ressortir le peu de probabilité d'un corps de Nobles à Athenes ; c'est le tableau de ses dissensions domestiques.

A peine Solon a-t-il donné des Lois à sa Patrie , qu'il s'en éloigne pour leur laisser prendre plus de consistance. Mais les factions , assoupies par sa sagesse , se réveillent dès qu'il disparoît. Trois partis se forment mêlés de tous les Ordres ; Pisistrate , chef des montagnards , intimide ou subjugué tous les autres ; il s'empare de la citadelle , & asservit Athenes.

Les enfans du Tyran furent enfin chassés ; la liberté reparut , & le Citoyen respira.

Depuis lors jusqu'à Pisandre , qui , cent ans après , changea momentanément la forme du Gouvernement d'Athenes , nul grand bouleversement dans son Administration ; mais beaucoup de démêlés entre ses Administrateurs : c'est Aristide , banni par les menées de Thémistocle , & rappelé par des vues politiques ; c'est Thémistocle , d'abord l'idole de la Nation , & bientôt condamné à l'exil ; c'est Périclès , tour-à-tour maître du pouvoir & disgracié ; tantôt flatteur du Peuple , tantôt son tyran : c'est Cimon , éloigné de la République par les intrigues de Périclès , & remis par ses soins à la

tête des affaires , tant , dit Plutarque , les querelles & les animosités particulières étoient prêtes à s'apaiser en présence de l'intérêt public : c'est Alcibiade , uni avec Nicias , grand Orateur & grand Capitaine , & dans peu jaloux du crédit qu'il lui voit prendre sur les citoyens , & de sa considération chez l'Etranger ; Alcibiade , idolâtré par le Peuple , puis condamné à mort , puis reçu en triomphe , nommé Généralissime , puis privé du commandement : en un mot , c'est une suite d'ambitieux , rivaux les uns des autres , travaillant mutuellement à se supplanter , à plaire à la multitude , toujours dupe de qui la flatte ; ce n'est nulle part ni la confédération , ni la ligue d'un corps combattant sans cesse pour conserver & pour étendre sa prérogative. Les tempêtes qui s'éleverent à Rome , sortoient du vice de sa constitution ; deux masses distinctes & vigoureuses se heurtoient de toute leur puissance : à Athenes , au contraire , c'étoient des citoyens de tout ordre qui lutoient les uns contre les autres par des vues personnelles de jalousie & d'ambition ; c'étoient de vrais patriotes qui s'opposoient avec force aux projets tyranniques des citoyens de la même classe qu'eux.

Tel est le spectacle que nous offre le Gouvernement des Athéniens ; tel fut l'esprit d'Administration de ce peuple aimable , ingénieux & sensible , & celui de toute l'Antiquité avec lequel notre Nation a le plus de rapports , dont peut-être un jour elle égalera la gloire ; de ce peuple qui , par une sorte d'instinct , appelé & porté au grand en tout genre , sentit de bonne heure qu'il manquoit son but , & trahiroit sa destinée , s'il accordoit exclusivement ses faveurs à un ordre de citoyens , & qui ouvrant la carrière des honneurs à tous sans distinc-

tion, parvint en effet à étonner son siècle par la sagesse de son Aréopage, les hauts faits de ses Généraux, les chefs-d'œuvres de ses Artistes ; & dans ses Historiens, ses Orateurs, ses Poètes & ses Philosophes, offrit de son temps, offre encore de nos jours, une école & des modèles de sagesse, de bon goût & de saine politique.



SUR les signes de la fracture du col du fémur , & sur l'action des muscles quadrijumeaux dans cette maladie , ainsi que dans la luxation de cet os en arriere & en haut.

PAR M. MESPLET, Correspondant.

PARÉ & Petit ont enseigné que dans le cas de fracture du col du fémur, la pointe du pied étoit tournée en-dedans ; cependant quelques Observateurs s'étant aperçus que dans cette fracture le pied étoit tourné en-dehors , traitèrent d'erreur la doctrine de ces Hommes célèbres. Cette opinion s'est tellement accréditée, que toutes les Ecoles l'ont adoptée, & qu'on la trouve dans toutes les Institutions, & même dans le Recueil des Mémoires de l'Académie de Chirurgie : opinion qui, suivant M. Mesplet, doit entraîner les plus grands inconvéniens, puisqu'il est essentiel de connoître les signes certains qui distinguent les fractures du col du fémur, des luxations, pour appliquer à l'une & à l'autre de ces maladies les moyens propres à leur guérison.

M. Mesplet entreprend la défense de Paré & de Petit ; il trouve la source des observations qu'on leur oppose, dans les méprises des Observateurs, qui, faute d'attention, ont confondu des fractures avec des luxations en arriere & en haut. Il assure avoir toujours reconnu dans les Hôpitaux, les fractures du col du fémur

au signe indiqué par les Peres de la Chirurgie, & rejette comme une injure faite à leur mémoire, l'interprétation que des Chirurgiens, d'ailleurs très-habiles, ont essayé de donner de l'assertion de Paré, qu'ils n'osoient contredire formellement : ils ont dit, qu'à la vérité, Paré vit dans un cas le pied tourné en dedans ; mais que cela peut s'entendre de la position du pied, plus près de la jambe saine que le genou.

Mais comme on pourroit objecter à M. Mesplet, que la pointe du pied pouvant être tournée en dedans dans la fracture du col du fémur, ainsi que dans la luxation en arriere & en haut, il est aisé de les confondre, M. Mesplet fait le parallele des signes qu'on peut observer dans les deux cas.

1°. La fracture du col du fémur, dit-il, se reconnoît presque toujours par l'inclinaison de l'extrémité en dehors ; mais lorsqu'il y a lieu en dedans, s'il y a luxation, la tête de l'os allant se placer au-dessus & derriere la cavité cotyloïde, entre le petit fessier & la fosse iliaque, la cuisse est raccourcie, & dans une adduction si bien soutenue, qu'on ne peut essayer de la changer sans causer de vives douleurs. Cette difficulté est moins remarquable dans la fracture, parce que la tête ne deviendra point un obstacle à l'exécution de ces mouvemens, comme dans le cas précédent.

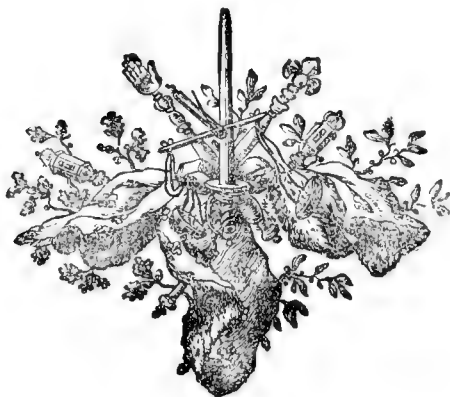
2°. Dans la luxation on doit trouver la hanche fort saillante par la présence du grand trochanter, remonté & dirigé en devant, tandis que dans la fracture, quoique le pied soit dirigé en dedans, on doit le trouver fort enfoncé, parce qu'il ne doit pas suivre, comme dans le cas précédent, la tête, qui a passé par-dessus la cavité cotyloïde.

3°. Si dans les deux cas , on porte une main sur le grand trochanter , & qu'on fasse mouvoir la cuisse , en ménageant d'ailleurs les parties , le soulèvement de cette apophyse ne se fera pas si bien sentir dans le cas de fracture , par les raisons-ci-dessus.

4°. Enfin , on peut joindre à ces différens signes ceux qu'on retire de la crépitation , soit en mouvant simplement la cuisse , ou en y faisant des extensions.

Tels sont les signes distinctifs que M. Mesplet propose dans les cas de la fracture & de la luxation ; l'action combinée des muscles quadrijumeaux , est le seul moyen dont les Praticiens se soient servis pour expliquer la nécessité absolue de l'inclinaison en dehors qu'affecte l'extrémité dans la fracture du col du fémur : M. Mesplet prouve le contraire par la direction même & la situation de ces mêmes muscles. Il rapporte un fait dans lequel un Chirurgien très-connu prit la fracture du col du fémur d'une femme , pour une luxation , précisément à cause de la direction de l'extrémité en dedans , & qu'il découvrit au contraire en dehors , quelques jours après , la malade ayant , dans le délire , défait tout l'appareil. M. Mesplet pense que ce Chirurgien auroit d'abord dû présumer qu'il y avoit fracture du col , par la facilité qu'il eut de ramener l'extrémité à sa longueur naturelle. Il attribue le délire & la mort de cette femme aux inégalités des fractures qui n'ont pas été retenues par un bandage convenable. Il croit que l'erreur de ce Chirurgien vint de ce qu'il pensoit que si l'inclinaison avoit été d'abord en dedans , c'étoit parce que les muscles ne pouvoient agir que sur des parties fracturées ; mais qu'ils étoient parvenus à faire tourner la cuisse en dehors , lorsque les pieces furent assez coaptées par l'engorge-

ment inflammatoire pour résister à leur action; opinion qui ne fut adoptée que parce qu'elle étoit calquée sur l'usage de ces muscles dans l'état naturel, tandis qu'un examen plus approfondi eût donné lieu à d'autres conséquences.



D I S S E R T A T I O N

SUR l'origine de la Municipalité de Toulouse, & sur les effets qu'elle produisit jusqu'à la premiere race de nos Rois.

PAR M. DE LABROQUERE.

Lue le 23
Juin 1785.

AVANT que les Romains pénétraissent dans les Gaules, Toulouse ne connoissoit ni la nature, ni les effets de la Municipalité: Capitale d'un peuple nombreux & guerrier, elle n'étoit occupée qu'à faire des conquêtes & à ériger dans les contrées les plus reculées des monumens de sa puissance. Elle éprouva une grande révolution lorsque les Romains étendirent leur empire sur la Province Narbonnaise, si on ajoute foi au rapport des anciens Ecrivains; mais ils font des récits bien différens du sort qu'elle essuya à cette époque. En effet, parmi les Historiens & les Géographes de la Grece & de Rome, qui ont parlé de la liberté dont Toulouse jouit après que les Romains eurent réduit les Gaules sous leur puissance, les uns assurent qu'elle fut alliée de Rome, & qu'elle conserva ses Lois, ses privileges & ses Magistrats; d'autres, qu'elle devint Colonie Romaine, gouvernée par des Magistrats Romains, & régie par les Lois de Rome; d'autres enfin, que, privée d'une partie de ses terres, elle fut assujettie à Narbonne, à qui elle avoit

avoit donné auparavant des Lois. Ces diverses assertions, vraies pour la plupart, ont partagé les Savans des 17^e. & 18^e. siècles, qui ont cru y appercevoir une contradiction manifeste. Cependant ce point d'Histoire, intéressant pour un Patriote, n'est pas aussi difficile à éclaircir qu'on l'a pensé, & ces divers rapports des anciens ne s'entre détruisent pas. Pour le prouver, j'ai besoin de jeter un coup-d'œil sur les différences que les Romains établissoient entre les peuples avec lesquels ils faisoient des traités d'alliance, & ceux qu'ils subjugoient par la voie des armes.

Lorsqu'un peuple libre & belliqueux recherchoit l'amitié de Rome & lui offroit de joindre ses forces à celles de la République, les Romains faisoient un traité d'alliance avec lui. Sans incorporer dans ses Légions les soldats de ce peuple, ils les recevoient en qualité de troupes auxiliaires, & s'engagoient à partager avec lui le fruit de la conquête à proportion des troupes qu'il avoit fournies : c'étoit là le droit & le privilege des peuples dont ils faisoient le plus de cas : c'est ainsi qu'ils traitèrent les peuples du Latium, & ceux auxquels ils en accorderoient les privileges : ils les désignerent par le nom de *socii & nominis Latini* (1).

Au contraire, lorsqu'un peuple arrêtoit les progrès des armes de la République, ou qu'il lui déclaroit ouvertement la guerre ; après la victoire, les Romains

(1) *Fœdus cum Hernicis eodem anno, iisdemque conditionibus percussum est, ut socii populi Romani vocarentur, ut belli causâ auxilia mitterent, ut tertiam prædæ partem referrent.* Tit. Liv.

Senatusconsulto præscriptum ut Decemviri creati à Consularibus natu Maximis, terminato agro publico pronuntiarent quantum ejus locandum sit, quantum populo dividendum. Cæterum si quis ager communi militia partus erit, is cum sociis dividi possit ex fœdere. Cic. in Rull. 1.

emmenaient à Rome une partie de ses habitans, qu'ils distribuoient dans les Tribus urbaines, ou dans celles qui étoient les plus voisines de Rome : ils les remplaçoient par des Romains d'une vertu éprouvée, auxquels ils donnoient une partie des terres du peuple vaincu. C'étoit une espece de garnison qui veilleoit sur la fidélité de ce peuple, qui fut nommé *Fæderatus*.

Si le pays conquis étoit vaste & abondant, ou situé avantageusement pour les projets ambitieux de la République, elle y établissoit une Colonie militaire, composée ordinairement des Vétérans d'une Légion, en récompense de leurs services, & elle ne manquoit pas d'en placer de distance en distance. Toutes ces Colonies formoient les anneaux de la chaîne immense dont elle ambitionnoit de charger l'univers : ces places fortes devenoient l'appui de ses alliés, la terreur de ses ennemis & le boulevard de l'Empire : elles en lioient toutes les parties, entretenoient une correspondance prompte & facile entre la Métropole & les Provinces les plus reculées, & préparoient de nouvelles conquêtes (1).

On faisoit construire dans ces Colonies des Temples, des Cirques, des Marchés, des Palais, un Capitole, un Amphitéâtre, des Thermes : on leur donnoit des Augures, des Pontifes, des Flamines, en un mot, tout ce qui pouvoit retracer à leurs yeux l'image de Rome. Enfin on leur conservoit tous les droits de Citoyen Romain, les privilèges & les exemptions dont ils jouissoient à Rome : on y ajouta bien d'autres faveurs pour les dédommager de l'éloignement de leur Patrie ; mais

(1) *Hoc in genere, sicut in cæteris Reipublicæ partibus, diligentiam majorum esse expectandam; qui Colonias sic idoneis in locis, contra suspicionem periculi collocassent; ut non oppida Italiæ, sed propugnacula imperii esse viderentur.* Cic. in Rull.

ces grâces exciterent la jalousie des peuples du Latium : ceux-ci prirent les armes pour les obtenir : la République leur céda tantôt une partie de ces privilèges, tantôt une autre, & finit par les leur accorder tous.

Indépendamment de ces trois espèces de peuples, les Romains en distinguoient une quatrième, qu'ils appelloient *Municipes*. La Municipalité des Villes & des Peuples consistoit à conserver ses Lois, ses Magistrats, son Culte, ses Privilèges, ses Usages, & sur-tout la République séparée & distincte de celle de Rome, quoiqu'on fût décoré du nom de Citoyen Romain, associé aux armes romaines, & quelquefois même incorporé dans ses légions. *Municipes servius filius aiebat initio fuisse qui ea conditione Cives Romani fuissent ut semper Rempublicam separatim à populo Romano haberent, Cumanos videlicet Acerranos, Athillanos qui æquè Cives Romani erant & in legione mererent, sed dignitates nondum capiebant*, dit Festus.

Les Romains faisoient moins de cas de la condition du peuple Municipe que de l'état des Alliés Latins, des Confédérés & des Colonies, parce que les Municipés ne jouissoient point du droit de suffrage à Rome, qu'ils n'étoient inscrits dans aucune Tribu, & qu'ils ne pouvoient pas aspirer aux Charges & aux Dignités de la République. Ce Peuple-Roi, qui avoit l'orgueil de disposer des sceptres & des couronnes, de citer à son Tribunal les Peuples & les Rois, d'y prononcer sur leurs différends, & d'y décider de leur sort, ne voyoit rien au-dessus d'un Citoyen Romain qui, revêtu de la Magistrature, exerçoit les droits de la République. Mais les Municipés, quoique Citoyens Romains, n'étant point régis par le Droit Romain, ni gouvernés par des Ma-

gistrats de Rome, conservoient leur état primitif monarchique, aristocratique ou démocratique, distinct & séparé de la République Romaine ; ils ne pouvoient jamais exercer les Magistratures Romaines, & ne faisoient que partager les fatigues militaires ; au lieu que les Peuples alliés du Latium, les Confédérés & les habitans des Colonies pouvoient être élevés aux Dignités de la République. *Participes fuerunt Municipales omnium rerum ad munus fungendum unâ cum Romanis civibus præterquam de suffragio ferendo, aut Magistratu capiendo, sicut fuerunt Fundani, Cumani, Acerrani, &c.* dit encore Festus.

Les Municipès faisoient de leur état un cas bien différent des Romains : peu flattés des privilèges du Latium, du pays Italique, des Confédérés & des Colonies, ils leur préféroient leur indépendance ; on voyoit même quelquefois les Colonies la briguer & la demander comme une faveur signalée. Aulugelle nous apprend que les habitans de Préneste avoient obtenu cette grâce de Tibère : *Prænestinos refert maximo opere à Tiberio Imperatore petiisse, orasseque ut ex Colonia in Municipii statum redigerentur, idque illis Tiberium pro referendâ gratiâ tribuisset.* L'Empereur Hadrien témoigne sa surprise de ce qu'il s'est trouvé des peuples Municipales qui, renonçant à leurs Lois & à leurs usages antiques, ont ambitionné les privilèges des Colonies : *Mirari se ostendit Divus Hadrianus quod quædam Municipia antiqua, in quibus uticenses nominantur, cum suis moribus, legibusque uti possent, in jus Coloniarum mutari gestiverint.*

Il y avoit encore des peuples que les Romains considéroient sous un nouveau rapport, qui n'avoit rien de commun avec les précédens : ils donnoient à leurs

Villes le nom de Préfectures ; condition infiniment moins favorisée que les autres : c'étoit l'état auquel ils réduisoient le peuple qui avoit souvent trahi les intérêts de la République : il ne conservoit ni ses Lois, ni ses Juges ; il étoit entièrement gouverné par des Magistrats Romains choisis dans l'Ordre de la Noblesse, c'est-à-dire, parmi les Chevaliers Romains, par le peuple, le Préteur ou le Préfet de Rome, suivant qu'on vouloit traiter ce peuple infidelle avec indulgence ou avec rigueur.

Toulouse n'ayant jamais été réduite à l'état de Préfecture, ce rapport n'entre point dans mon sujet ; les autres au contraire en font partie, parce que Toulouse réunit successivement les privilèges des Alliés du Latium, des Confédérés, de Colonie & de Municipale. La Province Narbonnaise ayant toujours été Impériale ou Proconsulaire, Toulouse ne fut jamais gouvernée, pour une partie de ses habitans, que par des Présidens au nom de l'Empereur, ou par des Proconsuls, ou Propréteurs au nom du peuple, du Sénat, ou de la République, & jamais elle ne fut soumise à un Préfet envoyé par le peuple, le Préteur ou le Préfet de Rome.

Lorsque les Romains firent la conquête de cette partie des Gaules que nous habitons, il est d'abord incertain si Toulouse & les Tectosages joignirent leurs forces à celles des peuples voisins des Arécomiques, ou s'ils les attendirent sur leur territoire : il est vraisemblable qu'ils s'unirent avec ces peuples pour s'opposer aux Romains, & qu'ils furent subjugués avec eux. Les Historiens ne donnent pas le dénombrement des différens peuples que les Romains eurent à combattre ; ils se contentent de nous apprendre que la République envoya, l'an

629 de Rome, une armée dans la Gaule pour secourir les Marseillois, leurs anciens alliés, contre les Salyes, les Vocontiens, les Allobroges & les peuples de l'Auvergne, & que les Généraux Romains conquièrent dans l'espace de cinq à six ans tous les pays dont ils formèrent la Gaule Narbonnaise, qu'ils terminèrent par la Garonne.

Cette conjecture acquiert une nouvelle force, lorsqu'on considère l'état de la Province à cette époque. Une ancienne rivalité divisoit d'intérêts Narbonne & Toulouse: celle-ci, dans les temps les plus reculés, avoit donné des Lois à Narbonne, & étendu ses conquêtes jusqu'aux Arécomiques, c'est-à-dire, jusqu'à Nîmes, à l'extrémité du Diocèse de Montpellier & aux Cevenes. Narbonne avoit secoué ce joug & jeté les fondemens d'un Empire indépendant de Toulouse & des Tectosages, sous le nom de Bébrices ou des Elélices (1); ce Royaume de Narbonne & d'Elélices s'étendoit vers le nord, & n'interrompoit pas celui de Toulouse du côté du midi & du levant. Toulouse avoit donc à défendre les peuples qui lui étoient soumis de ces deux côtés: il est vraisemblable qu'elle vint à leur secours, & qu'elle ne put résister aux Romains; en sorte que Toulouse & les Tectosages, Narbonne & les Elélices éprouverent leur supériorité vers le même temps, & peut-être le même jour. Narbonne fut érigée en superbe Colonie, composée des Vétérans de la dixième Légion, & Toulouse fit un traité d'alliance avec Rome, par lequel elle fut

(1) *Gens Eleficum prius*
Loca hæc tenebat: atque Narbo civitas
Erat ferocis Maximum regni caput. Festus Avienus.

reconnue ville Municipale , & conserva ses Magistrats , ses Lois , son culte & ses usages.

La politique de Rome l'engagea à traiter différemment ces deux Villes : la situation de Narbonne facilitoit aux Romains , d'un côté , le passage de l'Espagne par le Roussillon , & de l'autre , leur donnoit l'entrée dans le Rouergue & dans l'Auvergne , dont ils méditoient la conquête. Rome crut avoir besoin d'établir une Colonie à Narbonne pour s'assurer de la fidélité des peuples qu'elle avoit subjugués & pour intimider ceux qu'elle vouloit asservir.

Toulouse & les Tectosages étoient considérés par les Romains sous un autre rapport : n'étant séparés des Aquitains que par la rivière de Garonne , ils travailloient sans cesse à franchir ces limites ; les Aquitains , au contraire , faisoient leurs efforts pour les y resserrer. Dans leurs excursions , les Tectosages s'emparoisent souvent de différentes places de la Novempopulanie ; & après une vicissitude continuelle de succès & de pertes , de victoires & de défaites , les Tectosages avoient conservé l'ancien Diocèse de Toulouse , terminé de ce côté par tout ce qui forme celui de Lombez. Les Romains contractèrent donc alliance avec les Toulousains , les associerent à leurs armes , & les reçurent en qualité de Municipés. En effet , un peuple belliqueux , comme les Tectosages , ne devoit point briguer l'avantage d'être admis dans les Tribus de Rome pour donner son suffrage dans les Comices , & pour exercer les Magistratures de l'Empire qui ne flattoient pas son ambition. Cependant , il n'y a point d'Auteur qui annonce que les Tectosages aient été accueillis par les Romains en qualité de Municipés ; mais si les Historiens n'ont pas pro-

noncé le terme de Municipalité , ils en ont si bien décrit les effets qu'on ne peut les méconnoître.

* Mémoire
de l'Acad. des
Inscriptions ,
tom. 15 , p.
565.

Avant que d'en donner le détail , j'ai à prévenir quelques difficultés qui se présentent naturellement. M. Duclos* assure que chez les Romains , réduire un Pays conquis en forme de Province , c'est y envoyer des Gouverneurs pour y entretenir des Troupes , y lever des tributs , y établir des Magistrats pour y rendre la Justice selon les Lois Romaines , sans égard à celles des vaincus. Comment donc Toulouse , comprise dans la Province Narbonnaise , a-t-elle pu conserver ses Magistrats , ses Lois & son Culte ?

Cette assertion de M. Duclos , vraie à bien des égards , doit être restreinte à ses justes bornes : elle n'avoit jamais lieu à l'égard des peuples du Latium , ni de ceux auxquels les Romains en accordoient les privileges , appelés *socii & nominis Latini*. De même elle n'avoit point lieu à l'égard des Municipales , & ce fut le premier état des Toulousains , qui conservèrent toujours leur République telle qu'ils l'avoient avant la conquête ; en sorte que , cette assertion n'étoit exactement vraie qu'à l'égard des peuples qu'ils avoient vaincus , lorsqu'après plusieurs infidélités ils les dégradoient du rang des Confédérés pour les réduire à l'état de préfecture : c'est alors qu'ils étoient privés de leurs Lois , de leurs Magistrats , & de tous les privileges qu'ils avoient conservés après une première & une seconde défection.

Mais , dit-on , lorsque Critogniac veut exciter dans ses Troupes le désir de la gloire & de la liberté , & leur inspirer une plus forte haine contre les Romains , il leur retrace l'image de la servitude dont Rome accabloit la partie des Gaules qu'ils avoient réduite en forme de

de Province Romaine , après l'avoir privée de ses Lois, il ne met aucune différence entre Toulouse & Narbonne , qui étoient également comprises dans cette Province. * *Respicite finitimam Galliam quæ in Provinciam redacta , jure & legibus commutatis , securibus subiecta , perpetua premitur servitute.*

* César de bello Gall.
l. c. 77.

La réponse à cette objection n'est pas difficile. Un Général qui harangue ses Troupes pour ranimer leur courage , ne se pique pas d'une exactitude rigoureuse : il ne voit les objets qu'en grand , & il lui suffit que son discours soit vrai à plusieurs égards. D'ailleurs, Toulouse s'étant assujettie à fournir des Troupes à la République , cette nécessité suffisoit pour justifier le discours de Critogniac.

On peut trouver singulier que Toulouse ayant essuyé les mêmes revers que Narbonne , & reconnu vers le même temps la supériorité des Romains , en ait reçu un traitement si différent : il paroîtroit plus naturel , que Narbonne ayant été érigée par les Romains en Métropole de toute la Province , cette Province n'étant terminée que par la Garonne , & César annonçant que Toulouse étoit comprise dans cette Province , elle dut suivre le sort de sa Capitale , & reconnoître sa supériorité , du moins à quelques égards.

Cependant , il est aisé de prouver qu'après la réduction de la Province , Toulouse & Narbonne n'eurent rien de commun. L'Oraison de Cicéron , *pro Fonteio* , ne laisse aucun doute à cet égard. Les Testosages Toulousains se plaignent des concussions que ce Gouverneur exerçoit dans Toulouse & dans d'autres Villes de leur dépendance , telles que *Cobiomagus* , *Crodunum* & *Vulchalone* , dont il ne reste point de vestiges. Si Tou-

louse eût dépendu de Narbonne, il étoit naturel que celle-ci fût venue au secours de Toulouse, & eût joint ses plaintes aux siennes : c'étoit même son intérêt si elle en eût perçu quelques droits comme Métropole. Il s'en faut bien cependant qu'elle prenne ce parti : elle entreprend au contraire, ainsi que Marseille, la défense de Fonteyus contre Toulouse ; ce qui prouve manifestement que Toulouse ne dépendoit pas plus de Narbonne que de Marseille.

D'ailleurs, tout le monde convient que Narbonne fut érigée en Colonie Romaine vers l'an 632 de Rome ; Dion assure que Toulouse fut mise alors au rang des Villes confédérées ; *cum Tolosates socii ac foederati populi Romani*, dit Dion * ; & M. Menard, qui fixe avec précision tout le monde à l'an 632 l'établissement de la Colonie de Narbonne, croit que Toulouse ne passa au pouvoir des Romains, que pendant la guerre des Cimbres, sous le Consulat de Q. Cæpion ; c'est-à-dire, en 648 ou 550. Quoique je n'adopte pas en entier l'opinion de M. Menard, je conclus de cette assertion que Toulouse & Narbonne essuyèrent des traitemens différens, & qu'elles n'eurent rien de commun.

Aucun Auteur n'a prononcé à la vérité que Toulouse ait été mise au rang des Municipales ; mais nous trouvons les effets & le caractère de la Municipalité dans la même Oraison de Cicéron *pro Fonteyo*. Les Tectosages de Toulouse se plaignoient des concussions de Fonteyus : c'est justement pour les exactions commises dans les Villes Municipales qu'on révoquoit leur Proconsul. César destitua C. Avienus par ce motif : *quod rapinas per Municipia fecisti*, dit-il, *de bello Africano*. C'est par la même raison que Toulouse demande que Fon-

* *Excepta*
Valeji, pag.
630, Acad.
des Inscr.,
tom. 29, p.
228.

teyus soit rappelé ; Toulouse étoit donc ville Municipale.

La Chronique de Prosper en fournit une nouvelle preuve : *Gotti Tolosates* , dit-elle , *pacis placita perturbant & pleraque Municipia vicina sedibus suis occupant , Narbonensi oppido maxime infesti*. Ce texte , qui est un témoin & un monument de l'ancienne rivalité de Toulouse & de Narbonne , donnant le nom de ville Municipale à Carcassonne & à d'autres villes dépendantes de Toulouse leur Métropole , annonce manifestement que Toulouse elle-même , qui étoit devenue alors la Capitale des Visigots , avoit été regardée auparavant tout au moins comme ville Municipale par les Romains.

César nous apprend * que les Troupes qu'il envoya en 705 à Crassus , son Lieutenant , avoient été levées par les Magistrats de Toulouse , qu'elles avoient un chef de leur Nation , qu'elles étoient auxiliaires , & qu'elles n'étoient point incorporées dans les Légions Romaines ; ce qui étoit un des principaux privilèges de la Municipalité.

* Lib. 5, de bello Gallico.

Mais on ne peut méconnoître le caractère de la Municipalité dans ce que Cicéron rapporte des Toulousains dans ce même plaidoyer pour Fonteyus , en nous apprenant qu'ils s'étoient maintenus dans l'usage d'appaiser leurs Dieux par des victimes humaines. *Si quando aliquo metu adducti Deos placandos esse arbitrantur humanis hostiis , eorum aras ac templa funestant , ut ne religionem quidem colere possint , nisi eam ipsam prius scelere violarint ? Quis enim ignorat eos usque ad hanc diem retinere illam immanem ac barbaram consuetudinum hominem immolatorum.*

L'Orateur Romain parle manifestement d'un usage

qui n'a point été interrompu, d'un usage public, connu de tout l'univers, d'un usage qui ne se pratique pas en secret au mépris des Lois : ce sont ces mêmes sacrifices publics, dont parle César, qu'ils avoient pratiqués sans interruption ; *publiceque ejusdem generis instituta habent sacrificia, administrisque ad ea utuntur Druidibus*, dit César. Les Tectosages n'avoient donc pas été gênés à cet égard par les Romains ; or rien ne prouve mieux qu'ils avoient conservé leur culte, leurs Lois & leurs Magistrats ; puisque les Druides étoient les seuls Ministres de la Religion, qu'eux seuls composoient le Tribunal suprême de la Nation, que cultivant seuls les sciences, ils se chargeoient de l'éducation de la jeunesse, de donner des leçons de Philosophie & de Morale, & de pratiquer la Médecine, ne laissant au peuple que l'exercice des Arts mécaniques, & à la noblesse que la profession des armes, qu'ils gênoient encore en se rendant les maîtres de faire la paix, ou de déclarer la guerre ; Toulouse n'avoit donc reçu ni le Culte, ni les Lois, ni les Magistrats des Romains ; ce qui caractérise la Municipalité, qui ne s'associe qu'aux travaux militaires.

Les Tectosages, étouffant le cri de la nature, tenoient par des principes fanatiques à ces affreuses pratiques, & ils auroient tout sacrifié pour leur conservation. Deux maximes leur donnoient un enthousiasme religieux pour ces expiations sanguinaires : la première, c'est que pour rendre aux Dieux un culte digne d'eux, il falloit leur offrir le sacrifice de l'être le plus précieux & le plus parfait de la nature ; & comme elle n'a rien produit de plus excellent que l'homme, c'étoit en leur immolant des victimes humaines qu'on les honoroit le

plus , & qu'on leur rendoit l'hommage qui leur étoit le plus agréable.

La seconde , étoit l'immortalité de l'ame : cette croyance leur inspiroit le courage de se dévouer à la mort , non-seulement dans les combats pour la défense de la Patrie , mais encore dans les calamités publiques pour appaiser le courroux des Dieux , & pour la conservation de leurs Concitoyens. *Quod pro vita hominis nisi vita hominis reddatur non posse aliter deorum immortalium numen placari arbitrantur.... Neque adhuc hominum memoriâ repertus est quisquam qui eo interfecto cujus se amicitia devovisset mori recusaret.* S'ils avoient des scélérats , c'étoient eux qu'ils immoloient par préférence ; mais au défaut des criminels , ils ne manquoient pas de victimes volontaires , qui laissant leurs Concitoyens pénétrés d'estime , d'admiration & de respect pour leur grandeur d'ame , se résignoient par générosité à ce sacrifice , dans l'espérance de recevoir dans l'autre vie une récompense proportionnée à ce bienfait. Il se trouvoit même des Gaulois moins généreux , qui recevoient de l'argent pour consentir à être immolés dans l'espoir d'une vie plus heureuse : persuadés que les Dieux acceptoient avec plaisir le sacrifice de leur vie , comme le plus grand qu'ils pussent leur faire , ils attendoient de leur reconnoissance des récompenses qui leur fussent proportionnées. Au défaut de criminels & de victimes volontaires , on avoit recours au fort , si les Dieux ne désignoient point la victime par l'organe des Druides ; & ces sacrifices , autorisés par les Lois , ne causoient aucun trouble dans l'ordre de la société civile. Barbares par religion à l'égard de leurs Concitoyens , les Tectosages croyoient devoir l'être par justice envers leurs

* César de
bello Gall.
liv. 6.

* Idem ,
liv. 3.

ennemis, qu'ils immoloient sans scrupule & sans remords.

Ces abominables sacrifices étoient donc fondés sur des principes de Religion, & la suite naturelle d'un dogme qui s'étoit perpétué dans la Nation ; & ces horribles scènes se renouveloient à des époques fixes ; du moins peut-on le présumer des paroles de César : *publiceque ejusdem generis instituta habent sacrificia*, dit César. Les Druides employoient cette superstition & ce fanatisme pour inspirer aux Gaulois le mépris de la mort, & cette valeur qui brave tous les dangers, & qui les rendoit si formidables. César, & tous les Anciens, nous l'attestent : *imprimis persuadere volunt non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto* * (1).

* César, de bello gall. L. 6.

** Acad. des Inscriptions, tom. 24, p. 345.

Il se présente cependant une objection bien forte tirée d'une dissertation de M. l'Abbé Fenel, ** qui assure que les Romains mirent en usage plusieurs moyens pour adoucir la férocité des Gaulois, & conséquemment des Tectosages ; que le premier moyen dont Rome se servit pour opérer ce changement, fut l'interdiction des victimes humaines ; qu'Auguste proscrivit l'exercice de la Religion Gauloise ; que Tibère alla plus loin, qu'il défendit sans restriction les victimes humaines ; qu'il abolit les Ecoles des Druides, & ne permit plus que la jeunesse s'initiât dans leur doctrine ; qu'il fit mourir un

(1) *Longæ vitæ mors media est . . . inde ruendi
In ferrum mens prona viris animæque capaces
Mortis & ignavum reditura parcere vitæ.*

Luc. Pharsal. liv. 1, v. 460 & suiv.

Unum ex iis, quæ præcipiunt Druides, in vulgus influxit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas esse animas, vitamque alteram ad manes. Pompon. Mela. L. 3, c. 2.

grand nombre d'entr'eux , & par là obligea le reste à se réfugier dans le fond de la Germanie & de la Grande-Bretagne , ou dumoins à se tenir oisifs dans le fond des bois les plus inaccessibles.

M. Freret * rend cette difficulté plus considérable , lorsqu'il dit qu'après la conquête de la Gaule , la plus grande partie des peuples de ce pays fut assujettie à la forme du gouvernement Romain , & qu'il n'y avoit plus de guerres ni des prisonniers qu'on pût immoler. Cet Académicien fait naître une nouvelle difficulté en disant que les Magistrats envoyés par la République , ou par l'Empereur , jugeoient suivant les Lois Romaines ; que les Druides , dépouillés de leur ancienne autorité , ne pouvoient plus disposer des criminels , & qu'ils se trouvoient réduits aux victimes volontaires.

* Acad. des
Inscr. tom.
24 , p. 389.

Il ne paroît pas , dit le même Auteur ** , que dans les Cités libres & alliées de la République , les Druides eussent conservé leur ancienne autorité après la conquête des Gaules : ces Cités se gouvernoient à la vérité suivant leurs propres Lois ; mais elles avoient un Conseil public , qui prenoit le titre de Sénat , & des Magistrats choisis dans le second Ordre , ou dans celui des Nobles , que César nomme Chevaliers , *Equites*. Il est probable , dit encore M. Freret *** , qu'un des premiers soins des Magistrats Romains & Gaulois , fut de détruire cette Religion Sacerdotale , & d'ôter aux Druides un pouvoir dont il étoit toujours à craindre qu'ils n'abusassent.

** Ibid.

*** Ibid.

S'il étoit vrai qu'Auguste eût interdit les sacrifices humains dans les Gaules ; qu'il eût substitué au culte des Gaulois , les Divinités de Rome ; qu'il eût donné à la Province Narbonnaise & à Toulouse un Sénat composé de Chevaliers Romains ; que Tibere eût fait périr

les Druides, ou qu'il les eût forcés de se retirer en Germanie ou en Angleterre, il ne seroit point douteux que les Tectosages n'eussent dû être jugés par des Magistrats Romains, puisque les Druides étoient les seuls Juges de la Nation, & toutes mes assertions s'écrouleroient. Mais dans la supposition même qu'il y a eu des Magistrats Romains alliés à des Magistrats Gaulois, ceux-ci, loin de détruire cette Magistrature Sacerdotale des Druides, étoient intéressés à la conserver par religion, par politique, par un attachement invincible à leurs anciennes maximes, & par respect pour des personnes qu'ils croyoient inspirées des Dieux.

M. Freret a détruit d'avance l'objection tirée de la Dissertation de M. l'Abbé Fenel, en assurant qu'il n'y a eu aucune persécution religieuse exercée dans la Gaule contre la Religion du pays, & que les Druides n'ont pas cessé d'être les Ministres du culte des Gaulois. Il prouve ensuite que l'émigration des Druides & leur retraite en Germanie ou en Angleterre, d'où on croit qu'ils tiroient leur origine, n'est fondée sur rien, & n'est qu'une supposition : il assure au contraire que le nom, les fonctions & le pouvoir des Druides ont subsisté dans la Gaule jusqu'au dernier temps du Paganisme. Auguste fit bien une première Loi pour interdire les sacrifices humains dans la Gaule ; mais cette Loi ne regardoit que les Citoyens Romains qui l'habitoient ; il n'est point prouvé que Tibère les ait pros crits ; & l'abolition entière de ces sacrifices dans ces contrées, semble avoir été l'ouvrage de l'Empereur Claude. Suétone l'a lui attribue, & ne fait aucune mention des prétendus Edits de Tibère : *Druidarum religionem diræ inhumanitatis penitus sustulit*. Sueton. in Claud. n°. 24. Toulouse

louse conserva donc son culte , ses Magistrats & ses Lois. La seconde difficulté s'évanouira d'elle-même par la suite de ce discours.

Les Romains* employèrent un moyen plus efficace que l'autorité pour adoucir la férocité des Teutoſages, ce fut celui de la ſéduction, en introduiſant dans les Gauls leur langue & leurs mœurs. Ce peuple altier ne ſe contentoit pas de ſoumettre à ſa puiffance les Nations auxquelles il déclaroit la guerre ; il exigeoit encore d'elles, comme une des conditions de la paix qu'il leur accordoit après leur défaite, qu'elles parleroient la langue latine** : *opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum, verum etiam linguam ſuam domitis gentibus per pacem ſociatis imponeret.* La politique de Rome n'admit d'exception qu'en faveur des Grecs auxquels elle laiſſa le libre uſage de leur langue. Cependant, pour accrédi-ter la langue romaine, & inviter les Grecs même à parler latin, les Proconſuls, quoique verſés dans la con-noiſſance de la langue greque, du temps même de la République, ne permettoient que par pure grâce aux peuples de la Grece, d'employer des Interpretes pour expoſer en latin les demandes qu'ils avoient à faire. Les Grecs durent cette diſtinction aux chefs-d'œuvre compoſés dans leur langue qui faiſoient l'admiration & les délices de Rome, aux Sciences & aux Arts qu'ils avoient cultivés avec tant de ſuccès, & que les Romains alloient apprendre dans la Grece (1). Les Teutoſages de la Gaule Narbonnaiſe avoient quelque connoiſſance de la langue

** Acad. des
Inſcriptions ,
tom. 15 , p.
565 ; t. 23 ,
p. 156 ; t. 24 ,
p. 582 & 657.

** St. Aug.
de Civit. Dei,
L. c. 8.

(1) *Illud quoque magnâ perſeverentiâ cuſtodiebant, ne Græcis unquàm niſi latine reſponſa darent : quin etiam per interpretem loqui cogebant, non in urbe tantum noſtra, ſed etiam in Græciâ & in Aſiâ, quo ſcilicet latinæ vocis honos per gentes venerabilior diffunderetur.* Valer. Max. L. 11, c. 2, n°. 3.

grecque, de la latine & des mœurs des Romains avant que Jules César pénétrât dans les Gaules ; & c'est par cette raison que Strabon ne veut pas qu'on mette au nombre des barbares les habitans de cette partie des Gaules. Dès le temps de Cicéron, cette contrée étoit pleine de Marchands & de Citoyens Romains qui affo- cioient les Gaulois à leur commerce : *referta est Gallia negociatorum plena civium Romanorum ; nemo Gallorum sine cive Romano quidquam gerit*, dit Cicéron pro Fonteïo.

Jules-César joignit la faveur à la séduction : il admit des Gaulois dans le Sénat, mais en petit nombre ; encore fut-il obligé de souffrir que les Romains, choqués d'une pareille nouveauté, en témoignassent leur mécontentement par des épigrammes qui coururent publiquement dans Rome quelque temps avant sa mort. *Gallos Cæsar in triumphum ducit : iidem in curia braccas deposue-*

* Suetone. *runt latum clavum sumpserunt.* *

Cependant, cet état pur de Municipalité, sans aucun mélange de Magistrature Romaine, de Lois & de Religion étrangères, ne dura pas long-temps. Les Cimbres, les Teutons & d'autres peuples firent des incursions dans la Province Narbonnaise : ils attaquèrent les armées des Consuls, & remportèrent sur eux quatre victoires signalées ; ils engagèrent les Toulousains à se joindre à eux. Ceux-ci, accoutumés à donner des Lois & à régner sur les Peuples, supportoient avec impatience la nécessité qu'ils s'étoient imposée de fournir des Troupes à leurs nouveaux Alliés : ils ne voyoient dans les Romains que de véritables ennemis, pour la gloire desquels ils travailloient sans en retirer aucun avantage ; ils crurent avoir trouvé une occasion favo-

nable de recouvrer leur ancienne indépendance dans toute son étendue : ils leverent des Troupes, & les joignirent aux armées des Cimbres.

Cependant, la ville se partagea en deux factions : l'une, fidelle aux Romains, donna avis à Cæpion, nouveau Gouverneur de la Province, des mouvemens des Toulousains, & lui facilita le moyen d'introduire des Troupes dans Toulouse : Cæpion en abusa, il livra la Ville au pillage, profana ses Temples, & s'empara des trésors qu'ils renfermoient, & qu'on croyoit avoir été dérobés par les Tectosages au Temple de Delphes (1).

Cæpion fut attaqué l'année suivante par les mêmes Cimbres, qui avoient à venger les violences exercées dans Toulouse, & leur haine particuliere à fatisfaire, indépendamment de leurs anciennes querelles avec les Romains. Ils se jetterent sur son camp & sur celui de son collègue Mallius: ils y passerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur ressentiment : le carnage fut considérable, & la victoire complete; à peine se trouva-t-il dix soldats en état d'en aller porter la nouvelle à Rome: quatre-vingts mille hommes couvrirent les deux champs de bataille : on crut les Dieux favorables à Toulouse; on regarda pâr-tout, même à Rome, la défaite de Cæpion comme la punition de son impiété (2).

(1) *Cùm Tolosates, socii ac fœderati populi Romani, spe ac pollicitationibus Cimbrorum concitati, milites Romanos qui præsidio erant in vincula coniecissent, noctu repente introducti ab amicis Romani, urbem occuparunt & fana diripuerunt, aliaque innumerabili pecunia sunt potiti quippè ea civitas jam inde ab antiquis temporibus opulentissima ac præterea donariis, quæ olim Galli, duce Brenno, in Græciam profecti è Delphico templo abstulerant, ornata erat. Excerpta Valesii p. 630.*

(2) *Notum proverbio est aurum Tolosanum, quod Quintus Cæpio, capta Tolosâ, atripuit, ut narrat Gellius, l. 3, Justinus l. 32, aliique plures Excerpta Valesii p. 630.*

La République envoya Marius pour réparer les pertes de Cæpion : il regardoit les Toulousains comme suspects, à cause du ressentiment que devoit leur avoir inspiré le traitement qu'ils avoient essuyé de son prédécesseur. Pour découvrir les sentimens des Tectosages & des autres Peuples de la Province, dont la fidélité lui étoit suspecte, il fit porter de sa part des lettres à chaque Peuple en particulier, avec défenses de les ouvrir avant un jour désigné : il prévint le jour indiqué, fit demander toutes ses lettres, & vit que la plupart avoient été ouvertes, ce qui le confirma dans la défiance, & lui fit connoître les dispositions de ces Peuples à la révolte. Les Tectosages Toulousains la firent éclater les premiers sous la conduite de Copillus leur Roi : il fut vaincu par Marius, qui le fit prisonnier l'an 650 de Rome.

C'est à cette époque que le sort de Toulouse dut changer : elle devint Colonie Romaine, & fut privée d'une partie de ses terres : on envoya plusieurs de ses habitans à Rome, qu'on répandit dans les Tribus. Ils furent remplacés par des Romains ; & cependant Toulouse ne cessa pas d'être ville Municipale, puisqu'elle conserva son culte, ses Magistrats & ses Lois. Si les Romains avoient à punir la défection des Toulousains qui s'étoient révoltés, ils avoient aussi à récompenser la fidélité de ceux qui étoient toujours restés attachés aux intérêts de la République : ils furent tous assujettis au paiement d'un tribut ; mais il n'y avoit point de Colonie au-delà de l'Italie qui en fût exempte, si l'on en excepte les maritimes : mais ils conserverent leur culte, auquel ils tenoient par religion & par politique, & pour la conservation duquel ils auroient fait bien d'au-

tres sacrifices. Au reste, on contesteroit vainement que Toulouse ait été une Colonie Romaine : le Capitole, les Temples, l'Amphitéâtre, les Bains & les autres édifices publics que les Romains avoient fait construire dans cette Ville, le prouvent invinciblement : il nous reste encore quelques vestiges de ces monumens, de la magnificence de ces Conquérans, malgré les ravages du temps, le zele inconsidéré des premiers Tectosages Chrétiens, la barbarie des Gots & la superstition des Sarrazins (1). D'ailleurs le grand nombre des Romains qui habitoient cette Ville, en est une nouvelle preuve. *Referta negotiatorum est, &c. Cic. pro Fonteio.*

Le sort de Toulouse resta donc fixé à cette époque : la révolte de Copillus fut la dernière, & Toulouse devint ville Municipale pour les indigènes, & Colonie pour les Romains, qui étoient gouvernés par des Magistrats Romains.

Presque tous les Auteurs conviennent qu'il fut établi une Colonie Romaine à Toulouse * ; mais ils ne sont point d'accord sur l'époque de son établissement : il n'y en a pas de plus vraisemblable que celle-ci.

* Ptolémée,
l. 11, c. 10.

On me contestera sans doute que Toulouse ait pu réunir les privilèges des Colonies à ceux des villes Municipales, parce que rien n'étoit plus opposé à l'état de Municipalité que le droit de Colonie : c'est ce que nous apprennent Festus & Aulugelle. Celui-ci raconte que l'Empereur Hadrien avoit prononcé devant le Sénat un

(1) Charlemagne remporta une victoire signalée sur Zalma, Général des Sarrasins, en 721, sous les murs de Toulouse. Vaissette, Histoire du Languedoc, tome premier.

discours plein de patriotisme & de politique , dans lequel il prouve combien leur condition étoit différente. Ce sont en effet ces textes qui ont égaré la plupart des Auteurs qui ont parlé de la Colonie de Toulouse , & leur ont dérobé la véritable situation de cette Ville , voyant d'un côté toutes les preuves d'une Colonie , & de l'autre la conservation de sa liberté , de son culte & de ses Lois , & ne trouvant pas le moyen de concilier ces deux états qui paroissent si opposés. Mais quelque contradiction qu'il y eût entre ces deux conditions , les Romains les réunirent en faveur des Toulousains , parce qu'ils faisoient un très-grand cas de leurs vertus guerrières , & qu'ils en avoient besoin pour conquérir l'Aquitaine , le Rouergue , l'Auvergne & l'Espagne , & que les Tectosages-Toulousains en particulier furent très-utiles à César en 698 contre les Aquitains , en 702 contre les Allobroges , & en 705 contre les Auvergnats. A travers les imputations odieuses dont Cicéron charge les Tectosages de Toulouse dans son Oraison pour Fonteius , on démêle facilement l'estime qu'il avoit pour cette Nation. Ce sont , dit-il , ces peuples qui ont bravé mille dangers , supporté les plus grandes fatigues & traversé un pays immense pour aller dépouiller le Temple de Delphes de ses trésors ; qui ont autrefois assiégé le Capitole , qui croient ne pouvoir appaiser leurs Dieux que par des victimes humaines , & dont l'audace extrême est pour lui un sujet d'étonnement qu'il auroit bien de la peine à se persuader s'il n'en étoit le témoin. Aujourd'hui même , dit-il , les députés des Tectosages de Toulouse , l'air arrogant , la tête altière , menacent Rome d'une nouvelle guerre si on leur refuse la destitution de Fonteius leur Proconsul : rappel que

le Sénat accorda aux Teïtoſages par prudence ou par juſtice, malgré l'éloquence de l'Orateur Romain, les larmes d'une Veſtale, & la puiffante ſollicitation de Narbonne & de Marſeille. M. l'Abbé Fenel étoit bien perſuadé de l'eſtime que les Romains avoient conçue des Gaulois, dont les Teïtoſages faiſoient partie, lorsqu'il fait cette réflexion : mais quelque choſe qu'on veuille dire des Romains, ils ont toujours craint les Gaulois, & n'ont rien négligé pour les affoiblir (1).

* Academ.
des Inſcript.
tom. 24.

J'ai avancé que les droits des Municipales étoient oppoſés à ceux des Colonies. En effet, les Municipales conſervant leur République ſeparée & diſtincte de celle de Rome, conſervant leurs Loix, leurs Magiſtrats, leur culte & leurs uſages, n'étoient point inſcrits dans les Tribus de Rome, n'avoient point droit de ſuffrage dans les Comices, n'avoient aucune part aux charges de la République, ne s'obligeoient qu'à fournir des Troupes auxiliaires commandées par un Chef de leur Nation

(1) Rome, qui chercha toujours à rendre odieux, mépriſables & ridicules les peuples qui lui avoient le plus réſiſté, ou qu'elle redoutoit le plus, avoit pris plus de précautions contre les Gaulois, après qu'ils ſe furent rendus maîtres du Capitole, que contre les autres Nations; elle ſuſpendoit les privilèges accordés à l'âge ou à la condition, qui diſpenſoit du ſervice militaire, lorsque les Gaulois menaçoient Rome, & avoient deſtiné des fonds pour fournir aux fraix des guerres qu'elle auroit à eſſuyer contr'eux, qu'elle appelloit *Ærarium Gallicum*, dit Dion, *excerpta Valeſii*.

Sed notandum Romanos Autores nullis gentibus in hiſtoriâ immanitatis vitium crebrius objicere ſolere quàm his, quarum virtute ſunt periclitati. Scythæ igitur & Parthi, Galli quoque in Romanæ hiſtoriæ monumentis immanitatis accuſantur quemadmodum perfidiæ pœni, dit Mela.

Cæſar autem veritus ne ad Tolofam Helvetii proficiſcerentur, ſtatuit potiùs iis reſiſtere quàm ſi cum Helvetiis ii conſpiraffent. Ex Dione Caſſio, Lib. 38, p. 88.

Nemo ſapienter de Republicâ noſtrâ cogitavit quin Galliam maximè timendam huius imperio putarit.... Alpibus Italiâ munierat ante natura, non ſine aliquo divino numine; nam ſi ille aditus Gallorum immanitati multitudinique potuiſſet, nunquàm hæc urbs ſummo imperio domicilium ac ſedem præbuiſſet. Cic. in orat. de Provinciâ Conſul.

pour partager avec leurs Légions les travaux militaires , & n'étoient pas gouvernés par des Magistrats Romains ; cependant , après bien des années d'une fidélité éprouvée , ils pouvoient aspirer à devenir Citoyens Romains.

Les Colonies au contraire partoient de Rome , & ne cessoient pas d'être Romaines ; elles avoient un Sénat Romain , ne connoissoient d'autres Divinités , d'autres Lois , d'autres Coutumes , d'autres Magistratures que celles de Rome.

Ces deux états étoient évidemment contraires , & les Tectosages ne pouvoient les réunir ; mais la ville de Toulouse pouvoit renfermer dans son sein , des Romains qui formoient une Colonie , & les indigènes qui constituoient la ville Municipale. Ainsi elle pouvoit être regardée en même-temps sous ces deux rapports de Colonie & de ville Municipale ; cet état même n'étoit pas aussi rare qu'on pourroit le penser ; il devint le droit commun des pays conquis , & sur-tout des Gaules , où il a été conservé même après la destruction de l'Empire Romain. Les Romains l'avoient accordé dans les Gaules à toutes les Villes qu'ils n'avoient pas réduites à l'état de Préfecture , c'est-à-dire , aux Villes confédérées , & sur-tout aux Municipales. Chaque peuple conserva ses Lois , ses Magistrats , son culte : les Bourguignons , les Gots & les Francs respectèrent cet usage ; la Loi Salique & celle des Ripuaires le consacrerent. *Burgundionibus mitiores Leges instituit , ne Romanos opprimerent* , dit Grégoire de Tours , liv. 11 , chap. 33 , parlant de Gondebaut.

Clovis & ses premiers successeurs adoptèrent cette politique de Rome ; ils conserverent aux Romains , soumis à leur empire , le privilege d'être jugés conformément

mément aux Lois Romaines : *inter Romanos negocia causarum Romanis legibus præcipimus terminari.* *

* Baluze,
t. II, formul.
8, liv. I.

Thierry, fils de Clovis, ordonne que les habitans de la contrée des Ripuaires, soit Francs, Bourguignons, Allemands, soit de toute autre Nation, soient cités & jugés conformément à la Loi du pays dont ils sont originaires. *Hoc autem constituimus ut infra pagum, tam Franci, Burgundiones, Almanni, seu de quacunque Natione fuerit commoratus, in judicio interpellatus, sicut Lex loci continet, ubi natus fuerit, sic respondeat.* Lois Ripuaires, tom. 32.

Le même Thierry laisse à chaque peuple qui est sous sa domination la liberté de vivre selon ses coutumes : *unicuique genti quæ in ejus potestate erat, secundum consuetudinem suam vivere.* Dom Bouquet, tom. 4.

La huitieme formule de Marculfe vient encore à l'appui de ces textes : elle nous apprend que les provisions accordées aux Comtes & aux autres Juges, enjoignoient à ces Officiers de juger les Francs, les Romains, les Bourguignons, ainsi que ceux des autres Nations, du ressort de leurs Juridictions, selon la Loi & les Coutumes que chacun d'eux suivoit : *omnes populi tam Franci, Romani.... vel reliquæ Nationes sub tuo regimine..... eos recto tramite, secundum Legem & consuetudinem eorum regas.* Formule de Marculfe, liv. I ; c'est le langage uniforme de tous nos Historiens ; Grégoire de Tours annonce par-tout que toutes les Villes de France, qui avoient obtenu des Romains, les privileges de la Municipalité, conserverent, sous la premiere race de nos Rois, tous les avantages de ce régime, sans aucune altération. Il n'étoit donc point incompatible, mais au contraire très-naturel & conforme à la politique ro-

maine, que Toulouse fût regardée à Rome comme Ville confédérée, comme ville Municipale & comme Colonie.

Toulouse, après la défaite de Copillus, aura donc été Colonie pour les Romains, & ville Municipale pour les indigènes. On doit encore la considérer à cette époque comme ville Alliée, *confederata*. J'ai déjà observé, que lorsqu'une ville Municipale devenoit infidelle, & que Rome étoit obligée de la réduire, elle la privoit d'une partie de ses terres & de ses habitans, & lui donnoit le nom de ville Alliée : *fœderati sunt qui à bello fiunt amici*, dit Festus. Mais c'est à cette époque que Toulouse essuya ce revers ; elle dut donc recevoir alors cette qualification que Dion lui donne expressément, & qui n'étoit qu'une modification de la Municipalité.

Les Testofages de Toulouse, qui n'avoient considéré dans les premiers temps la qualité de Citoyen Romain qu'avec la plus grande indifférence, durent en faire un cas bien différent, lorsqu'ils eurent perdu l'espoir de secouer leur joug, & qu'ils eurent mieux connu ces fiers Conquérans. Ils furent pénétrés d'admiration, d'estime & de respect lorsqu'ils virent de plus près le grand nombre de peuples qu'ils avoient asservis, les actions vertueuses par lesquelles ils se signaloient, la sagesse de leurs Lois, l'ordre admirable qui régnoit dans leur police & qui lioit tous les Ordres de l'Etat, les sommes immenses qu'ils employoient pour la décoration de Rome & de ses Colonies, celle des Temples, des Arcs de Triomphe & des Edifices publics, ou pour l'utilité de toutes les Nations, en creusant des ports & en construisant des aqueducs & de grands chemins qui traversoient tout

leur Empire. Tous ces ouvrages magnifiques , dont les débris font encore l'objet de nos recherches, annonçoient la supériorité de Rome sur tous les peuples de l'univers, & sur-tout sur les Gaulois, qui, n'ayant aucune connoissance des Sciences ni des Arts, ne pouvoient regarder ces chefs-d'œuvre qu'avec la plus grande vénération.

Lorsque les Peuples Municipales ou Confédérés avoient adopté les mœurs & les usages de Rome , ils pouvoient, sans déroger à leurs privilèges, jouir de tous les avantages du Gouvernement Romain , & même parvenir à tous les honneurs de la République. Car dès qu'ils avoient donné des preuves suffisantes de leur fidélité, les Romains étoient dans l'usage de les en récompenser en leur donnant successivement tous les droits de Citoyen Romain , sans les obliger pour cela à changer la forme de leur Gouvernement. Ce fut là le sort de Toulouse : sa fidélité , fondée sur de nouveaux principes , alla en croissant, & reçut de la République de nouveaux bienfaits à mesure qu'elle lui rendit des services. J'ai déjà dit qu'en 698, César avoit tiré de Toulouse des secours contre les Aquitains ; en 702 , contre les Gaulois, les Allobroges & les Arécomiques (1) : une inscription de cette époque, porte textuellement le nom de ces trois Peuples, & en 705 , contre les Auvergnats : *multis fortibus viris Tolosa, Carcassone, Narbone, evocatis*, dit César, de Bello Gallico , liv. 3.

(1) C. IVL. CAESAR.

DE GALLEIS

ET ALLOBROGIBUS

ET ARECOMICIS

TRIUMPHAVIT. Rulman, Inscriptions de Nîmes.

C'est à cette époque que Toulouse dut recevoir de César les privilèges des habitans du *Latium*, c'est-à-dire, la grâce la plus distinguée que les Romains accordassent aux Peuples étrangers : voilà pourquoi Pline met Toulouse au nombre des villes Latines (1). Mais en 707, il lui accorda, ainsi qu'à la Province Narbonnaise, une faveur bien plus signalée, c'est d'en regarder les habitans comme de vrais Citoyens Romains, en admettant dans le Sénat des Gaulois de cette Province, en reconnoissance des services rendus dans ces trois guerres. En 708, il accorda le privilege du *Latium* à Carcassonne : il avoit déjà accordé ce même privilege aux villes de Tasconi & des Tarausconienſes, qui dépendoient de Toulouse, & que Pline appelle *oppida Latina* ; & comme il n'est pas vraisemblable que César ait voulu plus décorer les Villes dépendantes de Toulouse, que leur Métropole, on doit en conclure que Toulouse avoit reçu ce privilege en 705 ou en 706.

Je crois avoir fixé l'origine de la Municipalité de Toulouse, & l'époque de son établissement, ainsi que les temps auxquels elle reçut les privilèges de Colonie, de Ville alliée & de ville Latine. J'examinerai dans la suite de cet ouvrage les effets que ces différens droits produisirent jusqu'à la première race de nos Rois.

(1) *Narbonensis Provincia pars Gallorum, braccata ante dicta, Italia verius, quam Provincia..... Oppida illiberis, ruscino, Narbo Martius Decumanorum Colonia, Oppida, Agatha quondam Massiliensium & regio Volcarum Tectosagum : in mediterraneo Coloniae, Arelatæ Sextanorum, Beteræ Septimanorum, Arausio Secundanorum.... Oppida latina Aquæ Sextiæ, Avenio Cavarum..... Cabellio.... Carcasum Volcarum Tectosagum, Nemausum Arecomitorum, Piscenæ, Rutheni, Sanagenses, Tolosani Tectosagum Aquitanæ contermini, Tasconi, & Pline, l. 3, c. 4.*

N O T I C E

*SUR quelques Crystaux de Pierre de corne & de
Petrofalex.*

PAR M. PICOT-LAPEYROUSE.

LES Minéralogistes Allemands connoissent les crys-
taux de roche de corne. Ceux d'entr'eux qui refusent
une origine volcanique aux laves en colonnes réguli-
res, se servent de l'exemple de ces crystaux, pour prou-
ver que le basalte a pu être formé dans l'eau par un
simple dépôt. Les Auteurs modernes ont beaucoup écrit
sur la pierre de corne ; elle joue un si grand rôle dans
la nature ! Néanmoins je n'ai encore vu dans aucune
Minéralogie, dans aucun Lithologue ou Crystallogra-
phe, qu'il fût fait mention des crystaux de roche de
corne & de pétrofalex. Et ce qui me paroît bien digne
de remarque, la crySTALLISATION qui doit être l'état par-
fait des minéraux, le complément de leur organisation,
dont tous les corps du regne minéral doivent être suf-
ceptibles, & qui est si ordinaire au plus grand nombre,
semble avoir été refusée aux sortes de pierre, que
la nature a travaillé en grand, & qu'elle a choisi de

Lu le 27 Mai
1790.

préférence pour les employer à la fabrication des grandes chaînes de montagnes (1).

Ne connoissant donc aucune description des cristaux de pierre de corne & de pétrosilex, je vais tâcher de développer les formes qu'ils affectent. J'en possède plusieurs morceaux, ils m'ont été envoyés de Saxe, & ont été trouvés dans la mine de *Fursten-Vertrag*, à *Schnéeberg*.

Ces cristaux, au premier coup-d'œil, semblent appartenir au spath calcaire prismatique. Avant que d'examiner en détail les différences de leurs formes cristallines, j'ai voulu m'assurer de leur nature. Ils ne font point feu au briquet; humectés avec le souffre, ils répandent une forte odeur terreuse. Ils sont assez durs; les traits qu'on grave sur leur surface, avec une pointe d'acier, & la poussière qu'on en détache, sont d'un gris clair. Ils sont opaques, leur grain dans la cassure est fin, uni & assez ferré. Mouillés avec un acide, ils l'absorbent très-promptement, sans aucune effervescence. L'esprit de nitre, aidé d'un degré de chaleur modéré, en a dissout une partie. Au chalumeau, j'en ai réduit avec facilité un fragment, en une scorie poreuse & noire.

Tant de caractères réunis n'ont pu me laisser de doute. J'ai reconnu la pierre de corne à laquelle ils appartiennent, & qu'ils distinguent de toutes celles qui s'en rapprochent, & qui n'en diffèrent que par la dose de leurs élémens. Passons maintenant à la figure de ces cristaux.

A. Cristaux de roche de corne en prismes hexaèdres,

(1) Je possède un petit morceau de jaspe rouge parfaitement cristallisé en cubes. Voyez la description dans nos Mémoires, tom. 1, pag. 305

terminés par des pyramides triédres à plans pentagones.

Ces cristaux sont noirs. Les plus grands ont six lignes de hauteur sur quatre de diamètre. Ils sont implantés sur une roche de corne très-ferrugineuse agglutinée à un fragment de roche grénatique.

La figure de ces cristaux a de grands rapports avec celle que le spath calcaire affecte assez communément, & que M. Romé Delile a décrite dans sa *Cystallographie*, vol. 1, pag. 509, var. 4. Mais lorsqu'on les rapproche, & qu'on fait leur comparaison en détail, on ne tarde pas à s'appercevoir que les cristaux de roche de corne different essentiellement de ceux du spath calcaire prismatique.

En effet, les plans du prisme du spath calcaire, sont pentagones; dans la roche de corne ils sont quadrangulaires. Dans le spath, les angles solides des plans du prisme, alternent avec ceux des pyramides; dans la roche de corne, ils sont tous terminés à une même hauteur, & par une seule ligne sur laquelle coïncide la base de la pyramide qui surmonte le prisme.

On doit subordonner à cette figure deux variétés.

I. *VAR.* Pierre de corne en cristaux lenticulaires posés de champ.

Ce sont des hexagones produits, par la jonction à leur base, de deux pyramides triédres obtuses, sans aucune trace de prisme.

Ces cristaux, dont plusieurs ont huit lignes de diamètre, sont d'un beau jaune. Leur bord est mince, & presque tranchant. Ils sont logés dans la cavité d'un quart gras, mêlé de pierre de corne noire.

II. *VAR.* Cryſtaux lenticulaires dodécaèdres , de pierre de corne.

Les fix angles folides formés par la rencontre des deux pyramides trièdres de la variété précédente , ſont tronqués net ; ce qui ajoute à la baſe des pyramides fix petits plans triangulaires ifoceles , alternativement verticaux , & change en pentagones , les fix rhombes de la variété Ie. *Crystalog.* pl. IV, fig. 6.

Ces cryſtaux ſont noirs , & ont pour gangue une pierre de poix jaunâtre.

La figure de ces deux variétés eſt abſolument la même que celle de deux variétés du ſpath calcaire priſmatique ; ſans doute que de même que le grès cryſtallifié doit ſa forme au ſpath calcaire qu'il contient , on doit attribuer auſſi à la pierre calcaire qui eſt une des parties conſtituantes eſſentielles de la pierre de corne , les formes de cryſtalliſation qui leur ſont communes.

B. *PÉTROSILEX* en cryſtaux octaèdres rhomboïdaux. *Crystalog.* pl. V, fig. 1.

Ces octaèdres ont neuf lignes dans leur plus grand diamètre. Ils ſont engagés en partie dans un pétroſilex blanc , mêlé de pierre de corne verdâtre.

Malgré toute la vénération dont je ſuis pénétré pour les déciſions & l'avis des ſavans Profeſſeurs Saxons , je ne ſaurois adopter leur opinion à l'égard des cryſtaux dont il s'agit ici. Ils les regardent comme appartenant à la pierre de corne , & il eſt vrai que comme elle , ils exhalent une forte odeur d'argile lorſqu'ils ſont humectés par le ſouffle. Voilà le ſeul caractère qui leur ſoit commun. Car , ſans parler des formes cryſtallines , trop différentes pour ne pas annoncer diverſité de nature dans les ſubſtances qui les affectent , la caſſure vitreufe

&

& un peu lamelleuse , de ces crystaux , leur demi-transparence sur les angles , la scintillation au briquet , leur dureté plus grande , la difficulté que j'ai éprouvée à les fondre , toutes ces qualités sont propres au pétrosilex , & éloignent évidemment ces crystaux octaédres des pierres de corne , auxquelles il est impossible de les associer. J'ai donc cédé à leur nature & à l'observation pour leur assigner le rang qu'ils doivent occuper ; & pour avoir changé de place , ils n'auront rien perdu de leur mérite.



DESCRIPTION

ET HISTOIRE

Du Traquet montagnard.

PAR M. PICOT-LAPEIROUSE.

Lu le 24
Juillet 1788.

VOICI encore une espece d'oiseau dont la connoissance a échappé aux Ornithologistes, & dont les plus modernes d'entr'eux ne font point mention. Quoique j'aie beaucoup parcouru les Pyrenées, je ne l'ai encore observé que dans cette petite partie du Roussillon, appelée *le Conflent*. Il n'est pas rare sur les rochers de Villefranche, & des bains de Vernet au pied du Canigou.

Le Traquet montagnard est plus petit, environ d'un dixieme, que le merle commun, mais il est un peu plus fort que le merle solitaire, avec lequel il a quelques rapports physiques & moraux. Sa longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue, neuf pouces. Ses ailes plus courtes que la queue, d'un pouce. Huit pouces six lignes du bout du bec à celui des ongles. Le bec, dix lignes. La jambe depuis le genou, un pouce. Le doigt de derriere, avec celui de devant, dix huit lignes. Le doigt du milieu, neuf lignes. La queue, deux pouces huit lignes. Huit pouces d'envergure. Ses ailes pliées vont aux deux tiers de la queue.

Le bec noir cylindrique un peu arqué vers la pointe, sans échancrure à la mandibule supérieure. L'iris brun foncé. Le plumage uniforme, d'un noir mal teint. La poitrine d'un brun plus clair, l'extrémité des penne des ailes encore moins foncées. Dix penne blanches terminées de brun à la queue; arrondie. Les deux penne du milieu brunes jusqu'à mi-queue. Les couvertures supérieures & inférieures de la queue, blanches. Les pied & les ongle noir. La troisième penne de l'aile la plus courte de toutes (1). J'ai étudié à loisir plusieurs individus des deux sexes, je n'ai pu trouver aucune différence extérieure entre le mâle & la femelle.

Ce Traquet le plus gros de sa famille, n'habite pas constamment & sans intervalle les rochers du Conflent. Il les quitte au commencement de l'automne, & revient toujours y reprendre sa demeure vers la fin de l'hiver. Il n'est pas cependant sans exemple qu'il n'y en reste quelques-uns. On en a tué à Vernet au cœur de l'hiver. Il est probable que cet oiseau habite les déserts, les montagnes élevées, & qu'il se rapproche des lieux habités, lorsqu'il ressent l'influence du printemps, assuré d'y trouver une nourriture plus abondante, pour la génération nouvelle à laquelle il va donner l'être.

C'est à peu-près vers le mois de Mars que ces oiseaux commencent de s'accoupler. Ils posent leur nid dans

(1) Pour rapprocher mes descriptions du style systématique introduit avec tant d'avantage, par LINNÉ, & adopté par tous les Naturalistes modernes, j'ai essayé de supprimer les verbes. J'ai cru devoir employer cette manière, quoique insolite, dans les descriptions que j'ai faites pour la FLORE DES PYRÉNÉES, Ouvrage d'une grande étendue, annoncé depuis long-temps au public, dont plusieurs parties essentielles sont prêtes, & dont la publication n'est arrêtée que parce que les avances très-considérables qu'il exige nous forcent de calculer & de composer avec des circonstances, qu'aucune intelligence humaine n'auroit pu prévoir.

le creux des rochers , des masures , des murailles seches de clôture.

Ce nid est circulaire entierement , fait de graminées artistement entrelacées , & matelassé dans le fonds d'un peu de laine , & de quelques plumes par-dessus. J'y ai trouvé cinq œufs tout blancs , très-pointus d'un bout , & assez gros relativement à la taille de l'oiseau.

Hors le temps de la pariade , ce Traquet vit seul sur les rochers escarpés ; il y fait la chasse aux insectes , & vit dans un mouvement continuel , toujours sautant , & remuant sans cesse sa queue de bas en haut , habitudes caractéristiques du genre auquel il appartient , & qui , s'il étoit permis de juger sainement du moral par le physique , sembleroient indiquer l'inquiétude & la morosité de ces petits êtres.

Il se nourrit principalement d'insectes , sur-tout de coléopteres , dont j'ai trouvé son gésier rempli. J'y ai vu encore beaucoup de bayes & de graines ; j'ai reconnu celles du Noirprun des Alpes , *Rhamnus Alpina*. Lin.

Lorsqu'il prend l'essor , il s'élève perpendiculairement de quinze à vingt toises , & chante en même-temps à peu-près comme le *Moteux*. Il étale alors ce large cœur blanc , dû à la disposition des plumes de la queue , & à celle de leurs couleurs , & qui brille d'autant plus , qu'il contraste davantage avec la couleur sombre du reste du plumage.

Quelque médiocre que soit l'intérêt d'une pareille nouveauté , c'est toujours un petit chaînon de plus ajouté à la grande chaîne des êtres.

DESCRIPTION d'un Météore singulier.

LE Samedi 24 Juillet 1790, à neuf heures du soir, parut un météore, dont M. Lapeirouse rendit compte à la séance de l'Académie, du 29. Il étoit à la promenade avec trois autres personnes. Le ciel étoit assez serein ; quelques nuages bas & légers paroïssent seulement à l'ouest ; la Lune éclairoit : tout-à-coup, dit-il, nos yeux furent frappés d'un spectacle dont il est plus aisé de faire la description, que de rendre l'intérêt qu'il nous inspira.

Dans la direction du sud-ouest au nord-est, à la hauteur des nuages, un feu, qui avoit un mouvement horizontal, nous fit d'abord croire que c'étoit un reste de quelqu'énorme fusée. La lenteur de sa marche, sa forme, sa grosseur qui alloit toujours croissant, nous détromperent bientôt. C'étoit d'abord un feu mât & tranquille qui s'anima par degrés, changea deux fois de nuance, & devint scintillant comme les gerbes d'artifice. Ce feu alla toujours en se renflant, & finit par jeter de son sein, sans aucune explosion, un globe clair, vif & argentin, tel que celui des feux de lance ; ce globe enfin alla se perdre dans les nuages.

Toute la Ville s'aperçut de l'effet de ce météore : la grande clarté qu'il produisit, la fit attribuer assez généralement à un éclair.

Ce phénomène appartient-il à l'électricité ? est-il produit par quelque gaz inflammable ? Je laisse, ajoute M. de Lapeirouse, à ceux qui sont initiés dans ces mys-

teres, à résoudre ce problème, & sur-tout à expliquer la figure très-singulière de ce météore. Fidèle à mes principes, il me suffit d'avoir fait connoître un fait plus curieux qu'utile, il est vrai, mais qui doit intéresser tous ceux pour qui les ouvrages inimitables de la nature ont quelques charmes.



*OBSERVATION sur une Fille de six ans , pubere depuis
l'âge de trois.*

PAR M. MASARS.

DANS le mois d'Avril 1779, M. Masars se trouvant à Bordeaux, une fille qui, à l'âge de six ans, étoit parvenue à la hauteur de quatre pieds deux pouces, lui fut présentée par son pere, qui l'assura qu'elle étoit restée très-petite jusqu'à sa cinquieme année, & que depuis cinq jusqu'à six, elle avoit grandi dans la progression de deux pouces par mois; qu'à trois on s'étoit aperçu qu'elle étoit arrivée à l'état de puberté, & qu'à compter de cette époque, l'écoulement périodique s'étoit régulièrement soutenu tous les mois.

Ce signe non équivoque étoit accompagné, lorsqu'elle fut présentée à M. Masars, du gonflement du sein, autre signe non moins caractéristique d'une parfaite puberté; à l'égard de quelques autres signes qui l'annoncent, & du développement des dents, la nature avoit été plus tardive: elle avoit ses dents de lait, & à l'exception de sa tête, aucun duvet n'ombrageoit encore aucune partie de son corps. Elle avoit de l'embonpoint, ses jambes & ses bras étoient formés, gros, fermes & charnus: elle étoit bien prise dans sa taille, d'une figure d'autant plus intéressante, qu'elle paroïssoit âgée de douze à treize ans, & que la disposition qu'on trouvoit entre le peu de maturité de sa raison & l'âge

qu'on auroit pu lui supposer, faisoit éprouver un sentiment pénible.

Quant au moral , elle étoit douce , honnête & caressante. Mais ce qui la distinguoit des autres enfans de son âge , étoit son attention à éviter les fautes qui leur sont les plus ordinaires , & le plaisir qu'elle éprouvoit à ne pas être confondue avec eux. Au lieu que ses compagnes préféroient les jeux de l'enfance , aux ennuis d'une longue toilette , elle , sans trop rechercher la parure , paroissoit l'aimer , se prêtoit avec plaisir aux soins qu'on prenoit de son ajustement , & étoit attentive à ne pas se déranger.

M. Mafars finit par observer que dans le phénomène qu'il décrit , la précocité de la nature paroît d'autant plus surprenante sous une des zones les plus tempérées , qu'à peine osons-nous ajouter foi aux Auteurs (1), qui attestent que dans les climats les plus chauds de l'Amérique & de l'Afrique , les filles sont nubiles à huit ans , & peuvent être meres à neuf.

(1) Prideaux, vie de Mahomet; Logier de Tassis, Histoire du Royaume d'Alger; Buffon, Montesquieu, Dictionnaire de l'Encyclopédie, article Puberté, &c. &c.



M É M O I R E
SUR CETTE QUESTION :

*Est-il sage , est-il prudent d'inoculer la petite vérole dans
l'objet de guérir d'autres maladies ?*

PAR M. MASARS.

M. CULLEN (1) observe que *c'est un objet qui mériterait des recherches , de déterminer si un état de maladie quelconque doit nous empêcher de pratiquer l'inoculation , & quelles sont les maladies qui doivent nous en détourner.*

Personne ne paroît s'être encore directement occupé de la discussion proposée par M. Cullen. Le hasard m'a fourni des faits qui, joints à d'autres, pourront , avec le temps, y jeter le plus grand jour. Je n'aurai dans le moment recours à l'autorité de ces faits , que pour établir qu'il est des états maladifs dont l'inoculation triomphe , sans qu'il leur soit opposé d'autres armes que la perturbation fébrile qui précède , accompagne & suit le développement du virus variolique dans le sang , la crise qui s'en fait sur la peau , & l'écoulement plus ou moins long que fournit le lieu de l'insertion , lorsque la maladie a été communiquée par la méthode de l'inci-

(1) Elémens de Médecine-Pratique, vol. 2, pag. 15, quatrième édition de l'original Anglais.

sion , particulièrement par celle de l'incision aux jambes.

Je n'aurai pas recours , pour le prouver , aux essais rapportés dans différens Ecrits , où la vie du sujet a été représentée dans un péril imminent avant qu'il fût inoculé , & moins encore aux inoculations qui ont été pratiquées à Painswich dans le Comté de Glocester , les unes sur des enfans tourmentés de la dentition , les autres sur des individus à peine rechappés de fièvre malignes , les autres sur de phthifiques (1) , parce que les succès de ces inoculations , bien loin d'inspirer la sécurité , ne m'ont paru propres qu'à jeter dans la méfiance , & à n'avoir d'autre empire à obtenir sur la raison , que celui que la crédulité se laisseroit imposer par de témérités heureuses.

Décidé à ne tirer mes argumens que de ce que j'ai vu & de ce que j'ai fait moi-même , je bornerai à onze observations la base sur laquelle repose le problème que j'agite dans ce Mémoire.

Premiere Observation.

Dans un temps d'épidémie varioleuse très-meurtrière , la crainte d'une mort prochaine engagea tant de personnes de l'un & de l'autre sexes , à réclamer tant pour elles que pour leurs enfans , les secours de l'inoculation , que pour les arracher à l'épouvante dont elles étoient saisies , & prévenir les attaques de la maladie qui les menaçoit , je fus obligé de ne pas me rendre difficile sur le choix des sujets.

Une fille âgée de 14 ans , qui me parut jouir d'une assez bonne santé , fut comprise dans la liste de ceux que j'avois à inoculer sans autre précaution qu'une potion

(1) Voyez le Journal de Médecine , traduit de l'Anglais , 1786.

cathartique, ou émetico-cathartique qu'il ne me fut permis de leur faire administrer, à cause de la brièveté du temps, que dans les fix à sept jours de calme qui précèdent la fièvre d'incubation.

Cette fièvre fut si tumultueuse dans cette fille, elle donna lieu à tant d'impatiences, & par fois à tant de secousses nerveuses, principalement du côté de la tête, que sa coiffe en fut détachée, & m'en fit voir toute la partie chevelue couverte de croûtes épaisses, noirâtres, qui se touchoient, & dont l'ensemble se présentait en manière de grande calotte humide, d'où suintoit une ichorosité de l'odeur la plus fétide.

Effrayé à la vue d'un mal qu'on m'avoit laissé ignorer (sans doute à cause de l'habitude qu'on s'étoit faite d'en observer la persévérance, sans qu'il eût nui à sa santé depuis l'âge le plus tendre où il avoit commencé de se montrer), je fus rassuré par tout ce qu'on m'en dit de consolant; mais je ne le fus pas au point de cesser de craindre que cette espèce d'*impetigo*, connue dans l'idiome du Bas-Languedoc sous le nom de *rasque*, lorsqu'elle se fixe à la tête, & en Français sous celui de *rache*, ne nous jetât dans quelqu'état fâcheux; que ce venin, égaré par la violence de la fièvre & le spasme de tous les organes, ne fût porté dans l'intérieur & ne s'y fixât après la cessation de la fièvre.

En conséquence je redoublai de vigilance & de soins pour prévenir les accidens que je redoutois, & procurer à la malade les soulagemens que les circonstances pourroient exiger.

Quelle fut ma surprise de voir qu'à la fin de la durée de la fièvre, le mal de la tête tournoit vers l'exication; que l'éruption des boutons varioleux se faisoit sans orage;

que l'inoculée alloit au mieux, & que peu de jours après que les incisions eurent commencé de couler, son mal tomboit en grosses écailles, & laissoit la peau subjacente sans rougeur, sans aucune de ces végétations qui font augurer le retour plus ou moins prochain de la maladie.

Un an après, j'allai aux informations de cet événement ; on me répondit que l'inoculée continuoit à se porter à merveilles, & qu'elle se félicitoit d'autant plus de ne m'avoir rien dit d'un mal dont il ne lui restoit pas le plus petit vestige ; que si elle m'en avoit instruit j'aurois vraisemblablement refusé de l'inoculer (à en juger d'ailleurs par les alarmes que j'en avois d'abord conçu) & que sa tête se trouveroit dans le même état où elle étoit avant son inoculation.

Deuxieme Observation.

M. de **, âgé de trois ans & demi, avoit des dartres disséminées sur différentes parties du corps. Ces dartres étoient cachées à la vue. Elles étoient vives dans certains endroits, & farineuses dans d'autres. Je le disposai à l'inoculation sans aucun égard pour ces dartres, dont on ne m'avoit pas prévenu.

Elle eut un succès si heureux, que quoique les dartres se fussent montrées beaucoup plus animées & beaucoup plus prurigineuses avec la fièvre, qu'elles ne l'avoient jamais été, elles s'évanouirent vers la fin de l'écoulement des incisions, & qu'il n'en a plus paru depuis.

Troisieme Observation.

Appelé à un château à quelques lieues de Toulouse

pour inoculer deux Demoiselles dont on m'avoit exalté la bonne santé , je m'y rendis ; je ne leur avois conseillé , pour toute préparation qu'un régime végétal , & une purgation l'avant-veille du jour où elles seroient inoculées. La cadette , plus intrépide , fut la premiere qui s'offrit à l'opération.

Le tour de l'aînée étant venu , je fus fort étonné de trouver à sa jambe un cautere qui occupoit le lieu où j'ai coutume de faire l'insertion. Il y avoit été établi à raison d'un gonflement des glandes du col , d'une espece de fluxion érysipélateuse qu'elle portoit sur le nez , & d'un état ophtalmique des yeux , tous maux originaires de l'enfance. Ces maux s'étoient si fort affoiblis depuis l'exutoire , qu'on n'y faisoit plus attention. Elle en entraînoit cependant encore de si fortes impressions à mes yeux , que je ne l'aurois inoculée qu'après les préparations les plus méthodiques , si j'avois été libre de l'éloigner du château ; ce qui parut , sinon impossible , du moins très-incommode , ou pour mieux dire , très-inutile aux parens , qui ne voyoient en moi qu'une sollicitude dont ils n'étoient point émus.

Réduit par ces entraves à la nécessité de lui donner la petite vérole , ou de la livrer au péril de la contracter spontanément par son commerce avec sa sœur , le premier parti me parut moins hasardeux que l'autre , & je m'y décidai , quoiqu'un peu contrarié par la position du cautere qui me força à l'inoculer au bras.

Rien de plus abondant que la matiere qui s'échappa de ce fongicule tout le temps de la fièvre ; il falloit le panser jusque'à trois & quatre fois par jour. Les boutons qui sortirent lorsque la fièvre eut diminué , furent

en très-grand nombre ; ils vinrent tous à suppuration , & l'écoulement des incisions , joint à celui du cautere , parut opérer d'une maniere si avantageuse , que les glandes du col furent entierement fondues , & les yeux & le nez ramenés à leur état naturel avant que les incisions fussent fermées.

Je proposai de laisser le cautere ouvert jusqu'au moment où la jeune personne eût atteint l'âge de puberté , ce qui n'a pas peu contribué vraisemblablement à la bonne santé dont elle jouit depuis son inoculation.

Quatrieme Observation.

Il me fut présenté à Toulouse une Demoiselle âgée de 28 mois, de la figure la plus intéressante. Sa peau étoit douce , blanche , moelleuse ; mais sa santé , assez bonne en apparence , étoit dans le fait si douteuse , qu'elle traînoit depuis près d'une année , sur nombre de parties de son corps , des pustules larges , ulcérées , de différente forme , sur lesquelles se coloient dans peu les compresses & même la chemise , malgré tout ce que la vigilance des parens & des gens de l'Art employoient de moyens pour l'empêcher.

Cet inconvénient tourmentoit d'autant plus la petite malade , qu'on ne la pensoit jamais , qu'on ne la changeoit jamais de linge , qu'elle ne versât des torrens de larmes , & qu'elle ne criât qu'elle seroit *sage* , qu'on la pardonât.

Je balançai de l'inoculer ; encouragé cependant par les guérisons que l'inoculation avoit opérées sur les sujets dont les maux étoient limités au département de la peau , & ne voyant au surplus dans l'état de la jeune

malade qu'un mal local qui ne paroïssoit pas s'étendre au-delà de ce département, je me déterminai, après quelques préparatifs, à la soumettre à l'inoculation.

L'événement en fut si heureux, qu'elle se trouva guérie de ses éruptions ulcéreuses en même-temps qu'elle le fut de sa petite vérole.

La seule précaution dont j'usai pour obvier au retour de la suppuration cutanée, & pour tarir la source d'où elle émanoit, si tant est qu'elle n'eût pas été épuisée entièrement, tant par le travail de la fièvre varioleuse, que par l'écoulement des incisions, fut de lui ménager une issue par où elle pût s'évacuer.

Dans cette vue, je fis changer une incision en cautère, & je conseillai qu'on l'entretint pendant un an, ce qui remplit parfaitement mon objet.

Cinquieme Observation.

M. de ***, âgé de deux ans & demi, avoit tous les tégumens de la tête rongés par une teigne, tantôt sèche, tantôt humide. Il fut inoculé avec le même succès que la Demoiselle dont il vient d'être question, & débarrassé de la teigne au moment où l'écoulement des incisions eut pris fin.

Sa cure date de huit ans. Il n'y a pas quatre mois que j'eus occasion de passer quelques jours avec lui; il se portoit très-bien; ses cheveux étoient aussi beaux, aussi nourris & aussi épais que si sa tête n'eût jamais été frappée de la teigne, maladie qui les sape le plus souvent jusqu'au bulbe d'où ils tirent leur origine.

Sixieme Observation.

Mademoiselle de *** sa sœur, âgée de trente mois, d'un tempérament très-gras, très-humoral, fut inoculée postérieurement, quoique le menton & partie de la face fussent encroûtées de très-gros boutons laitueux. L'humeur qui s'en échappoit étoit si âcre, qu'elle faisoit rougir les parties environnantes, & qu'elle les attaquoit quelquefois au point de les excorier.

Son inoculation ne réussit pas moins bien que celle de son frere, & l'on m'écrivit à la fin de l'écoulement des incisions, que la face & le menton étoient totalement dépouillés du mal qui les défiguroit.

Septieme Observation.

Le fils du sieur P....., Orfevre à Toulouse, âgé de quatre ans, étoit tombé dans le feu lorsqu'il étoit au maillot. Le côté gauche du visage étoit ce qui en avoit le plus souffert. La paupiere inférieure de l'œil de ce côté, étoit renversée en dehors, & présentoit l'intérieur hérissé de très-petites éminences d'un rouge, tel, qu'on auroit dit qu'elles étoient toutes en sang; elle étoit d'ailleurs si fort racornie par la brûlure, qu'elle ne jouissoit d'aucun mouvement, & laissoit voir à nu, même pendant le sommeil, la portion de l'œil qu'elle devoit couvrir.

Ces vices organiques étoient accompagnés d'une émission de larmes presque continuelle, quoiqu'aucun obstacle du côté des points lacrymaux, ne s'opposât à ce qu'elles prissent la route du nez.

Il étoit question de préserver l'enfant des dégâts de la petite vérole , qui en faisoit beaucoup dans la rue qu'il habitoit. Je l'inoculai.

Indépendamment des préparations que j'avois fait précéder, j'usai, tout le temps de la maladie, de collyres , tantôt antiphlogistiques, tantôt toniques & adstringens , & tantôt résolutifs , selon le cas.

J'avois pour objet en me conduisant ainsi, de garantir l'œil, habituellement rouge & très-sensible à la plus petite impression de la poussière, de la fumée, du vent & du grand jour, des irritations résultantes de la matière variolique qui pouvoit y affluer, & de repousser celle du larmoyement vers ses propres couloirs, soit en resserrant les mailles des vaisseaux , à travers lesquelles elle s'échappoit, soit en détruisant les embarras des parties environnantes qui en forçoient la marche dans l'écouloir des glandes, ou en augmentoient l'excrétion de toute autre manière.

L'inoculation produisit heureusement son effet ; l'œil n'en souffrit aucune altération ; je m'y attendois ; mais ce qui m'affecta très-agréablement , & à quoi je ne m'attendois que d'une manière très-douteuse , ce fut de voir le larmoyement de cet œil considérablement diminué par l'action de la fièvre , & s'épuiser si bien ensuite par les incisions , qu'il ne resta presque plus d'épiphore ; que la membrane interne de la paupière se dégonfla ; qu'elle perdit beaucoup de sa rougeur ; que la paupière acquit de l'extension , qu'elle se releva en partie , & que l'œil moins éraillé , se trouva dans un état , sinon moins pénible pour le sentiment , du moins plus supportable à la vue.

Huitieme Observation.

Il y a quelques mois, que des motifs qu'il est inutile de rapporter, m'obligerent à inoculer un garçon de quatre ans & demi, dont la santé m'inspiroit quelque sollicitude; son pouls, cependant, étoit bon & régulier, son appetit excellent, les digestions se faisoient assez bien, mais il avoit depuis quelque temps le bas-ventre dur, très-volumineux, avec maigreur générale & décoloration du visage.

Il y avoit à craindre que cet appareil menaçant d'obstructions ne prît un caractère inflammatoire à raison de la fièvre qui devoit suivre l'inoculation, à moins que les engorgemens des parties affectées ne fussent lymphatiques & indolens.

Avant de procéder à cette opération, je m'assurai, autant qu'il fut en moi, de la certitude que la congestion n'étoit pas de nature à dégénérer au point d'aggraver le mal, si par mes procédés je ne pouvois le détruire.

J'ai eu la satisfaction, en l'inoculant, de le guérir de cette maladie, & de conduire à bon port sa petite vérole.

Je suis à même de le voir souvent; il a pris de l'embonpoint, il a repris entierement ses couleurs, & son bas-ventre n'a plus que la renitance & le volume ordinaire.

Neuvieme Observation.

On me fit voir un enfant âgé de quatre ans, dont la santé n'étoit pas absolument mauvaise, quoiqu'il fût triste, maigre, pâle, & qu'il parût chétif à d'autres égards.

Ses parens défirent qu'il fût inoculé. J'aurois voulu le trouver dans un meilleur état.

Ce qui m'affecta le plus des vices de son extérieur, ce fut sa contenance.

Soit qu'il se tint debout, soit qu'il marchât, soit qu'il fût assis, son tronc étoit dans une attitude si verticale, & présentait aux yeux une inflexibilité si frappante par l'égalité des angles qu'il formoit de part & d'autre, qu'on auroit dit qu'il n'étoit composé que d'une piece cylindroïde.

Indépendamment d'une aussi singulière roideur, & de la difficulté que le sujet montrait à plier le buste en devant, je m'aperçus que le sternum proéminoit si considérablement vers sa pointe, qu'il formoit une élévation très-marquée sur le devant de la poitrine, & qu'il y avoit un commencement de dépression de la colonne vertébrale à l'opposite de cette espèce de gibbosité.

Ces circonstances n'étoient pas une amorce bien séduisante pour me lier au vœu des parens; elles ne m'offrirent cependant rien d'inconciliable avec l'inoculation, & je la pratiquai.

Ce fut avec un tel succès, qu'à peine la petite vérole eut été terminée, & les incisions eurent fini de couler, que la gibbosité disparut insensiblement, que l'enfoncement des vertèbres s'effaça peu à peu, & que le buste acquit sa souplesse naturelle.

Dixième Observation.

Le sieur C...., âgé de onze ans & demi, fut pris, à l'âge de six ans, d'une affection herpétique presque universelle.

Cette affection changea bientôt de face ; les pointes dont elle étoit hérissée , se renflèrent , elles vinrent à parfaite suppuration , & finirent par se montrer croûteuses.

Le foyer principal de la maladie sembloit s'être établi sur les jambes , qu'elle avoit fait enfler , & qu'elle couvroit d'une immensité de boutons , les uns enflammés , les autres féroës , & les autres tuberculeux. Sous ces rapports , ils différoient de leur première apparition , quoique produits vraisemblablement par la même cause.

Le mal éluda pendant deux années tous les secours de la Médecine , tant interne qu'externe , & ne céda , après tant de résistance , qu'à l'usage d'une pommade administrée par l'empirisme , & dont on ignore la composition.

Trois ans s'étant écoulés sans autres reliquats de cette espèce de gale anormale , ou pour mieux dire , de cette espèce d'éléphantiasé , que quelques boutons prurigineux , épars çà & là , qui paroissoient & disparoissoient assez rapidement , le sujet contracta la rougeole.

Elle parcourut ses temps sans inconvénient , mais loin de détruire , ou d'affoiblir ce qui restoit de la maladie antérieure , elle parut lui donner tant de fougue , qu'il s'éleva quelque temps après une éruption de très-gros boutons sur les bras , sur la poitrine , sur les cuisses , & si abondante sur les jambes , qu'on craignoit qu'elles n'allassent éprouver de nouveau les fureurs du mal qui avoit précédé.

La peau qui remplissoit les interstices de ces boutons , & sur-tout la peau des jambes , au lieu de conserver sa carnation naturelle , prit une forte teinte de violet

obscur , tandis que les boutons dont elle étoit couverte , étinceloient du rouge le plus vif , à l'instar de petits phlegmons. Ces boutons étoient cuisans , & démangeoient beaucoup à leur sortie , & pendant le temps de leur accroissement.

La cuisson & la démangeaison se ralentissoient à mesure qu'ils s'avançoient vers l'époque lente & pénible de leur entière suppuration. Cette période parvenue à son *maximum* , ils se convertissoient , par gradations successives , en croûtes dures , brunes , larges , & plus ou moins épaisses , dont la chute ne se faisoit qu'à la longue , & étoit suivie d'autres boutons de la même espèce aux environs des premiers , & quelquefois sur le lieu d'où les croûtes s'étoient détachées.

C'est l'état où je trouvai le malade au commencement du mois de Mars de cette année 1790.

L'inutilité des moyens qui avoient été mis en pratique dans les premiers temps , l'ancienneté de la maladie , l'indocilité du sujet & l'éloignement des parens à se prêter à la longue suite de remèdes que j'avois à lui prescrire , me firent naître l'idée & l'espoir de le guérir en lui inoculant la petite vérole , qu'heureusement il n'avoit point eue.

Ce projet fut accueilli & réalisé par incision aux deux jambes , le 24 du susdit mois , après avoir fait précéder quelques bains & deux purgations.

Dès le début de la fièvre d'invasion , les boutons naissans s'évanouirent presque tout de suite , les uns par la résolution , sans laisser des traces de leur existence éphémère ; les autres en se desséchant & formant une espèce de gros son brun. Les croûtes de ceux dont la suppuration venoit d'être tarie , furent moins étendues

qu'elles ne l'étoient avant l'inoculation , & tomberent beaucoup plutôt qu'elles ne le faisoient pour l'ordinaire. La chute des autres croûtes, dont la tenacité datoit d'un temps antérieur à la fièvre , fut générale , & de même accélérée , peu de jours après que les incisions eurent commencé de couler.

J'ajoute en finissant, qu'avant que celles-ci fussent entierement fermées, la peau des parties affectées se trouva réintégrée dans sa première couleur; qu'il n'y fut observé aucune éruption nouvelle; que les phases de la petite vérole, sous la diversité de ses apparences, n'eurent rien à souffrir de la maladie concomittante, & que je vis avec moins de surprise que de plaisir, qu'en même-temps que l'affection herpétique galeuse, ou éléphantique séchoit, ou se résolvoit, les boutons varioleux la dominoient autant par leur accroissement successif, que par la suppuration à laquelle ils parvenaient.

On m'assura, le 30 Mai 1790, que le sujet se portoit au mieux, & que depuis la cure de sa petite vérole il n'avoit effuyé aucune menace de retour du mal de la peau (1).

(1) J'apprends dans ce moment, 27 Décembre 1790, où l'impression de cette observation est terminée, que bientôt après l'époque où l'on me confirma la guérison de l'affection de la peau, il s'éleva sur le corps du sujet de gros boutons suppurans, qui cédèrent à l'application d'une pommade dont le soufre étoit le principe dominant.

Peut-on regarder cette nouvelle éruption comme une suite de la première, quoiqu'elle en diffère sous beaucoup de rapports? En admettant cette supposition, il faudra nécessairement convenir que si l'inoculation n'en avoit pas irrévocablement triomphé, & que le sujet ne l'eût pas contractée accidentellement après la petite vérole, celle-ci avoit si fort changé la nature de la maladie, qu'elle a été détruite par un remède dont elle avoit éludé pendant deux ans l'efficacité avant l'inoculation.

Onzieme Observation.

M. Jacques J** éprouva à l'âge de cinq mois, une éruption générale de petits boutons rouges, isolés, tantôt à la peau, tantôt entre cuir & chair.

Parvenu à l'âge de dix-huit mois, il fut attaqué de fièvres d'accès, qui résisterent long-temps aux remèdes, & furent suivies d'enflures universelles, qui firent craindre pour une anasarque.

Ces deux dernieres affectious n'apporterent aucun changement à l'éruption, qui ne cessa de se maintenir, même après qu'elles se furent dissipées.

On en conçut d'autant moins d'ombrage, que quoique l'enfant ne prit point de forces, qu'il eût peine à se tenir sur ses jambes, qu'il refusât de marcher, & qu'il voulût être toujours sur les bras ou sur les genoux de la garde qui le soignoit, sa débilité ne paroissoit point être le produit d'aucun vice rachitique. On ne voyoit, en effet, ni courbure des os longs, ni nœuds aux articulations, ni gonflement des os spongieux.

Mais cet état pouvoit-il être celui de la santé, quoique le sommeil fût tranquille, que l'appetit fût bon & que l'éruption ne causât aucun prurit inquiétant? On aura de la peine à se le persuader, lorsqu'on sera surtout instruit que, depuis sept ou huit mois, il s'y étoit joint une altération qui obligeoit le malade à demander souvent à boire, & une diarrhée, tantôt féreuse, tantôt plus consistante qui le faisoit assez souvent aller jusques à six, sept ou huit fois à la garde-robe dans les vingt-quatre heures.

Ces indispositions, si on peut les qualifier de ce nom,

n'avoient rien perdu de leur intensité à l'âge d'environ trois ans, que le sujet fut confié à mes soins.

Il étoit maigre, décoloré : il avoit les chairs molles & la peau rude & sèche ; elle sembloit, au tact, couverte de très-petites aspérités ; & par surcroit de fâcheuses circonstances pour cet enfant, la petite vérole, dont on vouloit le préserver pour le soumettre à l'inoculation, lorsqu'il se trouveroit dans des dispositions moins défavorables, avoit gagné tous les quartiers de la Ville & se montroit déjà dans la maison qu'il habitoit. Tout faisoit craindre qu'il ne la contractât ; & ce qui aggravoit cette crainte, c'est qu'il étoit au terme de la vie où l'on croit que le corps a le plus de *susceptibilité* à en recevoir les impressions.

J'osai me flatter qu'en me hâtant de l'inoculer, je parviendrois, non-seulement à le mettre à couvert des périls qu'il couroit, si, en temporisant, la petite vérole spontanée venoit à se déclarer chez lui, mais encore à triompher de l'affection de la peau, &, peut-être, à trouver des secours suffisans pour terminer le flux diarrhétique dans la correspondance qui regne entre le tube intestinal & l'organe cutané où iroit finir de s'opérer la crise varioleuse qui devoit résulter de l'inoculation.

Dans cette espérance, je l'inoculai par incision aux deux jambes.

Cette opération réussit au mieux. Les felles se ralentirent à l'époque de la fièvre ; quelques-unes furent accompagnées de l'expulsion de quantité de vers ascarides. Bientôt après, à la sortie des boutons varioleux, elles commencèrent à se mouler ; peu à peu la peau acquit de la souplesse, elle se dépouilla de ses aspérités ; les incisions coulerent abondamment ; l'éruption habituelle disparut ;

disparut ; en un mot , tout a été si fort changé par la petite vérole inoculée , que l'enfant n'a plus de diarrhée , qu'il n'est absolument plus pressé par l'aiguillon de la soif ; qu'il a pris de forces , des couleurs & de l'embonpoint ; qu'il marche & court avec agilité , & que ses chairs sont très-souples & très-douces.

Cette cure date de trois mois , & paroît être arrivée au point de la consistance la plus solide ; il est peu de jours , où mes liaisons , en ma qualité de Médecin , avec la famille du sujet , ne me fournissent l'occasion de m'en assurer.

Voilà des faits que je ne crains pas de soumettre à la sévérité de la discussion. Toute la faveur que je demanderai à ceux qui pourroient n'y avoir pas confiance , sera qu'ils veuillent bien répéter mes épreuves , & ne statuer définitivement sur ce Mémoire , qu'après avoir comparé les observations qui y sont rapportées , & s'être bien pénétrés du tableau qu'elles présentent dans leur ensemble.

En attendant , je crois pouvoir conclure des vérités qu'elles offrent à mes regards , qu'il est de cas où , sous la conduite d'un Médecin instruit & judicieux , il peut être sage & prudent d'inoculer la petite vérole dans l'objet de guérir d'autres maladies.



SUR un Enfant noyé & rappelé à la vie.

PAR M. BAQUIÉ.

C E qu'il y a de plus remarquable dans ce fait , est la preuve qu'il offre de l'efficacité de l'insufflation dans le nez , pour introduire l'air dans le poumon , au lieu de l'insufflation dans la bouche.

M. Baquié fut appelé au secours d'un enfant tombé dans le Canal Royal ; il le trouva suspendu par les pieds , sous le prétexte ancien & barbare de lui faire rendre l'eau qu'on supposoit qu'il avoit bue. Il le fait détacher , & l'exposer nu sur la rive , aux rayons d'un soleil ardent. L'asphixié qui avoit passé demi-heure sous l'eau , & cinq ou six minutes suspendu , étoit sans connoissance , sans pouls , sans mouvement , avoit le ventre météorisé , les levres livides , la bouche écumante , & tous les signes extérieurs de la mort. De fortes frictions sur le corps , & particulièrement sur la poitrine & le ventre , l'esprit de sel ammoniac , l'eau-de-vie , le vinaigre , les liqueurs les plus spiritueuses sont vainement employés pendant un quart-d'heure ; M. Baquié l'ayant fait transporter dans une maison voisine , devant un feu doux , introduit l'air dans les narines de l'enfant , au moyen d'un soufflet. Cette insufflation est bientôt suivie de vents rendus par le fondement , & de l'affaïssement

du ventre ; le malade donne quelques signes de vie ; M. Baquié, pour accélérer sa résurrection, lui fait avaler de force un peu d'eau-de-vie camphrée ; un quart d'heure après le pouls se rétablit, l'enfant reconnoît sa mere & est entierement guéri.



M É M O I R E

Contenant recherches sur l'époque de l'établissement , les fonctions & l'origine du Ministère public en France.

PAR M. GEZ.

Lu le 12
Août 1790.

IL est incontestable que l'histoire du Gouvernement de Rome, sous lequel les Gaules furent enfin réduites, ne nous offre pas de Partie publique, chargée, par état, de la poursuite des crimes, & réunissant les fonctions qu'elle exerce aujourd'hui parmi nous.

La raison en est simple. Durant les beaux jours de la République Romaine, chaque citoyen étoit une espece de Magistrat préposé à la garde du bien commun, auquel il étoit permis de s'ériger en accusateur public contre tout citoyen qui l'avoit violé & compromis; & c'étoit servir sa Patrie, c'étoit se montrer vertueux, que de poursuivre en Justice réglée celui qui se conduisoit comme l'ennemi de tous. De là, l'usage des actions populaires. Au contraire, sous les Empereurs, le rôle de dénonciateur ou d'accusateur, quoique devenu commun & odieux, étoit un moyen si propre à ouvrir au grand nombre, le chemin de la fortune, qu'on n'imagina pas même de s'y décharger du poids des actions populaires sur un seul & unique citoyen, irréprochable dans ses mœurs & dans ses actions.

On ne voit pas non plus que cet important Ministère fût établi avec la réunion & la plénitude de tous ses attributs sous les premières dynasties de nos Rois. Et comment cela auroit-il pu être ? Nos Chefs, & nous, n'étions que des barbares, toujours armés & respirant la guerre, autant éloignés de l'esprit d'une bonne Législation que d'un bon Gouvernement. Presque tous les différends & toutes les accusations se terminoient ou par des combats, ou par des épreuves ridiculement superstitieuses, ou par des compositions pécuniaires non moins ridicules que révoltantes.

Le seul Charlemagne paroissoit capable de réformer entièrement l'une comme l'autre ; aussi grand Conquérant que grand Homme dans l'art de gouverner, il redonna à la Nation tous ses droits, & il la polia autant que les lumières de son siècle le comportoient : cependant quoique son règne soit, avec celui de Louis XIV, un des plus longs de nos Rois, son influence sur la Législation s'affoiblit bientôt, & les traces de son génie ne tarderent pas à s'effacer, parce que ses successeurs, indignes de lui & du sang qui couloit dans leurs veines, n'eurent que peu de vertus, & point de ces rares talens qui doivent caractériser les premiers Magistrats du peuple.

Sous la troisième Race, ce fut Saint Louis qui porta le premier coup à la barbarie des combats judiciaires. Il réforma en partie l'administration de la Justice, & il auroit sans doute poussé plus loin sa réforme ; & peut-être il auroit découvert le ressort puissant du Ministère public avec ses principaux attributs, sans la fureur des Croisades, qui, en le portant avec toutes ses forces militaires hors de son Royaume, le jeta dans les fers

d'un Sultan d'Egypte , & lui ravit bien des armées qui auroient servi à l'amélioration du Gouvernement ainfi qu'au bonheur des fujets pour lesquels il étoit né.

Il étoit réfervé aux fuccesseurs de Philippe-le-Hardi, d'introduire dans les divers Tribunaux du Royaume un Accufateur public, dont le miniftère terrible & impofant, mais toutefois impartial & défintéreffé, fût capable , quand il feroit purgé de toute l'infamie de la délation, de réprimer les méchans, tout comme de tranquillifer les bons citoyens : & vers la fin du regne de Philippe-le-Bel , l'idée profonde, l'idée fublime de cet établiffement fut conçue d'abord, & développée enfuite. Il fut établi une Partie publique, qui, chargée de la poursuite des caufes intéreffant nos Souverains & leur domaine, fuccéderent aux Baillis & Sénéchaux ; car ceux-ci , dans l'origine , étoient tenus de défendre les intérêts du Roi, & étoient appelés pour cette raifon *Actores Regis* , *Actores publici* , comme les *olim*, qui font les plus anciens regiftres du Parlement de Paris, en font foi.

Indépendamment des regiftres poftérieurs de cette Cour, qui nous apprennent qu'en l'année 1309, Jean de Vaffoigne fut Avocat du Roi, & dans la même année, Jean du Bois, le feuillet 201 *du premier regiftre du dépôt*, nous montre que dès 1331, fous le regne de Philippe VI, nos Rois furent dans l'ufage de donner des provifions de cet emploi à titre de commiffion. Nous voyons auffi qu'en les accordant à Gérard de Montaigu, Philippe de Valois le nomme dans les Lettres, *Advocatum nostrum pro nobis & nostris caufis civilibus in Parlamento nostro præfenti, cæterisque Parliamentis futuris* : ce qui fuppofe néceffairement, ou qu'il y avoit un autre Avocat du Roi pour

la poursuite & réparation des crimes, ou que c'étoit le Procureur pour Sa Majesté qui étoit chargé de cette honorable & pénible fonction.

Il est vrai qu'il ne nous reste pas de monument authentique & précis qu'il y eût en 1331 deux Avocats du Roi, l'un civil & l'autre criminel ; mais dumoins tout le fait présumer, parce que celui qui vaquoit aux fonctions civiles du Ministère public , étoit choisi parmi les Clercs ; & qu'il est de la plus grande vraisemblance que l'autre étoit pris parmi les Laïcs , puisque dans certains cas, la nécessité qui étoit imposée à ce dernier de conclure à la peine de mort, ne pouvoit l'être à son coopérateur, engagé dans le Sacerdoce ou la Cléricature. Aussi voyons-nous que dans les Lettres du Roi Jean, en date du 22 Juin 1351, il est fait mention de ses Avocats & Procureur au Parlement, *Procurator noster, adque Advocati nostri dicti Parlamenti* ; & que dans les registres de cette Cour, sous la date du 4 Juillet 1433, il est question d'un Me. Jean Rabateau, Président *Lai* des Comptes, qui avoit été auparavant Avocat *Criminel* du Roi, & qui vint prêter serment en qualité de Conseiller d'Etat.

Ce qu'il y a de certain, est que sous le regne de Philippe VI, il y avoit un Procureur pour le Roi au Parlement, à qui le droit de poursuivre en Justice les Criminels, étoit attribué, puisqu'en 1329, lorsqu'il fallut agir contre le Comte de Beaumont pour raison *des titres faux*, dont il appuyoit sa prétention sur le Comté d'Artois, ce fut à la requête du Procureur Général du Roi que les poursuites s'engagerent, & sur ses conclusions que ses biens furent confisqués, en même-temps qu'il fut condamné à un bannissement perpétuel.

Villaret , dans son Histoire de France (1) , a extrait du procès manuscrit qu'il avoit sous les yeux , les Lettres ajournatoires qui furent adressées ou notifiées au Comte , & qui ne laissent point de doute à cet égard ; elles commencent ainsi : « Philippe , par la grâce de Dieu , Roi » de France : A notre amé & féal Pair de France ; » comme à la requête de notre Procureur , nous avons » fait ajourner notre féal Robert d'Artois , pour répon- » dre pardevant nous , à notre Cour , suffisamment garnie » de Pairs , à certains articles *criminels* & civils , qui » touchent l'état de son corps & de sa personne . »

Quoi qu'il en soit du temps où les fonctions des Gens du Roi furent divisées entr'eux , toujours l'époque où leur ministère paroît avoir été établi , se rapporte à la fin du regne de Philippe-le-Bel , c'est-à-dire , en 1309 ; & celle où ils étoient investis du droit de glaive , reste fixée au regne de Philippe de Valois ; car on ne peut faire remonter la première en l'année 1303 , lors de laquelle Philippe-le-Bel rendit le Parlement sédentaire à Paris. En effet , dans le nombre des Magistrats destinés à composer une première Chambre & une autre d'Enquêtes dans ce Tribunal , les Historiens n'en comptent aucun pour remplir le Ministère public (2).

Il est bien vrai que Lafaille (3) , d'après la Chronique de Bardin , nous donne une liste des Magistrats du Parlement de Toulouse , que Philippe-le-Bel se proposoit de créer en cette même année 1303 ; liste où l'on

(1) Hist. de France de Velly , continuée par Villaret , tom. 8 , pag. 287.

(2) Pasquier , dans ses Recherches de la France , liv. 2 , chap. 3 ; & Du-moulin , tom. 2 , in *ordinat. reg.* , part. 3 , tit. 1.

(3) Annales de Toulouse , tom. 1 , année 1303.

voit inscrit comme *Procureur Général* un *Antoine de Calmont*. Mais la *Chronique de Bardin* est généralement (1) réputée suspecte ; & on tient en point d'histoire que ce Parlement n'eut pas lieu. Au demeurant , les Clercs ayant été exclus du Ministère public , sans doute incompatible avec les occupations paisibles de leur état , il fut entièrement confié aux *Avocats & Procureur du Roi* avec toutes les fonctions qui y sont attachées de nos jours , & qu'ils exercent cumulativement les uns pour les autres.

II. Ces fonctions avoient , comme elles ont encore , pour objet principal , l'intérêt du Roi & celui de la société , qui sont où doivent être inséparables , mais que je spécifierai ici pour en mieux faire sentir les conséquences , & les rapprochemens qu'ils me fournissent.

L'intérêt du Roi étoit de conserver le domaine dépendant de sa Couronne ; & c'est dans cette vue que les Gens du Parquet ont été chargés d'en surveiller l'administration , d'empêcher qu'il ne fût démembré , d'en poursuivre les détenteurs , ou de repousser leurs prétentions , & d'être enfin les demandeurs ou les contradicteurs dans toutes les affaires qui l'intéressent ou qui intéressent le Fisc.

L'intérêt de la société étoit que la tranquillité générale , tant les propriétés que la vie du citoyen ne fussent pas exposées à des dangers , ou compromises par la force des armes ou la violence des passions : & c'est pourquoi , en ôtant à un chacun la poursuite du crime qui ne l'intéressoit pas directement , on l'a remise à des hommes qui , avoués par la Loi , & par cela même

(1) Voyez les Historiens du Languedoc.

sans haine & sans penchant comme elle, se portent, tantôt de leur propre mouvement, pour accusateurs publics, & tantôt reçoivent forcément la dénonce d'une action criminelle.

De cet intérêt vraiment majeur pour la société, il est résulté que pour d'autres intérêts accessoires à celui-ci, les Gens du Roi ont été comme associés à l'autorité législative du temps, & se sont trouvés peu à peu chargés de la surveillance de la haute police & de l'ordre public, du soin de faire enregistrer & exécuter les Lois, de promouvoir en quelques cas le renversement des Arrêts qui y sont contraires, de maintenir l'ordre judiciaire & celui des Tribunaux entr'eux, de mettre sous leur protection & leur défense immédiates certains corps, comme les Eglises, les Hôpitaux, les Communautés tant Civiles que Religieuses, & certaines classes de citoyens, comme les mineurs, les interdits & les absens, & de provoquer enfin contre les Membres de leur Compagnie la sévérité de la censure publique, par des mercuriales faites de mois en mois pour entretenir, suivant l'Edit de 1629, «la discipline des Parlemens, la modération des épices, les mœurs, l'honneur, la dignité» des Juges & l'expédition des causes. » Telles ont été jusqu'ici les fonctions de la Partie publique, & tel en a été, pour ainsi dire, le faisceau.

III. Revenons maintenant sur nos pas : nous verrons que si l'Histoire Romaine, & si les premiers temps de la Monarchie Française ne nous offrent pas de modèle du Ministère public, tel qu'il a été réalisé en France sous les successeurs de Philippe-le-Hardi, il en existe quelques traits en certaines époques des Gouvernemens divers de Rome, & des deux premières races de nos

Rois. En sorte qu'on peut dire qu'il doit son origine à des fonctions, qui, éparfées d'abord, & confiées à plusieurs mains, ont été réunies & remises à une seule.

Durant l'état républicain de Rome, les Censeurs exercoient sans doute une inspection fort étendue sur les mœurs des simples citoyens, mais ils surveilloient aussi celles, soit des Sénateurs, soit des Chevaliers, pouvant exclure les uns du Sénat, en omettant leur nom dans la lecture du catalogue où ils étoient inscrits, & dégrader les autres, les rabaisser au rang des Plébéiens, en leur ôtant le cheval que leur fournissoit le public, & qui étoit la marque de leur dignité (1). Parmi nous, la fonction censoriale des Gens du Roi a été circonscrite dans l'enceinte de leurs Tribunaux ; de manière qu'elle n'a été consacrée qu'à exciter la juste rigueur des Magistrats les uns envers les autres, & à promouvoir quelquefois leur exclusion de la Compagnie ; mais cette fonction particulière n'est pas moins une image de la censure romaine.

Sous les Empereurs Romains, il y avoit un Avocat du Fisc, *Patronus Fisci*, dont les fonctions étoient distinctes de celles du Procureur de César, *Procuratoris Cæsaris*, établi dans chaque Ville principale. Le premier étoit Partie dans les causes concernant les revenus du trésor & le domaine de l'Empereur. On ne pouvoit les décider sans lui, & qu'en sa présence, suivant une Loi du Code (2). A l'égard du second, il en étoit le simple surveillant, & il jugeoit quelquefois comme Vice-Président les affaires engagées à ce sujet entre l'Empereur

(1) Gravina, de l'Esprit des Loix Romaines, rom. 3, pag. 24.

(2) L. 2, Cod. si adversus Fiscum.

& les citoyens, ainsi que le témoignent les Lois du même Recueil & du Digeste (1).

Après la conquête des Gaules par les Empereurs Romains, ces charges ou emplois y furent maintenus, & durant la seconde race de nos Rois, les Officiers qui les exerçoient furent connus sous le nom d'*Actores dominici*, *Actores fisci*, *Actores publici*. C'est ainsi qu'ils sont qualifiés dans les Capitulaires de Charlemagne, recueillis par Baluze aux livres 4 & 7 (2); de là, sans contredit, est émanée cette partie des fonctions du Ministère public dans les affaires, & causes qui intéressent le fisc du Prince ou le Domaine de la Couronne.

Sous l'Empereur Justinien, le Patron ou Avocat du fisc pouvoit & devoit suivre en Justice la délation qui lui étoit faite, respectivement d'ailleurs à cette branche de revenus; & lorsqu'il y étoit forcé, la nécessité de son ministère l'exemptoit de la peine, que sans cela il eût encourue, s'il eût succombé: il y en a un texte du Jurisconsulte Paul, dans la compilation de cet Empereur (3). De là est infailliblement dérivée, & même a été étendue à toutes les actions criminelles, cette fonction de la Partie publique, qui consiste à recevoir & faire transcrire dans un registre la dénonce du délateur; ce qui tend à l'exempter de la peine de la calomnie.

Remarquons au surplus, pour le rapprochement de l'objet le plus important & le plus caractéristique du Ministère public, que durant la première Race de nos

(1) *Passièm*, ff. de Offic. Procur. Cæs. & L. 2, Cod. de pœnis.

(2) Capitulaire 44, du liv. 4; 3c. du même livre, & le 290 du livre 7, pag. 786, 775. & 1090.

(3) L. 5, ff. *Advocatium*, ff. de *Hist. quæ ut indig. auferuntur*.

Rois, Egidius, Evêque de Rheims, ayant été soupçonné d'avoir trahi Childebert son Prince, & d'avoir, en recevant des bienfaits de l'ennemi, formé des projets contre l'Etat, Childebert, au rapport de Grégoire de Tours (1), convoqua un Concile pour juger le Prélat accusé, & nomma le Duc Emodius pour le poursuivre & agir contre lui comme Partie publique. En quoi il se montra bien différent de Chilpéric, qui, suivant le même Grégoire de Tours, ne rougit pas de jouer le rôle d'accusateur contre l'Evêque Prétextat, & soutint jusqu'au bout ce personnage odieux.

Avançons : cette fonction n'auroit été jusques là que momentanée ; mais ce n'est pas tout. Du temps de Charlemagne, il y avoit dans chaque Canton un Comte qui présidoit à un Tribunal, & dans chaque Tribunal, ce qu'on appeloit un Saïon, qui étoit le conservateur & le protecteur des opprimés, double attribut de notre Ministère public. Les Capitulaires qui dénomment ainsi ce dernier Officier (2), ne contiennent pas, il est vrai, un détail de ses fonctions ; mais Cassiodore nous le donne avec une certaine étendue dans sa formule 42^e. , & dans une lettre de Théodoric, Roi des Visigots, intitulée *Epistola 5a. Manilæ Saïoni Theodoricus Rex, ubi docet quid in munere Saïonis* (3). Or, personne n'ignore que Cassiodore avoit été Secrétaire de ce Prince, & il est aisé de présumer que du temps de Charlemagne, les Saïons avoient retenu les mêmes fonctions dans les

(3) *Lib. 10, Histor. cap. 19.*

(2) *Vide præceptum pro Hispanis, post capit. 3, um anni 812, in tom. 1, pag. 499 & appendix Actorum Veter. 16, tom. 2.*

(3) *Cassiodori opera, tom. 1, Rothomagi apud Dezallier, pag. 80, & ejusd. tom. Variar. lib. 7, pag. 122.*

Gaules , qu'ils y exerçoient lorsque Théodoric en occupoit une partie (1).

C'est aussi à l'aide des formules de Cassiodore , & de la lettre ci-dessus que l'Auteur des *Origines ou ancien Gouvernement de la France , de l'Allemagne & de l'Italie* , est parvenu à nous fixer sur le ministère des Saïons.

Suivant ces formules , je copie ce dernier Auteur ,
« le Saïon devoit se rendre partie contre le violateur des
» Lois ; il contraignoit ceux qu'une sommation juridique
» n'amenoit point devant le Juge ; il usoit d'adresse pour
» les y forcer ; mais de quelque manière que ce fût , il obli-
» geoit les Défendeurs à comparoître en justice ; il ne de-
» voit pas craindre de se rendre odieux , pourvu qu'il de-
» vînt redoutable aux méchans ; il étoit l'exécuteur des
» Sentences rendues par le Juge auprès duquel il occupoit.
» Dans leur exécution , il ne devoit point s'écarter de l'in-
» tention du Juge ; & pour leur faire sortir tout leur effet ,
» il étoit en droit d'user de contrainte , sans que personne
» pût s'opposer à lui. Ainsi il faisoit rentrer dans leurs
» biens ceux qui en avoient été dépouillés injustement ;
» il contraignoit les débiteurs de rendre à ceux qui les
» avoient cautionnés , l'argent que ceux-ci avoient
» payé à leur décharge , &c.

» Mais il devoit sur-tout ses soins à une perception
» fidelle des deniers publics. Ses fonctions à cet égard ,
» consistoient dans la contrainte , qu'il exerçoit contre
» ceux qui refusoient de payer les tributs , & dans la
» confiscation qu'il étoit autorisé à faire de leurs biens ,
» lorsqu'ils s'opiniâtroient dans ce refus ; mais les Juges

(1) Mémoire de Catel , pag. 483 & 484.

» étoient obligés de veiller à ce que les Saïons n'abusassent pas en ce point de l'autorité que leur donnoit leur charge. Outre cela chaque Saïon devoit faire jouir le Roi des biens confisqués sur les proscrits, & se rendre partie contre ceux qui les revendiquoient ; mais, en pareil cas, il devoit se conduire de manière à ne pas faire gémir l'innocence, & à ne pas se rendre complice de délations calomnieuses.

» Comme les Saïons étoient les hommes du Roi & de l'Etat, aussi-bien que ceux du Peuple, les intérêts de l'un & de l'autre leur étoient également confiés». Ici l'Auteur continue de détailler au long d'autres fonctions que ces Officiers exerçoient ; & il finit par dire : « enfin ils étoient les protecteurs des possesseurs contre les brigands, qu'ils forçoient de comparoître en Justice pour s'y voir condamner à la restitution & à une amende convenable, & ils tenoient ensuite la main à ce que la Partie publique & la Partie civile fussent pleinement satisfaites (1) ».

Si donc, ce qu'on ne peut contester d'après cet Auteur, qui a pour garant Cassiodore, les Saïons étoient les hommes du Prince & de l'Etat, les gardiens des Lois & les exécuteurs des Sentences, les Patrons du fisc & ses Agens, pour faire rentrer les tributs & le produit des confiscations, les Protecteurs enfin des propriétaires contre les brigands, & les parties de ceux-ci pour les amener en Justice, les faire punir par des amendes, il faut avouer que leurs fonctions, qu'avoient séparément exercées aussi divers autres Officiers durant

(1) Origines, &c. tom. 2, liv. 5, chap. 29, §. 3, pag. 64, Edition de la Haye 1757.

l'Empire Romain & les deux premières Races de nos Rois , ont été les élémens de la plupart de celles de notre Ministère public ; que même certaines ont été le germe de la plus importante de ce Ministère , je veux dire le droit d'exercer la vindicte publique. Car il n'a plus resté qu'à l'appliquer à la poursuite du crime proprement dit , qui est l'extrême & la plus étendue violation des Lois.

Dernier trait sans doute d'une bonne Législation , qui à cet égard nous est incontestablement propre , & qui nous honore assez pour n'avoir pas besoin de méconnoître avec M. de Montesquieu (1), toutes les traces qui nous ont conduit à ce terme. Grande & salutaire idée d'ailleurs , qui ne sert pas moins à désarmer les haines particulières , qu'à revêtir d'une forme plus religieuse & plus auguste l'accusation de toute sorte de crimes , en élevant au rang de Ministre de la Société entière , celui qui en poursuit , jusqu'aux pieds de la Justice , la réparation & la vengeance.

(1) Esprit des Lois , tom. 3 , *in-12* , liv. 28 , chap. 36.



R E C H E R C H E S

H I S T O R I Q U E S

*SUR Goudouli , Pierre Helie & Madame la Présidente
de Mansencal , Poètes Toulousains.*

PAR le Pere SERMET.

DEPUIS long-temps je travaille à dresser les tables chronologiques de tous ceux de mes Concitoyens qui ont figuré dans Toulouse , par les postes plus ou moins brillans qu'ils y ont occupé. Il en est plusieurs sans doute dont le nom mérite d'être transmis à la postérité : mais combien d'autres que j'eusse laissé reposer tranquillement dans leur tombeau , si l'ordre de la succession n'eût exigé que je les en fisse sortir pour nous faciliter la vérification des dates & des époques ! Ceux-ci furent trop connus de leur temps , & les trois Poètes dont je viens vous entretenir ne le sont pas assez aujourd'hui , puisque la réputation du plus célèbre ne s'est guere soutenue que dans une partie de cette Province , & que les deux autres sont inconnus même dans leur Patrie.

Pierre Goudouli , ou plutôt Godelin , fut rendre intéressante une langue qui ne sembloit faite que pour le vulgaire. La lyre gasconne rendit sous ses doigts des sons aussi gracieux que celle de Sapho ; & lorsqu'il em-

boucha la trompette pour chanter Henri IV (1), on crut entendre Homere, le Chantre d'Achille.

M. Reynal, dans son Histoire de Toulouse, nous a donné un abrégé de sa vie. Je vais y joindre quelques courtes anecdotes. Rien n'est minutieux, tout est intéressant quand il s'agit d'un Poète célèbre.

J'ai appris par tradition qu'il étoit né dans une maison de la rue Pargaminieres, contiguë au coin de la rue Notre-Dame-du-Sac. En fouillant dans les archives des Grands-Carmes, j'ai trouvé qu'il étoit Avocat, fils de Raymond Goudelin, Chirurgien, & d'Anne de Landes, & l'aîné de deux freres, dont l'un s'appeloit Jean-Jacques, & dont l'autre étoit Noble Antoine, Ecuyer, Capitaine pour le Roi, en Boulonnois.

M. Reynal nous apprend que les Capitouls, pour adoucir le poids de sa misere, lui assignerent dans sa vieillesse une pension viagere de trois cents livres sur les deniers publics. Je dois ajouter ici que le Chapitre de Saint Etienne imita leur générosité à son égard. On voit, en effet, dans leurs registres, que j'ai parcourus en entier, que le 26 Avril 1646, c'est-à-dire, trois ans avant sa mort, *ils accordent une aumône de 36 écus à M. Goudelin, homme de mérite, de condition (1), & fort vieux.* Les années & les besoins ne porterent pas sur son caractère. Il conserva toujours sa gaieté, s'il faut en juger dumoins par l'építaphe qu'il composa pour lui-même,

(1) On trouve dans les Opuscules du Pere Vanieres, Auteur du *Prædium Rusticum*, une traduction en vers latins des stances de Godelin sur la mort d'Henri IV. Quelqu'inférieure que soit la copie à l'original, elle fait connoître les rares talens de notre Poète Languedocien.

(2) Godelin pouvoit être Noble d'extraction, quoique son pere fût Chirurgien; cette profession respectable & si utile à l'humanité auroit elle dû jamais déroger? A l'avenir, l'homme utile à sa Patrie par ses talens ou par ses vertus, n'aura plus à rougir de sa naissance; & l'homme nul, l'homme vicieux ne pourra plus se prévaloir de la sienne.

qui auroit dû être imprimée dans ses ouvrages , & que je crois devoir transmettre à la postérité. La voici (1) :

Ayci l'an trigouffat le pauré Goudouli ,
Perço qué le bougras bouillo pas y béli.

Il mourut , âgé de 70 ans , le 16 Septembre 1649 , & non le 10 , comme dit M. Reynal. J'ai vérifié la date sur les registres mortuaires de Saint Etienne. Il fut enterré dans le Cloître des Carmes , auprès du pilier le plus voisin de la Chapelle de Notre-Dame d'Espérance.



JE crois rendre un service important à ma Patrie & aux Lettres en faisant connoître un autre Poète Toulousain qui a vécu dans ce siècle , qui fut applaudi dans son temps , & qui est aujourd'hui oublié & presque inconnu : c'est Pierre Helie , garçon Brodeur. Dans mon enfance j'ai entendu raconter par mes parens & quelques-uns de ses amis , plusieurs traits intéressans de l'histoire de sa vie. J'aurois été bien plus attentif , bien plus curieux , bien plus interrogeant , si j'eusse pu espérer alors d'être un jour assis parmi vous , & de vous parler de lui. Je n'ai pu découvrir encore ni la profession de ses parens , ni le temps & le lieu de sa naissance. J'ai

(1) Ce fut le 25 Août 1757 , jour auquel je prononçai le panégyrique de Saint Louis à la Maison Professe de Toulouse , que le feu Pere Serane , Jésuite , me communiqua cette anecdote ; il la tenoit de ses anciens , & m'assura , d'après eux , que Goudouli lui-même avoit composé cette épitaphe , dont je crois devoir donner la traduction littéraire , ainsi que des deux pieces ci-après , pour en faciliter l'intelligence à ceux qui n'entendent pas bien notre langue vulgaire.

Ici on l'a traîné le pauvre Godelin
Parce que le pendart ne vouloit pas y venir.

lieu de croire cependant qu'il naquit à Toulouse, & je fais qu'un de ses freres fut long temps Hermite auprès de Muret. Il fut arrêté comme faux monnoyeur, & je crois que ce fut à Agen. Etoit-il coupable, ne l'étoit-il pas ? Je l'ignore. Mais plus l'accusation étoit grave, plus sa détention devoit l'inquiéter. Voici le moyen qu'il employa pour s'évader. Il étoit grand Dessinateur ; & j'ai vu chez un de mes amis, un morceau de sa façon au crayon noir, représentant Neptune sur son char, armé de son trident, auquel les Connoisseurs donnoient de grands éloges. Pour s'échapper, il appliqua, dit on, sur la porte extérieure de sa prison un Crucifix qu'il avoit dessiné avec soin ; après quoi s'étant procuré un vilebrequin, il fit à cette porte, & derriere son dessin, plusieurs trous disposés en cercle, qu'il eut soin de boucher de suite avec de la cire. Lorsque le cercle assez grand pour lui donner passage eut été formé, il fit tomber aisément la partie de la porte qui y étoit renfermée, & passa en Espagne.

Quelques feuilles volantes qui m'ont été remises par les héritiers de sa femme, & écrites en langue Espagnole, prouvent qu'il s'y appliqua pendant près de quatre ans à la chimie, car il avoit soin de dater toutes les opérations. La premiere, du 26 Novembre 1716, est intitulée ainsi : *oi Juebes, à bisto operar el padre frai Juan de la Penna*, aujourd'hui Jeudi, j'ai veu opérer le Frere Jean de la Penne. La derniere, du 14 Juin 1720, porte pour titre, *Diario de la operation, el biernes*. Journal de l'opération, ce Vendredi.

J'ignore si sa fureur chimique le fit prendre pour forcier, ou si l'intempérance de sa langue le fit passer pour incrédule. Quoi qu'il en soit, il fut enfermé dans

les prisons de l'Inquisition, cet affreux séjour, contre lequel, de retour dans sa Patrie, il ne cessa jamais de se déchaîner. Etoit-ce le moyen de ranimer sa foi ? Hélas ! il ne servit qu'à l'affoiblir, il faillit même l'éteindre entièrement.

Ce ne fut que par un bon mot que le Pere Ip, Prêtre de l'Oratoire, pût le décider à recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise. Le Poète consentoit à se confesser, mais il ne vouloit le faire, disoit-il, qu'en Espagnol, bien assuré que ce bon Pere n'entendoit pas cette langue. Est-ce donc en Espagnol, lui répondit celui-ci, que Dieu vous jugera ? Sachez qu'il le fera en Français, & en bon Français. La grâce fécondant le zèle de ce digne Ministre, agit efficacement sur le cœur du malade. Il se rendit, mourut avec les sentimens les plus chrétiens, le 8 Octobre 1724, & fut enterré à la Dalbade dans la Chapelle de Sainte Catherine.

Il avoit épousé Catherine Cayla, qui pendant 17 ans qu'il soupira pour elle, avoit fait pour lui les plus grands sacrifices, & exposé même sa vie pour l'arracher de sa prison. Tout sembloit annoncer que leur ménage seroit heureux & tranquille. Mais à beaucoup d'esprit naturel, & à une grande bonté de cœur, cette femme joignoit encore plus de pétulance ; on l'entendoit crier du matin au soir. C'est là le sujet de la premiere piece de Vers dont je viens vous faire part.

La seconde, intitulée, le temps, au Peuple Toulousain, est une satyre qu'il prononça lui-même dans toutes les places de cette Ville un jour de Carnaval. Pour la rendre plus énergique, il se fit traîner dans une charrette limoniere du Port-Garaud, qu'il décora des attributs du Temps. Ce char étoit attelé à six chevaux bardés

& ailés. Aux quatre coins étoient quatre de ses amis, figurant les quatre Saisons ; le Printemps, orné de guirlandes de fleurs ; l'Été, de gerbes ; l'Automne, de pampres, & l'Hiver de feuilles de chêne. Au milieu s'élevoit une estrade à trois ou quatre gradins, sur laquelle étoit notre Poète, portant une grande barbe, une courte & sale jacquette, deux grandes ailes, une faulx sur le col, un sablier à ses pieds ; en un mot, avec tout le costume sous lequel les Peintres & les Poètes représentent le Temps. Le char rouloit gravement dans les rues, & s'arrêtoit aux places assez vastes pour contenir un grand nombre d'auditeurs. Alors notre Poète, après s'être profondément recueilli, prenoit un ton de Prophète, & débitoit son ouvrage.

Ces deux pieces, les seules que j'ai pu déterrer, m'ont paru dignes d'être sauvées du naufrage. Je doute que notre illustre Godelin les eût défavouées. J'aime à croire au contraire qu'il s'en feroit glorifié. Les voici :

Contro las Fennos.

Le brut agré d'uno carrelo ,
 Le cant d'un poul enraumassat ,
 Las granouillos d'un grand fouffat ,
 D'un biel aucat la gargamelo.

Contre les Femmes.

Le bruit aigre d'une poulie ,
 Le chant d'un coq enrhumé ,
 Les grenouilles d'un grand fossé ,
 Le gosier d'un vieil oïson.

Le son d'un biulounas fendut ,
Uno carreto mal untado ,
Uno poulo quand a poundut ,
Uno troupo de gats deffus une teulado.

Les courbassés , les agaçats ,
Le grugnomen des tessous en coulero ,
Las campanos des trespasfats ,
Las cadenos d'uno galero.

Le bram d'un biau dedins l'affachomen ,
Le poutounton d'un batan qué travaillo ,
D'uno bando de loups le furieux hurlomen ,
Anfin le terotrum d'uno grando bataillo.

Le son d'un mauvais violon fendu ,
Une charrette mal graissée ,
Une poule lorsqu'elle a pondu ,
Une troupe de chats sur un toit.

Les corbeaux , les pies ,
Le grognement des cochons en colere ,
Les cloches des trépassés ,
Les chaînes d'une galere.

Le mugissement d'un bœuf dans la tuerie ,
Le maillet d'un fouloir qui travaille ,
D'une bande de loups le furieux hurlement ,
Enfin , le tintamarre d'une grande bataille.

Tout-à-co pelfegur es milo cops plus dous ;
 Et jou m'aimerioi mai , pel repaus de ma bido
 N'augi de touts coustats que d'aqueles canfous ,
 Que d'entendré à l'oustal uno fenno qué crido.

Le Temps al poplé Moundi.

Bessou de l'unibers , de la metisso couado ,
 È nascut defenpey qu'el monde espelisquec ,
 Jou me brembi de len , ey bist ment uno annado ,
 Bezi ço que se fa , bigui ço que se fec.

Mes jamay plus, ô destin desplourablé !

Nou me soun bist ta miserablé.

De caps à ma caducitat ,

Tristé , caitiu , tout bourlôs é tout peilhos ,

Tout cela certainement est mille fois plus doux ,
 Et j'aimerois mieux , pour le repos de ma vie ,
 N'ouïr de tous côtés que de telles chansons ,
 Que d'entendre à la maison une femme qui crie.

Le Temps au peuple Toulousain.

Jumeau de l'univers , de la même couvée ,
 Et né depuis que le monde vint à éclore ,
 Je me souviens de loin , j'ai vu plus d'une année ,
 Je vois ce qui se fait , je vis ce qui se fit ;
 Mais jamais plus ! ô destin déplorable !
 Je ne me suis vu si misérable.

Tendant à ma caducité ,

Triste , chétif , tout lambeaux , tout haillons ,

Orré ,

Orré, pudent, & tout échalatat,
 Aprep ço que jou soun estat,
 Amb'unis troffés d'espardeillos,
 M'en cal tourna débes l'eternitat.

Enloc nou trobi la pietat,
 Per-tout nou trobi qu'abareffio;
 En loc nou trobi la justessio,
 Trobi per-tout la cruautat.
 Pauré ! per-tout me bolen mal,
 É tout le moundé es mon oustal,
 O malhur des malhurs ! cruautat inaugido !
 Hélas ! quin és mon tristé fort !
 A toutis à bel tal jou foul douni la bido,
 É toutis à bel tal me bouldrion befé mort.

Sale, puant, & tout déguénillé,
 Après ce que j'ai été,
 Avec un vieux reste d'alpargates
 Il faut m'en retourner devers l'éternité.

Nulle part je ne trouve la pitié,
 Par-tout je ne trouve qu'avarice;
 Nulle part, je ne trouve la justice,
 Par-tout je trouve la cruauté.
 Pauvre ! par-tout on me veut du mal,
 Et tout l'univers est ma maison.
 O malheur des malheurs ! cruauté inouïe !
 Hélas ! quel est mon triste sort !
 A tous sans restriction moi seul donne la vie,
 Et tous sans restriction me voudroient voir expiré.

Couro beiren finit aquesté maudit temps !

Sa fan les bieillis & les jouens.

Fils trop ingrats d'un ta generoux païré,
Jou m'abermi les jours per bous creïssé les ans,
Nou m'abets re laïssat que mous quatre pels blancs,
Encaro me bouldriots poudé rabi l'esclaire,

Que bous gardi per l'abeni ;

Diuriots au mens bous soubeni ,

Que bous auts pelfegur nou durarets pas gairé,
Lorsqué jou me caldra fini.

Més le crimé per-tout a claufido la terro ;
Jou n'entendi per-tout qu'el marmul de la guerro ,
Jou nou befi per-tout que tourmens à bel tal ,
Dins le sang innoucent les plus fortis se labon ,

Quand verrons-nous finir ce maudit temps ?

Difent les vieillards & les jeunes gens.

Fils trop ingrat d'un pere si généreux ,
J'abrege mes jours pour accroître vos années ;
Vous ne m'avez rien laïssé que mes quatre cheveux blancs,
Encore voudriez-vous me ravir la lumiere ,

Que je vous conserve pour l'avenir ,

Vous devriez au moins vous souvenir

Que vous autres certainement ne durerez guere ,
Lorsqu'il me faudra finir.

Mais le crime par-tout a comblé la terre ,
Je n'entends par-tout que des bruits de guerre ,
Je ne vois par-tout que tourmens à foison ,
Les plus forts se lavent dans le sang innocent ,

Toujoun de may en may befi creiffé le mal ,
Ço qu'Adam coumenfec , sours éfans au acabon.

D'aqui benen bostrés malhurs ;
Bous aus me caufats ma misero ,
Bous aus , cruels , ets mous boulurs ,
È bous fachats de ma pauriero.

Obé , cadun un pauc m'abets deshabillat ,
Grans & pichous m'abets pillat ,
Tout s'en ba per rambul , tout s'en ba per allarmo ,
Befi Moungés & Capelas ,
Cadun abé cent milo mas ,
Quand cent milo n'en pas entre toutis un armo.

Toujours de plus en plus je vois croître le mal ,
Ce qu'Adam commença , ses enfans l'achevent.

De là viennent tous vos malheurs ;
C'est vous qui causez ma misère ,
C'est vous qui êtes mes voleurs ,
Et vous vous plaignez de ma pauvreté.

Oui , chacun de vous m'avez un peu déshabillé ;
Grands & petits vous m'avez pillé ,
Tout est en désordre , tout est en confusion.
Je vois Moines & Prêtres ,
Chacun avoir cent mille mains ,
Lorsque cent mille n'ont pas entre tous une ame.

Nou y pas may de religieu ,
 Nou y a pas may de counditieu ,
 Sur l'intérès ouei^{te} tout redolo ,
 A tout bouton un partisan ,
 Befi lé noble é l'artisan ,
 Que pel memo cami courren à la pistolo.

Obé certos , tout es plagné ,
 L'aunou bal pas un miet digné ,
 Nou y a pas sexé qu'el counesco ;
 É pelfegur pourriots millou ,
 Bouta la mar dins uno desquo ,
 Que trouba la bertut dejouts un *escoufiou*.

Nou y a pas may d'hounestetat ,
 Nou y a pas may de parentat ,

Il n'y a plus de religion ,
 Il n'y a plus de condition ,
 Tout roule aujourd'hui sur l'intérêt ,
 A tout on met un partisan ,
 Je vois le noble & l'artisan
 Courir à la fortune par le même chemin.

Oui , en vérité , tout est indifférent ,
 L'honneur ne vaut plus un demi-denier ;
 Il n'y a plus de sexe qui le connoisse ,
 Et certainement vous pourriez plutôt
 Mettre la mer dans une corbeille ,
 Que trouver la vertu sous la coiffe d'une femme.

Il n'y a plus d'honnêteté ,
 Il n'y a plus de parenté ,

D'amour ni de recouneiffenço.

Qui pago deutés tourno gus.

Un ferbiffi rendut passò per un abus ;

La negro trahifou ten loc de recoumpenfo.

Les Jutgés à bel tal soun aro de pinfous ;

Las Lés aro per tout nou soun que de canfous :

Thémis en loc nés pas may escoutado ;

Les Grandis de per-tout à la fi l'an cassado.

Poutencios , échafauts , cadenos ni prifous ,

Tout aco nou ferbis sounquos per la canaillo ;

Fotço imagés del Rey fourmadis en médaillo ,

Per les plus criminels soun de talos rasous ,

Que lour crimé és toutjoun un fougayrou de paillo.

Anfin , aro degus nou couneys l'équitat ,

D'amour ni de reconnoissance.

Qui paie ses dettes redevient misérable.

Un service rendu passe pour un abus ;

La noire trahison tient lieu de récompense.

Les Juges indistinctement sont à présent des voleurs ;

Les Lois à présent ne sont par-tout que des chansons.

Thémis en aucun lieu n'est plus écoutée.

Les Grands l'ont enfin chassée de par-tout.

Potences , échafauds , chaînes & prisons ,

Tout cela ne sert que pour la canaille ;

Beaucoup d'effigies du Roi frappées en médailles ,

Pour les plus criminels sont de telles raisons ,

Que leur crime est toujours un feu de paille.

Enfin personne à présent ne connoît l'équité ,

Cadun, coumo l'y play, azengo la bertat,
 Cadun, à son agrat, préstis uno counscienco,
 Cadun fé forgeo uno rasou,
 É damb le fer é le poufou
 Cadun immolo l'innoucenço.
 Sé l'intérès au bol atal
 S'aco s'escay le proufit de l'ouftal,
 Y a pas degus que nou s'y reglé :
 Qui dits ritché, dits tout dedins aquesté fieclé.

Mes qué m'aboundario tout ouey dé pré dica ?
 Aurioy bel fa, auriy bel diré.
 La beuso é l'ourfelin an bel à gemica ;
 Les partisans noun fan que riré :
 É le Rey.... chut. Sé cal pas explica.

Chacun, comm'il lui plaît, accommode la vérité,
 Chacun, selon son gré, se pétrit une conscience,
 Chacun se forge une raison,
 Et avec le fer ou le poison
 Chacun immole l'innocence,
 Si l'intérêt le veut ainsi,
 Si cela tourne au profit de la maison,
 Il n'y a personne qui ne s'y prête.
 Qui dit riche, dit tout dans ce siècle.

Mais à quoi me serviroit de prêcher tout aujourd'hui ?
 J'aurois beau faire, j'aurois beau dire,
 La veuve & l'orphelin ont beau gémir,
 Les papiers bleus n'en font que rire.
 Et le Roi..... silence. Il ne faut pas s'expliquer.

Ey pla prou dito la bertat.
 Anfin fé mé prufio, mé foun aro gratat.
 Cependant, loups-garous, raço defesperado,
 Tygrés, entré bous aus, mangeats-bous bitomen,
 Per qué n'esperí pas befé de cambiomen,
 Bau contugna ma triftó deftinado.

J'ai dit affez la vérité.
 Enfin, fi j'avois des démangeaifons, je me fuis graté.
 Cependant, loups-garous, race défefpérée,
 Tygres, dévorez-vous promptement les uns les autres,
 Puisque je n'efpere pas voir de changement,
 Je vais continuer ma trifte deftinée.

LES femmes n'ont pas été moins jaloufes que les hommes, de conferver à cette Ville le furnom de Palladienne, que lui a mérité depuis long-temps fon amour pour les Lettres, les Sciences & les Arts. Les noms de plufieurs d'entr'elles font gravés en caractères ineffaçables au Temple de Mémoire. Je viens aujourd'hui vous en faire connoître une, que fa naiffance, fa piété, fes ouvrages même auroient dû préfervier de l'oubli du tombeau. On a fu bon gré à Madame d'Esparbés d'avoir reflufcité André Bernard, Poète Lauréat. Je vais rendre le même fervice à fon fexe, en faifant revivre Dame Gabrielle Coignard, fille de Jean Coignard, Confeiller au Parlement, veuve de Pierre Manfencal, Seigneur de Miramont, d'abord Confeiller au Grand Confeil, & puis Préfident à Mortier au Parlement de Touloufe. C'eft par hafard que fes poéfies chrétiennes, que je crois très-

rare , & dont je ne connois que l'exemplaire que je possède , sont tombées entre mes mains. Elles furent imprimées à Tolose en 1594, chez Pierre Jagourt & Bernard Carles , à l'enseigne du Nom de Jesus. Ses deux filles , Jeanne & Catherine de Mansencal , dont la première fut mariée à M. de Cheverry , Baron de la Réole , les donnerent au public , & les dédièrent aux Ames dévotes. Dans la dédicace , elles nous donnent une grande & bien juste idée de leur respectable mere.

Pour convaincre que l'amour filial ne les avoit point aveuglées , il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur ses poésies ; tout y respire la piété. On n'y trouve point , il est vrai , ni la douce harmonie , ni la touche gracieuse des Catellan & des Montégut ; mais deux siècles d'intervalle entre les unes & l'autre , doivent lui faire pardonner des expressions surannées , des hiatus , & quelques défauts de mesure.

Je ne rapporterai qu'une piece de ce Recueil , prise au hasard & sans choix , ou plutôt la première qui se présente , & qui sert d'introduction à toutes les autres : l'on verra que son style ne diffère pas beaucoup de celui de Racan , disciple de Malherbe , & l'on comprendra ce que cette Dame eût pu faire un ou deux siècles plus tard.

Je n'ai jamais goûté de l'eau de la fontaine ,
 Que le cheval ailé fit sortir du rocher :
 À ces païennes eaux je ne veux point toucher ,
 Je cherche autre liqueur pour soulager ma peine.
 Du céleste ruisseau de grâce souveraine ,
 Qui peut désaltérer , la grand soif étancher ,
 Je désire ardemment me pouvoir approcher ,

Pour

Pour y laver mon cœur de sa tache mondaine.
 Je ne veux point porter le glorieux laurier,
 La couronne de mirthe, ou celle d'olivier,
 Honneurs que l'on réserve aux têtes plus *insignes* ;
 Ayant l'angoisse en l'ame, ayant la larme à l'œil,
 M'irai-je couronner de ces marques d'orgueil,
 Puisque mon Sauveur même est couronné d'épines ?

Le volume de ses Œuvres renferme 142 sonnets ou stances sur divers sujets de piété, tels que les Fêtes des Saints, le Mystère de Jesus-Christ & de la Vierge, les Psaumes de David, &c.

2°. Un Poème sur Judith, où elle s'élève quelquefois au-dessus d'elle-même.

3°. Un Discours sur la Passion de notre Sauveur.

4°. Une Complainte de la Vierge.

5°. La descente de Jesus-Christ aux Limbes.

6°. Un Hymne à la louange de la Charité.

7°. Enfin un Sommaire des sept Sermons faits par M. Raymond, contre les sept péchés mortels, pour les sept états de la ville de Toulouse, devant les sept Corps des Apôtres, à Saint Sernin.

Le titre singulier de ce dernier ouvrage, prouve que de son temps régnoit encore la fureur (1) qu'avoient nos anciens, même certains Saints Peres, de jouer sur un mot, encore plus sur un nombre.

(1) M. Panard a ridiculisé cette manie dans son Opéra comique, intitulé le Magasin des Modernes. On y entend un Poète impatient de paroître sur la scène & de choisir dans le Magasin quelque centaine de Madrigaux, de sonnets & d'Epithalames pour la composition de sa Tragédie, debuter ainsi en s'adressant à Mercure :

Mon pere a neuf enfans, qui tous neuf sont illustres.
 Je suis l'aîné des neuf, mon âge est de neuf lustres.
 Rimeur depuis neuf ans, connu depuis neuf mois,
 Je viens depuis neuf jours pour la neuvieme fois.

J'aurois désiré de vous parler aussi dans ce moment de Madame la Présidente Druilhet; mais je n'ai pu encore me procurer cette foule de pieces fugitives qui couloient si aisément de sa plume, & qui, à Paris comme à Toulouse, la rendirent les délices de la société.



SUR deux Fontaines du Haut-Quercy.

PAR M. BORDES DE BAILLOT, Adjoint.

CES deux fontaines sont situées dans deux vallons correspondans, séparés l'un de l'autre par une longue chaîne de montagnes qui se termine à Clejoux, petit hameau au N. O. de Souillac (1), & à demi-lieue de cette Ville. Là les deux ruisseaux qui coulent de ces fontaines, confondant leurs eaux, se jettent à quelques pas dans un autre ruisseau appelé la *Borresse* (2), lequel après avoir arrosé la plaine de Souillac, se précipite dans la Dordogne, près du petit bourg des Cuifines, sur les confins du Quercy & du Périgord.

La fontaine connue sous le nom de *Gourg*, située dans le vallon de Blagour (3), qui en a emprunté le nom, a la figure d'un cône renversé, dont le diamètre de la base a 27 pieds ou environ, & la hauteur 35. L'eau de cette fontaine paroît stagnante, & cependant elle fournit, ainsi que plusieurs petites fontaines situées à très-peu de distance, à l'entretien du ruisseau du Gourg.

Dans le second vallon au pied de la montagne, connu dans le pays sous le nom de *Puy-Martin*, on décou-

(1) Souillac, ville du Quercy sur la Dordogne & sur le chemin royal de Paris à Toulouse.

(2) Ainsi appelé du petit bourg de Borresse, près duquel est sa source.

(3) Blagour, dans l'idiome du pays, signifie Beau-Gourg.

vre un antre de la profondeur de 9 pieds ou environ; à l'extrémité de l'enfoncement, on apperçoit deux ouvertures irrégulières, & presque triangulaires, convergentes au pied de la montagne. C'est par ces deux bouches que l'eau prend son issue, & que la fontaine appelée du *Bouley*, lance deux jets divergens, qui font, avec l'horizon, un angle de 45 degrés ou environ. Le lit de ce ruisseau est très-souvent à sec pendant plus de 40 toises, distance à laquelle plusieurs petites sources fournissent l'eau nécessaire pour l'entretien de ce ruisseau.

Ce n'est jamais qu'après des pluies très-abondantes & continuées pendant plusieurs jours, que ces deux fontaines sortent avec impétuosité du sein de la terre. L'éruption du *Bouley* est précédée ordinairement d'un bruit assez fort pour être entendu des Payfans qui habitent sur le haut de la montagne; l'eau sort avec force & sifflement par les deux ouvertures pratiquées au fond de la caverne, forme deux jets divergens de la longueur de 5 à 6 pieds, sous un angle d'environ 45°, inonde le vallon, déracine les arbres & cause les plus grands ravages dans la campagne.

Si les pluies continuent à tomber sur la surface de la terre; si le Limoufin (1) a éprouvé quelque orage violent, accompagné d'une chute d'eau considérable, alors la source du *Bouley* semble presque tarie; les deux jets sont sans force, ou pour mieux dire, ils n'existent plus; ils ne fournissent que quelques gouttes d'eau; mais aussi-tôt le Gourg soulève ses eaux, & s'élance avec une impétuosité dont on n'a peut-être jamais vu d'exem-

(1) Le Limoufin n'est qu'à demi-lieue de distance du vallon de *Blagour*.

ple : rien de plus effrayant que ce spectacle ; dans très-peu de temps le vallon inondé ne présente plus à la vue qu'une vaste nappe d'eau. Ce torrent , en se précipitant dans la Dordogne , semble dédaigner de confondre ses eaux avec celles de la rivière , & ne prend la couleur de cette dernière qu'à une distance considérable de son embouchure. L'éruption du Gourg est toujours annoncée par une espèce de bouillonnement que l'on voit sur la surface de cette fontaine , & peu d'instans après , on voit s'élever du centre une colonne d'eau qui forme un jet vertical de la hauteur de 12 pieds , & de 3 pieds ou environ de diamètre. A peine l'écoulement de cette fontaine a-t-il cessé , que le Bouley commence une seconde fois à vomir ses eaux avec la même impétuosité , jusqu'à ce qu'enfin les deux sources n'en fournissent plus une aussi grande quantité , & alors les deux ruisseaux rentrent dans leur lit ordinaire.

Le temps de l'écoulement & de l'intermission de ces deux fontaines , n'a rien de fixe ni de déterminé : le Bouley lance ses eaux pendant plusieurs heures , quelquefois pendant trois , quatre & cinq jours. Le Gourg sort avec impétuosité pendant 3 , 7 , même 10 heures ; en 1783 , son écoulement dura pendant 17 heures.

Le Bouley sort avec impétuosité du sein de la terre plusieurs fois dans l'année. Dans certains temps ses éruptions sont alternatives avec celle du Gourg : d'autres fois l'écoulement du Gourg n'éprouve aucun degré d'augmentation , quoique le Bouley donne abondamment de l'eau : mais ce qu'il y a de certain & d'invariable , ce qui a été constamment observé , c'est que l'écoulement du Gourg est toujours précédé & suivi de l'éruption du Bouley , c'est-à-dire , que celui-ci est

constamment le premier & le dernier à lancer ses eaux.

M. Bordes attribue la cause de ce phénomène au jeu combiné d'un siphon & d'un conduit souterrain, tel que ceux au moyen desquels plusieurs (1) Physiciens ont expliqué les phénomènes des fontaines intermittentes. L'inspection seule, dit-il, de l'organisation des premières couches de notre globe, suffit pour établir l'existence de ces siphons. On voit en effet que la surface est recouverte de différentes couches de terre ou de pierre, qui, en vertu de leur parallélisme exact, & des différentes courbures qu'elles prennent, sont très-propres à donner aux couches qui contiennent les eaux pluviales, la forme d'un siphon. Par ce mécanisme on peut expliquer pourquoi les eaux des plaines & des vallons peuvent franchir des collines & des montagnes assez élevées: les eaux y parviennent par un tuyau de conduite, dont la courbure est dans le vallon, & qui est aussi propre à transporter l'eau qu'il contient, que les branches d'un siphon cylindrique.

M. Bordes fait l'application de ce principe au cas particulier qui fait l'objet de son observation. Il suppose que dans l'intérieur ou sur la surface d'une montagne du Limousin, la nature ait formé un réservoir, dans lequel toutes les eaux pluviales de ces cantons sont déchargées, soit par la filtration, soit par plusieurs canaux naturels. Il suppose encore que dans un des points de la base du réservoir, soit un orifice auquel la nature ait adapté un tuyau de conduite. Il est clair que

(1) Le P. Plaque, dans un Mémoire lu à l'Académie, explique par le mécanisme d'un siphon naturel, le phénomène de la fontaine de Fontestorbe, près de Bélestan.

l'eau se déchargera peu à peu par ce canal. Le réservoir continuant toujours à se remplir, la pression sur la base augmentant, doit donner un nouveau degré de vitesse à l'eau qui s'écoule par ce canal, & qui va sortir par les deux ouvertures qu'on trouve au fond de la caverne creusée au pied du *Puy-Martin*: si la quantité d'eau que le réservoir laisse échapper par l'orifice pratiqué à sa base, ne surpasse pas, ou si elle égale celle qui y est portée par les canaux d'entretien, le *Bouley* ne cesse pas de couler: il lance ses eaux pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le réservoir est épuisé, & dans ce cas l'écoulement du *Bouley* n'est pas suivi de celui du *Gourg*.

Si l'on suppose au contraire que la quantité d'eau portée de tous côtés dans le réservoir, soit plus considérable que celle qui s'en échappe par l'orifice, il est évident que la capacité du réservoir se remplira peu à peu.

M. Bordes suppose ensuite un tuyau recourbé en forme de siphon, formé par la nature, & dont la plus courte branche plonge dans le réservoir, tandis que la plus longue se propage hors du réservoir; il est, dit-il, impossible dans ce cas, que l'eau monte jusqu'à la courbure du siphon naturel, sans qu'elle descende par la plus longue branche. Ce canal étant plus large & plus rapide que celui du *Bouley*, l'eau doit, au point d'intersection, entraîner avec elle, celle qui couloit par ce dernier, gagner ensuite le tuyau qui la conduit au point où elle sort avec la plus grande impétuosité. Si les pluies continuelles augmentent la quantité d'eau du réservoir, l'éruption du *Gourg* dure plus long-temps, & elle ne cesse que lorsque la plus petite branche du siphon ne

plonge plus dans l'eau ; alors le plus large canal se trouvant à sec, l'eau qui coule par l'orifice de la base du réservoir, ne trouvant plus de résistance au point d'intersection des deux canaux, doit jaillir de nouveau des deux ouvertures du fond de la caverne du *Puy-Martin*, jusqu'à ce que le réservoir soit vuide, ou que la quantité d'eau qu'il a reçue faisant recommencer le jeu du siphon, le *Gourg* lance de nouveau ses eaux ; & son écoulement est toujours suivi de celui du *Bouley*, parce que la quantité d'eau nécessaire pour l'éruption de ce dernier, ne doit pas être à beaucoup près aussi considérable.

On ne peut attribuer le léger frémissement & l'ébullition que l'on apperçoit sur la surface du *Gourg*, & qui précède de quelques instans l'éruption de ce torrent, qu'aux bulles d'air renfermées dans le tuyau de conduite, chassées par l'eau qui s'y précipite, & qui en se dégageant produisent des globules sur la surface de cette fontaine.

Quant aux autres petites fontaines que M. Bordes a remarquées près de celle du *Gourg*, & qui toutes tarissent dès que celle-ci commence à lancer ses eaux, il pense que les canaux qui fournissent à ces sources, communiquent avec le large canal qui entraîne toute l'eau qu'ils contenoient ; que c'est à ces sources que le *Gourg* doit la plus grande partie des eaux qui sont renfermées dans son bassin, & qui s'écoulent ensuite dans le ruisseau auquel il a donné son nom.

La petite quantité d'eau qui s'écoule par les ouvertures du *Bouley* pendant l'éruption du *Gourg*, n'est autre que celle qui, en coulant dans le large tuyau, s'échappe dans le petit tuyau du *Bouley*, en vertu de

la pression latérale exercée par le fluide ; mais cette quantité n'est pas suffisante pour sortir par jets , comme lorsque le canal est à sec.

Enfin, M. Bordes a observé que pendant la plus grande partie de l'année , il ne sortoit pas une goutte d'eau par les ouvertures du fond de la caverne du *Puy-Martin*, & que le lit du *Bouley* étoit à sec dans un espace de près de quarante toises. Il semble , dit-il , que la quantité d'eau qui parvient jusqu'au pied de la montagne , & qui y est conduite du réservoir par le petit canal , se précipitant dans un second réservoir , n'acquiert pas assez de force pour sortir par les deux bouches du *Bouley* ; mais qu'en filtrant le long du pied de la montagne , elle va à quelque distance de là alimenter une petite fontaine , & former le petit ruisseau du *Bouley*.

Telle est l'explication que M. Bordes donne des phénomènes qu'offrent ces deux fontaines. L'écoulement du *Bouley* , ajoute-t-il , n'est pas toujours suivi de celui du *Gourg* : lorsque ce dernier veut lancer ses eaux , son éruption est toujours annoncée par le jaillissement de l'eau des bouches du *Bouley* : ainsi ces deux sources ont souvent un écoulement suivi & alternatif ; de manière que le *Bouley* est constamment le premier & le dernier à décharger la fureur de ses eaux. Enfin, l'éruption du *Bouley* est beaucoup plus fréquente que celle du *Gourg* , parce qu'il faut une moindre quantité d'eau dans le réservoir , tandis que l'écoulement du *Gourg* n'éprouve un degré d'augmentation , que lorsque le réservoir est presque rempli , ce qui n'arrive pas chaque année ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que ni l'une ni l'autre de ces fontaines ne lance ses eaux qu'après que des pluies

abondantes sont tombées sur la surface de la terre ; observation qui paroît donner le dernier degré de vraisemblance & de probabilité au mécanisme souterrain que M. Bordes n'avoit d'abord fait que supposer comme possible.



R E C H E R C H E S

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES,

SUR LES LIBELLES.

PAR M. FLORET.

Nota. (1) L'on n'a pas, en général, une idée claire du libelle, & d'ordinaire on croit que l'un de ses caractères essentiels, est d'être calomnieux, ou d'être distribué en secret, ou d'être anonyme. L'Académie Française l'a défini très-bien, *écrit injurieux*. Voilà ce qui le caractérise ; qu'il renferme des vérités dures ou des calomnies, qu'il soit débité sous le manteau ou vendu publiquement, qu'il paroisse avec ou sans le nom de l'Auteur, ces circonstances sont accessoires ; elles peuvent s'y rencontrer ou non, sans que son essence en soit changée. La définition de l'Académie est conforme à celle que les Loix Romaines (2), le Droit Canon (3) & les Jurisconsultes (4) donnent de *libelli famosi*, qui répondoit chez les Romains à ce que nous appelons libelles. Ainsi toute satire en prose ou en vers, en simple discours ou

(1) Je suis ennemi des libelles ; ils répugnent à mes principes & à mon caractère : je n'en ai jamais fait, & je n'en lis presque point. Mais, en conservant pour ceux qui les écrivent la juste horreur qu'ils inspirent à toute ame honnête, j'ai cru pouvoir les examiner sous leur rapport politique, & tracer leur histoire. Ainsi, quoique le cœur se souleve à l'aspect de l'Exécuteur de la Haute Justice, on se permet de peindre les avantages & l'influence des lois pénales.

(2) V. la Loi 5, §. 9, ff. de Inj. & fam. Libell. *Si quis librum ad infamiam aliqujus pertinentem scripserit.... etiamsi alterius nomine ediderit vel sine nomine...*

(2) V. le Décret de Gratien, 2^e. partie, 5^e. cause, 1^{re}. quest. *Qui in alterius famam publicè scripturam confinxerit....*

(4) V. dans la grande Glose, au Code, titre de fam. libell. *Si quid scripseris QUON PERTINEAT AD INJURIAM ALTERIUS* : & Cujas (tom. 1, pag. 450. interpret.) dit aussi : *Auctores qui famosos libellos IN CONTUMELIAM ALTERIUS proposuerint.*

dialoguée, dramatique ou didactique ; toute comédie (1) qui contient des personnalités ; enfin l'épigramme mordante & le malin vaudeville ; font autant d'espèces d'écrits injurieux, dont le mot libelle est le terme générique.



Lu le 24
Mars 1790,
& à l'Assemblée
publique
du 15 Avril de
la même an-
née.

AU nom de libelle, le Moraliste fronce le sourcil ; la malignité humaine sourit & prête l'oreille. Un libelle dévoile des vices secrets, des atrocités commises dans les ténèbres, & que l'on crut y ensevelir : il reçoit aussi de la calomnie des tableaux infidèles, de accusations exagérées, des inadvertences converties en délit & des foiblesses présentées comme des crimes. Un libelle irrite la sensibilité de l'homme innocent, empoisonne quelques instans de la vie de l'homme vertueux, trouble même quelquefois la sérénité du Sage ; mais il fait pâlir le méchant d'effroi, démasque ses complots, traverse ses projets, déconcerte son audace ; mais il

(1) On ne contestera pas sans doute à Horace de savoir distinguer la Comédie de la Satyre. Or il met Aristophane, & les autres Auteurs de l'ancienne Comédie Grecque, à la tête des Poètes satyriques. C'est au début de la Sat. 4, liv. 1.

Eupolis atque Cratinus Aristophanesque Poetæ

..... *Hinc omnis pendet Lucilius ; hosce secutus*

Mutatis tantùm pedibus numerisque....

« La forme de la Satyre, dit l'Auteur de l'art. *Satyre* dans l'Encyclopédie, » est assez indifférente par elle-même. Tantôt elle est épique, tantôt dramatique, » que, le plus souvent elle est didactique : quelquefois elle porte le nom de » Discours, quelquefois celui d'Épître. Toutes ces formes ne font rien au fond ; » c'est toujours Satyre dès que c'est l'esprit d'invectives qui l'a dictée. »

Le même Auteur parlant un peu plus haut du caractère des satyriques Romains, & notamment de Lucilius, & mettant en opposition la Comédie & la Satyre, oublie que l'ancienne Comédie Grecque étoit toute différente de la nôtre. Les traits dont il peint la Satyre conviennent à merveille à cette ancienne Comédie ; comme la Satyre, elle alloit droit à tel ou tel homme, & lui disoit : c'est toi que je démasque ; c'est toi que je dénonce pour scélérat & pour traître à la patrie.

Au même Dictionnaire, article suivant, M. Marmontel dit : « Dans la Satyre » personnelle, le premier des hommes est sans contredit Aristophane, farceur » impudent, grossier & bas, mais véhément, fort, énergique.... »

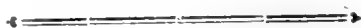
porte l'alarme dans le cœur du despote , malgré les factellites qui veillent à sa garde , & pénètre jusqu'à son ame à travers la voix flatteuse de ses courtisans & le morne silence de son peuple ; mais il présente aux tyrans de toute espece , d'utiles vérités , des leçons nécessaires que lui seul peut leur donner , & leur offre le spectacle des maux qu'ils doivent réparer s'ils sont sages , ou qui les attendent s'ils ne le sont pas. Arme terrible & redoutée ! l'honneur en défend l'usage à la vengeance ; la morale l'interdit à la malignité : mais la Patrie & la vertu publique la confieront plus d'une fois à leurs défenseurs. Instrument de bassesse entre les mains de la calomnie , & de prudence dans celles du patriotisme ! Armure de lâcheté d'individu à individu , d'égal à égal ! mais armure souvent unique du foible contre le puissant , de l'opprimé contre l'oppresser , du citoyen contre la tyrannie !

Tels sont les libelles pros crits avec indignation d'un côté , repouffés avec tremblement de l'autre ; sévèrement punis par quelques-uns , encouragés par plusieurs , accueillis par le plus grand nombre , & dévorés avec d'autant plus d'empressement & de joie , qu'il y a plus de danger à les lire.

Si je m'occupe aujourd'hui des libelles , ce n'est pour en faire ni la censure , ni l'apologie. Je me borne à tracer leur histoire. Peut-être le tableau de leurs diverses fortunes chez différens peuples , & chez le même peuple en différentes circonstances , s'il ne désarme pas le Moraliste , éclairera l'Administrateur ; peut-être en faisant pardonner la juste colere de l'un , il engagera l'autre à assurer leur secours à la chose publique.

L'Histoire des libelles sera l'objet de deux dissertations.

Dans la seconde; je présenterai les Gouvernemens modernes; la première va s'occuper des anciens Empires.



IL ne paroît point qu'il y ait eu des Lois contre les libelles à Carthage & chez les Perses. Les Carthaginois durent leur laisser une libre carrière, eux qui aimoient la liberté, jusqu'à ne vouloir pas même être esclaves de leur parole; eux dont le Gouvernement fut presque toujours agité par deux factions puissantes (1), jalouses de donner à la République des Généraux & des Magistrats. Leur rivalité respective, sans cesse occupée à s'épier & à se combattre, n'avoit garde de proscrire la satire, arme que leur intérêt réciproque mettoit chaque jour en leur main.

Par une raison contraire, les Perses n'eurent point non plus de Lois contre les libelles. Leur région étoit le tombeau de la liberté; pour mieux dire, l'esclavage étoit son élément (2). On connoît le mot de Xerxès à son Conseil avant son expédition dans la Grece : je vous ai assemblés, leur dit-il, pour ne pas paroître faire de moi-même cette grande entreprise; mais j'attends de vous de l'obéissance non des avis. Un tel discours ne surprend pas dans un Gouvernement où, selon *Ælien* (3), quiconque contredisoit le Roi étoit frappé de verges. Les Perses, façonnés au despotisme, & par lui avilis, bien loin de juger la conduite de leur Monarque, osoient à peine l'envifager : se montroit-il à leur vue ? Ils baissoient leur front vers la terre, & ne

(1) Hist. anc. tom. 1, p. 380, la faction Hannon & la faction Barcine.

(2) Valer. Max. lib. 9, cap. 5.

(3) *Æl.* lib. 12, cap. 12.

savoient qu'adorer. Qu'attendre d'une Nation où la servitude avoit mis un bâillon à toutes les bouches, un voile sur tous les yeux & l'engourdissement dans toutes les ames? Eût-il écrit des libelles ce peuple qui n'osoit pas murmurer?

De la Perse & de Carthage, passons à la Grece. Lacédémone se présente : Lacédémone où les citoyens ne vivant jamais isolés, ni dans leur domestique, mais toujours en public, toujours en présence les uns des autres, passaient leur vie à s'observer, & se sentoient entraînés à la critique par le ton de plaisanterie auquel on les familiarisoit dès l'enfance, par leurs agaceries réciproques, par les questions de leurs chefs, qui, au milieu d'une conversation ou du repas, leur demandoient leur avis sur tel & tel citoyen; questions auxquelles leur réponse devoit être convenable & prompte, s'ils ne vouloient être exposés à des châtimens sévères. Est-il à présumer que l'on ait prohibé les écrits satyriques dans une Ville où les habitans avoient sans cesse leur esprit & leurs entretiens tournés vers la satyre?

Ils ne le furent point; & cependant on n'en vit paroître aucun : la raison en est simple; cette critique habituelle que les Spartiates exerçoient les uns envers les autres, leur en tint lieu. Les libelles n'auroient eu pour eux ni le piquant de la nouveauté, ni le plaisir malin de manifester des vices secrets, deux attraits qui les font tant rechercher ailleurs. Aussi l'histoire de Lacédémone n'en fournit, que je sache, aucun exemple.

Il n'en étoit pas de même dans les autres Républiques de la Grece. La jalousie & les rivalités inevitables entre des égaux, n'y avoient pas, comme à Sparte,

l'occasion journaliere d'épancher leur bile , & pour ainfi dire , d'en faire évaporer le fiel toujours plus âcre lorsqu'il eft concentré ; elles le répandirent à grands flots dans des harangues véhémentes & des pamphlets brûlans. Plutarque , dans la vie de Pélopidas , fait mention d'un certain Ménéclide Rhéteur , qui joignoit quelques talens à beaucoup de méchanceté. A force de décrier Epaminondas , il parvint à lui faire ôter le commandement de l'armée ; injustice dont celui-ci fe vengea bientôt en grand homme , en ramenant , fimple Soldat , par fa bravoure & fon habileté , fous les drapeaux Thébains , la victoire que l'inconfidération & l'ignorance des Chefs qui le remplaçoient avoient éloignée. Ce Ménéclide fut puni dans la fuite ; peut-être les Thébains fe montrèrent-ils plus féveres à fon égard par le fouvenir de l'injustice à laquelle il les avoit engagés ; mais fes inveftives contre Epaminondas ne fervirent ni de titre , ni de prétexte à fa condamnation. Ses calomnies purent , par réflexion , indigner contre lui fes concitoyens ; elles n'attirèrent pas fur fa tête , l'animadverfion des Loix.

En effet , il n'entroit pas dans les vues des Légiflateurs de la Grece de proſcrire les libelles : occupés à rendre leurs peuples libres , ils devoient donner carrière aux Ecrivains fatyriques. Auffi voyons-nous qu'à Athenes , où l'amour de la liberté alla jufqu'à l'ivrefſe , où il eut peut-être plus d'énergie , dumoins plus d'exploſion que dans aucune autre République , les libelles furent accueillis , encouragés & applaudis à l'excès. Combien devoit en être avide une Ville , qui feule de toutes les Villes libres , eut un genre * de punition pour quiconque par ſes talens ou ſes hauts faits , ſe rendoit trop puiſſant ou trop célèbre , & où l'on vit exiler Ariſtide fans

* l'Oracifme.

fans autre motif que la lassitude de l'entendre louer ! une Ville dont le ton de plaisanterie servit de modèle, & devint le terme de perfection en ce genre, & dont les habitans oisifs & d'un esprit subtil, avoient fans cesse besoin d'être excités par la saillie, & pardonnoient tout pourvu qu'on les amusât !

M'opposeroit-on ici quelques Lois (1) qui punissent les propos injurieux proferés au Spectacle, dans les Temples, en présence des Magistrats ? Je répondrois : ces Lois proscrivent & vengent les propos insultans plutôt que les propos injurieux ; on étoit à l'abri de la peine, si, tenus hors de la présence de celui qu'ils offensoient, ils se trouvoient exempts de calomnie. Ces Lois punissent moins les propos en eux-mêmes, que la violation du respect qui est due aux lieux où on les tient ; c'est dans les Temples, au Spectacle, en présence des Magistrats qu'elles défendent de manquer à un citoyen, & cette restriction les abandonne par-tout ailleurs à la malignité de la satire. Ces Lois même semblent s'inquiéter peu de son honneur particulier ; & ne craindre que son premier ressentiment auquel une insulte faite dans des lieux respectables, peut donner une explosion que la raison ne sauroit modérer, & qui feroit perdre à ces assemblées la sûreté dont elles doivent jouir. Ces Lois enfin ne furent peut-être jamais exécutées, ou ne le furent que par intervalle lorsque la liberté civile étoit anéantie.

J'ai pour garant de cette assertion l'opinion assez généralement répandue chez les Anciens, que *Civitatis principibus probra dicere* étoit un usage des Grecs, & un

(1) Samuel Petit, *Leges Atticæ tit. de Convitiis.*

usage autorisé par les Lois. J'en ai pour garant encore la hardiesse connue des Poètes du théâtre d'Athenes.

Ce seroit peut-être ici le lieu d'entrer dans le détail des pieces d'Aristophane , qui portent réellement tous les caracteres d'un libelle , personnalités âcres , mordantes , sans déguisement & sans mesure. Mais je me bornerai à présenter une esquisse rapide de la destinée du théâtre comique d'Athenes. Son extrême licence fera connoître à quel point on devoit user de la faculté de manifester sa pensée dans des écrits privés , à l'égard desquels on a chez tous les peuples montré plus d'indulgence , qu'envers les ouvrages faits pour paroître au grand jour en présence d'une Nation entiere. Les modifications mêmes que reçut son théâtre , parfaitement correspondantes aux altérations diverses de son Gouvernement , feront ressortir l'union intime que nous offre l'histoire entre la liberté d'écrire & la liberté civile.

Pendant la guerre du Péloponnese , époque où le génie de la liberté préfida plus que jamais aux destins d'Athenes , on vit briller l'ancienne Comédie greque. Elle traduisoit sur la scene les ridicules , les travers & les vices de citoyens connus ; elle les désignoit par leurs noms , & peignoit sur le masque de ses Acteurs les traits de leurs visages. A sa suite , marcha la Comédie moyenne , qui reçut des chaînes , ainsi que la Patrie. Ses peintures vagues des mœurs eurent un coloris moins vigoureux ; effet du despotisme des trente tyrans , aux caprices desquels Lisandre , après sa victoire , asservit les Athéniens. Cependant le retour de la liberté ramena sur la scene , non la licence d'Aristophane , mais des traits hardis & fortement prononcés , & des caracteres dessinés avec trop de vigueur pour qu'on pût s'y mé-

prendre. Son regne ne fut pas long. Le théâtre rentra dans l'esclavage à mesure qu'Athenes s'acheminoit vers la servitude, & l'on vit paroître la comédie nouvelle ; vaincus par Philippe , subjugués tout-à-fait par Alexandre & ses successeurs , les Athéniens ne reçurent plus sur leur scène que des tableaux d'imagination , des portraits dont les linéamens pris sur une foule de physionomies différentes , n'en désignoient précisément aucune ; & des peintures générales du cœur humain , au lieu du caractère énergiquement colorié d'un homme. Cette gêne fut utile au bon goût ; on l'a dit , & peut-être avec raison : mais cette gêne fut encore plus utile aux mauvais citoyens. Ils purent trahir la Patrie sans craindre la censure , & bientôt il n'y eut plus d'Athenes.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le sort des écrits satyriques chez les Grecs , considérons quel il fut chez les Romains. Ciceron , dans son quatrième livre des Tusculanes , rappelle , sur la foi des origines de Caton , que leurs ancêtres étoient dans l'usage , à la fin des repas , de célébrer les actions mémorables & les vertus des grands hommes. Ces chansons , consacrées d'abord à la louange , se prêterent bientôt à la satire. Il n'est pas étonnant que dans une Ville libre , où chaque citoyen répondoit de sa conduite à tous les citoyens , où chacun étoit intéressé à connoître les mœurs & les talens de ceux qu'il devoit , par son suffrage , élever aux honneurs ; il n'est pas étonnant que dans une telle Ville la satire ait eu beaucoup de partisans , & les libelles une grande vogue.

Lorsque sous les Décemvirs l'esprit du Gouvernement changea , le cours des écrits satyriques fut intercepté. Les tyrans redoutoient la critique ; il falloit bien

qu'elle expirât avec la liberté. Les Décemvirs , qui formoient une aristocratie , dit Montesquieu , punirent de mort les écrits satyriques (1).

Cicéron , qui penchoit plus pour ce Gouvernement que pour le régime républicain , ainsi que l'on peut en juger par le peu de justice qu'il rendoit intérieurement aux Graques , ces fiers & généreux martyrs de la liberté , quoiqu'il les louât devant le peuple , Cicéron pensoit comme les Décemvirs ; un passage de ses livres de la République , que St. Augustin nous a transmis dans la Cité de Dieu , applaudit à la peine de mort prononcée par la Loi des douze Tables contre les Auteurs des libelles. *Præclare !* dit-il , *judiciis enim Magistratum , ac disceptationibus legitimis propositam vitam , non poetarum ingeniis habere debemus : nec probum audire nisi eâ Lege ut respondere liceat & judicio defendere* (2).

Il ne paroît pourtant point que cette Loi des douze Tables ait été jamais en vigueur ; je ne sache pas que tant qu'a duré la République , on trouve un seul exemple d'un citoyen puni pour avoir fait des libelles. Le passage même de Cicéron annonce qu'il redoutoit moins la satire que l'anonyme du satyrique. Il lui paroïssoit peu dangereux de voir attaquer la réputation d'un citoyen , pourvu que , connoissant son agresseur , ce citoyen eût la faculté de lui répondre & de se défendre. Nous verrons bientôt sa conduite justifier l'explication que je donne de ses principes.

(1) Esprit des Loix , liv. 12 , ch. 13. V. aussi le Liv. 6 , ch. 15 , où Montesquieu développe son idée. Au reste , ceux qui ne jugeront cette Loi que d'après l'expression apparente , croiront qu'elle ne condamne les auteurs des libelles qu'à être frappés de verges. Mais ceux qui connoissent comment on la mettoit en pratique , savent qu'on les frappoit de verges jusqu'à la mort. V. sur cette Loi de la septième Table , les Observations de Pothier , tom. 2 , p. lxxxj des *Pandect. Justin.*

(2) Ce passage se trouve dans la Cité de Dieu , de S. Augustin , liv. 11 , ch. 9.

Les libelles durent être très-rares dans les beaux temps de la République. N'étoient-ils pas remplacés par la censure, cette Magistrature admirable, appuyée sur les mœurs, & leur gardienne, plus puissante que les Lois & plus terrible que la satire? Les jugemens de ce Tribunal prévenoient l'investigation de la malignité; ils éloignoient les vices & les excès qu'elle aime à découvrir & à poursuivre.

De plus, les actions populaires étoient admises à Rome; chaque citoyen avoit le droit de dénoncer aux Tribunaux les crimes privés & les crimes publics: quel besoin auroit-on eu de recourir à ces écrits ténébreux qu'enfantent d'ordinaire & le désir, & le danger, & l'impuissance de la vengeance? Les harangues mêmes de la plupart des Tribuns du peuple contre les Patriciens, ces tableaux vigoureux de leur orgueil, de leur dureté, de leur ambition & de leurs usures, n'étoient-ils pas de vrais libelles? N'en étoient-ils pas aussi ces discours où l'Orateur Romain peignoit de couleurs si sombres & si pittoresques, les crimes & les vexations de Clodius & d'Antoine? Est-il beaucoup d'ouvrages de ce genre où l'on trouve autant d'énergie que dans ceux-là; autant de fiel, & sur-tout autant de cette indignation de la vertu contre la scélératesse? Une Nation chez laquelle il étoit permis de parler avec tant de liberté dans le Sénat & les assemblées du peuple, n'avoit rien à dire dans des écrits privés. La satire devoit rester muette, lorsque la Tribune faisoit ainsi justice de l'inconduite des gens en place.

Cependant elle ne le fut pas toujours, ou du moins elle épancha sa colere dans des écrits injurieux, lorsque les circonstances ne lui permirent point de se satisfaire dans des harangues. Cicéron écrivit ses Livres

contre Verrès , ne pouvant plus le poursuivre devant les Tribunaux. Il en usa de même à l'égard d'Antoine ; & quoique sa seconde Philippique ait la forme d'une harangue , quoiqu'il paroisse parler en sa présence dans le Sénat , le ferrer corps à corps , & l'accabler d'interpellations fréquentes (1) , la vérité est que ce discours ne se prononça point. Cicéron le composa dans le silence du cabinet , le fit distribuer à ses amis , & le jeta dans le public. Quel écrit ! C'est une diatribe violente contre Antoine , une satire amère de sa personne & de sa conduite , un sévère examen de toute sa vie : ce sont des tableaux de ses débauches d'un coloris si vigoureux , qu'ils pourroient être regardés comme un chef-d'œuvre en ce genre , si ces débauches , dégoûtantes en elles-mêmes , ne venoient pas dégrader & souiller presqu'les peintures trop naturelles que Cicéron en présente.

Quel fut le sort de ce libelle ? Antoine , alors Consul de Rome , le premier de l'Etat par sa place , & le plus considérable des Citoyens par sa puissance , ses richesses & ses amis , le dénonça-t-il à un Tribunal quelconque ? En invoqua-t-il la Justice contre son Auteur ? Il l'eût fait sans doute , si la Loi que j'ai citée plus haut eût été en vigueur , même avec la modification de la Loi *Porcia* , comme le prétend Pothier dans ses fragmens des douze Tables (2) , c'est-à-dire , avec la peine

(1) Cette harangue paroît être prononcée le 13. des calendes d'Octobre , en réponse à celle d'Antoine : mais ce jour-là Cicéron ne se rendit point au Sénat où il ne croyoit pas qu'il y eût pour lui surêté. Il l'annonce lui-même dans sa troisième Philippique , n°. 33 : *hunc ego diem expectans M. Antonii scelerata arma vitavi...* Il écrit en ces mêmes termes à Cassius , lettre 2 , liv. 12. *Nec Pisoni... nec mihi... tuto in Senatum venire licet. Eodem enim gladiator quærit , ejusque initium. A. D. 13. kal. Oct. à me se faciendum putavit.*

(2) *Pandeet. Juslin.* tom. 12 , pag. lxxxj.

de l'exil substituée à celle de mort. Le silence d'Antoine, dont l'irritabilité & l'esprit vindicatif sont connus, & son silence dans un temps où l'autorité consulaire & son crédit personnel lui eussent donné tant d'influence dans le jugement, prouve assez que la rigueur de la Loi des Décemvirs, favorable à la puissance absolue, avoit été annullée par l'esprit républicain, à qui la faculté de penser librement & d'écrire de même a toujours paru l'apanage & la sauve-garde de sa liberté politique.

Si les Profateurs ne s'abstinrent pas d'écrire des libelles, quoique le Gouvernement leur permit d'attaquer, à visage découvert, les gens en place, on sent bien que les Poètes ne furent pas plus modérés : les Poètes ! qui par leur extrême sensibilité, & peut-être par une maladie particuliere, sont tellement enclins à la satire, que ceux-là seuls s'en garantissent qui, continuellement sur leurs gardes, ont, par la sévérité de leurs principes, réprimé leur irritabilité naturelle ! On ne fera donc pas surpris de voir la poésie suivre son penchant ordinaire, & attaquer les vices des Romains avec l'arme du ridicule.

Les premiers qui se présentent dans cette carrière sont Ennius & Lucilius ; on fait qu'ils inventerent un nouveau genre de poème (1), où tout, en paroissant ne s'occuper que des principes de la morale & des leçons du portique, ils frappent avec âcreté quiconque transgresse leurs Lois. Censeurs mordans & sans pitié, ils poursuivent, ils nomment, ils flétrissent tout homme vicieux, le livrent aux sifflets de la multitude, & le

(1) Ils nommerent ce poème *Satyre* ; poème bien différent de ceux que les Grecs appeloient du même nom, & qui n'étoient que des drames de gaieté & de bouffonnerie sans aucune espece de fiel.

forcent à rougir & à se cacher. Riches Plébéiens, Patriciens distingués, Citoyens illustres, personnages éminens de la République, Lucilius les (1) attaque tous, & n'épargne que la vertu. Sans doute les méchans se souleverent contre lui ; mais nous ne voyons pas que les Lois aient secondé leur vengeance. Non, dans Rome libre, les Auteurs des satyres, les Poètes les plus mordans ne furent jamais inquiétés par elles ; & nous ne trouvons aucun Tribunal qui ait sévi contr'eux, & qui ait arrêté le cours de leurs chansons & de leurs épi-grammes (2). César, au faite de la puissance, maître absolu de la République, offensé par Catule, ne dissimule pas son ressentiment, & se borne à exiger des excuses : plus indulgent encore envers Calvus, il lui écrit le premier, dès que des amis communs lui font connoître les regrets du Poète. Cette modération est grande, mais le récit de Suétone qui nous a transmis ces faits, est remarquable. En célébrant la clémence de César, il en parle comme d'un Prince qui excuse une offense pour rendre ses bonnes grâces, & non comme d'un Souverain qui fait taire les Lois à l'égard des citoyens coupables. César oublie un outrage, mais ne pardonne pas un délit.

Eh ! qui montre davantage l'extrême indulgence des Romains pour les écrits injurieux, que la cérémonie du triomphe ? Ne voyons-nous pas (3) les soldats de César

(1) Horat. sat. 1, liv. 2, en parlant de Lucilius,

*Primores populi arripuit, populumque tributim
Scilicet uni æquus virtuti atque ejus amicis.*

(2) Suetonii, *Jul. Cæsar. cap. 73.* Observons que Suétone intitule ce chapitre : *De odiorum facili remissione*, c'est à-dire, de la facilité de César à pardonner à ceux dont il avoit à se plaindre.

(3) Denis d'Alicarnasse, liv. 7 ; Dion. Cassius, liv. 43, n°. 30 ; Suétone, Jules-César, ch. 49.

suivre son char en chantant des chansons où l'on rapeloit ses débauches , & l'infamie dont il s'étoit couvert à la Cour de Nicomede ? Ne voyons-nous point au milieu des proscriptions de Marc-Antoine , lorsque la liberté paroissoit annéantie , & que tout citoyen trembloit devant le Triumvirat , ne voyons-nous point les soldats qui marchaient à la suite du char de Lépide , un des Triumvirs , & de Plancus (1) son collègue , leur insulter par des railleries , & jouant sur le mot qui signifioit & frere & habitant de la Germanie , leur reprocher de triompher , non d'un peuple vaincu par leurs exploits , mais de leurs freres qu'ils venoient de faire inscrire dans la liste des pros crits ?

Peut-être à ce que j'ai dit de la liberté impunie des Poètes , opposera-t-on l'exemple de Nævius traduit pour ses satyres devant les Juges criminels , appelés *Triumviri capitales* , & envoyé par eux en prison. Mais ce trait d'histoire prouve , à mon avis , d'une manière invincible , d'abord l'abrogation de la peine de mort prononcée contre les Ecrivains satyriques par la Loi des douze Tables ; en second lieu , le peu de propension de l'esprit républicain à punir ces sortes d'écrits , & la grande indulgence que le Gouvernement de Rome avoit pour eux en ce temps-là. Le récit d'Aulugelle , qui nous a transmis ce fait , est remarquable : *Cùm (Nævius) ob assiduam maledicentiam & probra in principes Civitatis , de Græcorum more , dicta , in vincula , Romæ , à Triumviris conjectus esset ; undè post à Tribunis plebei exemptus est* (2). Nævius usant de la liberté que la Grece accordoit aux Poètes , & s'étant permis d'investiver contre les prin-

(1) Velleius-Paterculus , liv. 2 , chap. 67.

(2) Les nuits d'Aulugelle , liv. 3 , chap. 3.

cipaux citoyens , fut mis en prison par ordre des Triumvirs , Juges criminels ; mais les Tribuns du peuple le firent sortir.

Que conclure de là ? sinon que les Tribuns du peuple , c'est-à-dire , que les gardiens & les protecteurs de la liberté , regardoient la faculté de divulguer ses pensées sans ménagement , sans gêne , & même avec licence , comme inhérente en quelque sorte à la liberté civile. Ils crurent qu'user de cette faculté , n'étoit point un délit ; que le Poète n'avoit encouru aucune peine , & que l'on ne pouvoit pas le déténir en prison , puisqu'on n'auroit pas dû l'y traduire.

Ne dissimulons pas qu'Aulugelle ajoute que Nævius effaça de ses comédies , les traits qui bleffoient les Grands : *cum in iis , quas supra dixi , fabulis (1) , delicta sua & petulantias dictorum , quibus multos læserat , diluisset*. Mais nous nous tromperions fort , si nous regardions cette condescendance de Nævius , ou , si l'on veut , son obéissance aux ordres des Tribuns , comme une preuve de prohibition d'ouvrages satyriques. St. Augustin , dans la Cité de Dieu (2) , nous fait connoître , d'après Cicéron , le jugement que nous devons porter de cette démarche volontaire ou forcée de l'Auteur des comédies. Ce ne furent pas comme invectives que les traits dont il s'agit durent être retranchés des pieces du théâtre de Nævius , mais comme simples mentions de citoyens vivans : eussent-ils été à leurs louanges , on les auroit effacés de même. Les anciens Romains , disoit Cicéron , ne permettoient ni de blâmer ni de louer sur la scène qui que ce soit

(1) Aulugelle appelle ces satyres *delicta* , un délit ; mais les Tribuns du peuple ne pensoient pas de même.

(2) Cité de Dieu , liv. 11 , ch. 9.

pendant sa vie : *veteribus displicuisse Romanis , vel laudari quemquam in scenâ vivum hominem , vel vituperari.*

Il est donc vrai que dans les beaux siècles de Rome , (Nævius vivoit du temps des premières guerres puniques) dans ces jours célèbres par les élans de la liberté, les prodiges du courage & du patriotisme , on fut très-indulgent pour les libelles ; on le fut encore dans ceux qui suivirent

Si Marc-Antoine fit attacher à la tribune aux harangues la tête de l'Orateur , dont les écrits satyriques & les discours véhémens l'avoient couvert d'un opprobre ineffaçable , ce fut la vengeance qui dicta cette atrocité : les Lois n'y présiderent point. Elles se taisoient alors , effrayées à l'aspect du fer ensanglanté du Triumvir & de son ame féroce.

Mais dès que l'esprit républicain diminuoit d'énergie , & que l'égalité civile perdoit son équilibre , les libelles étoient pros crits & leurs Auteurs inquiétés. Ainsi Metellus & Scipion chagrinerent le Poète Nævius dont nous avons parlé : ainsi les Décemvirs , qui vis oient au despotisme , s'occupèrent des libelles dans la Loi des douze Tables : ainsi lorsque Sylla , guidé par la soif des richesses , le désir de se venger , le dépit d'avoir essuyé de la résistance de la part de ses égaux qu'il vouloit asservir , eut fait ruisseler dans Rome le sang de ses concitoyens , lorsqu'il se sentit un monstre aux yeux de tous , il craignit les écrits satyriques , & sa Loi *Cornelia* parut : ainsi Auguste , après ses horribles proscriptions , & teint , comme lui , du sang romain , classa les libelles au nombre des crimes de lèse-majesté (1) : ainsi

(1) Tacite , Annales , liv. 1 , ch. 72.

Tibère , au commencement de son regne , s'empresse d'adopter les mêmes principes ; & Caligula , qui , à son avènement à l'Empire , donna pleine carrière aux libelles(1) , & disoit qu'il étoit de son intérêt que la vérité des faits de son regne passât sans obstacle à la postérité , revint sur lui-même dans son second Consulat , & se disposant à donner l'effor à sa scélératesse , il réprima la liberté d'écrire : telle est donc en deux mots l'histoire abrégée des Lois contre les écrits satyriques ; elles furent presque toujours l'ouvrage de la main qui venoit de commettre le crime , ou de la tête qui le méditoit.

La Loi *Cornelia* prononçoit la privation du droit de porter témoignage. Sous les premiers Empereurs on fut plus loin ; l'Ecrivain satyrique , mis au rang des criminels de lèse-majesté , fut puni de mort.

Néron , qui le croiroit ? modifia cette peine , & ne condamna Fabricius-Vejento , Auteur de libelles , qu'à l'exil(2). A l'exil ! l'Empereur , idolâtre de sa Capitale , croyoit sans doute le punir encore avec sévérité. Mais , sous ce regne , étoit-ce une punition que d'être éloigné d'une Ville , le théâtre de l'atrocité & de l'infamie , d'une Ville où chaque jour étoit marqué par l'assassinat d'un homme de bien & le triomphe de la scélératesse , & où célébrer les vertus d'un citoyen , c'étoit en prononcer l'Arrêt de mort ?

L'exil de Vejento & de quelques autres n'arrêta pas le cours des écrits satyriques ; ils se multiplioient au contraire , tant le regne de cet Empereur leur fournissoit des matériaux. Néron le comprit , cessa de les dé-

(1) Crevier , Histoire des Empereurs , tom. 3 , pag. 17.

(2) Tacite , Annales , liv. 14 , ch. 50.

fendre , & ils tomberent. Ces libelles (1) , dit Tacite , recherchés & lus avec empressement tant qu'il y eut du danger à se les procurer , restèrent dans l'oubli dès qu'il fut facile de les avoir.

Maxime profonde & vraie ! gage du bonheur de tout Gouvernement qui s'en pénètre , elle lui épargne des vexations & de l'inquiétude : car la liberté d'écrire en ôte le stimulant & le désir ; & le fiel de la satire n'est jamais plus âcre que quand elle trace ses portraits à la lueur du glaive flamboyant de la tyrannie.

Les successeurs de Neron , avec les mêmes vices à peu-près que lui , n'eurent pas sa prudence à l'égard des libelles ; ils leur firent la guerre ; & , au lieu de se corriger eux-mêmes , ce qui eût été la meilleure maniere d'imposer silence à leurs Auteurs , & le plus sûr moyen (2) de les pouvoir mépriser , ils renouvelèrent contr'eux la peine capitale.

Quelques-uns prirent une autre voie pour s'en débarrasser & pour les rendre moins dangereux ; & parmi les premiers Empereurs Romains connus sous le nom des douze Césars , je distingue Vespasien. Son ame , plus élevée que la dignité impériale , se jouoit de cette étiquette des Cours (3) , ressource puérile & refuge ordinaire des Princes médiocres ; & son génie sage ,

(1) *Conquistos lectitatosque donec cum periculo parabantur , mox licentia habendi oblivionem attulit.* Tacite , *ibid.*

(2) « Que m'importent les écrits satyriques , disoit l'Empereur Titus ? Je » remplis avec sévérité mes devoirs , & je tâche de ne rien faire de blâmable : » ils ne peuvent donc renfermer que des calomnies , & j'ai raison de les mé- » priser. Quand on insulteroit mes prédécesseurs , je ne m'en inquiéterois pas » davantage. S'ils en sont blessés , & qu'il leur reste , chez les morts , quelque » pouvoir , ils n'ont qu'à prendre eux-mêmes soin de leur vengeance. » Voyez Dion. Cassius liv. 66, n°. 19, dont je présente l'idée sans traduire rigoureusement les expressions.

(3) Dion. Cassius , liv. 66, n°. 11, Vespasien II, *ibid.*

sachant apprécier les libelles , les livroit à son esprit pour en faire justice (1) ; il opposoit le persiflage aux sarcasmes ; à côté des placards injurieux , il se plaisoit à faire afficher des réponses plaisantes , & d'en émousser les traits en les tournant en ridicule.

Près de trois siècles après lui , l'on vit paroître sur le même Trône un homme dont le caractère , à peu-près pareil , eut néanmoins une trempe plus vigoureuse : l'Empereur Julien , homme singulier & grand personnage , doué d'un esprit rare & de qualités morales plus rares encore ; Prince étonnant , dont le seul travers fut d'outrier peut-être l'austérité des Stoïciens , de vouloir faire revivre une religion qui n'avoit plus pour elle l'opinion publique , & de ressusciter les anciens Dieux de Rome & de la Grece , dont les zélateurs du Christianisme avoient détruit les Autels & ridiculisé le culte.

Les habitans d'Antioche , Chrétiens pour la plupart , en cela seulement qu'ils n'adoroient pas les idoles (2) , & d'autant plus empressés à leur refuser leur encens , que c'étoit faire dépit au Prince qui leur offroit le sien ; les habitans d'Antioche , adonnés au luxe & au plaisir , voyoient de mauvais œil un Souverain peu fastueux & de mœurs austères. Ils manifestèrent leur humeur ; & Julien se vit assaillir de brocards , d'épigrammes & de libelles de toute espèce. Quel parti prendre ? Faire revivre les anciennes Lois de lèse-majesté contre de tels Ecrivains ? Il avoit trop de bon sens. Employer son autorité ? Il en auroit eu honte. Il eut recours à son esprit , & se vengea par un libelle. Rien de plus singulier que de voir un Souverain écrire contre lui-même ;

(1) Dion. Cassius , lib. 66 , n°. 11 , Vespasien.

(2) Voyez le portrait des habitans de la ville d'Antioche , dans la vie de Julien , par l'Abbé de la Bleterie , pag. 333 & suivantes.

& tout en se disant des vérités un peu dures, & plus facheuses même qu'il ne pense, jeter à pleines mains sur ses sujets le sel de la plus fine raillerie. Le Misopogon, c'est le titre de son Ouvrage, présente le contraste le plus piquant & le plus philosophique (1). D'un côté, le paganisme soutenu par un Prince austère, & rigoureux observateur des règles de la sagesse; & de l'autre, des (2) Chrétiens presque uniquement occupés de spectacles : l'homme chaste aux pieds de Vénus; & des hommes de plaisir sous l'étendard de l'Eglise : un Philosophe adonné à toute espèce de superstitions, & des Disciples du Christ à toute sorte de voluptés. Ici un Prince (3) aimant assez le bien public pour permettre au peuple de nommer ses Magistrats; & là, ce peuple assez peu digne d'un tel bienfait pour porter ses regards dans la fange, & s'y choisir des Sénateurs : d'un côté, un Empereur perdant de sa dignité par son extérieur trop modeste, & perdant même l'effet de ses vertus par la simplicité de ses manières; & de l'autre, une Ville défordonnée blâmant dans son maître des bonnes qualités qui la rendent heureuse, & lui désirant des vices (4) qui la rendroient misérable; en deux mots, le contraire de ce qu'a coutume de présenter le tableau des Nations, un peuple voluptueux & une Cour frugale; des Citoyens paresseux & un Souverain appliqué; un despote populaire & des sujets d'un Prince absolu l'insultant hautement & avec impunité (5).

(1) Voyez la traduction du Misopogon, par l'Abbé de la Bletterie, édition de Paris 1748, pages 12, 24 & 34.

(2) *Ibid.* pag. 51, & passim. Voyez aussi la note de la précédente page.

(3) *Ibid.* pag. 80, 81.

(4) *Ibid.* pag. 24.

(5) *Ibid.* pag. 71.

L'histoire ne nous apprend pas quel fut l'effet de de l'écrit satyrique de Julien ; mais il est vraisemblable qu'il arrêta le cours de ceux qui se répandoient avec profusion dans Antioche. Un Souverain qui se jugeoit avec sévérité, & qui opposoit raillerie à raillerie, dut réduire au silence, & ceux qui par leurs satyres se proposoient de l'humilier, & ceux qui se sentirent vaincus dans ce genre de combat, le plus facile de tous, & dans lequel ne s'engage jamais l'homme à grands talens, à moins que sa propre défense ou la perspective d'un grand danger ne l'y déterminent.

Il ne fut pas donné à tous les Empereurs d'avoir assez d'esprit pour riposter aux libelles, assez de bon sens pour les mépriser, ni d'aimer & de faire assez le bien pour ne pas les craindre. La plupart ne pouvant se dissimuler leurs vices, & ne se rappelant que leur autorité, les proscrivirent. Alors on accumula à l'envi les Lois pénales contre leurs Auteurs : on fit revivre les anciennes, & l'on vit envelopper dans le même châtimement, & celui qui les composoit & celui qui s'occupoit à les répandre, & celui qui les trouvant par hasard ne les brûloit pas, & celui enfin qui les lisoit, ou du moins qui divulguoit ce qu'il y avoit lu.

Cependant nous ne voyons point que le petit nombre d'Empereurs, sur lesquels on se repose avec complaisance du spectacle hideux de cette foule de scélérats qui tour à tour occuperent ou envahirent le Trône des Césars ; nous ne voyons pas que les Antonin, les Trajan, les Marc-Aurele aient poursuivi les Ecrivains satyriques, eux qui firent une guerre ouverte aux délateurs, ces ennemis naturels de l'homme de bien, ces fléaux du despotisme, fléaux même du Prince qui les écoute,

écoute, puisqu'en le rendant odieux, ils ont souvent préparé ou précipité sa chute.

Mais les libelles furent pros crits par Domitien (1), l'émule de Neron dans sa férocité ; de Tibere, dans sa ténébreuse dissimulation ; de Caligula , dans son mépris pour les beaux Arts & les grands Ecrivains : Domitien , dont les vices & les crimes paroissent & deviennent plus atroces, quand on se rappelle qu'il étoit fils de Vespasien & frere de Titus.

Les libelles furent pros crits (2) par Théodose , qui , pour une faute grave, à la vérité, mais déjà pardonnée, fit, en pleine paix , au milieu d'une fête , passer au fil de l'épée une partie des habitans de Thessalonique , vieillards, femmes, enfans, sans distinction des innocens & des coupables : atrocité que ses regrets tardifs ne sauroient expier aux yeux des hommes (3), & dont, par aucune considération , l'histoire ne devoit affoiblir l'horreur dans leur mémoire.

(1) Voyez *Suetonii Domitianus*, cap. 8.

(2) Code Théodosien , titre de *Fam. libell.* liv. 9.

(3) Je n'oublie point la pénitence de Théodose , honorable pour ce Prince , plus honorable encore pour le saint Prélat qui osa la lui imposer , pour la Religion qui l'exigeoit : & je vois avec attendrissement l'Empereur dépouillé de ses ornemens impériaux , le front contre terre , retenu à la porte de l'Eglise parmi les pénitens publics , implorant miséricorde , & n'osant se mêler dans l'Assemblée des Fidèles. Mais qu'est-ce que cette pénitence comparée au crime ? Non , jamais l'histoire , ce tribunal de l'humanité , n'auroit dû cesser un instant de faire justice d'une action si atroce ; elle devoit l'attacher irrévocablement au nom de Théodose en signe d'opprobre ; elle devoit , si je puis m'exprimer ainsi , frapper continuellement de mort cet assassinat de sept mille hommes ; de même que les Tribunaux des Lois envoient à l'échafaud l'assassin d'un seul , malgré les vertus de sa vie entière , quoique la Religion pardonne à ses remords , & que le peuple attendri honore son supplice de ses larmes.

Au reste , il est une autre Loi de Théodose , au Code *Si quis Imperatori maledixerit* , dont on feroit mal l'esprit , si on la croyoit contraire aux deux Lois citées sous le titre de *Fam. libell.* & en abolissant les dispositions. Dans la Loi *Si quis* , il ne s'agit pas des libelles. Théodose y parle des propos injurieux & injurieux tenus contre lui. Il ne les déclare même pas exempts de punition ; mais il se réserve de les punir lui-même , & il en ôte la connoissance aux Gouverneurs des Provinces, *Recltoribus Provinciarum*.

Mais les libelles furent pros crits par Arcade (1), qui, jeune, voulut faire assassiner son Précepteur, & qui, revêtu de la pourpre impériale, abandonna les rênes de l'Empire à des Eunuques aussi vils que lui.

Ils le furent par Constance (2), monstre de cruauté quand il parvint à l'Empire, & quand l'heureux succès de ses armes l'y eut affermi. Prince avare & méfiant, accoutumé à jeter des troupes de délateurs à la poursuite des citoyens riches, pour envahir leurs trésors, & des citoyens honnêtes pour se débarrasser du spectacle importun de la vertu.

Enfin ils le furent par Constantin (3), bourreau de sa famille entière ; de sa femme, à laquelle il devoit la vie ; de son neveu, à peine adolescent & de la plus belle espérance ; de son fils aîné, son noble émule dans la guerre contre les Francs, & son aide brillant & victorieux dans la guerre contre Licinius ; enfin de son beau-frère, qui, plein de confiance en sa parole, s'étoit jeté sans armes dans ses bras, & avec lequel il avoit fait un traité de réconciliation & de paix cimenté par la religion du serment : Constantin qui dut redouter la censure, comme il frémissait (4) à la vue de Rome, théâtre de ses forfaits ; Guerrier vaillant & heureux, protecteur des Lettres & Prince magnifique ; mais despote absolu, soupçonneux & cruel, & à qui l'on donna le nom de Grand, comme l'on donnoit à Tibère celui de Père de la Patrie (5).

(1) Fils de Théodose. Voyez la Loi dernière, au titre de *Fam. libell.* du Code Théodosien.

(2) Fils de Constance. Voyez la Loi 5, au même titre du même Code.

(3) Voyez la Loi 1, au titre de *Fam. libell.* du Code Théodosien.

(4) Voyez le Beau, hist. du bas Empire, tom. 1, p. 447 & suivantes.

(5) Constantin eut l'avantage de faire asséoir le premier, la Religion Chrétienne sur le Trône des Césars ; cet événement, qui fut moins l'effet de sa piété

Le Code Théodosien nous a transmis les constitutions de tous ces Empereurs ; celle de Valentinien & de Valens, est sur-tout remarquable, soit parce qu'elle réunit les dispositions les plus sévères de toutes les autres, soit par la conclusion qui la termine. « Celui (1), disent-ils, qui voudra suivre l'impulsion de son zèle, & contribuer au bien public n'a qu'à se présenter, & s'avouant Auteur du libelle, faire part de vive voix de ce qu'il a cru devoir y configner ; qu'il vienne sans crainte, on l'accueillera avec bonté, même avec reconnoissance si la vérité guide sa langue. »

Ces belles promesses vraisemblablement ne tenterent personne. Valens fut trop cruel, & Valentinien trop esclave de tout ce qui l'entouroit, pour inspirer de la confiance ; &, selon toute apparence, celui qui auroit profité de cette permission en auroit bientôt perdu le pouvoir ou l'envie. Les sujets de ces Empereurs auroient pu leur répondre ce que l'on répondroit à toute autorité qui proscriit les libelles : donne-nous un libre accès auprès de toi ; accorde à nos plaintes protection & sûreté ; préserve-nous de la vengeance de tes suppôts

que de sa politique, lui a concilié les Ecrivains Chrétiens. Ils ont cru mal-à-propos la Religion intéressée à jeter un voile sur ses crimes, & à exagérer quelques-unes de ses bonnes qualités. Mais à Dieu ne plaise que le Christianisme ait eu besoin de ce secours ! Les principes de cette Religion sainte doivent au contraire nous donner de l'horreur pour un Prince que son caractère soupçonneux rendit l'assassin de tous les siens, & que son caractère foible rendit funeste à ses sujets par l'ascendant que prirent sur lui ses Ministres.

Quoique la mort de Fausta sa femme ne fût que la juste punition de ses calomnies qui avoient fait périr Crispus, cependant Constantin ne devoit pas la punir lui-même ; il la devoit livrer aux Lois. Cette punition trop précipitée prit la couleur de l'injustice, dit le Beau, hist. du bas Emp. tom. 1, p. 635.

(1) *Si quis devotionis suæ ac salutis publicæ custodiam gerit; nomen suum profiteatur, & ea, quæ per famosum prosequenda putavit, ore proprio edicat: ita ut absque ulla trepidatione accedat, sciens quod si assertionibus vera fides fuerit opitulata, laudem maximam ac præmium à nostra clementia consequetur.*

& de tes Ministres , & sur-tout rends-nous justice. Loin de confier notre ressentiment à des écrits secrets, nous nous empresserons de porter à tes pieds nos malheurs & nos larmes. Mais tant que, sourd à nos cris, tu t'isoleras dans ton sanctuaire, & que les avenues en seront gardées par nos ennemis, nous implorerons le secours de tous les hommes ; nous dirons à l'univers ce qu'il nous eût été plus doux de déposer dans ton sein ; & s'il nous faut périr sous le fer de l'oppression, nous appellerons , à notre dernier moment , nos contemporains & la postérité pour leur demander vengeance. Nous réveillerons les remords dans le cœur de nos tyrans, ou dumoins nous y porterons la défiance & la crainte, en faisant passer dans l'ame de nos lecteurs & notre indignation & notre désespoir.

Tel pourroit être à peu-près le langage des victimes du despotisme. Eh ! qui oseroit le blâmer, si ce n'est un despote ou un esclave ?.... Mais quoi ! lorsque j'acquiesse l'histoire des libelles, aurois-je le dessein d'applaudir à ces ames viles qui, dans la poussière, insultent un grand homme ? Ah ! mon but n'est autre que de tracer, d'une main ferme, la route de la liberté, route brillante & sublime, mais semée d'écueils comme tout ce qui tient à la nature humaine. Malheur à moi si je venois enhardir la calomnie ! Homme de bien, j'abhorre l'audacieux dont la plume, abreuvée de fiel, tourmente ton ame. Je le dévoue aux remords vengeurs, à la licence & à la perversité de ses pareils. Puisse-t-il, frappé des mêmes traits qu'il lança contre toi, expier par des larmes de sang celles qu'il te fait verser ! Victime d'écrits calomnieux, puisse-t-il vivre & mourir sous l'opprobre d'une inculpation téméraire ! Mais, homme de bien,

si, au milieu de tes angoisses, tu jetois les yeux sur ta Patrie, tes amis & tes enfans, & que la Déesse auguste de la liberté te montrât, dans tes peines, le prix de leur indépendance & de leur bonheur ; si les Lois, dont tu désirerois de pouvoir réclamer le secours, tu les voyois envelopper de leurs filets perfides, & le vrai citoyen qui démasque les méchans, & le patriote généreux qui déconcerte la tyrannie ; si toi-même, garanti du calomniateur, par ces Lois protectrices, te trouvois livré par elles aux soupçons du délateur, à l'inquisition d'une autorité inquiète & jalouse ; enfin, si les annales de l'histoire t'offroient le silence, qui marche sur les pas de ces Lois prohibitives, suivi dans tous les temps & chez tous les peuples des chaînes de l'esclavage & des horreurs du despotisme, alors, alors moins affecté de tes maux particuliers, tu les offrirois en sacrifice à la chose publique ; tu pardonnerois une injure à laquelle sont attachés tant d'avantages ; & faisant taire ta sensibilité, tu t'appuyerois sur ton innocence, & mépriserois la calomnie. Ainsi Timoléon, libérateur & soutien de Syracuse, poursuivi par des délateurs, loin de demander vengeance, modéra l'indignation du peuple : « Syracusains, leur dit-il, gardez-vous de les punir. En » cet instant mes vœux sont remplis, & rendons-en » grâces aux Dieux : enfin, je vous vois libres, puis- » que chacun de vous peut hautement manifester sa » pensée (1). »

(1) Voyez Plutarque dans la vie de Timoléon, l'expression grecque est remarquable : *ἵνα πάντας οὐκ ἔχομεν* que les Syracusains devinssent possesseurs de la faculté de tout dire. L'expression de Cornelius-Nepos est à peu-près la même : *Namque, dit-il, hæc à Diis immortalibus semper precavi, ut talem libertatem restituerent Syracusanis, in quâ cuivis liceret, de quo vellet impune dicere.* Corn. Nep. Vie de Timoléon.

D É T E R M I N A T I O N

*DE la différence en longitude de Greenwich , Paris ,
Montpellier , Toulouse , au moyen d'une montre marine
de M. John Arnold , Horloger Anglais.*

PAR M. DARQUIER.

C'EST au génie & aux heureux efforts de M. Har-
rison , Charpentier Anglais , que l'on doit l'idée &
l'exécution des premières montres qui , quoique à res-
sort , conservant la régularité & l'uniformité de leur
mouvement comme les horloges à pendule & à poids ,
peuvent être transportées sur les vaisseaux , sans que
leur marche soit interrompue , & qu'on appelle par
cette raison montres marines.

Depuis cette époque , plusieurs Artistes célèbres ,
Français & Anglais , ayant tourné leurs vues vers cet
objet , sont parvenus à leur donner toute la perfection
dont elles pouvoient paroître susceptibles ; parmi ces
derniers , M. John Arnold , dont le Capitaine Cook &
le Capitaine Phips , dans leurs voyages , avoient embar-
qué des montres , s'est attaché à en diminuer le volume
& le prix sans leur faire rien perdre du côté de l'exac-
titude. Celle qu'il m'a livrée à Londres , en Juillet 1788 ,
n'est guere plus grosse qu'une montre ordinaire , & ne
coûte que vingt-cinq guinées ; elle a environ deux pou-

ces de diametre & huit ou neuf lignes de hauteur ; l'aiguille des secondes placée au centre d'un cercle excentrique , fait 150 vibrations dans une minute ; de maniere qu'on peut aisément distinguer le tiers d'une seconde & par la vue & par l'ouïe.

Il me la remit le 17 Juillet dans son atelier situé à Eltham , neuf milles à l'est de Londres , & à 16 secondes , longitude est de l'Observatoire de Greenwich. Cet atelier , qu'on appelle Wellhal , est muni d'un joli Observatoire qui renferme de très - bons instrumens astronomiques , & notamment d'une lunette de passage , dont M. Arnold son fils , jeune homme plein de mérite & de talens , fait un usage journalier pour régler & ajuster ses montres sur le temps moyen. Il a un registre sur lequel sont inscrits par numéro , toutes celles qui sont en épreuve , & qui sont comparées tous les jours à la pendule de l'Observatoire ; il y note même leur position. La marche de la mienne étoit notée 2 secondes & demie en retard journalier sur le temps moyen.

Le 17 Juillet 1789 , à 8 heures du matin , la pendule de l'Observatoire de Wellhal avançoit de 44 secondes sur le temps vrai ; & comme il est situé à 16 secondes à l'est de celui de Greenwich , il s'ensuit qu'elle avançoit d'une minute sur le temps vrai de celui-ci ; ainsi , en mettant la montre en retard d'une miuute sur la pendule de Wellhal , on la mettoit sur le temps vrai de Greenwich , & c'est ce que fit M. Arnold le fils,

R É S U L T A T.

Temps moyen à la montre le 17	
Juillet au méridien de Greenwich . . .	12 ^h 4' 43" 4
Accélération du temps moyen du	
17 Juillet au 30	+ 14 2
<hr/>	
Donc temps moyen à la montre le	
30 à Greenwich.	12 4 57 6

Mais M. Arnold m'avoit annoncé que le retard de la montre étoit de 2 secondes & demie par jour, ce qui, pour treize jours, devoit faire 32 secondes 6 à ôter de 12 heures 4 minutes 57 secondes 6; reste pour 12 heures 4 minutes 25 secondes qu'elle devoit indiquer le 30 à Greenwich; mais ce jour-là comparé à l'Observatoire de Paris, à la pendule de M. Mechain, elle marquoit 11 heures 54 minutes 52 secondes 8; donc elle donnoit pour la différence des méridiens de ces deux Observatoires 9 minutes 32 secondes 2.

Cette différence a été fixée par les Astronomes des deux Nations à 9 minutes 16 secondes. C'est donc 16 secondes pour l'erreur de la montre due à un plus fort retardement de son mouvement moyen journalier que M. Arnold avoit fixé à 2 secondes & demie, & qui est allé jusqu'à 3 secondes 7, ce qui n'est point étonnant, après avoir souffert le cahot d'une voiture en poste pendant 80 lieues de Wellhal à Southampton, & du Havre à Paris, outre une traversée de 36 heures dans un petit paquet-bot dont le roulis étoit très-irrégulier.

Un

Un accident arrivé à ma montre le 31 Juillet, m'empêcha de pouvoir observer directement son mouvement journalier, en la comparant pendant quelques jours avec la pendule de M. Mechain. En voulant l'ouvrir pour contenter la curiosité d'un amateur, j'accrochai par mégarde l'éguille des secondes ; moyennant quoi, je fus obligé de la livrer à M. Berthoud, & je n'eus pas lieu de m'en repentir ; il trouva que le pivot de cette éguille étoit cassé : la montre ne s'étoit pas arrêtée, & les vibrations du régulateur étant toujours de 150 par minute, j'aurois absolument pu m'en servir dans cet état ; la réparation que fit M. Berthoud en remplaçant ce pivot, rétablit parfaitement les choses ; seulement, au lieu qu'avant cet accident elle retardoit de 3" 7 dixiemes par jour, elle avança après successivement depuis 7 secondes jusqu'à 20 secondes, qui est son mouvement actuel, c'est-à-dire, de 13 secondes dans l'espace de sept mois ; accroissement qui paroît avoir quelque rapport avec la différence de température, mais qui peut-être ne doit pas lui être attribué en entier.

J'eus soin de la comparer assez régulièrement à la pendule de l'Observatoire de M. Messier, qui étoit plus à ma portée que le Royal ; & le 7 Janvier de cette année, dernier jour, où je la comparai, elle avança de 9 minutes 13 secondes sur le midi vrai ; je partis de Paris le 10 pour Montpellier, où je la comparai à la pendule de l'Observatoire, réglée par les soins de MM. Poitevin & Brunet, Astronomes de l'Académie ; elle se trouva en avance sur le midi vrai de Montpellier, ce jour-là, de 12 minutes 26 secondes ; c'est d'après ces deux données que j'ai conclu la différence en longitude de Paris & de Montpellier de la maniere suivante :

Tome IV.

Nn

Temps vrai à Paris à la montre le				
7 Janvier	12 ^h	9,	13"	
Différence des temps moyens du 7				
au 24 Janvier		5	39	8
Accélération de la montre en 17				
jours, à raison de 13 secondes par jour..		3	41	
<hr/>				
Heure vraie à Paris le 24	12	18	33	8
<i>Idem</i> , à Montpellier ledit jour	12	12	26	0
<hr/>				
Donc différence orientale des mé-				
ridiens		6	7	8
Mais elle est fixée à		6	10	
<hr/>				
Donc différence			2	2

On doit être étonné que ces deux résultats ne diffèrent que d'une aussi petite quantité, l'un étant d'une part déduit des observations astronomiques multipliées, & l'autre ne l'étant que par la marche d'une simple montre; elle annonce cependant qu'il y a eu dans l'espace de 17 jours un petit accroissement successif dans son accélération du mouvement moyen dont l'effet se fait sentir tous les jours davantage, puisque actuellement il est de 20 secondes, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, & que me l'ont indiqué les comparaisons journalières que j'en fais actuellement, & que j'en ai fait depuis le mois de Novembre, & dont les valeurs sont comme il suit :

En Novembre	8"	} Ce sont les valeurs moyennes des mois.
En Décembre	10 14	
Janvier	13 18	
Février	15 12	
Mars	20 50	

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 283

*DIFFÉRENCE des méridiens de Paris & Toulouse,
conclue de l'heure du 7 Janvier & du premier Février.*

Temps vrai à Paris à la montre le				
7 Janvier	12 ^h	9'	13"	
Différence en plus des temps moyens				
des 7 Janvier & premier Février	7	4	3	
Somme des accélérations moyennes				
de la montre, à raison de 13 secondes				
par jour, pour 25 jours, ainsi qu'il a				
résulté de la comparaison précédente...	5	28	3	

Donc midi vrai à Paris le premier				
Février	12	21	45	6
<i>Idem</i> , à Toulouse	12	25	37	8
Donc différence des méridiens	3	52	2	
<i>Idem</i> par la connoissance des temps...	3	40		
Donc différence en plus	12	2		

*AUTRE calcul par l'observation de Montpellier à
Toulouse.*

Heure à Montpellier le 24 Janvier...	12 ^h	12'	26"	
Avance du temps moyen jusqu'au				
premier Février	1	24	9	
Accélération pour huit jours à rai-				
son de 13 secondes 13	1	45		
Donc heure à Montpellier le premier				
Février	12	15	35	9
<i>Idem</i> , à Toulouse	12	25	37	8

Donc différence en longitude	10	1	9
Par la connoissance des temps . . .	9	50	

Différence en plus, de même que par l'observation de Paris & de Toulouse...	11	9	
--	----	---	--

Mais par les comparaisons que j'ai faites de ma montre à ma pendule les 30, 31 Janvier & le premier Février, son accélération journalière, qui n'étoit le 24 Janvier à Montpellier que de 13" 13, étoit le premier Février à Toulouse de 16" 9, donc la moyenne, dans cet intervalle, a été de 15 secondes, c'est-à-dire, de 1" 87 de plus par jour; ainsi cette équation qui, dans le calcul précédent, a été employée pour 1 minute 45 secondes, devoit l'être pour 2 minutes; & alors le midi vrai à Montpellier le premier Février auroit été à la montre ... 12^h 15' 50" 7

Or à Toulouse elle marquoit . . . 12 25 37 8

Donc différence des méridiens . . . 9 47 1

C'est-à-dire, 3 secondes seulement de moins que celle indiquée par la connoissance des temps; on aura le même accord dans le résultat de l'observation de Paris à Toulouse, si l'on fait la même correction que les comparaisons des 30, 31 Janvier & premier Février ont indiquées.

Il est très-singulier qu'on ait pu obtenir, avec autant de précision, la différence en longitude de Paris à Toulouse, par la marche de cette montre, après avoir souffert les cahots d'une voiture pendant 130 postes dans l'intervalle de 24 jours; c'est ce que j'avois déjà remarqué de Londres à Paris.

On peut en conclure que des Astronomes munis d'une montre pareille, d'un quart de cercle de 12 ou 15 pouces pour prendre des hauteurs correspondantes, & d'une lunette de deux pieds munie d'un réticule pour y observer, étant fixée, les révolutions des étoiles à la montre, & en conclure sa marche moyenne, perfectionneroient la Géographie terrestre avec beaucoup de facilité & à peu de frais.

Etant peu versé dans l'art de l'Horlogerie, & n'ayant voulu livrer ma montre à aucun Artiste pour l'examiner avec moi, depuis que M. Berthoud avoit remédié à l'accident du 31 Juillet, je ne parlerai pas de sa mécanique intérieure, je dirai seulement que le régulateur ou balancier placé horizontalement à l'ordinaire, est composé de deux petites lames demi-circulaires mues par un spiral de fil d'or applati; elles portent chacune à leur extrémité un petit poids vissé en écrou. Lorsque la montre a fini d'aller, ce qui arriveroit au bout de 36 heures, il faut, après l'avoir remontée, lui faire faire un petit mouvement oscillatoire horizontal pour la faire partir.

Addition du 15 Novembre 1790.

Etant dans le cas de faire des observations astronomiques au Château de Pellepoix, situé dans ma ci-devant terre de Beaumont de Lezat (1), à quatre lieues au sud de Toulouse, où je vais passer quelques momens dans la belle saison, j'avois déterminé sa longitude en Octobre 1786, au moyen de quelques fusées tirées récipro-

(1) Ceci est écrit depuis la suppression des Seigneuries.

quement de ce Château & de mon Observatoire de Toulouse, de la même manière que j'avois déterminé en Juillet 1772, celle du Château de Bonrepos, & je l'avois fixée à 27 secondes & demie à l'occident de mon Observatoire. J'ai voulu dans le courant de cette année 1790, la vérifier au moyen de ma montre.

Je la réglois au temps vrai à Toulouse, où je connoissois sa marche journalière par des passages d'étoiles à une lunette fixe ; je partoisois le même jour pour Beaumont, j'y prenois des hauteurs correspondantes de suite avec mon quart de cercle d'un pied. Je prenois de même le passage de quelques étoiles à une lunette que j'y ai fixée dans le méridien depuis long-temps. Par cette manœuvre répétée plusieurs fois à différentes époques de de cette année 1790, j'ai fixé cette longitude à 26 secondes de différence occidentale de mon Observatoire, c'est-à-dire, à 4 minutes de celui de Paris, détermination que j'ai lieu de croire exacte.

J'ai voulu de même déterminer la latitude de ce Château ; ne voulant pas y transporter mon grand quart de cercle, j'y ai employé celui de Bernier, d'un pied, divisé par transversales de deux en deux minutes, où l'on peut distinguer très-nettement les demies minutes, & dont le transport est très-facile & commode sans en craindre le dérangement.

J'ai pris une grande quantité des hauteurs méridiennes du soleil & d'étoiles à Toulouse, dont les résultats se sont singulièrement accordés ; j'en ai fait de même au Château de Pellepoix. J'ai recommencé les mêmes observations alternativement dans les deux endroits jusqu'à quatre fois, & enfin j'en ai conclu 11 minutes 50 secondes pour la différence en latitude dont le Châ-

teau de Pellepoix est plus au sud, & par conséquent sa latitude absolue est de 43 degrés 23 minutes 50 secondes, détermination dont je crois pouvoir répondre de demi-minute près.

R E M A R Q U E.

On peut conclure la différence en longitude des deux lieux quelconques directement & sans autre calcul que la simple & nue comparaison des temps vrais des observations de deux manières, ou par l'observation d'un phénomène instantané pour tous les Observateurs, quelle que soit leur position, tels que les éclipses de lune, des satellites de Jupiter, des signaux visibles des deux stations, &c. ou par la marche d'une montre marine, au moyen de laquelle on parviendra à connoître le rapport des temps vrais que l'on comptera dans les divers lieux où l'on la transportera, ou ce qui est la même chose, leur différence en longitude.

Dans le premier cas, l'heure notée de l'observation doit être plus avancée dans le lieu plus oriental, puisqu'il y a passé au méridien plutôt que dans l'occidental.

Dans le second cas, savoir, dans celui de la montre marine, c'est exactement le contraire ; car si l'on suppose que la montre indiquant midi au moment du passage du soleil au méridien de l'oriental, elle & l'Observateur fussent miraculeusement transportés dans cet instant indivisible sous un méridien plus occidental, le soleil n'y passant au méridien qu'après avoir passé dans l'oriental, il faudroit que l'Observateur attendit pour l'y observer un temps égal à la différence des méridiens ; ainsi la montre, dans cet instant, indiqueroit une heure plus

avancée que sous l'autre méridien. Or, si la montre va d'un mouvement uniforme, & que l'on connoisse sa marche, on obtiendra, en tenant compte de l'équation du temps, exactement le même effet que si la supposition du transport instantané avoit eu lieu, puisqu'on sera toujours en état de calculer, par la connoissance de cette marche, l'heure qu'elle aura dû marquer à midi dans le point du départ le lendemain & les jours suivans; ainsi on sera à même de pouvoir la comparer à l'heure qu'elle marquera à midi dans les autres lieux où on l'observera. Si cette heure étoit moins avancée que l'heure calculée du point de départ, ce seroit une preuve que l'Observateur auroit marché à l'orient, & réciproquement.



OBSERVATIONS

ASTRONOMIQUES,

Pour 1787, 1788, 1789 & 1790.

PAR M. DARQUIER.

1787

17 Février 1787.

	^h 11.53.51.	Soleil.		
P	20.55.14.	} Vénus.	{	287.14. 5. 61. 6.22." - 0.5
V	21. 1.41.			17.32.10.A
M	21.16. 0.			9 ^s 16.28.28. 4.56.58.B + 0.29

Le 18.

11.53.32.¹/₂ Soleil.

Le 24.

P	20.47.54. ³ / ₄	} Vénus.	{	293.44. 3. 61. 6. 5. - 0.11
V	20.57.13.			17.31.53.A
M	21.10.35.			9. 22.37.48. 4. 5.19.B + 0.11

Le 26.

	11.50.39. ¹ / ₄	Soleil.		
P	20.47.15. ¹ / ₂	} Vénus.	{	294.36.45. 61. 4.13. - 0.9
V	20.56.58.			17.30. 2.A
M	21.10. 1.			9. 23.27.47. 3.58.19.B - 0.6

Tome IV.

O O

1787

Le 28 Février.

	^h 11.49.47. ¹ / ₂	Soleil.			
P	20.46. 2. ¹ / ₂	} Vénus.	{	296.24.31.	60.59.59. + 0.4
V	20.56.40.				17.25.49.A
M	21. 9.10.			9 ^s 25.10. 0.	3.44.53.B + 0.7

Le 12 Mars.

P	20.42. 3. ¹ / ₄	} Vénus.	{	307.59.16.	59.56.48. - 0.4
V	20.58.32.				16.22.31.A
M	21. 8.15. ¹ / ₂			10. 6.13.57.	2.26.11.B + 0.3

Le 13.

	11.43.22. ¹ / ₂	Le Soleil.			
P	20.41.53. ¹ / ₂	} Vénus.	{	308.59.46.	59.48.18. + 0.15
V	20.58.59.				16.14. 7.A
M	21. 8.26.			10. 7.12.20.	2.19.15.B + 0.33

Le 14.

11.42.50.¹/₂ Le Soleil.

Le 15.

P	20.41.38. ¹ / ₄	} Vénus.	{	311. 2.12.	59.30.22. - 0.8
V	20.59.46.				15.56. 8.A
M	21. 8.37.			10. 9.10.44.	2. 7. 9.B + 0.35

Le 16.

	11.41.44.	Soleil.			
P	20.41.32. ¹ / ₂	} Vénus.	{	312. 3.50.	59.20.39. - 0.4
V	21. 0.12. ¹ / ₂				15.56.26.A
M	21. 8.47.			10. 10.10.30.	2. 0.50.B + 0.30

Le 17.

11.41.10.⁵/₈ Le Soleil.

Le 18.

P	20.41.20. ¹ / ₂	} Vénus.	{	314. 7.49.	58.59.48. - 0.2
V	21. 1.13.				15.25.36.A
M	21. 8.53. ¹ / ₂			10. 12.11.10.	1.48.23.B + 0.41

Le 19 Mars.

1787

	^h 11.40. 0." Le Soleil.		
P 20.41.16. ¹ / ₅	} Vénus.	{	315.10. 4." 58.48.44." - 0.7
V 21. 1.46.			15.14.42.A
M 21. 9.26.			10 ^s 13.12. 8. 1.42.11.B + 0.30
11.39.25.	Le Soleil.		

Le 22 Avril.

COMETE découverte par M. Mechain, le 10, à Paris, dans la constellation du Taureau, & que j'ai observée à Toulouse le 22 & le 23 seulement ; elle ne paroïssoit pas à la vue simple.

M 8.37. 4.	} Comete.	{	51.20. 8. 24.36.33.B
			1. 25.22.25. 5.42.40.B

Le 23.

M 8. 4. 4.	} Comete.	{	50.39.74. 24.46. 0.B
			1. 24.38.20. 6. 0.18.B

Le 23 Mai.

	^h 11.53.25. ¹ / ₂ Le Soleil.		
P 5.48.48.	} ☾	{	149.10.45. 35.53.54. S 15.49
V 5.55.22.			149.26.44. 7.59.44. B 15.59
M 5.51.45.			4. 28.45.58. 4.10.46. A ± 0.19
			0.30

Le 29.

P 10.15.52. ¹ / ₂	} ☾	{	222. 7. 6. 64.35.41. S 14.49
V 10.22. 5. ¹ / ₂			222.22.55. 20.27.47. A 15.49
M 10.19. 0.			7. 16. 4.30. 3.58. 5. A + 49. 2
10.33. 0.	β	☾.	226.24.41. - 0.26
15. 7. 1.	α	Aigle.	

1787

Le 8 Juin.

	^h 23.55. 1."	Le Soleil.		
P	23. 8.16.	} Jupiter. {	65.41. 1."	22.36.44. - 3.22
V	23.13. 6.			20.58.33.B
M	23.12. 0.		2 ^s 7.23.12.	0.36. 3.A - 0.35

Le 9.

	11.55.10. ³ / ₄	Le Soleil.		
P	23.22.57. ¹ / ₂	} Mercure. {	70.21.53.	21.19. 0. - 0.16
V	23.27.36.			22.16.18.B
M	23.26.34.		2. 11.52.52.	0. 1.58.A + 0. 1

Le 10.

11.55.19.¹/₄ Soleil.

Le 11.

P	22.59.12.	} Jupiter. {	66.24.54.	22.29.36. - 3.40
V	23. 3.37.			21. 5.41.B
M	23. 2.57.		28. 4.46.	0.35.34.A - 0.51

Le 12.

11.59.35.¹/₄ Soleil.

Le 21 Juillet.

	11.59. 6. ¹ / ₄	Soleil.		
P	5.18.38.	} ☾ {	200.45. 7.	58.22.28.B ^{15. 9} 25.38
V	5.19.32.		201. 0.45.	14.16.17.A ^{55.29} 47.15
M	5.25.30.		6. 24.44.33.	5. 2. 1.A ^{1. 2} + 0. 6

Le 24.

P	22.23.27.	} Vénus. {	100.41.31.	20.41.34.B + 0.15
V	22.24.32.			22.53.44.A
M	22.30.36.		39.50.28.	0.12.22. - 0.42

Le 25

	11.58.55.	Soleil.		
P	8.29.46.	} ☾ {	25.241.28.	68.32.48.S ^{14.47} 16.24
V	8.30.53.		252.57.52.	24.23.53.A ^{54. 8} 50.24
M	8.36.58.		8. 14.16.13.	1.52.21.A ^{1. 2} - 0. 8

Le 27 Juillet.

1787

^h 11.58.45. ³ / ₄ Soleil.			
10. 3. 4. ♀ ➔.			
P 10. 8.49. ¹ / ₂	} ☾	}	279.32.51. 66.56.18."S ^{14.52} _{16.14}
V 10.10. 6.			279.49. 5. 22.47.45.A ^{54.23} _{50. 5}
M 10.16.11.			99. 2.47. 0.21.46.B ^{0.24} _{0. 4}
10.12.45. ¹ / ₂ ♂ ➔.			

Le premier Août.

P $22.23.15.$	} Vénus.	}	$111.13.10. 24.24. 8.$ $+ 0.36$
V $22.35.18.$			$22.11.10.B$
M $22.37.14.$			$3^s 19.34.53. 0. 9. 7.B$ $+ 0.17$

Le 2.

$11.57.56.\frac{1}{2}$ Soleil.			
P $22.34.25.\frac{1}{2}$	} Vénus.	}	$112.31.40. 21.33. 5.$ $+ 0.19$
V $22.36.39.$			$22. 3.14.B$ $+ 0.43$
M $22.42.26.$			$320.47.59. 0.12. 4.B$

Le 3.

$11.57.47.\frac{1}{2}$ Soleil.

Le 5.

P $22.37.52.\frac{1}{2}$	} Vénus.	}	$116.26.41. 22. 1.34.$ $+ 0.26$
V $22.40.45.\frac{1}{2}$			$21.33.43.B$
M $22.46.15.$			$3. 24.28. 2. 0.18.58.B$ $+ 0. 2$

Le 6.

$11.57. 6.$ Soleil.

Le 13.

$11.55.17.$ Soleil.			
$10.27.57.$ α ♄.			
$10.30.45.\frac{1}{2}$ β.			
$11.41.53.$ γ ♃.			
P $12.15.50.$	} Saturne.	}	$328.37.18. 57.56.17. - 6.26$
V $12.20.40.$			$14.22. 9.A$
M $12.25. 5.$			$10. 25.49.21. 1.32.10.A$ $- 0.35$

1787

Le 14 Août.

	^h	[']	["]	
	11.55.	2.		Soleil.
	10.23.	58.		α ♄.
	10.26.	45.	$\frac{1}{2}$	β .
P	12.11.	35.	} Saturne.	{
V	12.16.	40.		
M	12.20.	54.		
				328.33.17. 57.58.10. — 6.24
				14.24. 1.A — 0.16
				10. 25.45. 4. 1.32.37.A — 0.16

Le 15.

	11.54.	47.	$\frac{1}{2}$	Soleil.
	10.19.	59.		α ♄.
	10.22.	46.		β .
	10.33.	52.	$\frac{1}{2}$	β ☿.
	11.48.	45.	$\frac{1}{2}$	δ ☿.
P	12. 7.	16.	} Saturne.	{
V	12.12.	37.		
M	12.16.	40.		
				328.28.16. 57.59.26. — 6. 0
				14.25.17.A — 0.25
				10. 25.40.59. 1.32.29.A — 0.25

Le 16.

	11.54.	30.	$\frac{3}{4}$	Le Soleil.
	10.15.	58.		α ♄.
	10.18.	30.	$\frac{1}{2}$	γ
	10.18.	45.		β
	11.44.	43.		δ
P	12. 2.	58.	} Saturne.	{
V	12. 8.	36.		
M	12.12.	15.		
				328.24.21. 58. 0.50. — 6. 7
				14.36.41.A
				10. 25.36. 0. 1.32.10.A — 0.44

Le 18.

11.53.54. Soleil.

Le 19.

P	11.50.	1.	} Saturne.	{
V	11.56.	33.		
M	11.59.	46.		
				328.11.51. 58. 5.42. — 6. 6
				14.31.33.A — 0.36
				10. 25.22.49. 1.32.39.A — 0.36

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 295

Erreur moyenne en longitude	— 6. 24" ¹⁷⁸⁷
<i>Idem</i> , en latitude	— 0. 34. <u> </u>
Intervalle des observations des 16 &	
19	71 ^h 47. 31.
Mouvement de Saturne dans l'inter-	
valle	13. 12.
<i>Idem</i> , de la terre	2. 52. 56.
Mouvement relatif	3. 6. 8.
Distance à l'opposition le 16	1. 39. 50.
Heure de l'opposition le 18 Août TM,	
à Paris	2. 46. 11.
Lieu de l'opposition	10, 25. 28. 32.
Latitude australe	1. 32. 37.

Le 20 Août.

P 22. 53. 52. ^h	} Vénus.	{	135. 36. 19. [°]	25. 46. 47. [°]	+ 0.26
V 23. 0. 34.				17. 42. 26. B	
M 23. 3. 39.			4. 12. 52. 25.	0. 52. 38. B	- 0. 1
			Le 21.		

23. 52. 59. Soleil.

Le 22.

23. 52. 41.	Soleil.				
P 7. 10. 7.	} ☾	{	261. 0. 54.	68. 24. 54.	14. 49
V 7. 17. 36.			261. 17. 10.	24. 15. 48. S	46. 16
M 7. 20. 9.			8. 22. 3. 35.	1. 2. 22. A	54. 16
					58. 37
					0. 55
					0. 18

Le 29.

8. 58. 17. α Aigle.

9. 23. 39. α ♄.

9. 24. 3. 2 α.

10. 37. 58. β ♄.

P 12. 40. 44.	} ☾	{	350. 52. 46.	42. 36. 54. S	15. 37
V 12. 50. 39.			350. 37. 9.	1. 20. 55. B	15. 37
M 12. 51. 1.			11. 21. 54. 56.	4. 57. 48. B	57. 2
					38. 37
					1. 26
					0. 3

Le 18 Septembre.

1787

TV8. 2.36. $\frac{1}{2}$ Occultation d' dOphiucus immersion.

Lc 21

	^h 11.41.40. ¹ ₂	Soleil.			
P	23.18.35. ¹ ₂	} Vénus.	{	173°.40'.29."	39°.18'.12." — 0.22
V	23.37. 7. ¹ ₂				4.16.42.B
M	23.30. 6. ¹ ₂			5. 22.30. 0.	1.24. 5.B + 0.14
			Le 22.		

11.41.27. $\frac{1}{4}$ Soleil.

Le 30 Octobre.

OCCULTATION DE JUPITER PAR LA LUNE.

V 9.10.57. $\frac{1}{2}$ Immersion du premier bord de Jupiter.

V 9.11.33. $\frac{1}{2}$ Centre.

V 9.11.58. $\frac{1}{2}$ 2. Bord.

Le 9 Décembre.

	8.53.37 $\frac{1}{2}$	♈ Belier.	
	11.14.14.	♉ Taureau.	
	11.21.43 $\frac{1}{2}$	♊ Aldebaran.	
P	12.22.40.	Jupiter. {	81.16.21. 20.50.40. — 5.27
V	12.17.28. $\frac{1}{2}$		22.44.28.B
M	12.10.24. $\frac{1}{2}$		2. 21.57.20. 0.28.35.A — 1.10
		Le 10.	

o. $5.29.\frac{1}{2}$ Soleil.

8.49.40. α Belier.

11.17.46. Aldebaran.

11.58.13.¹ Rigel.

$$\left. \begin{array}{l} P_{12.18.18.} \\ V_{12.13.35.1} \\ M_{12.6.5.} \end{array} \right\} \text{Jupiter.} \left\{ \begin{array}{l} 81.7.41.20.51.6. - 5.27 \\ 22.44.13.B \\ 2.21.49.26.21.49.26.A - 1.4 \\ Le\ 13. \end{array} \right.$$

o. 6.48. $\frac{1}{4}$ Soleil.

$$\left. \begin{array}{l} P \quad 3. \quad 5.11. \frac{1}{2} \\ V \quad 2.58.20. \frac{1}{2} \\ M \quad 2.53. \quad 1. \end{array} \right\} C \quad \left\{ \begin{array}{l} 305.27.22. \quad 60.38.58. I \\ 305.42.47. \quad 16. \quad 2.52. A \\ 10. \quad 4.11.16. \quad 28.16.28. B \end{array} \right.$$

Tome IV.

1787

Suite du 13 Décembre.

	^h	[']	["]			
	11.	5.	53.	Aldebaran.		
	11.	46.	19.	Rigel.		
	12.	1.	5.	^β Lievre.		
P	12.	4.	48.	Jupiter. {	80.50.55. 20.52.18. — 5.45	
V	11.	57.	36.			22.43. 0. B
M	11.	5.	230.			21 ^s 21.24.37. 0.28.10. A — 1.6

Le 14.

	0.	7.15. $\frac{1}{2}$		Soleil.			
P	3.48.59. $\frac{3}{4}$	} ☾	{	317.25.48.	56.35.25.B	15.14	
V	3.41.40. $\frac{1}{2}$			317.41. 2.	12. 0.43.A	14.54	
M	3.36.53. $\frac{1}{2}$			10. 16.28.37.	4. 5.18.B \pm	45.34	0.23
						0.25	
P	12. 0. 2.	} Jupiter.	{	80.31.42.	20.52.38.	— 6.12	
V	11.52.36.				22.42.40.B		
M	11.47.58.			2. 21.16. 7.	0.27.58.A $^{-1}$	3	
	12. 7.59.						ξ Orion.
	12.15.37. $\frac{1}{3}$						κ Orion.

OPPOSITION DE JUPITER,

Conclue par les observations du 10 & du 13 Décembre.

Erreur moyenne des tables en longi-	
tude	— 5' 47"
Idem, en latitude	— 1. 6.
Intervalle des observations	71 ^h 46. 26.
Mouvement de Jupiter	24. 31.
Idem, de la terre	3. 2. 28.
Idem, relatif	3. 27. 9.
Distance à l'opposition le 10	2. 51. 35.
Heure de l'opposition le 12 TM,	
à Paris	23. 36. 41.

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 299

Lieu de l'opposition 2^s 21^h 28' 44" 1787
 Latitude australe 0. 28. 13. =====

Même opposition par les observations des 13 & 14.

Mouvement de Jupiter 8. 3.
Idem, de la terre 1. 0. 53.
Idem, relatif 1. 8. 56.
 Distance à l'opposition le 13 23. 35. 34.
 Heure de l'opposition le 12, à TM à
 Paris 23. 36. 41.
 En 2. 21. 28. 46.

Le 16 Décembre.

	^h 0. 7. 38.	Soleil.			
P	4. 31. 47.	} C	{	3 29. 19. 0.	5 1. 58. 43. I 15. 8
V	4. 24. 4.			3 29. 25. 8.	7. 25. 33. A 55. 2
M	4. 19. 38.			10. 28. 56. 10.	4. 43. 15. + 0. 13

Le 24.

	0. 11. 7.	Le Soleil.			
P	12. 35. 35.	} D	{	99. 34. 59.	21. 38. 20. S 18. 7
V	12. 24. 20.			99. 16. 52.	22. 2. 51. B 16. 47
M	12. 24. 40.			3. 8. 35. 52.	1. 8. 24. A 61. 34

Le premier Janvier 1788.

1788

	11. 50. 10.	γ II.			
P	12. 51. 58.	} Mars.	{	111. 51. 54.	17. 39. 33. - 2. 45
V	12. 37. 51.				25. 55. 55. B
M	12. 42. 5.			3. 19. 36. 58.	3. 56. 46. B + 0. 45

Le 4.

	0. 14. 37. $\frac{1}{4}$	Soleil.
	11. 37. 4. $\frac{1}{2}$	γ II
	11. 43. 6. $\frac{1}{4}$	"

1788
300

M É M O I R E S

Suite du 4 Janvier.

P 12.34.21.	} Mars.	{	110.34.34.	17.25.27.	- 3.6
V 12.19.38.				26.10.1.B	
M 12.25.14.			3.18.26.3.	4.0.42.B ⁺ 0.2	

Le 5.

P 12.28.34. ¹ / ₂	} Mars.	{	110.8.16.	17.20.43.	- 3.17
V 12.13.27.				26.14.45.B	
M 12.19.31. ¹ / ₂			3.18.1.57.	4.2.6.A ⁺ 0.18	

12.40.10.¹/₂ $\beta \approx$.

Le 7.

P 12.16.52. ¹ / ₂	} Mars.	{	109.15.52.	17.12.21.	- 2.55
V 12.1.15. ¹ / ₂				26.23.17.B	
M 12.31.40. ¹ / ₂			3.17.14.8.	4.4.15.A ⁺ 0.8	

O P P O S I T I O N D E M A R S.

Conclue des observations des 5 & 7 Janvier,

Erreur des tables en longitude	
Soustraction	- 3' 5"
Idem, en latitude additive	+ 0.45.
Intervalle des observations	47 ^h 48.43.
Mouvemens de Mars dans l'intervalle	48.4.
Idem, de la terre	2.1.55.
Idem, relatif	2.49.59.
Distance à l'opposition le 5	2.34.45.
Moment de l'opposition le 7 à Paris,	
TM	7.43.27.
Lieu de l'opposition	3 ^h 17.18.24.
Latitude géocen. aufr.	4.4.1.

Le 17 Janvier.

1788

h			
o. 5.18. $\frac{1}{4}$		Soleil.	
10.58.15. $\frac{1}{2}$		♄.	
P 12. 8.16.	} Herschel.	{	120.26.17. 22.29.13. + 0.15
V 12. 2.46.			21. 6. 4.B
M 12.12.29.			3. 28.12.26. 0.34. 0.B - 0.35

Le 18.

o. 5.41. $\frac{1}{4}$		Soleil.	
V 11.45.25.		Emerfion du premier Satellite.	
P 11. 4.11. $\frac{1}{2}$	} Herschel.	{	120.22.24. 22.28.38. - 0.10
V 12.58.25. $\frac{1}{2}$			21. 6.39.B
M 12. 9.27. $\frac{1}{2}$			3. 28. 8.45. 0.33. 1.B - 0.59

Le 20.

P	9.53.31.	} ☾	{	89.33. 3. 20.33.45. S	16.39
V	9.46.51.			89.51. 9. 23. 6.16. B	18. 6
M	9.59.14.			2. 29.51. 1. 0.21.43. A	60.52
	9.57.26. $\frac{1}{2}$				21.22
	10.46.46.				— 0.58 — 0.16
		♄.			
		ζ.			

V 11.48.20.		Emerfion de ♄ de derriere la Lune.	
P 11. 6. 5.	} Herschel.	{	120.15.53. 22.27. 2. - 0.41
V 11.49.19.			21. 8.25.B
M 12. 0.57.			3. 28. 3.50. 0.34.36.B - 0.7

Le 21.

o. 6.55. $\frac{1}{2}$		Soleil.			
9.53.39.		♄			
10.42.57.		♄.			
P 10.57. 2. $\frac{1}{2}$	} ☾	{	106.25.21.	22.54.15. S	16.42
V 10.49.57.			106.42.43.	20.48.10. B	17.22
M 10.38. 3.			3. 15.36. 2.	1.45.44. A	61.14
					23.50
P 11.52.13.	} Herschel.	{	120.15. 8.	22.26. 7.	0.58
V 11.45. 6.				21. 9.10. B	0.22
M 11.57. 0.				3. 28. 1.36.	0.34. 0. B

1788

É L É M E N S du calcul de l'opposition d'Herſchel.

Intervalle des obſervations des 17 &	
18 Janvier	23 ^h 56'58" $\frac{1}{2}$
Mouvemens d'Herſchel	3.41.
<i>Idem</i> , de la terre	1. 0.54.
<i>Idem</i> , relatif	1. 4.35.
Diſtance de l'oppoſition le 17	0.31.40.
Lieu de l'oppoſition le 17	3.28.10.37.
Heure le 17 TM, à Paris	23.57. 4.
Latitude	0.33.35.

Le 24 Janvier.

V	^h 5.30.50.	Immerſion du troiſieme Satellite.
V	8.17.10.	Emerſion, <i>idem</i> .

Le 12 Février.

V	6. 4.12.	Emerſion du premier Satellite.
V	12.51.35.	Emerſion du ſecond.

Le 8 Mars.

V	10. 7. 8. $\frac{1}{2}$	Emerſion du troiſieme Satellite.
---	-------------------------	----------------------------------

Le 14.

P	5. 0.49. $\frac{1}{2}$	} C	{	77. 0.52. 21. 0.58. $\frac{1}{2}$	16. 6
V	5.27. 3. $\frac{1}{2}$			77.18.23. 23.11.35.B	17.31
M	5.36.10. $\frac{1}{2}$			2. 17. 3.15. 0.14.10.B $\frac{1}{2}$	18.56

Le 9 Mai.

11.51.33. $\frac{1}{2}$ Soleil.					
P	3.17.40. $\frac{1}{2}$	} C	{	98.39.24. 22.23.18.S	16.22
V	3.26. 9. $\frac{1}{2}$			98.56.58. 21.18.59.B	17.34
M	3.22.15. $\frac{1}{2}$			3. 8.20.14. 1.53.29.A $\frac{1}{2}$	19.56

Le 10 Mai.

1788

P	^h 4.16.11."	} C	{	[°] 114.39.22.	['] 25.21.25."	16.18	
V	4.24.33.			[°] 114.39.22.	18.23.	2.B	17.11
M	4.20.37.			3 ^s 23.21.26.	3.	6.13.A ⁺	59.55 25.31 0.38 0.9

V 8.19.35. Occultation d'une étoile de la 6^{me} grandeur du Cancer par la Lune.

8.42.54. 2 Corbeau.

9. 8.49.¹/₂ 2 Vierge.

Le 11.

V 9.53.26. Occultation du second α ♊ par la Lune.

Le 3 Juin.

P 8.12.19. α Vierge.

Suite du 3 Juin.

Observation de l'Eclipse du Soleil faite à l'Observatoire Royal de Greenwich en Angleterre, par M. Darquier.

V 19.24.47.¹/₂ Commencement.

V 21. 1.28. Fin.

Idem, faite à Toulouse par M. Rivel dans l'Observatoire de M. Darquier, avec une lunette acromatique de deux pieds & demi, pieds de Nairne.

V 19.11.15.¹/₂ Commencement.

V 21. 7 49. Fin.

Le 28 Août.

11.26. 8.¹/₂ Soleil.

10.22.24. 2 Capér.

10.29.23. 2.

10.48.54.¹/₂ α Verseau.

304
1788

M É M O I R E S

Suite du 28 Août.

P	11.34.4.	} Saturne.	{	340. 3.59.	54. 8.24.	- 5.27
V	12. 8.13.			.	10.34. 2.A	
M	12. 8.48.			11. 7.37.30.	1.59.29.A	0.37
Le 29.						

11.25.33. Le Soleil.
10.18.11. ♄ Capricorne.
10.25. 9. ♄.
10.44.39. ♄ Verseau.

P 11.29.34.	} Saturne.	{	339.59.43.	54.10.16.	- 5.34	
V 12. 4.18.				10.35.53.A		
M 12. 4.34.			11. 7.32.50.	1.59.39.A	+ 0.32	
Le 30.						

11.24.56.³/₄ Le Soleil.
10.13.59. ♄.
10.20.58. ♄.
10.40.29. ♄.

P 11.25. 5.	} Saturne.	{	339.55.40.	54.11.58.	- 5.32
V 12. 0.22.			.	10.37.34.A	
M 12. 0.22.			11. 7.28.31.	1.59.43.A	- 0.30

Le premier Septembre.

11.23.51.¹/₂ Le Soleil.
10. 5.39. ♄.
10.22.37.¹/₄ ♄.

P 11.16.11.	} Saturne.	{	339.46.59.	54.15.36.	- 5.37
V 11.52.37. $\frac{1}{4}$.	10.41.13.A	
M 11.52. 0.			11. 7.19.13.	1.59.54.A	- 0.20
Le 2.					

10.43.41. ♄.

P 11.11.39.	} Saturne.	{	339.42.29.	54.17.26.	- 5.51
V 11.48.41.			.	10.43. 3.A	
M 11.47.45.			11. 7.14.26.	1.59.57.A	- 0.26

OPPOSITION

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 305
OPPOSITION DE SATURNE 1788

Du 29 Août.

Erreur des tables en longitude souf-	
tractive	— 5' 33"
<i>Idem</i> , en latitude soustractive	— 0. 29.
Intervalle des observations 29 au 130..	23 ^h 55. 48.
Mouvement de la terre	57. 57.
<i>Idem</i> , de Saturne	4. 20.
<i>Idem</i> , & relatif	1. 2. 17.
Distance à l'opposition le 29 TM, à	
Paris, à 12 ^h 8' 9"	0. 20. 32.
Heure de l'opposition le 29 Août	
TM, à Paris	20. 1. 15.
Lieu de l'opposition	11 ^s 7. 31. 21.
Latitude géométrique, A	1. 59. 43.

Le 14 Mars 1789.

1789

^h 11.49.27. ³ / ₄	Soleil.	
5.13.35.	♄ Orion.	
P 12.36.57. ¹ / ₄	Vénus. {	337.42.52. 54.16.35. + 0.22
V 22.48. 2.		10.42. 6.A
M 22.57. 1.		11 ^s 5.25.37. 1.14.26.A - 0.9

Le 15.

11.48.53.¹/₄ Soleil.

Observation d'Herchel dans sa quadrature avec la lunette de Dollond.

Le 17 Avril.

9.16.12. ² / ₄	ζ III.	102.53.50. 20.59.41. B
P 10.37. 0.	Herchel. {	123. 9.17. - 0.1
V 11. 0.14.		20.35.19. B
M 10.39.55.		4. 0.47.49. 0.36. 2. B - 0.1

Tome IV.

Qq

1789

Le 20 Avril.

$$\begin{array}{l}
 8.59.16. \quad \zeta \equiv \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 10.20.14. \frac{1}{2} \\ V \ 10.44.30. \\ M \ 10.43.57. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.11.54. \\ 4. \ 0.50.17. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.35. \ 0.B^{+0.18} \\ 0.36. \ 6.B^{+0.7} \end{array}
 \end{array}$$

Le 21

$$\begin{array}{l}
 8.55.26. \frac{1}{4} \quad \zeta \equiv. \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 10.16.26. \\ V \ 10.41. \ 1. \\ M \ 10.40.22. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.12.14. \\ 4. \ 0.50.38. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.34.48.B^{-0.1} \\ 0.36. \ 8.B^{+0.11} \end{array}
 \end{array}$$

Le 22.

$$\begin{array}{l}
 8.51.31. \quad \zeta \equiv. \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 10.12.34. \\ V \ 10.37.27. \\ M \ 10.36.44. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.13. \ 0. \\ 4. \ 0.51.24. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.34.27.B^{0.0} \\ 0.35.56.B^{+0.2} \end{array}
 \end{array}$$

Le 23.

$$\begin{array}{l}
 9.20.22. \frac{1}{4} \quad 7^{\text{e}}. \text{ grand. } \equiv. \quad 111.10.14. \ 20.37. \ 1.B \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 10. \ 8.30. \\ V \ 10.33.44. \\ M \ 10.32.55. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.14.16. \\ 4. \ 0.52.25. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.34.16.B^{+0.19} \\ 0.36. \ 3.B^{+0.11} \end{array}
 \end{array}$$

Le 5 Mai.

$$\begin{array}{l}
 8.14.49. \quad \zeta \equiv. \\
 9. \ 6.26. \quad \iota \equiv. \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 9.36.54. \frac{1}{2} \\ V \ 10. \ 5.23. \\ M \ 10. \ 3.53. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.28.45. \\ 4. \ 1. \ 6.24. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.30.52.B^{-0.2} \\ 0.35.41.B^{+0.5} \end{array}
 \end{array}$$

Le 8.

$$\begin{array}{l}
 8.16.51. \quad 7^{\text{e}}. \text{ grand. } \equiv. \quad 113.10.57. \ 20.48.27. B \\
 8.27.24. \frac{1}{2} \quad \iota \equiv. \\
 \left. \begin{array}{l} P \ 8.58.13. \frac{1}{4} \\ V \ 9.27. \ 1. \\ M \ 9.25.25. \end{array} \right\} \text{Herschel.} \left\{ \begin{array}{l} 123.33.26. \\ 4. \ 1.11. \ 5. \end{array} \right. \begin{array}{l} 20.29.50.B^{-0.18} \\ 0.35.48.B^{+0.7} \end{array}
 \end{array}$$

Le 9 Mai.

1789

h , "		ζ	☿	
7.31.48. $\frac{1}{2}$				
8. 4.48.	7 ^e . grand.	111.10.14.	20.37. 1." B	
8.12.50. $\frac{1}{2}$	Idem.	113.10.57.	20.48.27. B	
8.23.24. $\frac{1}{2}$	♄			
P 8.54.20.	} Herschel.	{	123.35.12.	
V 9.23.19.			20.29.21. B	- 0.12
M 9.21.41.			4 ^s 1.12.48. 0.35.41.	+ 0.1

Le 10.

8.19.24. $\frac{1}{2}$		♄		
P 8.50.27.	} Herschel.	{	123.36.56.	
V 9.19.38.			20.28.47. B	- 0.14
M 9.18. 0.			4. 1.14.31. 0.35.40.	+ 0.2

Le 19.

	11.29.19.	Soleil.			
P	11.48.48.	} Mercure. {	61.28.35.	21.50.	9. B - 0.5
V	0.19.36.				
M	0.15.46.		2.	3.41.	3. 0.56.25. B + 0.42
	12. 1.59. $\frac{1}{2}$		β Hercule.		

Le 20.

	11.29.12.	Soleil.		
P	11.53.47. $\frac{1}{2}$	} Mercure.	{	63.45.35. 22.22.46. B _{-0.9}
V	0.24.32. $\frac{1}{2}$			
M	0.20.46.			2. 5.51.50. 1. 5.14. B ⁺ _{0.16}
	11.53.46.			♂ Hercule.

Le 28.

11.28.36. $\frac{3}{8}$		Le Soleil.		
P 0.32.11.	} Mercure.	{	81.33. 4. 25.12.21. B	+ 0.9
V 1. 3.22. $\frac{1}{2}$				
M 1. 0.17.			2. 22.21.22. 1.57.48. B	- 0.28

1789

Le 9 Juin, Mercure à l'occident.

P	^h 8. 0.33. ["]	} Mercure. {	103.54.20. 24.39.33. B + 0.51
V	8.30.35.		
M	8.29.29. ["]		3 ^s 12.37.20. 1.48. 1. B + 0.12
	8.36.36. ¹ / ₂ \propto III.		112.56.39.

Le 10.

	11.28.59. ¹ / ₂	Soleil.	
P	8. 2. 7. ¹ / ₂	} Mercure. {	105.20.48. 24.25.23. B 0.2
V	8.33. 8.		
M	8.32.14. ["]		3. 13.56.51. 1.41.50. B + 0.2
	8.32.22. ¹ / ₂ \propto III.		112.36.39. 24.53.30. B
	9. 8.33. ¹ / ₂ \propto IV		121.59.54. 24.40. 6.
	10.34.11. ["]		143.27.59. 24.44. 7.
	11. 5.10. ¹ / ₂ \propto V.		151.14.10. 24.27.36.

Le 11.

P	7.14.55. ¹ / ₂	} Mercure. {	106.41.36. 24.10.43. B + 0.18
V	7.45.53.		
M	7.45.10. ["]		3. 15.11.55. 1.35.23. B - 0.9
	9.29.42. 6 ^e . grand. Ω		141.28.59.
	9.41.36. ¹ / ₂ \propto		
	10.12.36. ["]		

Le 12.

P	7.20.24. ¹ / ₂	} Mercure. {	108. 1.12. 23.54.30. B - 0.8
V	7.51.20.		
M	7.50.50. ["]		3. 16.26.16. 1.27.55. B - 0.25
	10.12.46. \propto Ω .		

Le 13.

P	7.47.52. ¹ / ₂	} Mercure. {	109.19.47. 23.33.17. B + 0.45
V	8.13.46. ¹ / ₂		
M	8.13.27. ¹ / ₂		3. 17.39.33. 1.20. 3. B - 0.25
	9.44.53. ¹ / ₂ \propto Ω .		139.57.15. 23.53.28. B

Le 17 Juin.

1789

P	^h 7.45. 2. ^{$\frac{1}{4}$}	} Mercure. {	113.46.49. 22.23. 5".B - 0.44
V	8.15.43.		
M	8.16.16.		3 ^s 21.53.27. 0.42.36.B ⁺ 0.1
	8.40.51. 7 ^e ☿.		127.46.13. 22.12.54.B
	9.11.16. ^{$\frac{1}{2}$}	7 ^e grand.	135.23.56. 22. 8. 0.

Le 18.

	11.29.21. ^{$\frac{1}{4}$}	Soleil.	
P	11.51.10.	} Vénus. {	92.46.45. 19.32. 4. + 0.28
V	0.21.48.		24. 2.42.B
M	0.22.30.		3. 2.32.20. 0.36. 9.B ⁺ 0.33

Le 19.

P	7.27.29. ^{$\frac{1}{2}$}	} Mercure. {	115.24.42. 21.43.31.B - 1.8
V	7.58. 4.		
M	7.59. 3.		3. 23.38.44. 0.20.10.B ⁻ 0.5
	10.47.29. ♀ ♄.		

Les Observations précédentes de Mercure ont été faites avec la lunette acromatique de Dollon de 42 pouces, armée d'un micrometre à fils après le coucher du Soleil. Quoique la plus grande digression ait eu lieu le 17, je l'ai bien vu encore le 26, mais les nuages m'ont empêché de le comparer à aucune Etoile.

Le 2 Août.

	11.27. 4. ^{$\frac{1}{2}$}	Soleil.	
P	0.37.34.	} Vénus. {	150.34.29. 29.48.15. - 0.36
V	1.10.20.		13.37.25.B
M	1.16. 8.		4. 27.51.45. 1.29. 9.B ⁻ 0.16

Le 3.

	11.26.47. ^{$\frac{1}{4}$}	Soleil.	
P	0.37.59.	} Vénus. {	151.45.36. 30.23.59.
V	1.12.12.		13.11.41.B ⁻ 0.18
M	1.15.55.		4. 29. 5.42. 1.28.38.B ⁻ 0.36

310
1789

M É M O I R E S

Le 7 Août.

	^h 11.25.31."	Soleil.			
P	0.40. 5.	} Vénus.	{	156°.26'.39."	32°.10'.33."
V	1.14.36.				11.23.36.B
M	1.19.54.			5 ^s 4. 0.37.	1.25. 1.B
	9.53.15.	* Aigle.			- 0.8
					- 0.46

Le 9.

	11.24.48.	Soleil.			
P	0.41. 4.	} Vénus.	{	158.45.54.	33. 5.51.
V	1.16.14.				10.29.30.B
M	1.21.16.			5. 6.27.43.	1.26.59.B
					+ 0.17

Le 24.

P	2.23.53.	} ☾	{	200.10.50.	55.56.52.S	16.22
V	3. 5.35. ¹ / ₂			200.27.31.	11.19.35.A	16.41
M	3. 7.13. ¹ / ₂			6. 23. 8.14.	2.30.11.A	59.54
	8.42.38.	* Aigle.				49.24
	9. 2.30. ¹ / ₂	♂.				0.52
	9. 8. 0. ¹ / ₂	1 α ♀.				- 0.8
	9. 8.24. ¹ / ₂	5 α ♀.				

J'avois examiné Saturne le 24 & le 25 Août, fans y appercevoir aucun vestige de ses bras ; parti pour la campagne ce jour-là, je n'ai revu Saturne que ce soir ; j'ai distingué ces bras bien décidés ; l'oriental m'a paru plus apparent.

Le 2 Septembre.

	9.53. 8.	fuiv. ☿	de Mayer.			
P	9.57.40.	} ☾	{	323.14.59.	53.14. 5.S	14.46
V	10.43.39. ¹ / ₂			323.29.58.	9.11. 9.A	14.59
M	10.42.46.			10. 22.48.30.	5. 0.48.	54. 6
						43.19
						0. 8
						0.11

1789

Le 9 Septembre, lunette de Dollond.

	^h 11. 3.21. ¹ / ₂	96 ∞.		
P	11.21.31. ¹ / ₂	} Saturne.	{	351.46.10.
V	12.11. 2. ¹ / ₂			6. 7.41.A + 0.28
M	12. 7.28.			11s 20. 1.30. 2.21.44.A + 0.22

Le 9 au quart de cercle, & lunette des passages.

	11. 4.27. ¹ / ₂	96 ∞.		
P	11.22.56. ¹ / ₂	} Saturne.	{	351.46.10. 49.42.19. + 0.26
V	12.12.27.			6. 7.46.A + 0.7
M	12. 8.53.			11. 20. 1.28. 2.21.53. + 0.7

Le 12, lunette de Dollond.

	10.50.34. ³ / ₄	96 ∞.		
P	11. 8.14.	} Saturne.	{	351.33.27.
V	11.59.23.			6.13.20.A + 0.25
M	11.55. 8.			11. 19.47.38. 2.21.54.A + 0.24

Le 13, lunette de Dollond.

	10.46.28. ¹ / ₄	96 ∞.		
P	11. 3.50. ¹ / ₂	} Saturne.	{	351.29.18.
V	11.55.31. ¹ / ₂			6.15. 5.A + 0.30
M	11.50.55. ¹ / ₂			11. 19.43. 8. 2.22. 1.A + 0.24

Idem, au quart de cercle, & lunette de Dollond.

	10.47.55.	96 ∞.		
P	11. 5.16. ¹ / ₂	} Saturne.	{	351.29.14. 49.49.46. + 0.22
V	11.56.57.			6.15.14.A + 0.21
M	11.52.22.			11. 19.43. 0. 2.22. 5.A + 0.21

OPPOSITION

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 313
OPPOSITION DE SATURNE, 1789

Saturne se trouvant dans les paralleles à peu-près de ϵ , & de la 96^e. du Verseau & de μ du Capricorne, j'en profitai, pour l'observer, de la lunette de Dollond, armée d'un micrometre ; & placée dans le méridien le 4, le 6, le 8, le 9, le 12 & le 13, je n'ai pu l'observer dans les jours intermédiaires, le ciel s'étant couvert. Le 8, le 9 & le 13 M. Rivet l'a observé en même-temps à la lunette des passages & au quart de cercle ; nos observations se sont singulierement raccordées, ainsi qu'on pourra le voir dans les résultats ci-après.

M. de Lambre venoit depuis peu de publier des Tables de cette planete & de Jupiter : j'ai voulu profiter de cette occasion pour les vérifier ; & pour cela, j'ai calculé le lieu de la planete par ces Tables, pour le moment de chacune de ces observations ; je les ai comparées à celui qu'elles m'avoient donné directement, indépendamment des Tables, & j'ai trouvé pour erreur moyenne de la longitude 25 secondes en défaut : on sentira aisément à quel degré de perfection M. de Lambre a porté ces Tables, lorsqu'on saura que l'erreur de celle de M. Halley alloit quelquefois jusqu'à 24 minutes, & corrigée ensuite par M. de Lalande, elle étoit encore dans certains points de plus de 10 minutes.

Après avoir conclu leur erreur pour leur comparaison directe avec mes observations, je me suis livré à un travail un peu plus pénible pour l'avoir d'une autre maniere.

J'ai combiné de quinze manieres mes fix observations deux à deux, pour avoir, d'après chaque combinaisons, le moment & le lieu de l'opposition. J'ai pris la moyenne entre les quinze, & j'ai trouvé que l'oppo-

1789 tion avoit eu lieu le 11 Septembre à 18 heures 20 minutes 1 seconde, temps moyen à Paris & le lieu 11^s 19° 51' 2".

J'ai calculé directement le lieu de Saturne par les Tables pour le moment déterminé ci-dessus, que j'ai trouvé de 11^s 19^h 50' 35", c'est-à-dire, moindre de 27", erreur qui ne diffère que de 2" de celle que j'avois trouvé par les observations; il étoit difficile de parvenir à un résultat aussi singulièrement exact par des méthodes si différentes; l'une ne supposant que les nues observations, & l'autre n'ayant pour fondement que les calculs des Tables, on trouvera ici de suite les observations détaillées, & les résultats, savoir l'heure & le lieu de l'opposition par chacune des quinze combinaisons des six observations prises deux à deux.

Heure & lieu de l'opposition par chacune des quinze combinaisons des six observations prises deux à deux.

		Heure.	Lieu.
1 ^{re} . & 2 ^e .	le 11 Sep ^{bre} . à 18 ^h 21 ^s 25"	11 ^s 19° 51' 16"	
1.	& 3	26.26.	51.17.
1.	& 4	22. 3.	50.47.
1.	& 4	19.37.	51. 3.
1.	& 6	21.25.	51.14.
2.	& 3	21.10.	51.10.
2.	& 4	19.56.	50.25.
2.	& 5	20.10.	51. 1.
2.	& 6	18.46.	51. 5.
3.	& 4	22.14.	50.50.
3.	& 5	21.57.	51. 3.
3.	& 6	20.40.	51. 6.
4.	& 5	21. 3.	51. 1.
4.	& 6	20.46.	51. 4.
5.	& 6	22.24.	51. 0.

DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE. 315

Heute & lieu moyen déduits des quinze combi-¹⁷⁸⁹
naisons le 11 Septembre, 18^h20' 1° 11^s19°51' 2"

Lieu calculé par les Tables à l'heure
moyenne ci-dessus 11.19.50.35.

Erreur des tables	+ 0' 27"
<i>Idem</i> , déduite des observations . . .	+ 0. 26.
Latitude	2 ^h 20.59. A
Erreur des tables	+ 16.

Le 26 Septembre.

	^h 11. 1.51. ² ₄	Soleil.			
P	0.14.26. ³ ₄	} Mercure.	{	501.40. 4. 53.53.16.	
V	1.12.57.			10.19. 0.A	+ 0.21
M	1. 3.41.			6 ^s 23.51.58. 1. 7.28.A	+ 0.11

Le 15 Octobre.

Le temps qui étoit à la pluie depuis plusieurs jours, s'étant éclairci ce soir, j'ai examiné Saturne; j'ai vu ses deux bras, mais très-déliés; il me parut que l'oriental paroïssoit mieux, mais ce n'est qu'un doute.

Le 17.

Il a plu hier; je l'ai revu ce soir, & n'ai pu y distinguer aucune apparence des bras.

Le 5 Novembre.

Observations du passage de Mercure sur le Soleil.

J'ai observé les deux contacts de Mercure avec la lunette de Dollond, & un équipage qui grossissoit 85

1790 fois. J'ai ensuite placé la lunette parallaxiquement, armée d'un micrometre à fils, dont les oculaires grossissent 36 fois ; j'ai observé la différence des passages du bord précédent du Soleil & de Mercure, ainsi que la différence en déclinaison, avec le bord austral ; par plusieurs observations répétées, le diamètre du Soleil a employé 2 minutes 14 secondes trois quarts de temps à traverser le fil horaire, ce qui m'a servi à réduire au centre les passages du bord précédent.

J'ai commencé par calculer les lieux du Soleil par les Tables de Mayer ; j'en ai déduit trigonométriquement les ascensions droites & les déclinaisons, d'où j'ai conclu celles de Mercure par la différence des passages, les longitudes & les latitudes, & enfin tous les élémens résultans de l'observation : les temps sont en temps moyens à Paris.

O B S E R V A T I O N S.

Je n'ai point tenu compte dans le calcul des lieux du Soleil des 20 secondes pour l'aberration.

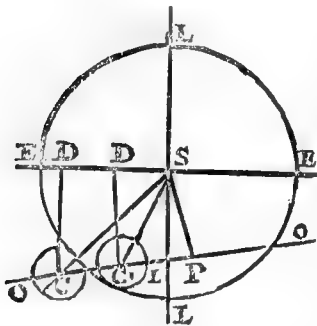
1^h 1' 24" Contact extérieur.

1. 2.44. Contact intérieur.

TM.	Long. ☿.	Latitude A.	Long. ☉.
1. 17. 22.	7. 13. 47. 26.	0. 9. 16.	7. 13. 36. 1.
1. 21. 35.	7. 13. 47. 12.	0. 9. 5.	7. 13. 36. 1.
1. 33. 4.	7. 13. 46. 2.	0. 8. 54.	7. 13. 36. 1.
1. 44. 25.	7. 13. 44. 55.	0. 8. 35.	7. 13. 36. 58.
2. 1. 47.	7. 13. 44. 29.	0. 8. 42.	7. 13. 37. 41.
2. 6. 54.	7. 13. 44. 29.	0. 8. 22.	7. 13. 37. 53.
2. 10. 39.	7. 13. 44. 26.	0. 8. 18.	7. 13. 38. 3.
2. 19. 14.	7. 13. 43. 39.	0. 8. 18.	7. 13. 38. 24.
2. 35. 55.	7. 13. 42. 59.	0. 8. 15.	7. 13. 39. 5.

TM.	Long. ☿.	Latitude A.	Long. ☉.	1789
2. 43. 32.	7. 13. 42. 42.	0. 7. 51.	7. 13. 39. 23.	<u><u> </u></u>
2. 52. 6.	7. 13. 41. 56.	0. 7. 39.	7. 13. 39. 45.	
3. 0. 57.	7. 13. 41. 38.	0. 7. 28.	7. 13. 40. 6.	
3. 10. 57.	7. 13. 41. 32.	0. 7. 2.	7. 13. 40. 31.	
3. 14. 55.	7. 13. 41. 4.	0. 7. 21.	7. 13. 40. 41.	
3. 36. 10.	7. 13. 40. 38.	0. 7. 5.	7. 13. 41. 8.	
3. 29. 36.	7. 13. 40. 1.	0. 7. 10.	7. 13. 41. 17.	
3. 33. 9.	7. 13. 39. 46.	0. 7. 4.	7. 13. 41. 25.	

Pour conclure les différentes circonstances de ce passage des observations précédentes, soit S le centre du Soleil ; EE l'écliptique ; LL un cercle de latitude ; OO l'orbite relatif de Mercure ; C son centre lors du contact extérieur ; D S sa distance à la conjonction ; DC sa latitude S D' ; D' C' les mêmes quantités lors du contact intérieur.



Quoique dans le nombre de ces Observations il y en ait d'évidemment erronnées, d'ailleurs quant à la latitude, je les ai cependant toutes employées pour en conclure les valeurs moyennes en les combinant deux à deux, savoir, la 1^{re}. & la 17^{me}. , la 2^{me}. & la 16^{me}. , & la 1^{re}. &

la 2^{me}. , la 1^{re}. & la 3^{me}. d'où j'ai eu la
 longitude à la conjonction 7^s 13^m 40^s 45^{''}
 Moment de la conjonction 3. 15. 55.¹/₂

Contact extérieur.

Distance à la conjonction D S. 13. 20. 7.
 Latitude D C. 9. 20. 4.

1789

Contact intérieur.

<u>Distance à la conjonction D' S. . .</u>	13. 97.
Latitude D' C'	9. 19.
Par la résolution des triangles, rectan-	
gles S D C ; S D' C' ; S L P on aura	
S C. égal à	16. 17. 4.
S C'	16. 7. 3.
<hr/>	
Différence ou diamètre de φ	10. 1.
S P. plus courte distance.	7. 18. 6.

*Observations de la Comete découverte le 9 Janvier de cette
année par M. Mechain.*

J'ai déjà annoncé à l'Académie, il y a quelques
1790 jours, que j'avois observé la Comete découverte dans
le pied du Bélier le 9 Janvier dernier, par M. Mechain,
& dont il m'annonça l'apparition par sa lettre du 10,
que je reçus le 15. Je la cherchai le même soir, & je
la découvris, avec ma lunette de nuit, dans le cou de la
Baleine; elle étoit absolument invisible à la vue simple;
mais avec une lunette de 42 pouces achromatique,
elle étoit assez lumineuse pour pouvoir être observée
avec facilité; mais pour si peu que j'éclairasse la lunette,
on la perdoit absolument de vue; sa nubélosité n'étoit
guere que de cinq à six minutes: je ne pus la com-
parer qu'à une étoile de la 6^e. grandeur qui la précédoit
de quelques minutes, qui ne se trouve dans aucun ca-
talogue, mais dont je pris très-exactement la configu-
ration pour la retrouver avec facilité; je l'ai effective-
ment déterminée, depuis en la comparant à β . de
l'Eridan, dans le parallele de laquelle elle étoit.

Le 16, je la comparai à α de l'Eridan, & j'eus 1790 occasion dès-lors de m'appercevoir que son mouvement, tant en ascension qu'en déclinaison, diminuoit, & conjecturer que nous la perdrons bientôt.

Le 17, le temps fut couvert ; le 18, je la comparai à β de la Baleine ; cette étoile ne se trouve que dans le catalogue de Flamsteed ; il seroit très-possible qu'elle eût besoin de correction.

Le 19, elle fut comparée à γ de la Baleine ; j'en fis une observation, & M. Rivet une autre 27 secondes après, elle avoit beaucoup perdu de son éclat.

Le 20, je me servis de δ de la Baleine pour la déterminer : je pris le lieu de cette étoile du catalogue de Bradley. Un léger brouillard & la clarté de la Lune en rendirent l'observation difficile.

Le 21, elle étoit très-près de la variable de la Baleine ; mais comme elle ne passa pas dans le même champ de la lunette, je fus obligé de la comparer à une autre étoile que j'ai depuis déterminée par ϵ de la Baleine.

Le 22, je ne pus la comparer qu'à une assez jolie étoile que j'ai déterminée depuis par ζ du grand chien.

Dans ces deux dernières observations, la Comète étoit très-difficile à appercevoir, & je ne l'ai pas revue depuis. Seulement les trois jours suivans, le temps ayant été couvert, j'eus le 26 un soupçon de l'avoir apperçue au méridien ; mais il fut si léger, que je n'ai pas dû en tenir compte ; je n'ai point su encore qu'on l'ait observée nulle part depuis cette époque ; il en résulte que je ne l'ai observée que depuis le 15 Janvier inclus jusqu'au 22 aussi inclus, & que, dans cet intervalle,

1790 elle a parcouru dans l'ordre des signes en ascension
 droite $4^{\circ} 57' 40''$ & $11^{\circ} 44' 9''$ en déclinaison du nord
 au sud.

Le 15 Janvier.

P	8.45. 5. ^h	* Baleine déterminée		
		par β Eridan.	$28^{\circ} 17.14''$	$5^{\circ} 7.36''.A$
P	8.54.18.	} Comete. {	$29.50.45.$	$5.34.13.A$
V	8.37.50.			
M	8.37.50.			

Le 16.

P	9. 4.38.	} Comete. {	$30.36.24.$	$7.29.14.A$
V	8.47.18.			
M	8.57.49.			
P	11. 4. 3. ^{$\frac{1}{4}$}	O Eridan.	$60.25. 1.$	$7.23.54.A$

Le 18.

P	7.28.24.	ϵ Baleine.	$25.16.50.$	$11.22.56.A$
P	7.54.40.	} Comete. {	$32. 0.48.$	$10.55.17.A$
V	7.46.42.			
M	7.57.51.			

Le 19.

P	7.24.55.	} Comete. {	$32.43.37.$	$12.37.55.A$
V	7. 6. 8.			
M	7.17.35.			
P	7.43.31.	γ Baleine.	$37.21.44.$	$12.46.11.A$

Ledit jour par M. Rivet.

P	7.52.23.	} Comete. {	$32.44.31.$	$12.39.10.$
V	7.33.41.			
M	7.45. 8.			
P	8.11. 0.	δ Baleine.		

Le

Le 20 Janvier.

1790

P	7.52.52. ^h	} Comete. {	33.26.15. 14.14.28.A
V	7.33.15.		
M	7.44.59.		
	8.13.13. π Baleine.		38.32.16. 14.45.13.A

Le 21.

	7.26.44. * déterminée par		
	, Baleine.		34. 1. 2. 16.16.32.A
P	7.27. 9.	} Comete. {	34. 6.55. 15.47.15.A
V	7. 6.49.		
M	7.18.49.		

Le 22.

P	7.43. 6.	} Comete. {	34.48.24. 17.18.16.A
V	7.22.42.		
M	7.34.59.		
P	7.26.44. * déterminé par		94.50.25. 17.21. 6.A
	β g. Chien.		

ÉLÉMENTS de cette Comete calculés par M. Mechain.

Lieu du nœud	8 ^s 27 ^h 8'37"
Inclinaison de l'orbite	36.58.13.
Lieu du périhélie dans l'orbite	3.21.44.37.
Logarithme de la distance périhélie..	0.266503.
Mouvement direct du 28 Janvier . . .	7.45.33.

Le 15 Février.

P	12.22.48. ¹ / ₂	} Jupiter. {	148.47.36. 29.38.15.
V	11.56. 1.		
M	12.10.30.		
	12.24.49. ¹ / ₂ Régulus.		4. 26. 7.34. 1.11.47.B ^{-0.12}
	12.35.59. ¹ / ₂ γ Lion.		

Tome IV.

Ss

1790

Le 16 Février.

P	12.18.17. ^h ₂	} Jupiter. {	148.39.57."	29.35.43."	— 0.2
V	11.51.47. ⁱ ₂			13.59.24.B	
M	12.6.13.		4 ^s 25.59.42.	1.11.37.B	— 0.25
	12.20.49.	Régulus.			
	12.31.59.	γ Lion.			

Le 18.

P	12.9.13. ^h ₂	} Jupiter. {	148.24.47.	29.29.52.	— 0.14
V	11.43.1.			14.5.15.B	
M	11.57.15.		4.25.43.53.	1.12.8.B	— 0.2
	12.12.45. ⁱ ₂	Régulus.			

OPPOSITION DE JUPITER,

*Conclue des trois observations précédentes, comparées aux
Tables de M. l'Abbé de Lambre.*

Erreur en longitude	— 0' 13"
<i>Idem</i> , en latitude	— 0. 5.
Mouvement journalier du Soleil	1 ^h 0.22.
<i>Idem</i> , de Jupiter	7.53.

Mouvement relatif	1. 8. 15.
Intervalle des observations du 15 &		
du 16	23.55.43.
Distance à l'opposition le 15	1.28. 2.
Heure de l'opposition, temps moyen		
à Paris le 14 Février	5.23. 2.
Lieu	4 ^s 26.17.47.
Latitude géométrique, B	1.11.57.

Le 5 Mars.

V 10.37.27. Immersion du premier Satellite.

Le 8 Mars.

1790

	^h 0.20.59." Soleil.		
P	1. 5.33. $\frac{1}{2}$	} Vénus. {	0.17. 6." 34.24.46." + 1.53
V	0.44.34. $\frac{1}{2}$		9.10.54.B
M	0.55.32.		0. 3.56.34. 8.18.12.B + 0.36

Le 9.

	0.20.36. $\frac{3}{4}$ Soleil.		
P	0.59.32. $\frac{1}{2}$	} Vénus. {	359.47.24. 34.31.20. + 1.28
V	0.38.56.		9. 2.52.B
M	0.49.38.		0. 3.26.36. 8.23.30.B + 0.20

Le 14.

	0.18.42. $\frac{1}{2}$ Soleil.		
P	0.29.19.	} Vénus. {	357.13.38. 35.23.35. + 1.40
V	0.10.36. $\frac{1}{2}$		8.11.42.B
M	0.19.56. $\frac{1}{2}$		0.47.24. 8.35.50.B + 0.20

Le 15.

	0.18.18. $\frac{1}{2}$ Soleil.		
P	0.23. 5. $\frac{1}{2}$	} Vénus. {	356.43.51. 35.38.28. + 1.24
V	0. 4.47.		7.56.47.B
M	0.13.50.		0. 0.11.11. 8.35.12.B - 0. 2

Le 17.

P	0.10.37. $\frac{1}{2}$	} Vénus. {	335.37.26. 36.11. 1. + 1.35
V	11.53. 6.		7.24.16.B
M	0. 1.32. $\frac{1}{2}$		115 28.57. 7. 8.31.52.B + 0.17
	0.17.31. Soleil.		

Le 18.

P	0. 4.23. $\frac{1}{2}$	} Vénus. {	355. 4. 7. 36.28. 5. + 1.54
V	11.47.14. $\frac{3}{4}$		7. 7.12.B
M	11.55.25.		11. 28.19.35. 8.29.29.B + 0.55
	0.17. 8. $\frac{3}{4}$ Soleil.		

1790

Le 19 Mars au matin.

P 11.58.11.	} Venus.	{	354.31.30.	36.46.12.	+ 2.9
V 11.41.27.				6.49. 6.B	
M 11.49.18.			11. 27.42.15.	8.25.53.B	+ 0.43
0.16.43. $\frac{3}{4}$	Soleil.				

Conjonction inférieure de Vénus visible , conclue des observations précédentes.

Heure de la conjonction , temps
moyen à Paris le 18 Mars, à 3^h 11' 30"
Lieu en 11s 25.14.28.
Latitude géocentrique 8.28.51.

Le 13 Mai.

V 11.29.48. Immersion du premier Satellite.

Le 15 Juin.

0. 7. 2. $\frac{1}{4}$	Soleil.				
P 2.29.55. $\frac{1}{2}$	} ☾	{	109.46. 5.	28.20.13.	S ^{15.43} _{16.15}
V 2.22.51. $\frac{1}{2}$			120. 2.20. 15.	25.56.B	^{57.27} _{26.45}
M 2.22.57.			3. 28.58.29.	5. 5. 4.A	^{0.10} _{0.20}

Observations d'une Comete.

Cette Comete fut découverte par M^{rs} Herschel dans Pégase le 17 Avril de cette année : je ne fus instruit de son apparition que le 27 Mai, par une lettre de M. Mechain qui l'avoit trouvée le premier, sur une indication bien vague, puisqu'on la lui avoit annoncée sans lui parler de son mouvement ni de sa direction ; je ne pouvois pas être dans le même embarras , puisqu'il avoit eu la complaisance de me faire part de ses observations jusqu'au 19 : mais différentes circonstances ne

me permirent pas de la chercher avant la mi-Juin ; je ¹⁷⁸⁹ la trouvai le 18 dans le Lion : je la comparai avec trois petites étoiles inconnues que je n'ai pu déterminer depuis.

Le 19, je la comparai avec α du Lion ; le 20 , avec m ; le 21 , avec n ; le 22 , avec O ; le 23 , avec β ; le ciel s'étant couvert le 24 & les jours suivans , je ne l'ai plus revue ; elle doit avoir été assez belle pour pouvoir être apperçue à la vue simple vers la fin de Mai ; mais lorsque j'ai commencé à l'observer , on ne la voyoit plus que par le secours de la lunette ; son noyau étoit brillant.

Le 18 Juin.

T. P.	10. 8. ^h 42."	} Comete.
T. P.	10. 1. 0.	
T. M.	10.37.11.	
	* de 7 ^e . g. plus orientale de	7. 8.25.
	Et moins boréale de . . .	8.17.
T. P.	10.51.27.	* 7 ^e . g. plus orientale que
	la précédente	3.24.34.
	Et plus boréale de	14.46.
T. P.	11.23.14.	7 ^e . g. plus orientale que la
	seconde	7.58. 3.
	Et moins boréale de . . .	10.12.

Le 19.

Comete comparée avec α du Lion.

T. M.	9.446.46.	155.48.57.	21.39.57.	avec β .
-------	-----------	------------	-----------	----------------

Le 20.

9. 31. 7.	156.18. 0.	19.58. 2.	avec m .
-----------	------------	-----------	------------

Le 21

10. 11.52. 156.47.11. 18.11.53. avec η .

Le 22.

9. 37.23. 157.10.19. 16.40.11. avec O.

Le 23.

9. 41.37. 157.34.34. 15. 6.26. avec \mathcal{B} .

*É L É M E N S de cette Comete déterminée par les obser-
vations de M. Mechain.*

Nœud ascendant. 1. 2.56.10.
Inclinaison de l'orbite 63.55.21.
Lieu du périhélie 9. 3.31.58.
Distance périhélie 0.799058.
Logarithme 9.902578.
Passage au périhélie le 21 Mai TM, à
Paris. 10.16.20.
Rétrograde.

Le 18 Juillet.

TV	^h 3.47.16.	Immerfion d'a m.					
	5. 3.39.	Emerfion.					
P	5.34.29. $\frac{1}{2}$	$\left. \begin{array}{l} \\ \\ \\ \end{array} \right\} \mathcal{C} \left\{ \begin{array}{l} \\ \\ \\ \end{array} \right.$	198.37.41.	53.33.21.	S	16.12	
V	5.21.56. $\frac{1}{2}$		198.54. 6.	9.27.30.	A	16.27	
M	5.27.44.		6. 21. 1. 2.	1.20.50.	A	59.18	
P	9.17.45.					47.42	
P	9.44.43.	η Ophiucus.				0.26	
		α . Idem.				0.23	

Le 15 Octobre.

1790

Occultation de β du γ par la Lune, observée au Château de Pellepoix.

V 5.44.12. Immersion.

V 7. 0.23. Emerfion.

Même observation à Toulouse par M. Rivet.

V 5.44.22. Immersion.

7. 0.43. Emerfion.

P 6.27.11. " γ .

P 6.29.35. } $\left\{ \begin{array}{l} 302.12.46. 58.48.51.S \\ 302.28.42. 14.41.43.A \end{array} \right.$ $\left. \begin{array}{l} 15.19 \\ 15.56 \\ 56.41 \\ 48.30 \\ 0.13 \\ 0.16 \end{array} \right.$

V 6.45.15. } $\left\{ \begin{array}{l} 302.28.42. 14.41.43.A \\ 10. 1.26.36. 5.17.26.B \end{array} \right.$ $\left. \begin{array}{l} 48.30 \\ 0.13 \\ 0.16 \end{array} \right.$

M 6.31. 0. } $\left\{ \begin{array}{l} 302.28.42. 14.41.43.A \\ 10. 1.26.36. 5.17.26.B \end{array} \right.$ $\left. \begin{array}{l} 48.30 \\ 0.13 \\ 0.16 \end{array} \right.$

Du 23 Octobre.

Éclipse de la Lune observée au Château de Pellepoix.

Temps vrai.

^h 10.50. 0. Pénombre marquée.

11. 2.30. L'éclipse commence.

11. 6.10. Galilée dans l'ombre.

11.20.30. Aristarcus, *idem*.

11.45.15. Plato, *idem*.

12. 3.10. Marc crisium.

12.10.45. Commencement de l'obscurité totale.

13.51.42. Fin de l'obscurité totale.

13.55. 0. Grimaldus hors de l'ombre.

14. 1.30. Aristarcus, *idem*.

14.18. 0. Plato, *idem*.

La Lune se cache dans les nuages, & ne paroît plus.

13. 1.13. Milieu de l'éclipse par le commencement & la fin de l'obscurité totale.

1790 Le ciel a été très peu favorable pour cette observation. Il régnoit un vent de sud très-fort ; des nuages assez rares, à la vérité, mais continuels, ont souvent interrompu l'observation ; le ciel n'a été bien net que pendant l'obscurité totale. Les limites de l'ombre ont toujours été mal terminées, soit dans l'immersion, soit dans l'émerfion.

Le ciel, absolument couvert à Toulouse, n'a pas permis d'y observer cette éclipse.

1791

Le 8 Février 1791.

	^h	[']	["]			^h	[']	["]		
P	0.46.	3.	$\frac{3}{4}$	Vénus.	{	331.24.30."	56.52.46."	+ 0.19		
V	1.22.49.						13.18.27.A			
M	0.51.22.					105 28.43.49.	1.28.24.A	+ 0.52		
P	4.40.47.	$\frac{1}{2}$		☾	{	21. 0.53.	35.19.44. I		$\frac{14.54}{15. 5}$	
V	3.54.51.	$\frac{1}{2}$				21.15.58.	9. 1.48.B		$\frac{54.42}{31.38}$	
M	4. 9.29.					0. 23. 1.19.	0. 4.38.B		$\frac{- 0. 4}{- 0. 9}$	
	10.44.	8.	$\frac{1}{2}$	Procyon.						

Le 9.

10.40.19. $\frac{1}{4}$ Procyon.

Le 10.

P	1.24.47. ¹ / ₂	} Venus.	{	333.49. 4.	55.58.54. — 1. 0	
V	0.38.26. ¹ / ₂				12.24.34.A	
M	0.53. 5. ¹ / ₂			11. 1.14.55. 1.27.46.A — 0.23		
P	6.10. 1.	} ☾	{	45.17.38.	29.11. 3. I	^{14.49} / _{15.21}
V	5.23.38. ² / ₂			45.32.59. 15. 5.27.B	^{54.24} / _{26.34}	
M	5.38.17. ¹ / ₂			1. 17.25.10. 2. 2.27.A		
	7.32.36. Aldebaran.					

Le 11.

	0.46.26.	Soleil.							
P	1.25.44.	Vénus.	{	335. 0.20.	55.31.47.A	+ 0.41			
V	0.39.18.				11.57.26.A				
M	0.53.57.			11. 2.29.41.	1.27.32.A		+ 0.23		

Suite

Suite du 11 Février.

P	$6.56.14.\frac{1}{4}$	} ☾	{	$57.50.25''$	$24.4.7''$	I	14.51
V	$6.9.43.\frac{1}{4}$			$58.5.58.$	$17.18.48.$	B	15.33
M	$6.24.22.\frac{1}{2}$			$1^s 29.37.56.$	$2.58.50.A$		54.31
	7.28.45. Aldebaran.						24.53

Le 13.

0.46.33. Soleil.
V 11. 2. 5. Immersion du premier Satellite.

Le 14.

	0.46.36. $\frac{3}{4}$	Soleil.					
P	1.28.23. $\frac{1}{2}$	} Vénus.	{	338.33.48.	54.9.37.	+ 1.39	
V	0.41.46. $\frac{1}{2}$				10.35.14.A		
M	0.56.21.			11. 6.14.40.	1.27.39.A	+ 0.8	
P	9.23. 7.	} ☾	{	97.23.19.	25.21.27.	S	15.15
V	8.36.30.			97.49.23.	18.22.22.	B	16.14
M	8.51. 3.			3. 7.26.58.	4.53.10.A		55.40
	10. 8.37.	β petit Chien.				23.51	
	10.21. 7.	Procyon.					

Le 15.

	0.46.37. $\frac{1}{4}$	Soleil.					
P	$1.29.13.\frac{1}{4}$	} Vénus.	{	339.44.32.	53.44.45.	+ 0.19	
V	0.42.36.				10.10.20.A		
M	0.57. 8.			11. 7.29.30.	1.28. 4.A	+ 0.22	

Le 16

P	11. 5.33. $\frac{1}{2}$	} ☾	{	125.10.40.	29.27.35.	S	15.38
V	10.18.58. $\frac{1}{2}$			126.26.48.	14.19.58.	B	16.8
M	10.33.24.			4. 4.20. 9.	5. 0. 8.A		57.13
	12.41.50. Régulus.						28.9

Tome IV.

T t

1791

Le 17 Février.

	^h 0.46. ^r 34. ^u $\frac{3}{4}$	Soleil.					
P	11.57. 8.	} ☾	}	139. 3.56.	32.53.59.	S	15.51
V	11.10.33.			139.20. 6.	10.56.43.	B	16. 9
M	11.24.54.			4. 18.20.43.	4.37.20.	A	58. 0
							31.30

Le premier Mars.

	0.45.43. ^{$\frac{1}{4}$}	Soleil.	
	6.59.48.	Rigel.	
V	9.17.31.	Immersion du premier Satellite.	
V	10.35.27.	Immersion du troisieme.	

Le 4.

	0.45.13. ^{$\frac{3}{4}$}	Soleil.	
V	8.25.12.	Immersion du premier Satellite.	

Le 8.

	0.44.21.	Soleil.					
P	3.21. 4.	} ☾	}	388.10.43.	33.26.35.	I	14.52
V	2.36.44.			388.25.51.	10.53.19.	B	15. 8
M	2.47.45.			1. 0.16.24.	0.43. 1.	A	54.22
							29.58

Le 9.

P	4. 5.27.	} ☾	}	40.23.59.	30.24.20.	I	14.49
V	3.21.38.			40.39.15.	13.53. 2.	B	15.16
M	3.32.22.			1. 12.32. 7.	1.49. 3.	A	54.12
							27.27
	10. 7.12.	† Hydre.					
	11.19.54.	Régulus.					

Le 11 Mars.

P	$5.37.32.\frac{1}{2}$	C	{	$65.25.12. 26.22.31. I$	14.50
V	$4.54. 5.$			$65.40.47. 17.41.38. B$	15.35
M	$5. 4.16.\frac{1}{2}$			$2. 6.50.49. 3.49. 4. A$	5.17 24. 7
11.10.54. β Lion.					

Le 13.

0.42.47. Soleil.					
P	7.14. 6. $\frac{1}{2}$	C	{	91.34.19. 25.10.10. S	15. 4
V	6.32.24.			91.50. 3. 18.23.27. B	15.54
M	6.41.59.			3. 1.44.55. 4.53.43. A	55. 9 23.28
12.46.46. β Vierge.					
P	12.58.31.	Jupiter.	{	177.54.18. 40.46.58. - 0.11	
V	12.15.51.			2.37.53. B	
M	12.25.34.			5. 27. 1.52. 1.34.48. B ^{+ 0.26}	

Le 14.

0.42.33. $\frac{1}{2}$ Soleil.						
P	8. 3.44. $\frac{1}{2}$	C	{	104.59.22.	26.13.38.S	15.15
V	7.21.16. $\frac{1}{2}$			105.15.21.	17.31. 0.B	15.59
M	7.30.35. $\frac{1}{2}$			3. 14.35.36.	5.10.38.A	55.50 24.41
12.42.52. $\frac{1}{4}$ β Vierge.						
P	12.54. 9.	Jupiter.	{	177.47.19.	40.53.57.	— 0. 6
V	12.11.44.				2.40.54.B	
M	12.21. 0.			5. 26.54.14.	1.34.48.B	— 0.22

Le 15.

11.42.17. $\frac{1}{2}$ Soleil.					
P	$8.53.59.$	C	{	$118.33.37. 28.15.23. S$	15.28
V	$8.11.47.$			$118.49.40. 15.30. 3. B$	16. 3
M	$8.20.49.$			$3. 27.48.44. 5.13.13. A$	56.38 25.44

1791

Suite du 15 Mars.

	$\overset{\text{h}}{12.38.58.\overset{''}{2}\overset{''}{2}}$	β Vierge.		
P	$12.49.46.\overset{''}{2}\overset{''}{2}$	Jupiter. $\left\{ \right.$	$177.40.11.\overset{''}{2}\overset{''}{2}$	$40.50.26.\overset{''}{2}\overset{''}{2} - 0.15$
V	$12.7.38.$			$2.44.23.B$
M	$12.16.37.$		$5_s 26.46.27.$	$1.35.8.B^+ 0.37$

Le 16.

	$0.42.2.\overset{''}{2}$	Soleil.		
P	$1.48.27.$	Vénus, $\left\{ \right.$ moyenne $\left\{ \right.$ distance. $\left\{ \right.$	$12.51.55.39.3.0.$	$+ 0.40$
V	$1.6.25.$		$4.31.58.B$	
M	$1.15.14.$		$13.35.52.0.54.36.B^+ 0.6$	

P	$9.44.42.\overset{''}{4}\overset{''}{4}$	ζ $\left\{ \right.$	$132.15.22.31.12.38.S$	15.42
V	$9.2.47.\overset{''}{4}\overset{''}{4}$		$132.31.27.12.36.40.B$	16.5
M	$9.11.30.$		$4.11.27.22.4.56.20.A$	57.28 29.44

 $10.16.18.\overset{''}{4}$ Lion. $12.35.4.\beta$ Vierge.

P	$12.45.24.\overset{''}{2}\overset{''}{2}$	Jupiter. $\left\{ \right.$	$177.33.17.40.47.33.$	$+ 0.6$
V	$12.3.30.\overset{''}{2}\overset{''}{2}$		$2.47.18.B$	$+ 0.39$
M	$12.12.11.$		$5.26.38.49.1.35.6.B$	
V	$12.26.2.$	Ocultation de \times Cancer par ζ immersion.		

Le 17.

	$0.41.44.\overset{''}{2}$	Soleil.		
P	$10.35.52.\overset{''}{2}\overset{''}{2}$	ζ $\left\{ \right.$	$146.3.53.34.58.42.S$	15.58
V	$9.54.16.$		$146.20.4.8.53.49.B$	16.11
M	$10.2.22.$		$4.25.33.19.4.22.13.A$	58.24 53.29
	$12.31.9.\beta$	Vierge.		

Suite du 17 Mars.

P 12. 4. 1.	Jupiter.	{	177.26. 8.	40.44.31.	— 0.7
V 11.59.25. ¹ / ₂				2.50.20.B	
M 12. 7.30.			5s 26.30.58.	1.35. 5.B	— 0.31

Le 18.

	0.41.27. $\frac{1}{2}$	Soleil.				
P	11.27.39.	☾	{	160. 1.33.	39.23.25.S	16.11
V	10.46.19.			160.17.37.	4.32.48.B	16.14
M	10.54.29.			5. 9.50.31.	3.36.16.A	59.55 37.31
	10.27.14.			♍	Vierge.	

P 12.36.37.	Jupiter.	{	177.18.59.	40.41.23.	— 0.8
V 11.55.18.				2.53.29.B	
M 12. 3.27. ¹ / ₂			5. 26.23.16.	1.35. 5.B	+ 0.31

Le 19.

P 0.41.10. $\frac{1}{2}$	Soleil.				
P 12.20.15.	}	{	174.11.29.	44.11.22.S	16.22
V 11.39.13.			174.27.50.	0.11.11.A	16.21
M 11.46.59.			5. 24.59.36.	2.22.21.A	59.55 41.47
12.23.19. $\frac{1}{2}$	♍ Vierge.				

P 12.32.13. ¹ / ₄	Jupiter.	{	177.11.39.	40.38.38.	— 0.29
V 11.51.11.				2.56.14.B	
M 11.58.56.			5. 26.15.26.	1.34.41.B	+ 0.6

1791

OPPOSITION DE JUPITER,

Conclue des sept observations précédentes, comparées aux Tables de M. l'Abbé de Lambre.

Erreur moyenne des Tables en longitude.	— 0' 16"
<i>Idem</i> , en latitude.	+ 0.35.
Mouvement journalier de Jupiter . . .	7.44.
<i>Idem</i> , du Soleil	59.23.
Mouvement relatif	1 ^h 7. 7.
Intervalle des observations du 16 & du 17 Mars	23.55.19.
Distance à l'opposition le 16	15.32.
Heure de l'opposition le 16, TM à Paris.	17.47.58.
Lieu	5 ^s 26.36.51.
Latitude boréale	1.35. 7.

Le premier Avril.

	^h 0.37.38. ² / ₂	Soleil.		
P	1.59.17.	} Vénus.	{	31.13.23." 31.13.36." + 0.23
V	1.21.38. ¹ / ₂			12.21.32.B
M	1.25.33.			1. 3.20.53. 0.18.17.A + 0.34

Le 3.

Eclipse du Soleil.

V	0.32. 1. ¹ / ₂	Commencement avec la lunette achromatique de 42 pouces.
V	3. 8.32.	Fin.
V	3. 8.28.	La même par M. Rivet au télescope caca-dioptrique de 18 pouces.
		Grandeur de l'éclipse, cinq doigts 19 ^e .

Pendant l'éclipse, le corps de la Lune projeté sur le Soleil a paru d'une teinte sensiblement plus claire que le reste, ce que nous avons cru n'être qu'une illusion optique; cependant j'en fais mention, parce que nous avons eu constamment la même apparence.

Il y avoit deux taches sur la partie éclipsée du Soleil, l'une petite & l'autre beaucoup plus grosse & plus orientale; la première a commencé à paroître sur le bord de la partie lumineuse lors de l'émergence à $2^h 30^m 44^s$, & l'autre, toute entière hors de l'ombre, à $3^h 0^m 51^s$; on ne les avoit pas observées à l'immersion.

Le premier contact s'est fait plus boréalement qu'on ne l'avoit annoncé.

Le thermomètre placé au Soleil n'a varié que mi-degré pendant l'éclipse.

Le 5 Avril.

T.V. $10^h 54^m 39^s$. Emergence du second Satellite.

Le 6.

T.V. 9.25.10. Emergence du troisième.

Le 15.

T.V. 7.28.15. Immersion du quatrième Satellite.

T.V. 10.27.12. Emergence du même.

1791

Le 17 Avril.

	0.33.21.	Soleil.							
P	0.48.30.	} Mercure. {		29.12.50.	31.40. 0.	+ 0.26			
V	0.15. 9.				11.55.10.B				
M	0.13.27.			1. 1.21. 9.	0. 2.21.A	- 0.45			

Fin du quatrieme Volume.

T

Des résultats de

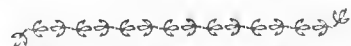
FAITES A TC

	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE. Hauteur du Mercure.			HYGROMÈTRE Humidité.		
	pl. gr.	moind.	moy.	pl. grande. <small>pou. lig. 1000.</small>	moindre.	moyenne.	pl. gr. d.	moind.	moy
Janvier...	11. 2	2.	4. 4	28. 2. 70	27. 3. 10	27. 10. 11	100	66	93
Février..	13. 7	1. 5	8. 8	0. 40	26. 9. 85	6. 28	101	62	89
Mars.....	15. 8	1. 0	8. 8	0. 20	27. 1. 30	6. 79	99	55	85
Avril.....	20. 5	1. 8	11. 4	2. 30	8. 00	10. 81	98	51 $\frac{1}{2}$	78
Mai.....	23. 5	10. 3	16. 1	0. 30	5. 30	9. 51	98 $\frac{1}{2}$	46 $\frac{1}{2}$	72
Juin.....	24. 0	11. 4	16. 6	0. 20	4. 10	8. 36	101	42	87
Juillet....	27. 2	12.	19. 5	0. 10	8. 32	10. 29	100	48	74
Août.....	27. 1	11.	19. 2	27. 11. 70	6. 20	9. 86	100	47	72
Septemb.	22. 5	9. 8	15. 9	28. 0. 50	4. 70	9. 00	100	56	82
Octobre.	19. 8	5. 2	11. 4	1. 50	5. 40	9. 54	99 $\frac{1}{2}$	65	87
Novemb.	16. 5	3. 0	7. 0	0. 40	5. 40	9. 72	99 $\frac{1}{2}$	71	90
Décemb.	10. 2	11. 0	1. 2	0. 40	26. 9. 00	6. 34	98	44	86
Année....	17. 6 $\frac{1}{2}$	4. 8 $\frac{1}{2}$	11. 7	28. 1. 70	27. 5. 46	8. 05	99 $\frac{1}{2}$	54 $\frac{1}{2}$	83

T A B L E A U

Des résultats des Observations Météorologiques,

FAITES A TOULOUSE EN L'ANNÉE 1788.



	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE. Hauteur du Mercure.			HYGROMÈTRE. Humidité.			ASPIDO- MÈTRE.	OMBROMÈTRE.	GIROUETTE.	AIGUILLE Aimantée.		ATMOSPHÈRE.		MÉTÉORES.					RIVIÈRE.		
	pl. gr.	moind.	moy.	pl. grande. pou. lig. 1000.	moindre.	moyenne.	pl. gr. d.	moind.	moy.	Évaporat. lig. 1000.	J. pluie.	quantité d'eau. lig. 1000.	Vent domin.	Déclinaison à l'Ouest. 0 1 11	Inclinaison 0 1 11	Soleil. Jours.	Couv.	Neige Jours.	Glacé. Jours.	Grêle. Jours.	Ton- nerre. Jours.	Couleur ciel clair	Haute. pou. lig.	Basse. pou. lig.
Janvier...	11. 2	2.	4. 4	28. 2. 7	27. 3. 10	27. 10. 11	100	66	93 $\frac{1}{2}$	5. 5	9	16. 6	O. NO.	21. 7. 44	1. 40. 77	8	23		5		1	15	16	9. 9 $\frac{1}{2}$.
Février..	13. 7	1. 5	8. 8	0. 40	26. 9. 85	6. 28	101	62	89	12.	14	17.	SE.	21. 7. 35	1. 27. 40	6 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$				2	16	13	11. 2 $\frac{1}{2}$.
Mars.....	15. 8	1. 0	8. 8	0. 20	27. 1. 30	6. 79	99	55	85 $\frac{1}{2}$	14. 2	13	33. 3	NO. SE.	21. 21. 20	1. 35. 23	9	22				2	23	8	6. 6.
Avril.....	20. 5	1. 8	11. 4	2. 30	8. 00	10. 81	98	51 $\frac{1}{2}$	78 $\frac{1}{2}$	23.	5	9. 3	NO.	21. 2. 80	1. 56. 2	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	I				29	1	2. 3.
Mai.....	23. 5	10. 3	16. 1	0. 30	5. 30	9. 51	98 $\frac{1}{2}$	46 $\frac{1}{2}$	72 $\frac{1}{2}$	54. $\frac{1}{2}$	9	19.	SE. NO.	21. 26. 17	1. 32. 44	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$				3	25	6	1.
Juin.....	24. 0	11. 4	16. 6	0. 20	4. 10	8. 36	101	42	87	20.	15	97. 2	NO. ONO. O.	21. 18. 50	1. 33. 50	6 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$				6	30		9. 8 $\frac{1}{2}$.
Juillet.....	27. 2	12.	19. 5	0. 10	8. 32	10. 29	100	48	74	35. 3	5	15. 7	NO. N.	21. 46. 13	1. 34. 50	19	12				4	17	14	6. 2.
Août.....	27. 1	11.	19. 2	27. 11. 70	6. 20	9. 86	100	47	72 $\frac{1}{2}$	36.	7	32.	N. NO.	22. 31. 46	1. 48. 19	19 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$				3	20	11	13. 7 $\frac{1}{2}$.
Septemb.	22. 5	9. 8	15. 9	28. 0. 50	4. 70	9. 00	100	56	82 $\frac{1}{2}$	23. 7	14	90. 7	NO. ONO.	23. 25. 30	1. 34. 10	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$		I		2	26	4	0. 8 $\frac{1}{2}$.
Octobre.	19. 8	5. 2	11. 4	1. 50	5. 40	9. 54	99 $\frac{1}{2}$	65	87 $\frac{1}{2}$	11. 5	7	26. 4	NO. SE.	20. 2. 98	1. 20. 0	14 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$				1	23	8	8. 3 $\frac{1}{2}$.
Novemb.	16. 5	3. 0	7. 0	0. 40	5. 40	9. 72	99 $\frac{1}{2}$	71	90 $\frac{1}{2}$	7.	9	37. 4	NO. SSE.	22. 34. 40	1. 34. 0	9	21		3			16	14	6. 0.
Décemb.	10. 2	11. 0	1. 2	0. 40	26. 9. 00	6. 34	98	44	86 $\frac{1}{2}$	3. 0	4	4. 7	NO.	22. 29. 15	1. 33. 03	7	24	7	16			2	29	13. 8 $\frac{1}{2}$.
Année....	17. 6 $\frac{1}{2}$.	4. 8 $\frac{1}{2}$.	11. 7	28. 1. 70	27. 5. 46	8. 05	99 $\frac{1}{2}$	54 $\frac{1}{2}$	83 $\frac{1}{2}$	fouc. 20. 5	11 $\frac{1}{2}$ J.	33. $\frac{1}{10}$	NO.			145 $\frac{1}{2}$	220 $\frac{1}{2}$	8	24	I	24	242	124	moy. 5. 2 $\frac{1}{2}$.

T

Des résultats Des FAITES A TO

	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE. Hauteur du Mercure.			HYGROMÈTRE. Humidité.		
	pl. gr. d. 10me.	moind.	moy.	pl. grande. pou. lig. 10ce.	moindre.	moyenne.	pl. gr. d.	moind.	moy.
Janvier...	13.	--8.0	4.6	28. 0. 50	27. 0. 20	27. 7. 38	98	63	86
Février..	12. 5	1. 2	6. 6	2. 40	0. 00	6. 98	96	60	86
Mars.....	12. 4	--2.	4. 9	27. 11. 20	0. 40	6. 10	101	56	79 $\frac{1}{2}$
Avril.....	17.	2. 5	10. 2	27. 11. 50	4. 00	7. 67	102	58	82
Mai.....	17. 8	11. 5	15.	27. 9. 26	4. 30	8. 22	94 $\frac{1}{2}$	65 $\frac{1}{2}$	78
Juin.....	22. 1	8. 5	14. 9	28. 0. 35	6. 35	8. 72	103	45	75
Juillet....	24. 8	11.	16. 4	27. 11. 70	6. 00	9. 46	103	50	77 $\frac{1}{2}$
Août.....	25. 9	11.	18. 3	28. 0. 10	6. 90	9. 93	102	43	80
Septemb.	22.	9.	15. 3	1. 00	4. 80	8. 67	102	50	82
Octobre.	19.	4. 2	10. 6	0. 40	26. 11. 65	7. 56	101	60	90 $\frac{1}{2}$
Novemb.	11. 9	3. 0	5. 4	0. 35	27. 1. 00	7. 30	100	65	92
Décemb.	9. 9	2. 0	4. 6	2. 65	3. 30	10. 41	100	77	95
Année....	25. 9	8. 0	10. 6	28. 2. 65	26. 11. 65	8. 20	103	43	83 $\frac{1}{2}$

T A B L E A U

Des résultats des Observations Météorologiques,

FAITES A TOULOUSE EN L'ANNÉE 1789.



	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE. Hauteur du Mercure.			HYGROMÈTRE. Humidité.			ATMIDOMÈTRE.	OMBROMÈTRE.	GIROUETTE.	AIGUILLE Aimantée.	ATMOSPÈRE.		MÉTÉORES.				RIVIÈRE.							
	pl. gr. d. 10me.	moind.	moy.	pl. grande. pou. lig. 100r.	moindre.	moyenne.	pl. gr. d.	moind.	moy.	Évaporat. lig.	J. pluie.	quantité d'eau. lig.	Vent domin.	Déclinaison à l'Ouest. o ° ' "	Inclinaison o ° ' "	Soleil. Jo urs.	Couv.	Neige Jo urs.	Glace. Jo urs.	Grêle. Jo urs.	Tonnerre. Jo urs.	Couleur clair sale.	Haute. pou. lig.	Basse.			
Janvier...	13.	--8.0	4.6	28.0	27.0	27.7	38	98	63	86	7.	3	5.	SE.	20.35	52	1.19	50	11 $\frac{1}{2}$ foi.	19 $\frac{1}{2}$	1	8		12	19	10.4 $\frac{1}{2}$.	
Février..	12.5	1.2	6.6	2.40	0.00	6.98	96	60	86	8.	11	30.4	NO.	20.34	17	1.75	0	6 foi.	22			4	24		3.3 $\frac{1}{2}$.		
Mars.....	12.4	--2.	4.9	27.11	20	0.40	6.10	101	56	79 $\frac{1}{2}$	6.	20	55.8	NO.	20.31	06	1.35	21	4 $\frac{1}{2}$ id.	26 $\frac{1}{2}$	3	4	1 foi.	31	14.2.		
Avril.....	17.	2.5	10.2	27.11	50	4.00	7.67	102	58	82	13.2.	12	26.8	NO.	20.30	10	0.43	20	8 $\frac{1}{2}$ id.	21 $\frac{1}{2}$				30	14.9.		
Mai.....	17.8	11.5	15.	27.9	26	4.30	8.22	94 $\frac{1}{2}$	65 $\frac{1}{2}$	78	27.	12	50.0	NO.	20.37	0	0.63	16	12 $\frac{1}{2}$ id.	18 $\frac{1}{2}$		1	4	31	19.8.		
Juin.....	22.1	8.5	14.9	28.0	35	6.35	8.72	103	45	75	21.	11	18.3	NO. SE.	20.36	17	0.69	40	13 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$		2		29	8.3.		
Juillet....	24.8	11.	16.4	27.11	70	6.00	9.46	103	50	77 $\frac{1}{2}$	19.	7	16.2	NO.	20.43	44	1.0	0	14 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$			11	20	6.3		
Août.....	25.9	11.	18.3	28.0	10	6.90	9.93	102	43	80	39.	4	7.3	NO. SSE.	20.49	18	0.46	12	15 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$		1 foi.	10	21	16.4		
Septemb.	22.	9.	15.3	1.00	4.80	8.67	102	50	82	26.	10	22.7	NO.	22.				15 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$		1	23	7	19.3			
Octobre.	19.	4.2	10.6	0.40	26.11	65	7.56	101	60	90 $\frac{1}{2}$	12. $\frac{1}{2}$.	16	41.2	NO.	22.45.				8 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$			10	21	11.5		
Novemb.	11.9	3.0	5.4	0.35	27.1	00	7.30	100	65	92	7.0.	5	17.1	NO. O.	23.0.	1.	0.		8 id.	22			16	14	9.8		
Décemb.	9.9	2.0	4.6	2.65	3.30	10.41	100	77	95	4.	12	31.	SE. NO.					3 $\frac{1}{2}$ id.	27 $\frac{1}{2}$		3		18	13	16.5		
Année....	25.9	8.0	10.6	28.2	65	26.11	65	8.20	103	43	83 $\frac{1}{2}$	189.7.	123	329.8	NO.				121 $\frac{1}{2}$	243 $\frac{1}{2}$	4	15	1	9	105	260	3.9

T A

Des résultats Des

FAITES A TO

	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE. Hauteur du Mercure.			HYGROMÈTRE. Humidité.		
	pl. gr. d.	moind.	moy.	pl. grande. pour lig. 100c.	moindre.	moyenne.	pl. gr. d.	moind.	moy.
Janvier...	10.	--0.2	4.7	28. 1.55	27. 5.50	27. 10.74	100	78	90 $\frac{1}{4}$
Février..	13.1	1.0	6.3	3.80	7.90	28. 0.11	99	55	89 $\frac{1}{4}$
Mars.....	14.8	2.0	5.3	2.00	4.40	27. 9.89	99	35	74 $\frac{1}{2}$
Avril	16.2	1.9	10.6	27. 10.70	0.55	6.66	101	42	88
Mai	20.2	6.0	13.3	11.80	4.30	8.06	102	58	83 $\frac{1}{4}$
Juin	25.	10.2	16.8	28. 1.00	6.40	10.01	99	49	79
Juillet....	27.2	11.	17.9	0.20	6.00	9.40	99	52	76 $\frac{1}{2}$
Août.....	27.8	12.8	15.8	0.20	8.30	10.09	100	43	74
Septemb.	22.	9.	15.4	1.55	5.90	10.02	99	55	81
Octobre.	19.	6.	13.7	28. 0.00	3.50	8.00	99	61	89 $\frac{1}{2}$
Novemb.	17.2	1.4	9.3	27. 1.10	2.50	7.23	99	71	92 $\frac{3}{4}$
Décemb.	12.	0.5	5.5	28. 2.50	2.50	27. 11.53	96 $\frac{1}{2}$	71	94 $\frac{1}{2}$
Année....	27.8	0.2	11.2	28. 3.80	27. 0.55	27. 9.48	102	35	84 $\frac{1}{2}$

Des résultats des Observations Météorologiques,
FAITES A TOULOUSE EN L'ANNÉE 1790.

	THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.				HYGROMÈTRE.				VÉTÉRITÉ.				AGUILLE.		ATMOSPHÈRE.		MÉTÉORE.				VENTS.				REMARKS.			
	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	32.	33.	34.	35.	36.	37.		38.	39.	40.
Janv.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	pl. beau, le 14 Jan. 16. pouces
Févr.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	pl. beau, le 24 Nov. 16. pouces
Mars.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Avril.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Mai.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Juin.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Juillet.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Sept.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Oct.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Nov.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Déc.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	
Janv.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	





